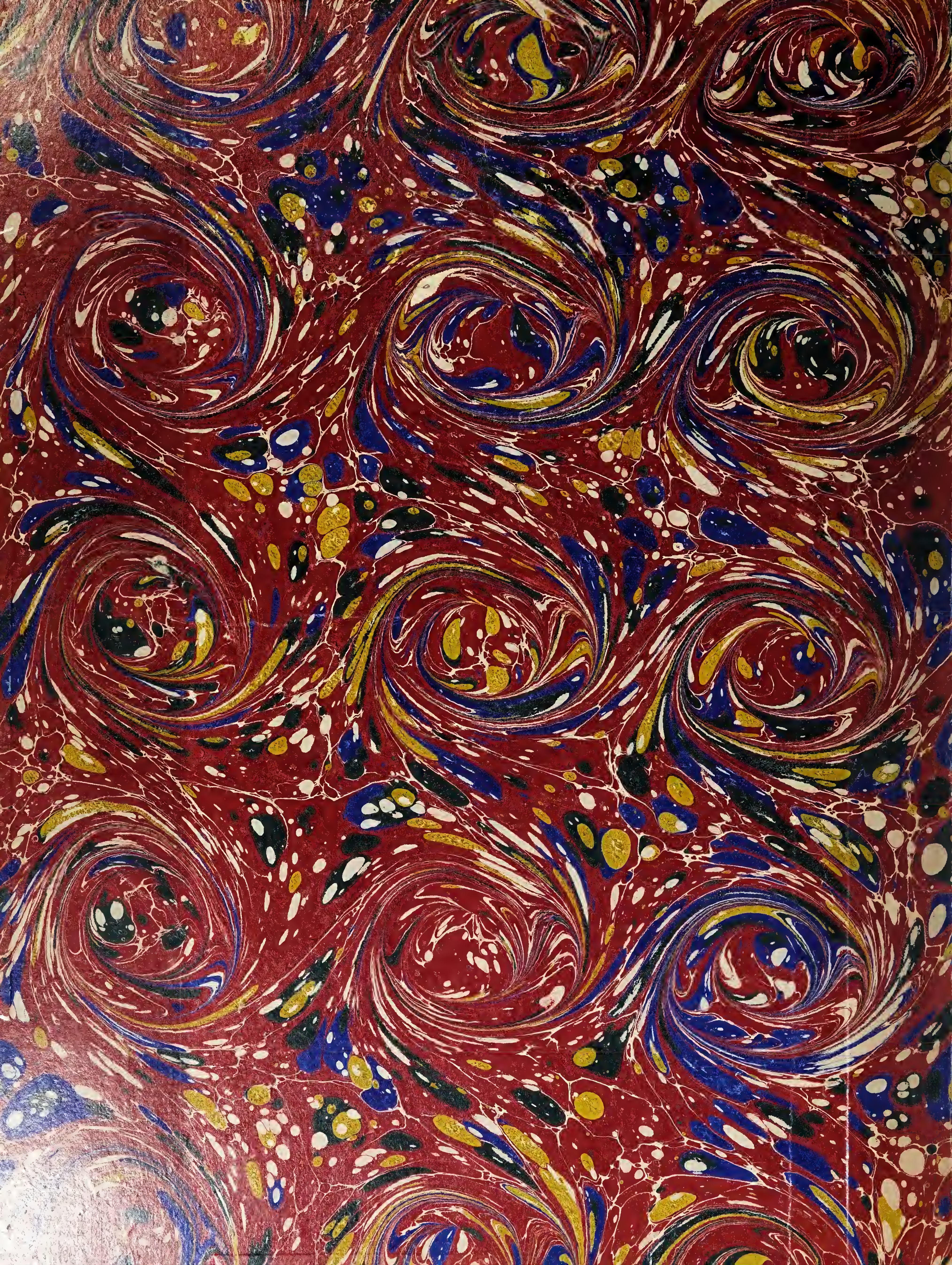






Première Année — N° 1 — Décembre 1882

L'ART MODERNE

Direction littéraire : Henri SECOND — *Direction artistique :* Henri BOUTET

SOMMAIRE



Les petits marchands d'ail. — Dessin original de M. Beaujanot.

AU PUBLIC

Notre programme.....

Mais, au fait, est-il bien nécessaire d'entrer dans de longs développements à ce sujet?

Eh bien! non. Ne faisons pas trop ronfler les phrases. Les lecteurs, gagnés, — ou plutôt perdus, — par l'exemple, n'auraient qu'à les imiter.

D'ailleurs les programmes et les itinéraires, au rebours des jolies femmes, sont créés et mis au monde pour n'être pas suivis.

Bornons-nous donc à dire tout simplement, mais franchement, que notre intention, notre idéal, est de paraître souvent agréable, parfois utile, à ceux qui nous feront l'honneur de nous lire, et que nous tâcherons de justifier notre titre : l'*Art moderne*.

Ce journal est « une œuvre de bonne foi ». Nous nous efforcerons d'y faire une place à toutes les manifestations de l'art contemporain. La peinture, la sculpture, la musique, la littérature, le théâtre sont de notre domaine. Et nous entendons bien ne rien négliger de ce qui nous appartient.

Nous sommes « l'Art moderne », et rien de ce qui est artistique ne nous sera étranger. Et comme nous ne sommes inféodés à aucune école, à aucune coterie, toutes les communications intéressantes seront assurées de trouver, dans nos colonnes, l'hospitalité la plus large.

Une eau-forte inédite, quatre ou cinq pages de dessins originaux dans chaque numéro, sans compter des illustrations : têtes de chapitres, lettres ornées, répandues dans le texte ; des articles de critique sur les expositions publiques et privées, non seulement à Paris, mais en province; une revue rapide, mais complète, de tous les événements artistiques accomplis pendant le mois écoulé, et, en résumé, le plus de renseignements possible sur les beaux-arts : voilà pour la partie artistique.

Dans sa partie littéraire, l'*Art moderne* publiera des chroniques, des nouvelles, des études, des articles de critique, des échos, des nouvelles à la main, etc.

On y trouvera même des vers...

Que ceux qui n'ont jamais péché, c'est-à-dire : rimé, nous jettent la première pierre...

..... Mais qu'ils gardent leurs premiers alexandrins, par exemple !

Aucune école, aucune coterie, avons-nous dit. Nous tenons tout particulièrement à insister sur ce point. Ici les admirateurs de Hugo et les fanatiques de Zola, les derniers romantiques et les aspirants naturalistes, les lignistes et les coloristes, les formalistes et les impressionnistes, les mélodistes et les harmonistes, seront également bien reçus. Le soleil luit pour tout le monde. Nous ne sommes pas le soleil, mais nous tâcherons de luire quand même. La rédaction de ce journal est non seulement indépendante : elle est ouverte. Et elle est ouverte à tous, aux inconnus comme aux illustres, aux jeunes comme aux arrivés. Il ne faut dédaigner ni les uns, ni les autres ; car, enfin, s'il y a des jeunes qui seront un jour arrivés, il y a des arrivés qui seront toujours jeunes. Le nom n'est qu'une étiquette; l'œuvre est tout. Donc, jeunes artistes, jeunes écrivains, jeunes poètes, mettez-vous à l'œuvre et envoyez-la-nous. Vous tous, qui marchez dans la vie :

> Les deux pieds dans la boue et le front dans la nue,

à la recherche d'un public capable de goûter, de comprendre les productions de votre esprit, entrez chez nous La table y sera toujours mise. Nous fournissons le couvert, que chacun apporte son plat. Et vous verrez que peut-être, à la fin, ce ne seront pas les convives, c'est-à-dire les lecteurs, qui manqueront.

Ainsi soit-il !

La Rédaction.

LA PORTE, S. V. P.

Une porte épique, ou en train de le devenir, c'est assurément la porte Saint-Georges, à Nancy. Si nous étions encore au temps des longs poèmes,—qui étaient loin de valoir des sonnets sans défaut, — un nouveau Boileau referait là-dessus un nouveau *Lutrin*, dans lequel le ministre des beaux-arts et la municipalité de Nancy seraient ridiculisés de main de maître.

Il y a un an ou deux, quelques conseillers municipaux de province, cédant à des considérations que nous n'avons pas à apprécier, votèrent la démolition d'une porte ancienne et monumentale, sous prétexte qu'elle gênait la circulation d'un tramway.

Cette porte présentait, paraît il, un véritable intérêt historique; quelques critiques d'art, M. Marius Vachon, de la *France*, en tête, s'émurent et signalèrent cet acte de vandalisme à qui de droit. M. Jules Ferry était alors ministre de l'instruction publique et des beaux-arts; un arrêté classa parmi les monuments historiques la porte Saint-Georges, qui fut ainsi sauvée de la pioche des démolisseurs.

Mais les municipaux de Nancy, sachant fort bien que les ministres se suivent et ne se ressemblent pas, ne se découragèrent point. Ils attendirent, et.....

> Et monsieur Duvaux vint, qui, le premier en France,
> Sut asseoir sur la porte une juste influence.

Car, M. Duvaux, avant d'être ministre des beaux-arts, est député, et député de Nancy, s'il vous plaît. Cette fameuse affaire de la porte, — rien de la question d'Orient, — se réduit donc à un simple tripotage électoral. Le député a voulu assurer sa réélection, et le ministre a donné satisfaction au maire de Nancy en signant un arrêté déclassant la porte Saint-Georges, et autorisant, par conséquent, la démolition de cette porte.

Mais, si les députés de province ont le défaut de vouloir être réélus, la presse parisienne a celui de vouloir être écoutée. Et elle a plus de voix pour crier qu'un ministre n'a de plumes pour signer. Nouveau tapage, qui va *crescendo*. M. Duvaux, déchiré par les gazettes, est, pendant quinze jours, menacé d'une interpellation à la Chambre. Il sent son portefeuille lui glisser sous le bras. Quelques esprits conciliateurs, mais un peu fantaisistes, cherchent d'abord à contenter tout le monde, en proposant de démolir la porte Saint-Georges, pour faire plaisir aux conseillers municipaux de Nancy, mais de la faire rebâtir ailleurs, pour satisfaire les amateurs d'antiquités.

Ces braves gens croient sans doute qu'on transplante un monument comme un arbre. Déjà, à Caen, on a mis à pied une statue équestre pour édifier un kiosque. Si on laissait faire les Duvaux et consorts, il faudrait bientôt s'attendre à voir un M. de Cumont quelconque, redevenu ministre à son tour, ordonner la

démolition de Notre-Dame de Paris, son remplacement par un châlet de nécessité, et son transport au sommet de la butte Montmartre, sur les fondations du « Sacré-Cœur ».

Un instant, cette proposition grotesque a failli être prise en considération. Nous vivons, en effet, dans un pays où, quoi qu'on en dise, le ridicule tue les gens un peu à la façon du *Menteur*, de Corneille. Cependant, cette fois, par hasard, le bon sens a triomphé, et les réclamations énergiques de la presse ont vaincu les résistances intéressées de M. Duvaux.

A l'heure où nous écrivons ces lignes (fin novembre) l'affaire de la porte Saint-Georges paraît terminée. L'Etat s'est entendu avec la ville de Nancy, sur les bases suivant s :

1° Reclassement de la porte Saint-Georges au nombre des monuments historiques ;

2° Subvention par l'Etat des deux tiers de la dépense que nécessite l'entretien de cette porte et construction d'une voie latérale.

Tout est bien qui finit bien. Nous en serons quittes, nous autres tous, pauvres contribuables, pour donner quelques centaines de mille francs de notre poche aux électeurs de M. Duvaux. Ça vaut encore mieux qu'un monument démoli. Plaie d'argent n'est pas mortelle.

Il n'en reste pas moins acquis qu'un ministre des arts s'est montré tout disposé à autoriser, pour des motifs personnels, la destruction d'un monument historique d'une valeur incontestée. M. Duvaux, qui a jadis été professeur de troisième ou de quatrième dans un lycée de second ordre, peut faire, à la rigueur, un passable ministre de l'instruction publique. Lazare Hoche, sergent aux gardes françaises, s'est bien révélé tout à coup excellent général en chef. Mais, pour administrer le département des beaux-arts, dans un pays comme la France, il faudrait des études antérieures, une compétence réelle. Or, M. Duvaux a fait ses preuves, mais à rebours.

Sachons lui gré, cependant, d'avoir démontré qu'il était urgent de préserver nos monuments publics, nos richesses archéologiques et artistiques, contre ceux-là même qui sont censés les protéger. Les monuments, c'est l'histoire écrite en pierre, et ni M. Duvaux, ni personne, n'a le droit de porter sur une des pages de cette histoire, sous le prétexte de la refaire ou de la corriger, une main sacrilége et maladroite. Si l'on ne peut pas, si l'on ne veut pas débarrasser complètement les beaux-arts de cette parasite envahissante qui a nom la politique, qu'on mette du moins une commission formée de gens compétents et *indépendants*, avec un droit de *veto* absolu, à côté du ministre que le hasard d'un vote, que des intrigues de couloir ont placé là, comme un coup de vent emporte une sauterelle jusqu'au sommet de la grande pyramide.

En d'autres termes, qu'on laisse les beaux-arts aux artistes, et les Duvaux à leurs collèges... électoraux.

LAGRIFFE.



OUBLI

SONNET

Le cœur me bat encor, rien qu'à vous parler d'elle:
C'était une enfant blonde, aux grands yeux noirs et [doux,
A qui Dieu, par erreur, n'avait point donné d'aile,
Mais dont les Séraphins pouvaient être jaloux.

Mon bonheur s'est enfui même avant l'hirondelle
Que l'hiver épouvante et chasse loin de nous;
Sur d'autres s'est posé son amour infidèle,
Et d'autres ont rêvé, le front sur ses genoux.

Ainsi que l'herbe croît sur le bord d'une fosse,
L'oubli couvre à présent cette passion fausse
Morte si tôt, et qui devait toujours durer !...

— Depuis, niant l'ivresse et croyant au martyre,
Les serments d'amoureux me font d'abord sourire
Et finissent toujours par me faire pleurer !

FERNAND MAURY.

LES HOMMES-FEMMES

La lecture des « Faits divers », quoi qu'on en puisse dire, est toujours intéressante, souvent instructive. Pour ma part, je parcours volontiers ces deux ou trois colonnes de l'avant-dernière page des journaux où sont racontés, — ou plutôt esquissés, — pêle-mêle, sous une forme consacrée et invariable, dans un style naïf que le premier *reporter* a créé tout d'une pièce dès le premier jour, les « cent actes divers » de cette bouffonnerie tragi-comique qu'on nomme la vie humaine.

N'est-ce point là, en effet, qu'on voit se coudoyer, comme dans la rue, le voleur à la tire et le désespéré d'amour, le rôdeur de nuit et le banquier millionnaire, la fille séduite qui meurt de son abandon et la courtisane qui vit du sien? Le dévouement du sergent de ville, les raffinements de scélératesse de l'assassin s'y succèdent sans transition aucune, brossés par le même pinceau, je dirais presque avec les mêmes couleurs.

Je trouve quelque chose de « shakespearien », — le mot est lâché, ne le retirons pas, — dans ce mélange criard, cette juxtaposition brutale de nouvelles absolument différentes; dans cette suite rapide et quotidienne de scènes violentes ou vulgaires, passionnées ou insignifiantes, sombres et lamentables comme un mélodrame ou fraîches et ensoleillées comme une idyle, liées cependant les unes aux autres ainsi que les grains d'un chapelet.

Puis, un des grands avantages du « fait divers », c'est le vague dans lequel il laisse forcément l'imagination du lecteur. Le fait, tout sec, tout brutal. Rien de ce qui s'est passé avant, rien de ce qui pourra survenir. Pas d'explication plus ou moins ingénieuse, pas de recherche des causes, pas de prévision des conséquences, pas d'analyse alambiquée. Le champ reste tout grand ouvert aux hypothèses, aux suppositions, aux théories. Le philanthrope, le poëte, le philosophe, le psychologue même, peuvent s'en donner à cœur-joie : ils ne seront pas contredits. Le « fait divers », ainsi compris, n'est plus qu'un canevas où

la fantaisie peut broder ses arabesques brillantes, ou bien, comme dirait M. Zola, un « document humain » dont le penseur peut tirer une conclusion morale, un enseignement utile.

⁂

Il y a quelques jours, les journaux publiaient, en substance, la nouvelle suivante :

« Un jeune homme âgé de vingt ans, d'une excellente famille de province, était venu à Paris pour étudier la peinture ou faire de la littérature, il ne savait pas au juste. Il n'était d'ailleurs pas pressé de savoir, son père, très riche et tout à fait conciliant, lui servant une pension plus que suffisante et ayant pris l'engagement formel de ne point contrarier sa vocation, — quand il en aurait une.

« Ce jeune homme, que nous appellerons X... par égard pour ses honorables parents, habitait le Quartier-Latin. Dans une des innombrables brasseries qui avoisinent le « boul.-Mich. », il fit la connaissance d'une de ces demoiselles à sacoche qui servent *ad libitum* à leurs clients de passage, de la bière et de l'amour également frelatés.

« Cette fille devint bientôt la maîtresse de X..., qui s'en éprit follement. On devine le reste de l'histoire. La fille trompa et retrompa le naïf, qui, lorsqu'il le sut, eut la niaiserie de s'en désespérer.

« On l'a trouvé mort, hier matin, dans sa chambre d'hôtel garni. Il avait un revolver à son côté et deux balles dans la tête. Sur la table traînait un cahier où l'infortuné avait, paraît-il, coutume d'écrire ses impressions journalières.

« Ce manuscrit contenait beaucoup de vers, assez bien tournés, mais en général fort tristes. »

⁂

Les gens sérieux, positifs, en lisant ce « fait divers » auront certainement haussé les épaules et murmuré : Se tuer, pour une femme, quelle sottise ! Sottise est peut-être un bien gros mot, quand il s'agit d'un artiste. Car il n'en faut pas douter, ce *suicidé* X... était un artiste, encore inconscient, incomplet, à cet âge heureux où l'on se sent également disposé à chiffonner toutes les Muses, où l'on est enfiévré par la beauté sous toutes ses formes, où l'on hésite et cherche sa voie, ne sachant pas encore si l'on sera sculpteur comme Michel-Ange, peintre comme Raphaël, poète comme Victor Hugo, ou simplement amoureux comme le premier imbécile venu.

Or, il est des tempéraments qui portent en eux-mêmes leur excuse. Combien de grands artistes, dont le talent était consacré, se sont conduits comme des sots, à l'instar du jeune X... Pour ne parler que des poètes, et sans sortir de Paris, rappelez-vous ceux qu'un froissement d'amour-propre a poussés au suicide, comme Escousse; ceux sur la fin desquels plane un mystère sinistre, comme Gérard de Nerval ; ceux dont la débauche crapuleuse a éteint prématurément le génie et jusqu'à l'intelligence, comme Alfred de Musset. Et tant d'autres, qui étaient des *artistes*, eux aussi, et *qui en sont morts!*

⁂

En effet, les artistes, — les vrais, les seuls dignes de ce nom, on comprend qui je veux dire, — sentent beaucoup plus vivement que les autres hommes. Une piqûre d'épingle les blesse davantage qu'un coup de couteau ne blesse une nature vulgaire. Cette exagération de sensibilité, cette prodigieuse aptitude au plaisir et surtout à la douleur, aptitude qui n'a jamais été niée, peut être expliquée de différentes façons. Voici la nôtre :

Les âmes, comme les corps, ont un sexe. Il arrive parfois que le sexe de l'âme n'est pas celui du corps qui la renferme, et cela jette nécessairement une perturbation considérable dans tout le système vital, surtout dans le système nerveux. Les artistes sont des âmes *femelles* que la nature, par erreur ou par calcul, a emprisonnées dans des corps *mâles*. Ils participent à la fois de l'homme et de la femme : de l'homme, par le cerveau ; de la femme, par le cœur. Ils ont la vigoureuse intelligence de l'un et l'exquise sensibilité de l'autre. De là cette similitude que l'on a signalée entre l'organisation morale des artistes et celle des femmes.

C'est la même irritabilité nerveuse, les mêmes caprices inexplicables, les mêmes soubresauts inattendus, les mêmes accès de folle espérance, d'enthousiasme irréfléchi, auxquels succèdent, sans transition, le dégoût le plus amer et le plus sombre découragement. Tantôt une activité dévorante, tantôt une lassitude accablée.

Les uns et les autres sont des êtres charmants et insupportables, — charmants surtout pour les autres, insupportables surtout à eux-mêmes, — déroutant l'observation et défiant l'analyse, insaisissables dans leur perpétuelle mobilité. Passant, avec une incroyable facilité et une rapidité étonnante, sans la moindre raison apparente, d'un sentiment à un autre, d'un excès à l'excès contraire. Riant de tout, pleurant d'un rien. A qui le soleil du printemps fait pousser des ailes, et dans le cerveau desquels les pluies d'automne semblent laisser tomber du plomb. Etres factices nés pour vivre à la lumière des bougies, que le grand jour fatigue et qui ont pour les ombres mystérieuses du soir une ineffable tendresse. Fleurs délicates qui n'ouvrent leur calice et ne livrent leurs parfums qu'aux brises nocturnes, sous la pâle et douce clarté des étoiles. Oiseaux sauvages qui, tantôt rossignols et tantôt hiboux, ne chantent leur hymne amoureux ou ne jettent leur cri lugubre que dans la solitude et le silence des nuits. Etres incompréhensibles que la plus légère contrariété exaspère, à qui un pli de feuille de rose arrache les hauts cris, et qui supportent fièrement, noblement, sans daigner se plaindre, les plus cruelles souffrances, les infortunes les plus imméritées; qui, roseaux devant la brise et chênes devant l'orage, se courbant devant une vaine menace et se relevant sous le coup qui les frappe, reculent et plient, en face d'un obstacle vulgaire, imaginaire parfois, et résistent jusqu'à rompre au vent du malheur.

⁂

Les artistes, — et par ce mot « artistes », j'entends non seulement les peintres et les sculpteurs, mais les écrivains, les musiciens, tous ceux, en un mot, au fond desquels il y a un « poète »,— les artistes ont de commun avec la femme la plus sublime chose qui soit ici-bas : la maternité. Comme elle, ils conçoivent dans l'ivresse et enfantent dans la douleur.

Tâchons de nous représenter le travail qui s'opère dans le cerveau de ces hommes prédestinés, de nous faire une idée de cette genèse immatérielle que Dieu révèle à quelques élus, mais que nul Moïse n'écrira jamais, parce que des paroles humaines sont impuissantes à rendre les mystères divins. C'est l'escalade du Ciel par les Titans, la lutte de Jacob contre l'Ange, de la Pensée contre la Matière... Et quelles défaillances, quelles atroces souffrances ne doivent-ils pas éprouver avant que l'Idée, vivante et resplendissante, soit sortie de leur cerveau, comme Minerve, tout armée, sortit du front de Jupiter!

Ce sont toutes les douleurs, toutes les épreuves de la maternité, et tout cela, hélas! pour aboutir parfois à un avortement, ou à la mise au jour de quelque monstre grotesque, qui n'est pas né viable, et dont chacun se détourne avec ironie ou dégoût.

⁂

Et ce ne sont pas les femmes bien constituées, ce ne sont pas les grands et puissants artistes qui souffrent le plus et qui sont le plus à plaindre. Chez ces êtres



La place Saint-Michel. — Dessin original de M. Myrbach.

privilégiés, la Nature prévoyante a sagement équilibré toutes les forces; les organes sont à la hauteur des fonctions; la génération s'effectue, sinon sans souffrances, du moins sans complications, sans déchirement, et, quand la crise est passée, toutes les douleurs, oubliées à l'instant, font place au légitime orgueil de l'auteur devant l'œuvre accomplie et aux joies suprêmes de la maternité.

Mais les artistes incomplets, les femmes chétives que quelque vice secret de conformation condamne à n'être jamais mères! Ces êtres malheureux, capables de sentir, d'aimer, de concevoir, mais incapables d'enfanter, et auxquels il faut arracher, lambeau par lambeau, un *fœtus* informe qui leur déchire les entrailles!... Quelles tortures pourraient être comparables à celles qu'ils endurent, tortures sans compensation, celles-ci, car ils ne peuvent les oublier en contemplant leur œuvre ou en baisant leur enfant au front. Et le berceau, inutilement préparé, reste vide à côté du lit de douleur!

⁂

Pour pousser jusqu'au bout ce parallèle entre les artistes et les femmes, disons qu'il y a des artistes impuissants, comme il y a des femmes stériles. Pauvres créatures imparfaites qui ne peuvent ni enfanter ni même concevoir, mais qui ont du moins une intelligence pour comprendre et un cœur pour aimer.

Obéissant à leur insu au génie muet qui s'agite dans les profondeurs de leur âme et à l'instinct de la maternité qui les pousse, ces déshérités admirent, chérissent les œuvres, la famille de ceux qui les entourent, et, ne pouvant avoir d'enfants à eux, caressent et adoptent les enfants des autres.

On trouve parmi les critiques, — perdus dans la foule des envieux coupe-jarrets et des démolisseurs jurés de toute réputation,— quelques artistes de cette espèce particulière.

On n'en trouve malheureusement pas beaucoup.

⁂

Et tout cela à propos du suicide du jeune X...!

N'avais-je pas bien raison de dire en commençant que les « faits-divers » étaient d'agréables prétextes à digressions, lesquelles, par exemple, sont souvent moins agréables.

Le Loup blanc.

AU HASARD DE LA PLUME

Gageons que nous allons rappeler cette anecdote à Victor Hugo.

C'était aux environs de 1835. La gloire du poète commençait à ne plus pouvoir grandir et l'épidémie des albums sévissait avec rage. Un beau soir, l'auteur de *Hernani* trouve chez son concierge une lettre et un paquet déposés par un certain M. Guillot.

Le paquet était un album, et, dans la lettre, M. Victor Hugo était prié, ou plutôt sommé d'écrire quelques vers sur cet album, déjà presque rempli, affirmait son propriétaire, par les célébrités littéraires et artistiques de l'époque.

Victor Hugo, qui ne connaissait le Guillot ni des lèvres ni des dents, feuilleta le recueil, curieux de savoir ce qu'avaient bien pu penser et dire, à l'intention de ce monsieur, toutes les célébrités en question.

A la première page, il trouva un quatrain signé Guillot. A la seconde, une maxime philosophique, encore signée Guillot. Puis un sonnet, un fragment en prose, une scène de tragédie, une charade, un couplet de chanson, une élégie, un calembour, etc..., le tout invariablement signé Guillot.

Convaincu qu'il ne pouvait point se compromettre en aussi honorable et illustre compagnie, Victor Hugo s'exécuta. De sa meilleure plume de Tolède, il traça, à la place qui lui avait été désignée, le distique suivant :

> Il aurait volontiers écrit sur son *chapum* :
> « C'est moi qui suis Guillot, berger de cet *album*. »

Qu'il signa bravement : Victor *Hugum*.

Et il remit le paquet chez le concierge où, dès lendemain, l'heureux Guillot vint chercher ce précieux autographe, qu'on ne vendra probablement jamais à l'Hôtel Drouot.

⁂

La lice est rouverte à l'Académie française. Deux nouvelles élections vont avoir lieu dans le courant de décembre : Mais cette fois-ci, il y aura de la place pour tout le monde. MM. de Mazade et Pailleron ne se disputeront pas avec acharnement un siège unique.

C'est le moment de rappeler les titres des deux aspirants immortels.

M. de Mazade est le candidat de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Pailleron est le candidat de ses œuvres. Si ce n'est pas assez d'un côté, c'est beaucoup trop de l'autre. On n'a pas oublié le personnage mis en scène par l'imprudent auteur dans une comédie récente. Bellac a pris sa revanche il y a quelques mois. Ce pauvre M. Pailleron en est resté sur le *carreau*.

Chose plaisante, c'est précisément le beau-frère de M. Pailleron, le Buloz actuellement directeur de la *Revue*, qui lui envoie des *Nazardes*, — pardon! — qui lui jette des Mazade entre les jambes. Jalousie de confrères, sans doute. Pailleron n'a-t-il pas fait, lui aussi, sa petite *Revue des Deux-Mondes?* le *Monde où l'on s'amuse* et le *Monde où l'on s'ennuie?*

> La rancune d'auteur est un feu qui dévore
> Rancune d'éditeur est plus cruelle encore.

Il n'y a pas d'amitié, pas de parenté qui puisse résister à ça. L'avenir dira : Pailleron et Buloz, ou les *Beaux-frères ennemis*. Et les Racines futurs, à leurs débuts, feront là-dessus des tragédies lamentables.

Ne lâchons pas M. Pailleron sans lui emprunter... un mot.

La fille de M. Buloz, — le premier de la dynastie, le fondateur de la *Revue*, — que l'auteur des *Faux ménages* a épousée, — pas la *Revue*, Dieu merci! — est une personne charmante, dont les cheveux sont d'un blond vénitien superbe, — mettons rouges, si vous aimez mieux.

Aussi son mari, parlant à quelques intimes, et faisant allusion à l'avarice proverbiale du vieux Buloz, très dur à la détente, disait-il un jour :

— Ma femme est la seule *carotte* que j'aie jamais pu tirer à mon beau-père!

⁂

Le « Sacré-Cœur » de Montmartre, qui sera peut-être un jour très connu sous le nom de « Notre-Dame-de-la-Galette », mais que, d'ores et déjà, les peintres plus ou moins religieux groupés aux environs du boulevard de Clichy ont baptisé « Notre-Dame-de-la-Palette », recommence à faire parler de lui.

Les entrepreneurs de cette « Eglise de Babel », froissés d'entendre dire aux badauds, venus pour visiter les travaux, qu' « on ne voyait rien sortir », ont frappé un grand coup, et, cette fois, il est sorti quelque chose qu'on peut voir, même de très loin.

Il est sorti un magnifique échafaudage, un gigantesque enchevêtrement de pièces de bois, en hauteur, en largeur, en diagonale, qui ressemble à celui que le Crédit lyonnais a installé, pendant quelques années, à l'angle de la rue de Grammont, — comme la Forêt-Noire ressemble à un joujou de Nuremberg.

Cela crève l'œil et barre absolument l'horizon, lorsqu'on remonte la rue Laffitte, Et c'est d'autant plus habile que, à cette distance, on peut prendre pour des moellons les

interstices de ciel nuageux qu'on aperçoit à travers les poutres.

Peut-être cette innocente ruse attirera-t-elle encore quelques souscriptions dont le besoin se fait vivement sentir? Dieu, — pas celui des bonnes gens, l'autre, — le veuille; mais j'ai bien peur que, malgré tout, le « Sacré-Cœur » en question ne soit jamais qu'un four colossal dans lequel on ne fera pas cuire de la *galette*, mais où l'on en fondra beaucoup.

⁂

La langue française, — on ne s'en douterait guère en lisant les romans naturalistes, — est toute fleurie d'euphémismes aimables.

Exemple :

« Demander la *main* d'une demoiselle. »

Dont celui-ci est évidemment le corollaire :

« Mener son mari par le *bout du nez.* »

⁂

Il y a souvent un très grave inconvénient pour les chroniqueurs « fort ténors » à être personnellement connus de leur public.

Le directeur d'un grand journal parisien recevait l'autre jour, d'un abonné mécontent, une lettre débutant ainsi :

« Je n'aime pas du tout les articles de votre collaborateur, M. Trois-Etoiles. D'abord, je l'ai vu une fois : il est trop laid... »

⁂

Dialogue contemporain ;

Sous le péristyle de la Bourse. Trois heures de l'après-midi :

— Monsieur, je suis bien aise de vous rencontrer pour vous dire que vous êtes une canaille...

— Monsieur, prenez garde : je n'aime pas les mots à double entente.

— Vlan ! vlan ! Voilà pour mieux me faire comprendre...

Le premier monsieur, en guise de parenthèses, a appliqué à son interlocuteur une magnifique paire de soufflets.

Le giflé, avec dignité :

— Monsieur, ménagez vos expressions, je vous prie.

⁂

Un homme qui avait incontestablement de la suite dans les idées et de la ténacité dans le caractère, sans parler de la mâchoire, c'est un certain M. Thomas Petitger, qui vient de se pendre, à Londres.

Dans cet acte de désespoir même, il avait gardé sa bouffarde aux dents.

Et chose plus étrange encore, en dépit du dicton populaire, il était mort sans « casser sa pipe ».

Parole d'honneur, ces Anglais ne font rien comme les autres.

PIERROT ET ARLEQUIN.

LA RONDE DU LUXEMBOURG

C'est un faubourg de Cythère
Le jardin du Luxembourg;
Des quatre coins de la terre,
C'est l'amour qu'on y vient faire;
Le jardin du Luxembourg
De Cythère est un faubourg.

Sur le gazon qui verdoie,
Au mépris des arrêtés
Les jeunes chiens, tout en joie,
S'accordent... des libertés.
Dans les marronniers roucoulent
Les gros pigeons langoureux,
Les moineaux effrontés coulent
Des nuits et des jours heureux.
(*Au refrain.*)

Amants de marbre ou de plâtre
Amoureux de chair et d'os,
Se tapent, geste folâtre,
Sur le ventre ou dans le dos.
S'embrassant au nez du garde,
Les couples vont pas à pas;
Et le vieux faune regarde,
Regarde et ne touche pas.
(*Au refrain.*)

Le compartiment des veuves
Est un endroit très fatal,
Où les filles encor... neuves
Exposent leur capital.
Cependant, quoi que prétendent
Les méchants, ce n'est qu'un prêt,
Et les jeunes gens le rendent
Avec un gros intérêt.
(*Au refrain.*)

A tous, faisant des risettes,
Experts à se dandiner,
Les pierrots et les grisettes
Viennent chercher leur dîner;
D'une humeur fort peu farouche,
Ils prennent, d'un air gamin,
Fille, un baiser sur la bouche,
Oiseau, le pain dans la main.
(*Au refrain.*)

Auprès de l'orangerie,
La nourrice aux rouges doigts,
Pour que son doux ange rie,
Chante un vieux Noël patois.
Pendant qu'aux alentours rôde,
A quatre épingles tiré,
Quelque soldat en maraude,
Comme un parquet neuf ciré.
(*Au refrain.*)

L'amour est chose fort bonne,
On en goûte tôt ou tard;
En croyant pincer la bonne,
Dumanet pince un moutard.
Et quand il faut qu'elle embrasse
Le marmot qui fait « piou, piou! »
Dans un trouble plein de grâce,
Rose embrasse le pioupiou.
(*Au refrain.*)

Si quelque docteur austère
Crachant et toussant : hum! hum!
Allant, l'œil fixé sur terre,
Pérorer au Muséum,
Le choisit, par imprudence,
Pour raccourcir le chemin :
Bientôt, pour entrer en danse,
Vénus le prend par la main.
(*Au refrain.*)

Une jambe, un vrai modèle
A son cœur fait battre un ban,
Et le savant, auprès d'elle,
S'en va s'asseoir sur un banc;
Et si la fille est jolie,
En lui tenant des discours,
Le vieux professeur oublie
L'heure sainte de son cours.
(*Au refrain.*)

C'est un vrai jardin d'Armide
Plein de Renauds enchaînés,
Où le cœur le plus timide
Court des galops effrénés.
C'est un Paradis terrestre
Qui n'a, ma foi, qu'un défaut :
C'est d'être trop peu sylvestre
Et de se fermer trop tôt.

C'est un faubourg de Cythère
Le jardin du Luxembourg,
Des quatre coins de la terre
C'est l'amour qu'on y vient faire :
Le jardin du Luxembourg
De Cythère est un faubourg.

RODOLPHE.

LE TRÉSOR MAL GARDÉ

Les fouilles à la recherche du fameux trésor ont continué de plus belle, il y a quelques jours, à l'abbaye de Saint-Denis. Seulement, cette fois, ce n'était plus Mme Cailhava qui opérait, et la baguette divinatoire avait fait place à un outil beaucoup plus pratique, véritable « instrument nécessaire » : la pince-monseigneur, qui n'a jamais si bien justifié son nom. Aussi, les « recherches » en question ont-elles parfaitement réussi, et ces nouveaux amateurs d'antiquités précieuses ne sont-ils point partis les mains vides.

Voici le fait en quelques lignes :

Dans la soirée du vendredi 24 novembre, entre cinq et sept heures, de hardis voleurs ont pénétré dans la basilique en forçant trois portes, d'ailleurs assez mal fermées. Une fois dans la place, ils n'ont point perdu de temps à descendre dans les caveaux pour chercher entre les fémurs de feu Dagobert quelques milliards problématiques. Gens positifs, ils sont allés dare-dare aux objets de prix (or, argent, pierreries), catalogués sous le nom de *Trésor*, et que Monseigneur Maret, archevêque de Lépante, grand primicier de Saint-Denis, montre très volontiers aux curieux, moyennant la bagatelle de vingt sous (même prix que le Trésor de Notre-Dame, à Paris ; il paraît que c'est comme pour les petits pâtés).

Quand les individus en question, — il ne s'agit pas des curieux, mais des « amateurs » sérieux, venus là non pour voir, mais pour prendre, — n'ont plus été séparés du trésor susdit que par quelques vitrines, ils n'ont pas hésité à les briser, et à faire main-basse sur les objets sacrés. Ils y sont allés avec une modération relative, se contentant d'emporter pour deux ou trois cent mille francs de couronnes, d'ostensoirs, de chapes, de burettes, etc. Il est bien entendu que cette somme de deux ou trois cent mille francs représente seulement la valeur intrinsèque des objets soustraits. Quant à leur valeur historique et artistique, c'est par un million au moins qu'il faut, dit-on, la chiffrer.

Voilà des visiteurs indiscrets dont l'entrée n'aura pas rapporté grand'chose au chapitre. D'autant moins que M. le primicier, n'ayant plus le même nombre de curiosités à montrer aux connaisseurs, va probablement être obligé de baisser ses prix.

Deux choses étonnent particulièrement dans ce vol audacieux. C'est le sans-gêne de l'opération, dans un tel lieu et à quelques pas d'un commissariat de police. Ah ! çà, la basilique est donc bien mal gardée, qu'on y entre comme dans un moulin ? Mgr Maret, qui défendait si bien naguère, — et il avait un peu raison, — les os fatigués du bon Dagobert contre les tentatives sacrilèges, mais autorisées, et en quelque sorte brevetées S. G. D. G. de Mme Cailhava, n'aurait pas eu tout à fait tort non plus de prendre quelques petites précautions contre les escarpes.

Or, la garde du trésor était tout simplement confiée, ce soir-là, à un bedeau et à une chienne. Pour être bedeau, on n'en est pas moins homme, et l'on doit songer à sa bedaine. Pendant que les voleurs instrumentaient, le bedeau dînait, et n'a rien entendu. Ventre affamé n'a point d'oreilles. Il les lui aurait fallu bien longues, du reste, puisqu'il dînait en ville, s'en rapportant à sa chienne pour faire son service. Mais, si le bedeau dînait, la chienne dormait. Que faire à cela ? Personne, fût-ce un archevêque *in partibus*, ne saurait empêcher un sacristain de manger et un chien de dormir. De sorte que, pendant que M. le primicier de Saint-Denis comptait sur son bedeau, et le bedeau sur son chien, Messieurs les voleurs ont eu le loisir de procéder tranquillement à leur petit déménagement.

Avouez qu'on n'est pas plus aimable, et que les amateurs auraient grand tort de se gêner.

Quoi qu'il en soit, un trésor à retrouver, des bandits à arrêter, voilà encore de l'ouvrage pour la baguette de Mme Cailhava, et pour la police. Comptons un peu sur l'une, beaucoup sur l'autre, si vous voulez, mais fermons bien les portes de nos musées, et tâchons d'avoir des conservateurs et des gardiens plus vigilants que M. le primicier de Saint-Denis, son bedeau et son chien.

H.

L'ART MODERNE EN LORRAINE

Il y a plus de douze ans, lorsque les plénipotentiaires français et leurs collègues allemands discutaient, à Francfort, les clauses de ce funeste traité qui nous enleva l'Alsace-Lorraine, on vit paraître une foule de brochures dans lesquelles on démontrait aux deux points de vue historique et ethnographique l'inanité des prétentions allemandes sur les provinces enlevées à la France. Parmi les preuves réunies pour la démonstration de cette simple vérité, il en est une qui a été oubliée, preuve toute morale, il est vrai, mais aussi caractéristique, aussi probante que les autres. Je veux parler de l'affinité artistique qui existe entre l'Alsace-Lorraine et le reste de la France.

Les Allemands, on le sait, ont des prétentions artistiques que les résultats de leurs efforts n'ont encore pu justifier. Chose curieuse, tout est différent sur la rive gauche du Rhin. Lorsqu'on revient d'Allemagne par la Forêt-Noire, on est, aujourd'hui encore, frappé de ce contraste. Autant le dernier village badois que l'on vient de quitter semble le plus triste, le plus morose et le moins poétique qu'il se puisse imaginer, autant on se sent comme l'esprit soulagé d'un grand poids, lorsqu'on arrive, après la traversée du Rhin, au premier village de l'Alsace, où les moindres objets prennent un aspect, sinon aussi gai qu'autrefois, du moins toujours aussi doux, aussi rassérénant.

Je regrette que l'espace forcément restreint qui m'est alloué ne me permette pas de m'étendre davantage sur ces considérations et me contraigne de borner à une partie du pays annexé l'étude que j'au-



Dessin original de M. Feyen Perrin, composition pour *Tête à l'envers*, de M. Dubut de Laforest.

rais aimé à faire sur l'art moderne en Alsace-Lorraine. Je laisserai l'Alsace de côté, me promettant d'y revenir quelque jour, pour consacrer cet article à la Lorraine.

I

A dire le vrai, il n'y a pas d'art lorrain, ou, pour mieux m'exprimer, il n'y a pas d'école lorraine, pas plus qu'il n'y a d'école bourguignonne, d'école normande, d'école provençale. Les artistes lorrains procèdent des mêmes idées que les autres artistes français. Et pourtant le peintre lorrain, à l'exception de presque tous les autres genres, a un penchant particulier pour l'étude de la nature qu'il voit si belle et souriante autour de lui.

Ainsi, qu'il prenne pour sujet de grands ensembles ou des coins restreints, des forêts, des vallées, des troupeaux, ou simplement un arbre, une clairière, un animal isolé, on sent dans son œuvre l'étude longue et consciencieuse de la nature, de cette nature fraîche, douce et quelque peu mélancolique des bords de la Moselle. La forêt a bien son état, le troupeau a sa physionomie et son action, l'arbre a son allure. Tout, en un mot, est naturellement expressif.

C'est Auguste Rolland, le grand peintre des campagnes mosellanes, mort il y a quelques années. Il est, dans l'œuvre considérable de l'éminent artiste, une toile qui résume tout le labeur, tout le talent, l'âme entière de Rolland : c'est le *Village lorrain*. Le village que le peintre représente rappelle un peu Luppy, petite localité des environs de Metz. Assurément, les gens de Luppy diraient en le voyant : « Ce n'est point là notre village. » En revanche, il n'est pas de Lorrain qui ne dise au premier regard : « C'est bien là notre Lorraine. »

La scène n'a pas changé. Un chemin qui tourne en montant; des maisons basses, irrégulièrement percées, couvertes de tuiles d'un rouge jaunâtre et dominées par la flèche du clocher et la tour d'un vieux château moyen-âge ; de droite et de gauche, des vergers, coupés de haies ou de palissades; au bout du village, un étang, et, à l'horizon, des côtes indécises, perdues dans la brume. C'est bien là, avec son atmosphère calme, son ciel d'un bleu doux, ses bois au vert tendre, le tout semé de tons gris, c'est bien là l'aspect général du pays lorrain, et il n'était guère possible de le rendre de façon plus consciencieuse et plus naturelle.

C'est encore Emile Faivre, mort également il y a quelques années, le peintre des beaux fruits du pays messin, des raisins aux grappes noires et charnues, de la douce et claire mirabelle, la prune nationale du Messin, de la quetsch, la vieille prune lorraine si poétiquement chantée par André Theuriet. C'est aussi Léon Barillot, un des fervents du Salon, qui est en voie de devenir, après Troyon et Van Marke, un de nos premiers animaliers. C'est enfin Emile Michel, le peintre aimé des paysages lorrains, dont une des meilleures toiles est au musée du Luxembourg.

Ce dernier tableau, intitulé : *Semailles d'automne*, est une des œuvres les plus remarquables qui aient été inspirées par la campagne lorraine. Il représente un champ labouré qui côtoie, en montant, la lisière d'un bois. Uu semeur, vu de dos, marche d'un pas rythmé en jetant sa graine. Le geste ample et simple de ce paysan m'a rappelé celui du semeur de Victor Hugo :

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence;
Et je médite, obscur témoin.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles,
Le geste auguste du semeur.

L'artiste a merveilleusement rendu la poésie de cette simple scène; les contours sont largement dessinés, et les vapeurs de l'automne qui s'élèvent, détachent leurs masses puissantes d'une manière fantastique.

II

Amant passionné de la nature, et par conséquent bon paysagiste, l'artiste lorrain est aussi peintre militaire. Cela s'explique aisément. Située à quelques kilomètres de la frontière, sur le chemin des armées qui se dirigeaient vers l'Est, et aussi, hélas! sur le chemin des envahisseurs, la Lorraine annexée a toujours eu l'esprit militaire à un très haut degré. Cet esprit était encore éveillé par la vue des places fortes du pays, de leurs puissantes fortifications, des canons qui garnissaient leurs remparts. Le Lorrain est né au bruit du canon, au son des fanfares, entre un affût et une fascine, et de cette impression première, qui frappe l'imagination, il reste forcément quelque chose.

Le premier des peintres militaires de la Lorraine est Adolphe Yvon, l'auteur populaire de la *Prise de Malakoff*, une des toiles les plus puissantes du musée de Versailles. Yvon a été, sous l'Empire, le successeur immédiat d'Horace Vernet; il a célébré les grandes victoires de l'armée impériale, Malakoff, Magenta, Solférino, comme le premier avait célébré les hauts faits d'armes dont l'Algérie a été le théâtre sous Louis-Philippe.

Mais cet excellent artiste est trop connu pour que je m'étende longuement à son sujet dans cette brève étude, consacrée surtout aux artistes lorrains de la Lorraine. A côté du grand peintre de la *Prise de Malakoff*, je placerai en première ligne un de ses plus brillants élèves, M. Devilly, aujourd'hui conservateur du musée de Nancy et directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, fondée l'année dernière en cette ville.

Né à Metz, M. Devilly est par excellence le peintre des scènes militaires qu'il a eues chaque jour sous les yeux dans sa ville natale. La parade sur la place d'Armes, l'exercice sur la place Royale, à l'ombre de la statue de Ney, les manœuvres de l'artillerie au polygone, l'artiste messin a tout observé, tout décrit avec une saisissante vérité. La plupart des œuvres de M. Devilly ont été exposées à Paris. Je citerai, entre autres, deux toiles fort remarquables . la *Bataille de Ras-Satah* et le *Bivouac de* 1812, qui sont aujourd'hui au musée de Metz.

III

J'ai gardé pour la fin l'homme qui représente le mieux l'art lorrain dans ses genres les plus divers et ses conceptions les plus hautes et les plus originales. Je veux parler de Charles-Laurent Maréchal, le premier peintre-verrier de notre époque.

Maréchal est né à Metz avec le siècle : Il a aujourd'hui quatre-vingt-deux ans. Après une enfance pénible, il vint à Paris où il étudia la peinture dans l'atelier de Regnault. En 1825, il retourne à Metz et débute l'année suivante, dans une exposition locale, par son tableau de *Job*, qui commença sa réputation en Lorraine. La première œuvre qu'il exposa à Paris est un petit tableau de genre, la *Prière*, qui obtint au Salon de 1831 une mention honorable. Quelques années plus tard, Maréchal abandonne presque complètement la brosse pour se consacrer au pastel. C'est alors qu'il fonde cette école célèbre d'où sont sortis tant d'artistes messins dont les noms sont encore honorés dans le pays.

On peut dire que Maréchal a réhabilité le pastel et lui a donné une vogue que Latour, malgré son grand talent, n'avait pu lui assurer au siècle dernier. J'ai eu l'heureuse fortune de pouvoir admirer, dans des collections privées, un certain nombre de pastels de l'artiste messin : l'*Etudiant*, les *Environs de Pœstum Galilée à Velletri*, etc. Ces diverses œuvres semblent plutôt des fragments de fresques, détachés d'une muraille, que des dessins faits avec des crayons de cou-

leur. Le pastel, sous les doigts de Maréchal, atteint à des vigueurs incroyables; il vaut les plus robustes peintures, et ses tons sont d'une force que dépassent rarement les plus fougueux coloristes de l'école italienne.

Quoique les toiles et les pastels de l'artiste messin soient nombreux et remarquables, quoiqu'il ait obtenu, à Paris, toutes les récompenses, tous les honneurs qu'il soit possible de souhaiter, Maréchal est plutôt connu, en dehors de la Lorraine, comme peintre-verrier. Ayant retrouvé en grande partie les procédés de Valentin Bousch et des autres grands artistes du moyen-âge qui décorèrent de si admirable façon la cathédrale messine, Maréchal se prit de goût pour ce genre de peinture et fonda un atelier à Metz. C'est de cet atelier que sont sortis ces admirables vitraux qui décorent la plupart des grandes églises de France. D'après un calcul que j'ai fait, Maréchal a fourni des vitraux à plus de trois mille églises dont un grand nombre ont été vitrées entièrement.

Qui n'a vu ses peintures brillantes et sobres tout à la fois, à Notre-Dame de Paris, à Sainte-Clotilde, au château de Fontainebleau, à Châlons, à Nimes, à Lyon, etc. Une des verrières les plus remarquables qu'ait produites Maréchal est sans contredit celle qui se trouve à l'extrémité méridionale du Palais de l'Industrie. Il est difficile d'imaginer une œuvre plus grandiose, une peinture plus largement composée, une richesse de couleurs qui rappelle mieux celle des premiers peintres italiens dans leurs effets les plus heureux. Aujourd'hui, à quatre-vingt-deux ans, Maréchal qui a transporté son atelier de Metz à Salvange, près Bar-le-Duc, continue en assistant à l'épanouissement de l'art qu'il a fait renaître, à travailler avec l'enthousiasme du jeune homme, et ce travail promet encore à la France de nouveaux et nombreux chefs-d'œuvre.

J'ai pris Maréchal comme type de l'artiste lorrain parce qu'il a touché à tous les genres. A la fois paysagiste et peintre d'histoire, il a marqué partout sa place aux premiers rangs. Il est le maître vénéré et le modèle de tous les peintres messins qui sont aujourd'hui arrivés à la réputation, Devilly, Barillot, Michel, dont j'ai déjà cité les noms, et tant d'autres qui, bien que plus jeunes, marquent déjà leur place aux premiers rangs, dans la brillante phalange des artistes contemporains: Auguste Flameng, le peintre de marines; Bettanier, qui interprète si dignement les sentiments patriotiques de la terre natale; Hadamar, le Worms messin; Auguste Marc, aujourd'hui directeur de l'*Illustration*, etc., etc.

Maréchal a encore à mon sens, l'immense mérite de résumer l'esprit national des artistes de la Lorraine annexée et les sentiments tout français qui les animent. L'annexion a pu se faire territorialement, mais là s'est forcément bornée l'œuvre allemande; les artistes d'Alsace-Lorraine sont restés ce qu'ils étaient avant 1870, ce qu'ils ont toujours été, des artistes français.

LUCIEN NICOT.

Les *Aventures de trois fugitives en Sibérie*, de notre ami Victor Tissot, ont été traduites en anglais, en russe, en espagnol et en italien.

Un éditeur américain s'est avisé, lui aussi, de lancer une traduction, mais en oubliant de solliciter l'autorisation de l'auteur.

Lorsqu'il apprit la chose, M. Tissot, pensant que l'éditeur lui devait bien au moins un exemplaire de son œuvre, lui demanda un volume des *Fugitives*.

Celui-ci vient de lui envoyer le volume — contre remboursement. Bien entendu, notre confrère le refuse.

Voilà une petite histoire assez joyeuse et qui réhabilite complètement les éditeurs parisiens.

ASSEZ

Assez de pleurs, assez de plaintes, ô poète!
Tes cris désespérés rassemblent les badauds,
Mais leur calme bon sens trouve ta douleur bête
Et plus d'un, déjà, songe à te tourner le dos.

Tu veux les émouvoir, mais tu rêves, je pense;
Comment, de bonne foi, peux-tu t'imaginer
Que tu vas attendrir de bons bourgeois à panse
Qui n'aimerent jamais et viennent de dîner!

Crois-moi, tu rends bien plus douloureux ton martyre.
S'il a pour spectateurs tous ces indifférents
Dont la pitié t'insulte encor plus que le rire :
— Ces gens sont trop petits et tes maux sont trop grands.

Ces blocs de chair et d'os, gros yeux ronds, mentons doubles
Ont pour les maux du corps quelque compassion,
Mais le reste vraiment ne vaut pas que tu troubles
Leur travail d'estomac par une émotion.

Ces gens ont leur bonheur et le trouvent superbe,
— Si tu les fais pleurer, tu seras le premier, —
Bonheur de ruminant qui remâche son herbe,
Et qui dort lourdement, couché sur son fumier.

Pour comprendre le mal qu'un désir plein de flamme
Et jamais assouvi peut causer ici-bas,
Pour comprendre l'amour, il faut avoir une âme :
Si ces gens ont une âme, ils ne s'en servent pas.

Tais-toi donc, laisse-les à leurs plaisirs vulgaires,
Et lorsqu'on te priera de chanter, au dessert,
Dis-leur un « air à boire » — en frappant sur leurs verres
Ils feront leur partie, au moins, dans ce concert.

Tes douleurs sont à toi, tes douleurs sont sacrées,
Nul, sans les profaner, n'y peut porter la main;
Les larmes du rêveur doivent être ignorées,
Et ne point se mêler aux fanges du chemin

La souffrance muette et farouche a des charmes,
Beaumanoir altéré buvait, dit-on, son sang :
Eh bien, fais comme lui, poète, bois tes larmes
Et cache ta douleur dans ton sein frémissant.

Puisque, pour souffrir moins, il faut que l'on oublie,
Oublions, ô poète, et n'ayons plus la foi;
Et, s'il te vient encor quelque douce folie
Ne la dis à personne et garde-la pour toi.

Jette sur tes erreurs le voile du mystère,
N'écoute point le cœur qu'un hasard t'a donné;
Quand on ne peut haïr, il faut savoir se taire,
Le péché que l'on cache est presque pardonné.

Et si tu ne peux pas fermer ton cœur qui s'ouvre,
S'il te faut à tout prix un rêve à caresser :
Adore une statue, et la Vénus du Louvre,
Sans bras, ne pourra pas du moins te repousser.

Comme elle, sois muet; sois de marbre comme elle,
Songe de moins en moins à notre humanité;
Apprends, en contemplant ta maîtresse immortelle,
Le mot de la sagesse : insensibilité!

HENRI SECOND.

NOUVELLES A LA MAIN

Un peu de politique... pour rire.

A la buvette de la Chambre, quelques députés blaguent un de leurs collègues qui a pour habitude invétérée de soutenir *mordicus* un ministère quelconque tant qu'il est au pouvoir, et de le traiter avec une excessive sévérité, dès le lendemain de sa chute.

— Eh bien! riposte notre honorable, quoi de plus naturel! je marche toujours derrière les ministres.., et dam! quand ils tombent, je tombe dessus.

***

Dans un bureau de rédaction, on cause d'une dame qui, après vingt ans d'une existence plus qu'accidentée, confectionne aujourd'hui des romans, des poèmes, et, en général, tout ce qui concerne son état de bas-bleu :

— A force de mettre des cordes à son arc, dit quelqu'un, elle a fini par en faire une lyre.

***

X***, qui est fort laid, a une femme charmante et de très jolis enfants. Mais ceux-ci sont-ils bien de lui? Telle est la question délicate que débattent quelques-uns de ses amis intimes, et que l'un d'eux, plus intime sans doute que les autres, paraît disposé à trancher par la négative.

— Pourquoi donc pas, s'écrie avec bonhomie le sculpteur N***, la statue ressemble au moule, et non pas au mouleur.

***

Mme Lecornu a *élevé* son mari, — c'est le cas de le dire, — à la brochette.

Les jours de grande cérémonie, en effet, la poitrine de celui-ci est constellée de rubans, de croix et de crachats qu'il a gagnés, sans s'en douter, à la sueur de son front.

Aussi, Mme Lecornu, qui a plus de prétentions que d'instruction, dit-elle fièrement à tout venant :

— Mon mari est le plus *décoré* des hommes que je connais!...

A quoi ce candide M. Lecornu ne manque jamais d'ajouter, avec une douce satisfaction :

— Et Dieu sait cependant qu'elle en connait beaucoup!

***

On connaît l'importance des « sous-titres » dans la rédaction des affiches de Théâtre, en province.

Un jour, dans une grande ville de Normandie, le jeune premier, qui est en même temps régisseur général, décide son directeur à jouer la *Charlotte Corday* de Ponsard.

Mais l'*impressario* veut à toute force ajouter à l'annonce de la représentation quelque chose qui donne à la pièce un peu de couleur locale, susceptible d'attirer le public.

— Qu'est-ce que c'est au juste que votre Charlotte? demande-t-il à son pensionnaire.

— Une fille héroïque, qui fit tout exprès le voyage de Caen à Paris pour donner un coup de couteau dans le ventre de Marat.

— Parfait, dit le directeur en se frottant les mains, je tiens votre affaire. Mettez sur l'affiche :

Charlotte Corday

OU

LES TRIPES A LA MODE DE CAEN

***

Madame Guibollard lit à Monsieur le roman à succès d'un grand journal du matin :

« A deux heures cinq, le magistrat et son secrétaire pénétraient dans la maison indiquée. Le mari était là. Ils échangèrent un signe muet... »

Ici, Madame interrompt sa lecture :

— Un signe muet... Pourquoi muet? Il y a donc des signes qui ne sont pas muets?

Monsieur, avec une indulgence protectrice :

— Mais oui, ma chère. Est-ce qu'on ne dit pas le chant du *cygne?*

***

X*** a pour Z*** le plus profond mépris, d'ailleurs parfaitement motivé.

Aussi, chaque fois que X*** se trouve en face (?) de Z***, il ne manque jamais de lui allonger une botte dans le... bas rein.

C'est ce qu'il appelle : « Mettre le pied dans le *plat*. »

DE BRIC ET DE BROC.

EN FUMANT UN CIGARE

I

— ... D'ailleurs, il est bien reconnu que l'amour, quand il est profond et sincère, peut triompher de tous les obstacles, même de la vertu...

— L'amour, la vertu! Vous croyez donc encore à tout cela, mon cher Maurice?

— Vous n'y croyez donc plus, vous, Théodore?

— Distinguons, s'il vous plaît. Il s'agit d'abord de savoir ce que vous entendez par ces mots : amour, vertu. Car enfin, ce sont des mots, de grands mots, si vous voulez, mais seulement des mots qu'on peut placer, comme une étiquette, sur des choses bien différentes.

Si vous appelez « amour » le désir très naturel et tout physiologique qui pousse l'homme vers la femme, — le mâle vers la femelle — *et vice versa*, et qui a pour but le plaisir de l'individu et la propagation de l'espèce : je crois à l'amour, comme je crois à la faim et à la soif.

Si vous appelez « vertu », dans le sens restreint que prend ce vocable quand on l'applique aux femmes, — cette sorte de pudeur ou plutôt d'adresse instinctive qui fait que la femme recule autant que possible l'instant de sa défaite, afin d'irriter, d'exciter les désirs de celui qui la poursuit, et d'augmenter, aux yeux du vainqueur, le prix de la victoire : je crois à la vertu.

Ces deux cas exceptés « amour, vertu », je ne sais plus ce que cela veut dire.

Et si vous venez me parler d'un sentiment profond, mystérieux, indéfinissable, nous portant à oublier le monde entier, — et nous-mêmes, par-dessus le marché, — pour nous absorber dans la contemplation et l'affection d'un seul être; si vous faites sonner bien haut à mes oreilles les expressions consacrées de « force irrésistible », de « fidélité inviolable », de « dévouement à toute épreuve »... et tous les grelots que l'on attache au cou de la plus vulgaire des passions humaines; s'il vous plaît de donner le nom de « vertu » à je ne sais quel combat fantastique entre un devoir imaginaire et un amour plus imaginaire encore : je déclare humblement, franchement, que je ne vous comprends plus, et je réponds comme Hamlet : « Des mots, des mots, des mots! »

Puisque nous sommes seuls, nous pouvons bien convenir que, nous autres hommes, nous aimons les femmes un peu comme les enfants aiment les polichinelles et les poupées : par curiosité, pour savoir ce qu'il y a dedans. Quant aux femmes, je ne saurais vous dire comment elles nous aiment, car je ne sais même pas si elles nous aiment. D'ailleurs, pourquoi auraient-elles pour nous une affection différente de celle que nous avons pour elles? La femme n'est que la femelle de l'homme, inférieure à lui sous le rapport



Page d'album, par M. Henri-Patrice Dillon.

de la force physique, mais, — l'être le plus faible étant toujours le plus rusé, — surpassant de beaucoup son mâle en finesse et en duplicité. La femme a quelques qualités de moins que l'homme, avec beaucoup de défauts en plus : voilà tout. Vous devez le reconnaître, ce n'est point chez des êtres ainsi organisés que peuvent se loger l'amour et la vertu, tels que vous les comprenez.

— Vous êtes matérialiste, mon pauvre Théodore!

— Mon bon ami, vous êtes poète, je suis étudiant en médecine; vous chantez ce que vous rêvez, je dis ce que je vois. Evidemment, cela ne peut pas être la même chose. Et notez bien que je ne m'arrête pas à ce que je vois. Je suis comme le disciple Thomas : il me faut toucher pour croire. Les apparences sont souvent trompeuses. Dans la nature morale, comme dans la nature physique, il y a des lois de perspective qui changent terriblement l'aspect des choses. Dans ce monde-là, pour arriver à la réalité, il faut voir avec les mains. C'est ce que je fais, ou, du moins, ce que je tâche de faire. Je ne suis peut-être pas dans le beau, mais je suis dans le vrai, qui est rarement aimable, quoi qu'on en ait pu dire. Une théorie doit se bâtir sur des faits et non sur des nuages. Examinez attentivement ce qui se passe, cherchez la raison des choses et vous verrez.

Le dessous des passions est semblable aux coulisses d'un théâtre et au cabinet de toilette d'une femme à la mode. C'est là seulement que l'on s'initie aux secrets de la mise en scène et que l'on comprend les moyens employés pour produire l'illusion. Restez à distance si vous voulez voir l'effet, ne craignez pas de vous approcher si vous désirez connaître la cause. Vous perdrez sans doute une partie du plaisir que vous éprouviez; mais la science ne s'acquiert qu'à ce prix, et savoir n'est pas toujours admirer. La Vérité est nue; de plus, elle est souvent mal faite. Vous hausserez les épaules, vous sourirez de pitié en voyant la grossièreté des fils qui font mouvoir les marionnettes dont les gestes vous intriguaient tant naguère, et votre dernier mot sera : « Quoi! ce n'est que cela! » Oui, mon cher, ce n'est que cela, et c'est déjà beaucoup.

Quant à toutes ces billevesées que vous ornez des noms d'affections désintéressées et d'amours platoniques; quant à ces sympathies irréfléchies et à première vue; à ces regards jetant soudain dans le cœur un feu qui ne doit s'éteindre qu'avec la vie; quant à ces extases divines, à ces duos passionnés dans les bois ou sur les lacs, — extases et duos qui ne sont, en définitive, toute proportion gardée, que ceux des chattes et des matous, sur les toits, au printemps, — je ne me donnerai même pas la peine de combattre ces simagrées sentimentales, n'ayant nullement envie de lutter, à l'instar de Don Quichotte, contre des moulins à vent. Mais je vous conterai une histoire qui vous prouvera, mieux que tous les raisonnements, l'exactitude de ce que j'avance. Etes-vous disposé à l'entendre, cette histoire?

— Oui, si elle n'est pas trop longue.

— Elle durera le temps que vous mettrez à griller ce cigare. Allumez, je commence.

II

Je ne sais si vous avez connu Edouard B***, qui était encore à Paris l'année dernière. C'était ce que l'on est convenu d'appeler un bon garçon, franc de parler et d'allures, constamment de belle humeur, toujours prêt à prendre sa part de toutes les réjouissances, quelles qu'elles fussent. Rien ne lui manquait, du reste. Il avait toutes ses dents, une santé de fer, des muscles d'acier, des parents riches qui l'adoraient et le laissaient complètement maître de ses actions. Aussi les lettres qu'il en recevait ne ressemblaient-elles guère à celles que la plupart d'entre nous reçoivent de leur famille, et qui sont plus souvent chargées de reproches et de conseils que d'argent.

On servait au bienheureux Edouard une pension mensuelle plus que suffisante, avec laquelle il trouvait encore moyen de faire des dettes. Il avait, ou du moins il avait eu des maîtresses. Des femmes et des dettes, voilà ce qu'il a fallu de tout temps pour compléter un homme. Exemple : César. Edouard était donc, en son genre, un homme complet. Mais il n'était pas poète; il était, au contraire, positif, très positif même, bien qu'il n'eût guère que vingt-cinq ans. Il n'avait jamais écrit d'autres vers que des vers latins, et n'avait guère lu que les *Epîtres* et l'*Ode à Namur* de Boileau, qu'on lui avait jadis fait apprendre au collège, — ce qui, comme vous le pensez, lui avait donné une assez triste idée de la poésie française et avait suffi à lui faire prendre en grippe tous les Parnassiens passés, présents et futurs.

Donc, Edouard n'était point poète. C'est vous dire qu'il n'était pas amoureux, dans le sens que vous attribuez à cet adjectif.

Il avait, en fait d'amour et de femmes, une théorie fort ingénieuse que je ne vous expose pas tout entière, faute de temps, mais dont je dois vous esquisser les lignes principales. Il était très fort sur la question. J'ignore ce que ses parents l'avaient envoyé étudier à Paris, du droit ou de la médecine, mais je sais très bien ce qu'il y avait appris. Lui-même s'intitulait parfois plaisamment : « Docteur ès-arts... d'aimer ». C'était son seul grade universitaire ou à peu près.

Sa doctrine était singulière et différait sensiblement de celle des cours d'amour, au moyen âge. L'amour n'était pour lui qu'un prétexte à stratégie; il le faisait comme on fait la guerre, et regardait les femmes comme des places plus ou moins fortes que l'on doit assiéger de différentes façons, suivant leur position, l'importance de la garnison et la hauteur des remparts. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à ses yeux il n'en était point d'imprenable. Il disait souvent : « Il n'est pas de murailles que les boulets ne fassent tomber à la longue, pas de vertu que l'or ne batte en brèche, pas de garnison que la famine ne contraigne à se rendre. » Ses maîtresses étaient vraiment pour lui des « conquêtes » dans toute la force du terme. Comme tous les grands capitaines, il dédaignait les villes ouvertes, faciles à prendre, difficiles à garder, et ne s'attaquait qu'aux places capables de quelque résistance.

Il variait ses moyens suivant le caractère et le tempérament de la femme dont il voulait s'emparer, et, dans ce but, il l'étudiait d'abord soigneusement — comme un général levant le plan de la ville ennemie — dénombrant ses qualités et ses imperfections, cherchant le défaut de la cuirasse. Lorsqu'il l'avait trouvé, il disait : « Je la tiens », prenait ses mesures en conséquence et attendait. Il n'attendait généralement pas longtemps. « Quand une femme a un vice, affirmait-il, elle est à qui sait le découvrir et en tirer parti. Et quelle est la femme — ajoutait-il méchamment — qui n'a pas au moins une demi-douzaine de vices à notre disposition? »

III

Un beau jour, notre don Juan en redingote interrompit le cours de ses aventures galantes. Etait-il las de succès ou découragé par quelque défaite secrète? Il n'en voulut rien dire, se contentant de répondre aux questions qu'on lui adressait à ce sujet : « Qu'il avait servi assez longtemps sous la bannière du petit Cupidon et que, pauvre invalide couvert de blessures, il devait songer à prendre sa pension de retraite! »

Ce qui s'était passé, je l'ignorais alors, mais voici ce que j'appris plus tard :

Dans l'hôtel garni qu'il habitait au quartier des Ecoles, vint demeurer une jeune lingère orpheline, dont Edouard s'éprit bientôt éperdument. De tous les moyens qu'il employa pour toucher son cœur, aucun ne réussit, et, ce qu'il y avait de plus inquiétant, c'est qu'il ne se heurtait à aucune pruderie. En vain,

il accabla sa nouvelle voisine de bouquets et de protestations d'amour; ses bouquets furent gracieusement acceptés, mais son amour fut impitoyablement repoussé. La jeune fille était pauvre, toujours vêtue proprement, mais modestement, et vivait avec beaucoup d'économie du produit de son travail — travail fort irrégulier et très peu rétribué. Cependant, ni l'or, ni les robes de soie, ni le bien-être ne la tentèrent. Elle refusa tout et déclara nettement à l'amoureux mal chanceux qu'elle n'appartiendrait jamais qu'à son mari.

Désespéré, Edouard n'avait, en apparence, qu'à choisir entre deux partis, également extrêmes : épouser ou mourir. Le mariage, il n'y songea qu'un instant, et, avec mépris, estimant que l'homme qui épouse en de pareilles conditions est semblable au général qui, dans un assaut, se laisserait capturer par les assiégés. Quant au suicide, il n'y songea pas du tout. Il réfléchit profondément pendant quelques jours, « cherchant un joint », et, un soir, en sortant de la brasserie où il prenait ses repas, il se frappa le front en criant, suivant l'usage des gens qui ne savent pas le grec et qui veulent faire semblant de le savoir : *Eureka!*

Le propriétaire de la susdite brasserie, qui avait Edouard en grande estime, — celui-ci étant depuis plusieurs années un habitué de la maison où il dépensait pas mal d'argent, — lui avait fait part de l'embarras dans lequel il se trouvait. La caissière de son établissement l'avait quitté tout à coup, et il ne savait à qui confier cet emploi, qu'on ne pouvait cependant pas donner à la première venue.

Ce fut un trait de lumière pour notre bon jeune homme, qui s'empressa de dire « au patron » qu'il avait peut-être son affaire : une jeune personne très jolie, convenable, et dont il répondait comme de lui-même.

Dès le lendemain, il se présenta chez sa voisine et lui offrit l'emploi dont il avait appris la vacance. L'établissement en question était très honnête, presque sérieux, et la jeune fille, ignorant complètement le piège qu'on lui tendait, accepta en remerciant Edouard avec une reconnaissance d'autant plus vive, que celui-ci lui promit de ne plus l'importuner de son amour, lui demandant seulement, quand elle se déciderait à prendre un amant, de lui donner la préférence en sa qualité de premier inscrit.

Immédiatement, Edouard présenta sa protégée, qui fut agréée et entra en fonctions quelques jours après.

IV

Vous savez en quoi consiste la vie d'une demoiselle de comptoir dans une brasserie quelconque : Trôner en souveraine, entre un miroir et une table de marbre, de midi à une heure du matin; empiler d'imperceptibles morceaux de sucre dans de petites soucoupes; compléter les jeux de cartes et comprendre les jeux de mots; recevoir le prix des consommations, les compliments des consommateurs, et rendre à chacun sa monnaie; tâcher de sourire aux banalités, aux fadeurs de quelques nigauds qui, parce qu'ils trouvent une femme aimable, se croient obligés de le lui dire, tous les jours, tout le jour, et qui, prenant des poses victorieuses, papillonnent lourdement autour d'une jolie fille comme des hannetons autour d'un bec de gaz; enfin, dans les loisirs nombreux que laissent ces intéressantes occupations, dévorer force romans incendiaires : voilà comment se passèrent, désormais, les journées de l'infante de notre héros.

Cette existence n'était pas trop pénible, et comme la dame de comptoir prenait ses repas à la table du maître, abondamment pourvue de viandes reconfortantes et de vins généreux, l'ancienne ouvrière, jadis un peu maigre, ne tarda pas à ressentir l'influence de ce régime réparateur. Suivant l'expression populaire : elle se *rempluma* tout à fait. Ses joues s'emplirent et se colorèrent d'une rougeur qui n'avait rien de maladif ou de pudique, et les battements de son sein commencèrent à devenir visibles sous la guimpe qui le recouvrait, ce qui veut dire tout simplement, — ne vous *emballez* pas, je vous en prie, mon cher ami, — que la circulation de son sang se faisait plus active.

Bref, après quelques semaines, elle était méconnaissable, et Edouard, qui l'observait du coin de l'œil, se frottait les mains.

Dans son entreprise, notre séducteur émérite n'avait pas négligé le côté *moral*. Il avait prêté à la jeune fille quelques romans choisis avec soin, non parmi les livres obscènes, — ç'eût été maladroit, — mais parmi les ouvrages chastes quant à la forme, dont le fond passionné est si bien fait pour troubler une imagination ardente et pour enflammer des sens encore à peu près neufs. « La lettre tue et l'esprit vivifie », disait Edouard, donnant à cette parole une signification que n'y avait certainement point attachée celui qui la prononça pour la première fois.

Edouard évitait les longues conversations avec la demoiselle du comptoir, ne lui adressant la parole que par occasion et à de rares intervalles, toujours avec une politesse indifférente. Si, par hasard, son regard, quand il quittait le journal, rencontrait les yeux de la belle fixés sur les siens, il paraissait ne pas s'en apercevoir et reprenait tranquillement sa lecture. Mais le soir, en rentrant chez lui, il se réjouissait intérieurement et savourait à l'avance son prochain triomphe.

V

Un soir, — c'était environ un mois et demi après son changement de condition, — la demoiselle de comptoir ferma d'une main impatiente le premier tome d'un roman très émouvant que lui avait prêté Edouard. Puis elle chercha des yeux celui-ci pour le prier de lui procurer, le plus tôt possible, le second volume. Malheureusement, Edouard n'étant point là, la pauvre fille dut se résigner à ignorer, pendant quelque temps encore, le sort de l'héroïne, lequel était fort en suspens à la fin de la première partie de son histoire.

Cette même nuit, vers une heure et demie du matin, Edouard, prosaïquement enveloppé d'une robe de flanellle, lisait dans sa chambre, lorsqu'il entendit une main tremblante frapper discrètement trois petits coups à la porte. Il alla ouvrir et fut quelque peu surpris en voyant, — devinez? — sa voisine qui, ne pouvant se résoudre à passer la nuit sans savoir ce que devenait l'héroïne du roman, et ayant aperçu de la lumière chez Edouard, en rentrant chez elle, s'était décidée à frapper, au risque de le déranger, afin de lui demander la suite de...

— Mon cigare est fini.

— Et mon histoire aussi... Le lendemain, le garçon de l'hôtel eut un lit de moins à faire, et notre héros, en mettant sa cravate, un peu chiffonnée, se dit : « Je lui avais donné deux mois, elle s'est rendue quinze jours plus tôt que je ne le pensais. »

VI

Et voilà, mon cher Maurice, ce que c'est que l'amour chez l'homme, et par quels moyens il triomphe de la vertu chez la femme.

C'est, comme vous le voyez, une affaire de milieux et d'alimentation. Telle jeune fille qui serait peut-être restée longtemps chaste dans la mansarde où elle vivait de lait, de bouilli et de potages à l'oseille, succombera en moins de deux mois dans l'atmosphère pernicieuse d'une brasserie où l'on fait trois repas par jour et où l'on consomme des rôtis succulents et du vieux bordeaux. Il n'est pas de vertu qui tienne contre l'usage prolongé du filet de bœuf et la lecture suivie de quelque bon roman sentimental. S'il y a quelques exceptions, — et j'en doute, — loin d'infirmer la règle, elles ne font que la confirmer.

Cela me donne, en passant, l'occasion de démolir un lieu commun par un paradoxe. La misère est, dit-on, la mère du vice. On a grand tort. La misère est, au contraire, la sauvegarde de la vertu, puisque le bien-être et la corruption vont ordinairement de compagnie. Il y a, je veux bien le croire, des femmes qui se vendent pour acheter du pain ; mais il y en a bien plus qui se donnent pour avoir trop mangé de salade de homard et de gibier truffé, et pour avoir trop bu de champagne mousseux. Il est plus facile à Job sur son fumier d'être vertueux qu'à Sardanapale dans son palais. C'est pourquoi les sociétés les plus civilisées sont aussi les plus corrompues, et pourquoi, dans toutes les sociétés possibles, les classes les plus élevées sont loin d'être les plus irréprochables, au point de vue moral. Enfin, les peuples et les gens les plus avancés sont toujours les plus *avancés*, — dans tous les sens que peut prendre ce mot.

C'est la morale de mon histoire. Êtes-vous convaincu, Maurice?

— Je le suis si peu que je vais vous narrer une aventure dont je vous garantis l'authenticité, et qui prouve précisément tout le contraire de ce que paraît prouver la vôtre...

— Mon cher ami, il est deux heures du matin et j'ai un cours important à neuf heures. Si vous le voulez bien, nous remettrons la chose à une autre fois. Vous le voyez, je vous fais la partie belle en vous laissant le temps de choisir et de classer vos arguments. Bonsoir, Maurice.

— Bonsoir, Théodore.

HUGUES DESCHAMPS.

A TRAVERS L'ART

EXPOSITIONS — VITRINES — ATELIERS

Le Cercle artistique de la Seine inaugure, non sans éclat, la série des expositions de cercles. La place nous manque dans ce premier numéro et nous devrons faire court. Nous ne pourrons donc jeter qu'un rapide coup d'œil sur cette intéressante exposition.

En première ligne, nous placerons cinq études de Feyen-Perrin, où le maître a mis tout le charme pénétrant de sa peinture; puis : Jules Breton, Ch. Jacques, Eug. Feyen, Vollon, Harpignies, Stevens, Roybet, Vuillefroy, Duez, Tony-Robert Fleury, Guillemet, que nous retrouvons avec leurs qualités... et leurs défauts ordinaires; mais, ce sont les riches, et ils nous pardonneront, cette fois, d'être bref et de ne signaler que leurs noms, ce qui, du reste, peut suffire pour attirer les amateurs à cette exposition.

Donc, nous devons passer rapidement. Nous remarquons une très bonne toile de Lerolle, *L'Attardée* : c'est un paysage du soir, ou plutôt de nuit, d'un très grand effet. Au-dessus, une aussi bonne impression, mais bien différente, nous est donnée par un paysage de Lahaye, *Le Chemin des Ecoliers*. Qui ne s'est piqué et rougi les doigts en cueillant des mûres dans ce chemin-là? et nous savons gré à M. Lahaye de nous le rappeler d'une manière aussi fraîche et aussi juste. Deux vues de Venise, du même, complètent l'intéressant envoi de cet artiste. M. Georges Bellenger, qui se fait, bien à tort, avare de sa peinture, nous en rend gourmand avec sa solide petite toile, *Les Laveuses*; ça n'est pas pommadé et ça n'est pas brutal : c'est sincère, voilà tout. De Ballavoine, *Le Rendez-Vous*; une petite femme, assise sur l'herbe attend quelqu'un (nous regrettons que ce ne soit pas nous, elle n'attendrait pas longtemps); du même, une *Tête de jeune fille*, d'un modelé un peu lourd. M. Edouard Bisson sait aussi rendre le charme d'une jeune femme, et il le prouve par deux toiles, dont l'une, *Sur la plage*, nous semble la meilleure ; l'autre est un peu maniérée. M. Michel Levy a également envoyé une petite *Tête* bien spirituelle.

Nous ne connaissons pas l'Orient, et M. Huguet ne nous en voudra pas de ne pas dire que la couleur de son tableau soit très juste ; mais nous pouvons dire qu'elle nous plaît beaucoup. De Roll, un paysage et une tête d'homme que nous prenions en entrant pour un Raffaeli ; lequel des deux va nous garder rancune de notre méprise? Tous les deux, peut-être! Nous ne nous trompons pas, par exemple, devant *Le Retour du Marché*, de ce dernier, que nous aurions dû pourtant prendre pour un Roll, afin de contrebalancer notre maladresse; mais, dans ce bon gros père essoufflé, il y a les qualités d'observation qu'on ne trouve pas souvent ailleurs que dans les toiles de Raffaeli.

Citons les envois intéressants de MM. Moullion, Monginot, Boudin, Lépine, Rapin, Du Paty; les autres nous pardonneront; et finissons, non par des chansons, mais par des fleurs, c'est-à-dire par Mlle Desbordes, avec un joli panneau décoratif; M. Rozier... avec des roses, et M. A. Cesbron avec deux bonnes toiles. De véritables bouquets. Le dernier, avec cette sobriété et cette justesse qui lui constituent presque une originalité dans un genre où il est si difficile d'en avoir.

La lumière des salons d'exposition du cercle n'est malheureusement pas très bonne, et certaines toiles perdent beaucoup; d'autres, grâce à leur placement déplorable, n'existent pas; c'est le cas des envois de M. Cl. Monet et de M. Desboutins, que nous regrettons de n'avoir pu voir, perdant ainsi, sans doute, deux bonnes toiles à signaler.

La sculpture est représentée par M. E. Guilbert, avec un buste, *Portrait*, et une terre cuite, *Eve*; il la représente seul, mais fort bien, avec ces deux excellents morceaux.

* * *

En revenant du Cercle artistique, passons devant quelques vitrines pour signaler à l'*Art* un Duez ; une jeune fille assise sur un banc, dans un bois, suffit à l'artiste pour faire une de ces toiles au charme délicat et mélancolique, dont il a le secret. A côté, une bonne aquarelle de Gœneutte : une scène parisienne bien rendue.

Traversons, pour voir un Daubigny chez M. Goupil.

Retraversons le boulevard ; nous pouvons bien nous crotter un peu, puisque c'est pour voir un autre Daubigny, chez Brâme.

Quoique nous arrivions tard par la force des choses, nous ne pouvons passer sous silence la belle planche, *Labor*, d'après Millet, que Bracquemont vient de graver avec la conscience et le talent d'un grand artiste; puis nous finirons par une bonne et heureuse nouvelle d'un autre grand artiste : Vierge, malade depuis longtemps, et qu'on pouvait croire à jamais perdu pour l'art, nous revient avec une composition ensoleillée d'un grand effet; Lepère grave le bois en ce moment; c'est dire que nous trouverons, dans la gravure, toute la verve et tout le soleil que Vierge a mis dans cette page, une de ses plus belles.

Un amateur.

Nous ne pouvons, cette fois, rendre compte de l'exposition des panneaux décoratifs, *Les cinq Sens*, de Hans Makart, le peintre viennois; nous en parlerons dans notre prochain numéro; disons seulement que cette exposition est ouverte, depuis le 2 décembre, au Panorama de Reischoffen.

—

Annonçons aussi pour le 21 décembre (exposition publique le 20), une vente intéressante de tableaux modernes (Durand-Ruel, expert; Henri Lechat, commissaire-priseur). Signalons de forts beaux Ch. Jacque, des Diaz, des H. Brown, etc.

THÉATRES

Le service de notre journal n'étant pas encore organisé, nous n'avons point pu faire, dans ce premier numéro, ce que nous avons l'intention de réaliser pour les théâtres.

En quelques mots, voici notre projet. Dans chaque numéro, consacrer la place nécessaire à la revue critique des nouveautés du mois, en accompagnant cette revue de dessins intercalés ou, quand il y aura lieu, de gravures hors texte, représentant une des scènes principales de l'œuvre maîtresse, des croquis de personnages, etc.

Par exemple, ce mois-ci, si le défaut de temps ne nous en avait empêchés, nous aurions illustré le compte rendu du *Roi s'amuse* et des *Mères ennemies*. Enfin, que l'on nous fasse crédit un mois encore. Tout vient à point à qui sait attendre.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 2 — JANVIER 1883

L'ART MODERNE

Direction littéraire : Henri SECOND — *Direction artistique :* Henri BOUTET

SOMMAIRE



Étude de Femme. — Dessin inédit de MILLET.

SUS AUX ESTAMPES



IER, c'est-à-dire il y a quelques mois, — mais le temps ne compte pas en politique, les Chambres ont voté, à une très forte majorité, une loi réprimant les outrages aux mœurs commis par la voie de la presse. Cette loi vise tout spécialement les publications pornographiques et idiotes dont les vendeurs à casquettes à trois ponts nous rebattent les oreilles, le matin, à midi et le soir, sur les boulevards.

Assurément, l'intention de nos législateurs est excellente, et le besoin d'une mesure énergique se faisait sentir. Mais la nouvelle loi, — comme toutes les lois, hélas! — présente quelques obscurités menaçantes. J'attends les juges à l'application. Certes, le coup de balai a du bon, mais à la condition que le manche soit dans une main exercée qui, sous prétexte de nettoyer l'ordure, n'éclabousse pas le passant inoffensif.

***

Qu'on n'aille pas, à cause de ces quelques réserves timides, me suspecter de tendresse pour « la *Tinette Gauloise*, plus forte que l'*Excrément Parisien*, » ou pour « l'*Excrément Parisien*, plus fort que la *Tinette Gauloise*. » Ah ! mille fois non, par exemple ! Bien loin de défendre la pornographie, je trouve qu'on ne fait pas encore assez contre elle. Et je le prouve.

On a frappé la publication périodique, on a menacé le livre, qu'a-t-on fait contre l'image? Quand fera-t-on disparaître de certaines vitrines parisiennes les gravures licencieuses qui s'y étalent impudemment?

Lorsqu'on s'y décidera, bien qu'on ait tardé quelque peu à s'apercevoir du mal et à y remédier, j'applaudirai des deux mains, au risque d'être traité d'iconoclaste par les iconolâtres, les iconophiles et les iconomanes.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Allons, messieurs les législateurs, remettez-vous à l'œuvre, et appelez le préfet de police à la rescousse!

***

A moins d'être aveugle, il faut bien reconnaître, et, sans être rigoriste, il est bien permis de regretter que les honorables industriels, marchands de bric-à-brac ou fabricants d'antiquités, qui, sous couleur d'objets d'art, vendent le neuf pour du vieux et le vieux pour du neuf, offrent parfois, avec trop de complaisance, aux regards des passants, des estampes aussi ridicules que malpropres, où la morale la moins sévère trouverait beaucoup à reprendre : compositions stupides dont le sujet est encore plus grossier, si possible, que le dessin et la couleur; polissonneries *sous-pironiennes* illustrées à Epinal; gravelures décorées du nom de gravures.

Il est absolument intolérable qu'on expose en plein soleil, sur les boulevards extérieurs ou autres, dans les rues où peuvent passer d'honnêtes femmes, des jeunes filles et des enfants, des images du genre de celles sur lesquelles se pose trop fréquemment, au risque de se salir, le regard du promeneur dans Paris. Il y a là une question de salubrité intellectuelle et morale. Ces images sont des ordures qu'il faut impitoyablement jeter à l'égout, dont elles sont dignes à tous égards.

Oui, à tous égards. Et surtout qu'on ne vienne pas invoquer, pour défendre ce honteux commerce et cette exposition éhontée, les privilèges sacrés de l'art. L'art, Dieu merci, n'est pour rien et n'a rien à voir dans de pareilles caricatures. Il n'y a là ni esprit, ni poésie, ni gaité, ni sentiment, ni talent d'aucune sorte ; rien, en un mot, de ce qui constitue l'art.

L'art ne peut pas être absolument et vraiment immoral. Léger, soit; immonde, jamais. Son essence même s'y oppose. Il exclut toute grossièreté, ou, plutôt, la grossièreté l'exclut forcément. Il jette sur tous les sujets, même les plus scabreux, un voile qui les transfigure et les idéalise. C'est une broderie sous laquelle l'étoffe s'efface et disparaît : la forme éclipse le fond. Fils respectueux de la Nature, l'art sait, au besoin, la recouvrir de son manteau, comme le fils de Noé couvrait la nudité de son père ivre-mort.

Qu'est-ce que les ignominies dont nous parlons peuvent avoir de commun avec l'art, et qui donc oserait prononcer un aussi beau, un aussi grand nom, à propos de choses aussi méprisables?

Ces misérables caricatures sont tout simplement les œuvres, — si toutefois cela peut s'appeler des *œuvres*, — des marquis de Sade du crayon. C'est la boue prise pour idéal et grotesquement étalée sur un morceau de papier. Comme conception et comme exécution, ce n'est même pas à la hauteur du plus mauvais, du plus méchant livre. Mais c'est plus dangereux.

Ici, j'ouvre une parenthèse.

***

Je ne veux pas qu'on se méprenne sur mes intentions, et qu'on puisse me confondre avec M. Prudhomme fulminant au nom de la moralité publique.

Je me soucie de la moralité publique comme d'une guigne, par la raison bien simple que je ne crois pas à son existence. En tous les cas, si elle existe, elle existe à la façon de certains totaux algébriques, positifs, bien que formés par des quantités négatives ajoutées les unes aux autres. La moralité publique n'est qu'un composé, une somme des immoralités particulières.

Voilà mon avis, et si c'est un paradoxe digne de la hart, on peut me pendre : je n'en démordrai pas.

Donc, qu'il soit bien entendu que je ne parle point ici au nom de la moralité publique. Je laisse ce soin, ce droit, aux substituts, aux juges, aux commissaires de police, aux sergents de ville, et généralement à toutes les personnes impeccables, de par la nature même de leurs très honorables fonctions.

Je me contente de prendre la parole au nom de la simple morale, de la morale impersonnelle, de la morale « objective », comme diraient les Allemands, de la « morale » sans épithète, enfin.

Et, fermant la parenthèse, je continue mon homélie.

***

L'immoralité du livre, de la pensée écrite, ne saurait se comparer à l'immoralité du dessin, surtout au point de vue des conséquences. Le livre ne s'adres-

sant qu'à l'esprit, n'est pas à la portée de tout le monde. Il faut l'acheter, l'ouvrir, le comprendre, avant de savoir ce qu'il contient.

Tout cela demande du temps et une volonté un peu arrêtée à l'avance. C'est un germe qui ne se développe que dans un terrain préparé. Généralement, on ne lit un roman que parce qu'on en a déjà entendu parler, qu'on se doute un peu du sujet qui y est traité et de la façon dont il y est traité.

Il n'y a donc aucune surprise de la part de l'auteur ni du lecteur. Un mauvais livre n'a jamais corrompu personne. La preuve, c'est que le lecteur vicieux y voit toujours plus de vice que l'auteur n'en a voulu et pu y mettre. En résumé, ceux qui vont à certaine littérature y vont comme les porcs aux truffes : par goût, par instinct. Et si cette littérature n'existait pas, ils seraient capables de l'inventer.

***

Mais le dessin, la peinture s'adressent aux yeux, et lorsqu'une image obscène est exposée dans une rue où passent journellement des milliers de personnes de toute condition et de tout âge, elle peut faire beaucoup de mal.

D'abord, la vue n'en coûte rien; puis, quoi qu'on en ait, l'image attire l'œil. On a beau détourner ensuite le regard, la rétine a reçu l'impression et la conserve avec une persistance déplorable. Le coup est porté, l'effet est produit, et l'on s'en ressentira tôt ou tard.

C'est une tache d'huile, difficile à effacer, mais qui s'étend aisément.

Pour vous en convaincre, examinez, le matin ou le soir, la physionomie des petites ouvrières devant certaines vitrines. Ce pendant que, dans leur dos, des jeunes gens assez bien vêtus, mais d'allures louches, accentuent par des commentaires grossièrement poivrés, — expliquant ce qui ne serait pas suffisamment compréhensible, — l'effet des gravures ordurières.

***

Voilà pourquoi il faut, quand ce ne serait que par respect pour l'enfance, enlever prestement des vitrines toutes ces images, à la fois malpropres et ridicules, que la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci ont vues éclore en si grande quantité, et auxquelles les vers et les rats eux-mêmes n'osent pas ou ne daignent pas s'attaquer.

Qu'on relègue toutes ces sottes infamies, petites et grosses, à l'intérieur des cartons poussiéreux. Là, ceux qui aiment ces sortes de choses pourront les trouver. Mais, au moins, elles n'offenseront plus la vue de ceux qui ne les cherchent point, et qui n'ont rien à gagner à les voir, même en passant et sans s'y arrêter.

Sus aux estampes !

LAGRIFFE.



SPLEEN

Lorsqu'arrive le soir des tristes jours d'automne,
— Ces lamentables jours où tout semble si vieux,
Où l'on entend gémir la bise monotone,
Où le soleil paraît se noyer dans les cieux. —

Quand s'agrandit du spleen l'ineffaçable empreinte,
Quand une main de fer courbe mon front pâli :
Je me laisse frapper, sans colère et sans plainte,
Et, comme pour mourir, je m'étends sur mon lit.

Du foyer qui s'éteint je vois trembler la flamme
Se mêlant aux lueurs ternes du jour qui fuit,
Et dans mon corps brisé je sens râler mon âme
Succombant sous le poids d'un invincible ennui.

Comme on entend hurler les vagues insensées
Aux flancs noirs des rochers lorsque monte la mer,
J'écoute dans mon cœur, que glace un doute amer,
Monter le flot grondant des mauvaises pensées.

Inerte, sans pouvoir ni vouloir résister,
Je subis l'infernal cauchemar qui m'obsède ;
Épave que secoue un océan, je cède
Au courant par lequel je me sens emporter.

Semblable au malheureux recouvert d'un suaire,
Qui n'est qu'en léthargie et que l'on a cru mort,
Qui se sait bien vivant et qui voit qu'on l'enterre,
Je sens l'horrible dent du Néant qui me mord.

De mes jours consumés je vois s'enfuir la cendre,
Dans les cyprès j'entends les cris des trépassés,
Et, dans la tombe ouverte où je me sens descendre,
Le manteau de la nuit couvre mes os glacés.

Puis, un sommeil de plomb clôt mes lourdes paupières,
Mes souvenirs défunts heurtent mon âme en deuil,
Et je tressaille au bruit de la terre et des pierres
Qu'une invisible main jette sur mon cercueil!

L'HOMME-SQUELETTE.

LA JEUNESSE D'UN ARTISTE

Bey-sur-Seille est un joli village lorrain, suspendu au flanc d'une colline assez élevée, à quelques centaines de mètres de la nouvelle frontière. Tout le pays environnant est plein de ce charme doux et pénétrant des campagnes lorraines si poétiquement décrit par André Theuriet. Au fond de la vallée coule la Seille, aux rives basses et bordées de saules presque séculaires. De tous côtés, des coteaux verdoyants, où les villages à mi-côte, perdus au milieu des arbres et des vignes, s'égrènent comme un immense chapelet le long de la rivière, et, au bout de l'horizon, de hautes collines, presque des montagnes, couronnées à perte de vue par des forêts au vert sombre. C'est au milieu de ce paysage si paisiblement gai qu'un des artistes les plus remarquables de notre époque a puisé ses toutes premières inspirations.

Feyen-Perrin — c'est de lui que je veux parler — est né à Bey-sur-Seille il y a quelque cinquante-trois ans. Son père remplissait dans le petit village lorrain l'honorable mais prosaïque fonction de percepteur. C'était, paraît-il, un homme terrible que ce père Feyen, dur aux autres comme aux siens et à lui-même, mais

à qui une longue et honorable carrière avait valu la haute estime de toutes les populations environnantes.

Des deux fils du vieux percepteur, l'aîné, Eugène Feyen, avait commencé par fort mal tourner. Alors que la sollicitude paternelle le destinait peut-être à la carrière administrative, il avait quitté le village natal et avait fondé à Nancy, avant de venir à Paris, un atelier de peinture qui eut une certaine vogue, il y a une trentaine d'années.

Il restait un fils au père Feyen. Ah ! celui-là ne sera pas artiste. On en fera tout d'abord un fort en thème, et, plus tard, lorsqu'il sera grand, on trouvera bien pour lui quelque étude de notaire campagnard, à moins qu'il ne préfère endosser l'uniforme ou la soutane. Dans cette douce pensée, l'excellent percepteur adressa son cadet à un de ses frères, curé dans un petit village voisin, à Moivrons.

Le brave prêtre devait inculquer à son neveu les beautés de la langue de Cicéron ; mais le jeune Feyen ne manifestait pour cette étude qu'un goût des plus restreints. Son grand bonheur, sa seule joie était de copier les gravures qu'il trouvait dans les vieux bouquins du presbytère.

A la fin de l'année, l'écolier s'en retourne à Bey passer quelques semaines de vacances. Au moment de quitter Moivrons, l'oncle le prend à part :

— Tiens, lui dit-il, voici des livres ; je t'ai marqué quelques versions latines que tu me feras. Cela vaudra beaucoup mieux que de dessiner des bonshommes sur tes cahiers.

Le gamin jure tout ce qu'on veut ; mais la route est longue de Moivrons à Bey, et chaque pas fait en avant emporte une à une les promesses les plus solennelles. En arrivant au logis paternel, le jeune Feyen a tout oublié : le curé, les versions et le reste.

Les vacances terminées, Feyen revient à Moivrons. Il se présente la tête haute, l'œil épanoui, comme un homme dont l'esprit est sain et la conscience tranquille.

— Tes versions ? lui crie le bon curé, d'aussi loin qu'il l'aperçoit.

— Mes versions ? Ma foi, je n'y ai plus...

Indigné, l'oncle ne le laissa pas achever.

— Hors d'ici, paresseux, *vade, vade*, et que je ne te revoie jamais !

Et en même temps on entendait, derrière la porte entr'ouverte, la voix aigrelette de la vieille servante qui glapissait en forme de réplique, comme fait l'enfant de chœur à la messe :

— *Retro !* malheureux, *retro !* tu n'es pas même bon à faire un sacristain.

Le petit Feyen ne se le fait pas dire deux fois. Le curé et la servante n'avaient pas achevé leur excommunication qu'il était déjà loin, courant à perdre haleine sur la route de Bey. Deux heures plus tard, essoufflé, poudreux, n'en pouvant plus, le gamin tombait comme un ouragan dans la maison paternelle.

Le père écouta sans sourciller le récit de l'aventure et fut mis en demeure par le jeune évadé de décider incontinent de son sort. Feyen avait une idée : se faire recevoir à l'école de dessin de Nancy. Mais le terrible père, qui avait une horreur particulière pour les artistes, ne voulait rien entendre sur ce chapitre. Les choses allaient probablement fort mal tourner lorsque parut, comme le *deus ex machina*, le grand frère Eugène Feyen, qui décida en faveur de l'écolier.

Eugène Feyen, comme je l'ai dit plus haut, avait un atelier à Nancy. Il emmena le cadet, auquel il fit suivre les cours de l'école de dessin, et qu'il fit travailler chez lui. Après quatre années d'études à Nancy, Feyen le jeune vint à Paris où il entra à l'Ecole des Beaux-Arts. Il avait vingt ans.

C'est ainsi que débuta, de si singulière et curieuse façon, un des artistes qui font aujourd'hui le plus dignement honneur au pays. Plus tard, lorsqu'on étudiera dans son ensemble l'œuvre du peintre lorrain, cette période de sa vie ne devra pas être passée sous silence, car elle seule explique un des côtés les plus attrayants de l'artiste.

Feyen-Perrin, en effet, est toujours resté fidèle à son origine. Dans ses toiles, même les plus éloignées du paysage par le genre, le sujet, la manière, on sent l'inspiration des premières années, le souvenir vivace des scènes entrevues dans l'enfance, alors que le futur peintre des cancalaises parcourait, artiste déjà sans le savoir, les doux paysages de la vallée de la Seille.

LUCIEN NICOT.



PROJET

Lorsque le doux mois de mai
Parfumé
Viendra réveiller la terre,
Nous irons, si tu le veux,
Tous les deux,
Dans le grand bois solitaire.

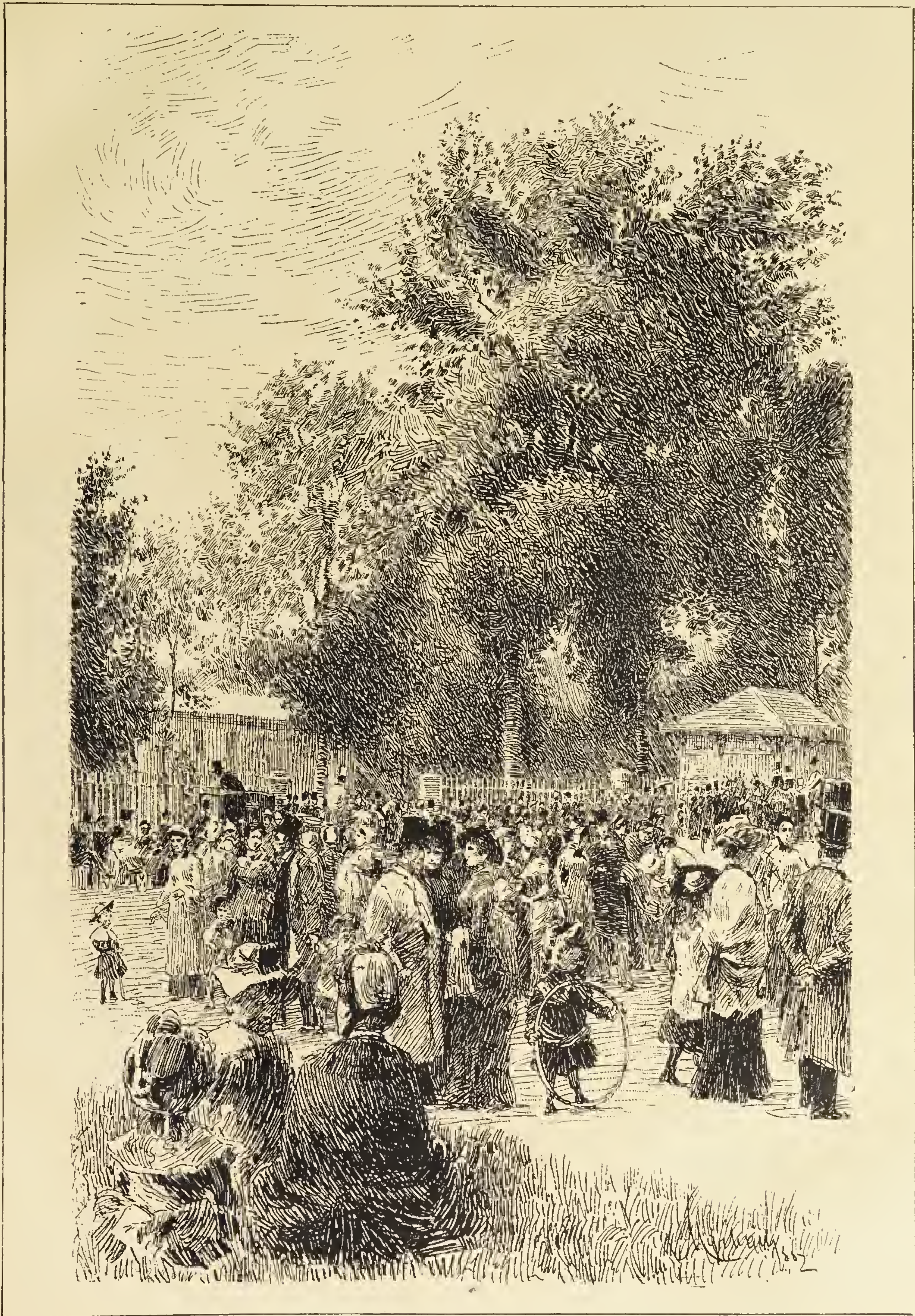
Nous prendrons, dès le matin,
Le chemin
Qui conduit à la montagne :
Surtout nous éviterons
Les maisons
Et les gens de la campagne.

Nous traverserons le pré
Diapré
Par les blanches marguerites,
Nous n'irons que pas à pas
Pour ne pas
Ecraser les plus petites.

Nous verrons en bataillons,
Papillons,
Libellules roses, vertes,
Pour leur donner un baiser
Se poser
Sur toutes les fleurs ouvertes.

Nous cotoierons en riant
Et chantant,
Les eaux claires et tranquilles
Du modeste ruisselet
Verdelet
Où nagent les hydrophiles.

Si quelque insecte imprudent,
En buvant,
Est tombé dans l'eau limpide,
Vite nous le sauverons
Et ferons
Bien sécher son aile humide.



Une porte du Jardin d'Acclimatation. — Dessin de M. Myrbach.

Si, dans un creux du sillon,
Le grillon
Et le brin d'herbe devisent,
Nous nous pencherons vers eux,
Curieux,
D'entendre ce qu'ils se disent.

Nous trouverons sur nos pas
Les lilas
Egayant les buis moroses,
Et les gros bourdons dorés
Enivrés
De nectar au sein des roses.

Autour des vieux troncs noueux
Et rugueux,
Les jeunes plantes grimpantes
S'élevant en bondissant,
Et laissant
Tomber leurs cloches pimpantes.

L'oiseau disant au buisson
Sa chanson
La plus douce et la plus gaie,
Et, tout le long du sentier,
L'églantier
Jetant ses fleurs dans la haie.

***

Quand nous aurons bien couru
Et bien vu
Les charmants plaisirs des autres,
Nous choisirons un bosquet
Très coquet
Pour être témoin des nôtres...

Où les arbustes serrés
En fourrés
Rendent la clarté plus douce;
Puis nous nous arrêterons
Et ferons
Une couche dans la mousse.

Et là, tu me livreras
Tes beaux bras,
Tes épaules de déesse,
Et ton front que le désir
Fait rougir,
Et ton sein gonflé d'ivresse.

Je dénoûrai, si je veux,
Tes cheveux
Qui te couvrent presque entière;
Les yeux fixés sur tes yeux
Radieux,
J'oublîrai toute la terre.

Et pendant qu'aux alentours,
Des amours
La nature chante l'hymne,
Nos lèvres se chercheront,
S'uniront
Dans une extase divine.

***

Lors se tournera vers toi
Sans effroi,
Le grand œil bleu des pervenches,
Le soleil qui nous verra
Sourira
A travers les hautes branches.

S'inclinant sur les fraisiers,
Les rosiers
Nous cacheront leurs épines:
Les zéphirs, sur notre front,
Secoueront
La neige des aubépines.

Moins farouches, les oiseaux
Et les eaux
Chanteront sous la verdure;
Le vent soufflant dans les houx,
Près de nous,
Adoucira son murmure.

Et l'insecte aux cent couleurs,
Las des fleurs,
Viendra sur ta robe même
Se poser sans craindre rien,
Sachant bien
Qu'on est bon lorsque l'on aime...

***

Mais, en attendant ce mois
Où les bois
Verront notre amour folâtre,
Mignonne, ranime un peu
Notre feu
Qui tremble et s'éteint dans l'âtre.

HENRI SECOND.



Croquis de H. P. Dilion.



AU HASARD DE LA PLUME

Le duel! encore le duel! Toujours le duel!

On recommence à parler au Sénat d'une proposition de loi qui dort depuis quelque douze mois dans les cartons d'une commission quelconque, et dont le but serait la répression de ces combats « singuliers », ainsi nommés sans doute parce qu'il sont très communs.

Eh bien, franchement, nos pères conscrits ont tort. Laissons les deux adversaires, les quatre témoins et le chirurgien, faire tranquillement au bois de Boulogne ou de Vincennes, leurs petites parties *heptagonales*, sous l'œil bienveillant de l'autorité, qui tient les curieux à distance.

Le duel, en France, ne succombera que sous le ridicule; un peu de patience, cela commence à venir. Légiférer contre lui, serait lui donner une recrudescence de vogue, un regain d'actualité. Que messieurs les Sénateurs jettent donc leur estimable projet au panier, et, au lieu de sommeiller et de moisir dans l'humide salle des séances, qu'ils aillent dare-dare, sur la terrasse de l'Orangerie, chauffer leurs rhumatismes à ce qui nous sert de soleil, par l'abominable temps qui court.

La seule loi qui, à la rigueur, pourrait être de quelque utilité en semblable matière, devrait se composer de deux articles ainsi conçus:

Art. 1er. — L'antique usage des *seconds* est rétabli. Les témoins qui n'auront pu arranger une affaire seront tenus de se battre entre eux, aux mêmes conditions et aux mêmes armes que les adversaires.

Art. 2. — Dans aucun cas, et sous peine de répression sévère, le compte rendu d'une rencontre ne pourra être publié ni dans les journaux, ni ailleurs.

Alors, devant la réalité du danger d'une part, et l'absence absolue de réclame de l'autre, on verrait bientôt disparaître les combattants.

Et, si l'on s'en rapporte au grand Corneille, il est permis de supposer que les combats finiraient.



M. Pasteur, l'illustre savant, le *microbate* bien connu, poursuit le cours de ses études et de ses succès.

A la suite d'un assez long séjour dans le midi, il a découvert le microbe d'une nouvelle maladie du porc, le *rouget*, qui, dit-on, a détruit cette année plus de quarante mille exemplaires du compagnon de Saint-Antoine.

Eh bien, n'en déplaise à M. Pasteur et à « la docte cabale, » on ne m'enlèvera jamais de l'idée que, la vraie maladie du cochon, c'est... le charcutier.

Et c'est surtout au lendemain du réveillon que cette vérité est bonne à dire, autant que facile à démontrer.



Suite des curiosités et anomalies de la langue française.

Pourquoi diable dit-on: « *franc* comme l'or? » Le *franc* est cependant, généralement, en argent.

Mais, au fait, c'est peut-être pour cela.



Dédié à Balzac, parrain de Z. Marcas.

Quelques noms prédestinés cueillis sur des enseignes parisiennes:

M. Vaillant-Roseau, fleuriste, boulevard des Capucines;
M. d'Or, bijoutier-orfèvre, place de la Trinité;
M. Poillerat, coiffeur, boulevard de Clichy;
M. Heurtebise, ventilateur, rue des Fourneaux;
M. Bombois, menuisier, rue de l'Ecole-de-Médecine;
Mlle Poupon, directrice d'une salle d'asile pour enfants en bas âge, rue de Vaugirard;
Mme Tuvache, accoucheuse jurée, rue Monsieur-le-Prince.

(*A suivre.*)



Machin, dont la cervelle est souvent à l'envers,
Sur la muse levant une patte ordurière
Rimaille,... mais le *pied* qui manque à tous ses vers,
Ce farceur d'Apollon le lui met au derrière.



Notre confrère X... a accompagné un ami dans les bureaux d'une grande Société financière, au troisième étage d'une superbe maison, non loin du boulevard.

Le second étage est occupé par une administration de chemin de fer; le premier, par un médecin illustre; au fond de la cour, les pompes funèbres ont une succursale.

Redescendu dans la rue, X... pousse un bruyant soupir de soulagement:

— Ouf! s'écrie-t-il, voilà une bien sinistre maison; je m'étonne que nous en soyons sortis sains et saufs...

— Pourquoi? fait l'ami, très surpris.

— Dam! on vole les gens au troisième étage, on leur

rompt les os au second, on les achève au premier et on les enterre dans la cour !



On parle d'un romancier très fécond, — trop fécond, — qui passe pour avoir l'imagination aussi stérile que la plume abondante, et l'on s'étonne que cette production infatigable soit l'œuvre d'un esprit aussi... fatigué.

— C'est pourtant bien simple, dit S..., ce cher ami a toujours eu deux secrétaires : l'un pour écrire sous la dictée...

— Et l'autre ?

— L'autre, pour dicter.



Nos paysans :

— Eh bien ! Mathurin, vous voilà marié. Il paraît que vous avez fait une bonne affaire, mon gaillard. Une belle fille, dont les parents ont du bien...

— Heu ! heu ! pas si bonne, allez, not'monsieur. Ça coûte trop, voyez-vous, pour se marier. Le curé, la mairie, le sonneur, le violoneux, le cabaret.... on n'en finit pas. Je parie que ma femme, rendue sur le chevet, me revient à plus de trois francs la livre... A quart de ce prix, jarnidieu ! la belle vache qu'on pourrait avoir !



A la correctionnelle :

On est en train de pêcher un Alphonse de la plus vilaine eau, qui a commis l'imprudence d'opérer sur des mineures, encore protégées par le code.

Le président l'interroge :

— Quelle est votre profession ? Quels sont vos moyens d'existence ?

— Je vends des étoffes, mon président, des robes d'occasion...

— Très bien ; mais il paraît que vous oubliez de retirer les femmes qui sont dessous.

PIERROT ET ARLEQUIN.



SONNETS A L'AIL ET AU PATCHOULI

I

FILLE DE JOIE

Elle est maigre comme une arête,
Et son sourire grimaçant
Fait fuir le vertueux passant
Que sur le trottoir elle arrête.

Le rouge que le fard lui prête
Rend son aspect plus repoussant;
Pour l'amphithéâtre elle est prête,
Elle ira bientôt : on le sent.

Rien ne vit dans ses yeux arides,
Son front bas porte dans ses rides
La trace de ses maux... cachés.

Tous les boutons de son corsage,
Par les doigts du vice arrachés,
Ont émigré sur son visage.

MONTFLEURY.

L'ART MODERNE A L'ÉTRANGER



n de ces jours derniers, je causais avec un grand éditeur de Paris, esprit très pratique, très intelligent, très éclairé, et toujours disposé à faire accueil aux projets de publication. Je lui parlais de l'intention que j'avais de traduire en français *John Inglesant*, ce roman si pathétique et si hardi qui passionne en ce moment toute l'Angleterre, et dont M. Gladstone s'est fait officiellement l'apologiste chaleureux.

Il me regarda en souriant :

— Ou vous connaissez mal notre clientèle, me dit-il, ou vous vous faites une idée tout à fait fausse de ses goûts et de ses prédilections. Il y a chez nous, pour tout ce qui vient de l'étranger, art ou littérature, un parti pris d'indifférence si tenace que l'on ne parviendra peut-être jamais à le vaincre ; aussi y avons-nous provisoirement renoncé.

Je demandai quelle était, suivant lui, la cause de cet ostracisme.

— Il est certain, répondit-il, que le nombre des lecteurs s'est considérablement accru en France depuis dix ans ; mais on ne lit, en règle générale, que ce que l'on connaît, et ce que l'on connaît, vous le savez mieux que moi, c'est ce qui a reçu la sanction de la critique. Qui donc se doutait hier de l'existence de M. Rollinat ? La presse et la critique ont parlé : le voilà bombardé grand homme. Conclusion : ne vous plaignez point ou ne vous en prenez qu'à vous-même.

Et comme je lui donnais raison :

— Il y a eu, continua-t-il, un temps déjà éloigné où nos grands journaux, nos grands périodiques s'occupaient volon-



Hri Boutet del et scul.

Imp J.H Gouery



L'Attente. — Composition de M. André Brouillet.

liers des écrivains et des artistes étrangers. C'était l'époque où Saint-René Taillandier, rivalisant d'esprit et de talent avec Sainte-Beuve, initiait le public français aux beautés de la littérature contemporaine en Allemagne, où Paul Mantz débutait dans l'excellente *Revue française* trop tôt disparue, où nous avions la *Revue germanique*, la *Revue moderne*, la *Revue de Paris*. Nicolas Martin recevait du ministre Salvandy la mission d'étudier les cycles légendaires du Rhin et profitait de l'occasion pour nous révéler les noms et le génie de Rückert, de Freiligrath, de Platen, de Herwegh, de Uhland dont il reproduisait avec une si merveilleuse fidélité le coloris et le rhythme. François Hugo nous familiarisait avec Shakespeare, Mézières avec Gœthe, Lamennais et Ratisbonne avec Dante, Lefèvre-Deumier avec Œhlschlæger, Léouzon-le-Duc avec Tegner, de Mallefille avec Calderon, Germond de Lavigne avec Cervantes, Chassin avec Petoefi, Edgar Quinet avec Marnix de Sainte-Aldegonde, et jusqu'au vieux Dumas lui-même avec Ugo Foscolo et les *Dernières lettres de Jacopo Ortis*...

— Vous croyez donc, interrompis-je, que le niveau intellectuel a baissé en France?

— Je ne dis pas cela, fit-il; mais on admettait alors que la République des lettres et des arts n'est point un mot sonore et creux. On répétait, avec Lamartine, que l'humanité pensante n'a point de frontières. On parlait des Etats-Unis de l'intelligence dont le drapeau, comme celui qui flotte à la Maison-Blanche, devrait compter autant d'étoiles qu'il y a de centres de civilisation et d'activité. Aujourd'hui ce cosmopolitisme, assez large pour n'avoir rien à sacrifier des sentiments patriotiques, a fait place à un esprit de clocher aussi prétentieux qu'étroit. Le mur de la Chine littéraire est rebâti de toutes pièces, les protectionnistes opposent un véto dédaigneux au libre échange des idées. Comme le fanatique indien qui n'a d'yeux que pour son nombril et méprise celui du voisin, nous nous complaisons, critiques et public, dans l'adoration perpétuelle de notre suffisance et de notre égoïsme.

Je ne pus m'empêcher de manifester ma surprise en entendant ce réquisitoire. Il ne me laissa pas le temps de faire une objection.

— La vanité, dit-il, qui nous défend de rien admirer dans les œuvres d'autrui nous prive de beaucoup de jouissances. Elle a de plus des conséquences funestes. Savez-vous à quoi aboutit cet exclusivisme? A l'ignorance des nouveaux courants qui se produisent au-delà de nos mesquines barrières dans l'immense domaine du beau. Je connais nombre de gens qui passent pour instruits en France et dont les études littéraires se sont arrêtées, pour l'Allemagne, à Gœthe, Schiller et Lessing; pour l'Angleterre, à Walter Scott, Byron et Macaulay; pour l'Italie, à Alfieri, Manzini et Silvio Pellico; pour l'Espagne, à Moratin ou même à Cervantes. Lequel de ces érudits, dont la science fait autorité dans leur entourage, pourrait loyalement se flatter d'avoir lu parmi les Anglais Swinburne, Robert Browning ou Dante Rosetti; parmi les Allemands, Geibel, Scheffel ou Hamerling; parmi les Italiens, Giusti, Carducci ou Prati; parmi les Espagnols, Zorilla ou Nunez de Arce? Ne leur demandez point d'entrer dans quelques détails sur les poètes scandinaves, Runeberg, Paludan-Muller, Bjœrnstein Bjœrnson, Ibsen; sur les poètes slaves Mickiewicz, Slowacki, Krazinski, Czech; sur les Russes, Lomonosoff, Derjawine, Pouschkine, Tolstoi; sur les Hongrois, Vorœsmarty, Arany, Gyulai; sur les Hollandais, Tollens, Dacosta, Beets, de Genestet; sur les Belges comme Potvin ou Hiel; sur les Grecs modernes, comme Valaoritis ou Alexandre Soutsos; sur les Portugais, comme Alexandre Herculano, Almeida Garrett, Mendes Leal ou Pinheiro Chagas. On est convenu de hausser les épaules pour répondre à des questions trop indiscrètes sur les écrivains et les œuvres de tous ces pays, dont le développement et la culture ne nous intéressent que le jour où ils nous menacent.

— Mais, hasardai-je, êtes-vous bien sûr que cette conspiration du silence soit aussi générale que vous l'affirmez?

— Si j'en suis sûr? s'exclama-t-il avec un mouvement d'humeur. Vous connaissez les conférences du Boulevard des Capucines. M. Sarcey y parle à peu près toutes les semaines, avec l'esprit et l'atticisme que vous savez, des dernières nouveautés publiées par la librairie française, et personne ne lui en témoigne plus de reconnaissance que nous, car chacun de ses feuilletons parlés nous fait vendre une édition de l'ouvrage qu'il met si habilement en lumière. M. de la Pommeraye analyse au moins une fois tous les huit jours les nouveaux succès du théâtre, et je ne sache pas un Parisien qui veuille manquer ces premières du feuilletonniste, souvent plus intéressantes que celles du théâtre; dans les journaux, M. Flammarion, M. Victor Meunier passent en revue les découvertes de la science, MM. Wilder, Lavoix fils, Weber, les productions musicales; au Collège de France, M. Guillaume a un auditoire aussi enthousiaste que celui de Charles Blanc, dont il occupe la chaire d'esthétique. Mais qui donc s'est jamais avisé d'inviter le public à une série de conférences où il ne serait question que des œuvres contemporaines de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Espagne, de la Hongrie, de la Russie, etc., de leurs poètes, de leur théâtre, de leurs peintres, de leurs sculpteurs, de leurs artistes dramatiques?

— Vous oubliez, dis-je, que des tentatives louables ont été faites dans ce sens et que les Cours libres de la Sorbonne avaient précisément pour programme de remplir cette lacune.

— On les a supprimés, repartit-il, et l'on a eu tort. Si l'on y revient, si la question des *privatim docentes* se résout enfin dans un sens affirmatif, on aura fait un grand pas. Mais je ne parle ici ni du passé ni de l'avenir, je m'en tiens au présent, et je dis que le présent est déplorable. Sans doute il y a des efforts louables; moi-même j'en ai fait quelques-uns. M. Louis Ulbach, en publiant son *Tapis Vert*, son *Mariage de Pouchkine*, nous a appris à apprécier le talent de Jokai, et M. Ladislas Mickiewicz a appelé notre attention sur Kraszewski. Mais ce sont là des tentatives isolées et, par conséquent, stériles. J'eusse voulu qu'au Boulevard des Capucines il y eût un critique des œuvres étrangères, comme il y en a des œuvres françaises. Or, depuis dix ou douze ans que l'on y fait des conférences sur tout et à propos de tout, j'attends vainement la réalisation de cette espérance qui reste de plus en plus une illusion.

— La presse périodique et même quotidienne, dis-je, a commencé, ce me semble, de réagir contre cette proscription de l'étranger. Le *Parlement* a pris, sous ce rapport, une initiative qu'auraient dû suivre ses confrères. La *Revue politique et littéraire*, de son côté, est entrée dans cette voie. La *Revue des Deux-Mondes* y revient parfois. Une vaillante publication, la *Jeune France*, toute de prime saut, et qui tient les promesses de son titre, a, dès son début, sous la signature de M. Dietrich, consacré à la littérature allemande une étude qui a été remarquée.....

— Oui, interrompit-il, à Vienne et à Berlin, mais non point à Paris. Au vrai, ces coups de pistolet n'ont fait aucun bruit chez nous. Ils n'ont point trouvé d'écho.

— Pourquoi donc?

— Parce que, dit-il, l'on manque de persévérance dans la poursuite du but que l'on s'est proposé. Un clou ne s'enfonce qu'en frappant dessus à plusieurs reprises. Le bras a beau être vigoureux, le marteau solide, où la patience fait défaut, on ne saurait obtenir des résultats sérieux. Il y a, d'ailleurs, un autre motif de l'insuccès que je constate.

— Lequel?

— Ceux qui nous parlent de l'étranger à bâtons rompus ont le tort de nous entretenir trop souvent des classiques, c'est-à-dire des écrivains appartenant à une période déjà éloignée de la nôtre et dont les œuvres ont, malgré leur supériorité, toujours quelque chose de suranné. Imaginez un conférencier dont le répertoire se réduirait au siècle de Louis XIV. Figurez-vous M. de la Pommeraye n'ayant pour sujet sempiternel que la défense de Molière contre Veuillot. Je conviens que ses variations sur ce thème connu seront brillantes et je m'inscris d'avance comme son admirateur. Je publierai même sa critique en volume. Mais, de bon compte, si c'était à faire tous les jours, qui de nous, en rendant à ces vieux clichés toute la justice qui leur est due, n'aurait point à réprimer un bâillement involontaire? M. Deschanel qui, pour avoir écrit le *Mal qu'on a dit des femmes*, n'ignore point celui qu'on dit des professeurs, l'a si finement deviné que, pour faire accepter son dernier volume sur les classiques, il a dû les dépouiller de leurs perruques. Aussi n'a-t-il point hésité à mettre dans la bouche de Corneille et de Ra-

cine la fameuse tirade de Hugo dans les *Contemplations* sur le jacobinisme littéraire.

Je voulus plaider en faveur de MM. Stapfer, Gebhart et Scherer.

— M. Paul Stapfer est, dit-il, sans contredit, un de nos Aristarques les plus consciencieux. S'il n'a pas encore les coups d'aile d'aigle de Paul de Saint-Victor ni la verve exubérante de Philarète Chasles, ses idées sur Shakespeare ne sont pas de celles qui traînent dans toutes les ornières ni dans tous les chemins battus. M. Emile Gebhart est un des représentants les plus distingués de notre école de critique française. Ses jugements sur Machiavel ont quelque ressemblance avec les fines ciselures des orfèvres florentins dont il est l'un des intimes. Ils rappellent les mâles verdeurs de ces précurseurs de la réforme dont il a l'audace et la foi. M. Edouard Scherer tient de main de maître une plume aussi sûre que celle de Vinet, aussi sincère que celle de Bersot. Les Anglais le placent au même rang que leur Ben Jonson, et ils reconnaissent que personne n'a mieux apprécié Wordsworth. Mais...

— Ah! il y a un mais...

— Mais, tout en accordant un légitime tribut d'éloges à ces critiques éminents et en leur sachant gré de leurs excursions au-delà de nos frontières françaises, je ne crains pas d'ajouter qu'on est en droit de regretter le peu d'empressement qu'ils mettent à nous donner leur pensée sur les œuvres contemporaines de l'étranger. *Shakespeare et l'antiquité*, *l'Honnêteté diplomatique de Machiavel*, *Wordsworth et les Lakistes* sont, je le veux bien, d'excellents sujets de thèse qui passionnent les érudits et que l'on applaudit des deux mains comme on a applaudi le *Gœthe* de M. Bossert et celui de M. Lichtenberger ou le *Cesare Cremonini* de M. Mabilleau. Mais, encore une fois, ces sujets, si grands, si beaux qu'ils soient en réalité, j'ai bien peur que le public ne les trouve un peu... fossiles. Si vénérable que puisse être la poussière qui recouvre l'antiquité, le moyen âge, le dix-huitième siècle et les commencements du dix-neuvième, lorsqu'on la soulève, elle nous fait tousser malgré nous. Le public — ne vous y trompez point — est bourru par tempérament : « Assez causé des morts, dit-il, qu'on nous parle enfin des vivants! ».

— J'avoue qu'il n'a pas tout à fait tort.

— Eh! sans doute. Lorsqu'on veut plaire à une jolie femme, on ne lui fait pas le panégyrique de son arrière-grand'mère ou de sa trisaïeule, qu'elle n'a jamais connues que sous la figure de portraits de famille, plus ou moins piqués des vers; on lui parle de sa cousine, de sa voisine, des femmes à la mode ou en renom, de celles qui sont autour d'elle ou dont les salons rivalisent avec le sien. Ce sont les défauts ou les qualités, les vices ou les vertus de ses contemporaines qu'elle veut apprendre par le menu et voir à la loupe.

— Je comprends. Le public a tous les caprices des jolies femmes : il est mobile, versatile, nerveux, ondoyant...

— Parfaitement. Le public vous dira : « Vous me parlez de nos ancêtres, des vôtres, de ceux du voisin. C'étaient apparemment de braves gens ou des types curieux. Mais vos Shakespeare, vos Machiavel, vos Gœthe ont cela de commun avec la ballade qu'ils sentent leur vieux temps. Vous nous assurez qu'ils ont rang parmi les génies, parmi ceux que Emerson et Carlisle ont appelés les Représentants de l'humanité. Je vous crois sur parole, d'autant plus que vous n'êtes ni le premier, ni le seul à me tenir ce langage et à me confirmer cette vérité. Mais pourquoi toujours me promener dans un Olympe où ne trônent que des dieux? Je gagnerais peut-être plus à vous voir descendre sur la terre pour me dire quel compte j'ai à faire des hommes et des œuvres d'aujourd'hui. »

Il s'arrêta un moment, et, devinant ma pensée :

— L'exclusivisme n'existe pas, dit-il, uniquement en littérature. Il est tout aussi coupable en ce qui concerne les beaux-arts. Qui connaît à Paris les grands peintres, les grands sculpteurs, les grands graveurs, les grands musiciens, les grands artistes dramatiques de l'étranger? N'avons-nous point la fatuité de dire à ceux dont la renommée est depuis longtemps universelle : « Attendez pour avoir droit d'estime à Paris que Paris vous ait ouvert les portes de ses salons et les colonnes de ses journaux. » Nous n'avons admiré Vereschagin, Munkacsy, Rubinstein, que le jour où ils sont venus élire domicile chez nous. Avant ce temps, qui de nous savait leur nom? Aujourd'hui même que nous leur avons accordé droit de cité, leurs œuvres nous demeurent inconnues tant qu'ils ne nous les ont pas apportées sur nos genoux. En voulez-vous un exemple? Qui donc — si ce n'est peut-être M. Paul Mantz — avait entendu parler de ces *Cinq sens* qui sont la *great attraction* du jour et que les journaux de Vienne avaient signalés à l'admiration du public, il y a plus de six mois? Il a fallu que M. Hans Makart nous prît par la main, nous conduisît devant ses ravissantes allégories, nous mît en quelque sorte le nez dessus, pour nous faire croire à leur existence. Qui donc à Paris connaît M. Jean Matejko, le rival de Makart à Vienne, et l'auteur d'une admirable toile exposée actuellement dans la capitale autrichienne? Qui parle en ce moment à Paris de la merveilleuse exposition de tapisseries des Gobelins provenant des châteaux de Schœnbrunn et des autres palais impériaux des Habsbourg et réunies dans une même salle grâce à l'initiative de l'empereur François-Joseph? Qui sait que parmi ces tapisseries figurent celles que l'on appelle les Rubens et cette immense composition exécutée d'après les cartons du Belge Jean Corneli Vermeyen : *Les Soldats de Charles V devant Carthage*, unique au monde comme grandeur et comme travail? Qui sait qu'un professeur d'anatomie de Breslau, M. Hasse, vient de donner d'une manière péremptoire l'explication tant cherchée de notre Vénus de Milo, qui est définitivement une Vénus entrant au bain? Qui sait, dans un autre ordre d'idées, qu'au commencement de cette année, M. Emile Naumann a découvert six symphonies absolument inédites de Haydn, pourtant si aimé parmi nous? Qui sait même que l'on a célébré cette année, au mois de mars, le cent cinquantième anniversaire du grand compositeur et que tout l'univers musical, à l'exception de la France, assistait à cette solennité!

— On ne peut tout savoir, objectai-je.

— Evidemment, répliqua-t-il, mais au moins devrait-on être instruit de ce qui fait événement. Est-ce que la France s'est associée aux manifestations qui viennent d'avoir lieu en l'honneur de Petœfi, l'illustre patriote hongrois et le premier poète lyrique de son siècle? Qui a su chez nous qu'on lui élevait sur le Danube, qu'il a si glorieusement chanté, une statue peut-être sans égale en Europe! Qui sait que Petœfi est le Rouget de l'Isle de la Hongrie; que son appel aux armes, *Debouts, Magyares*, électrisa la nation opprimée, en 1848, et secoua le joug de l'absolutisme, comme notre *Marseillaise* renversa les cachots et les abus de l'ancien régime? Si l'on n'a pas tressailli en France à la nouvelle des fêtes données à Pesth, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Petœfi, si aucun journal ne nous a fait le récit de ces fêtes triomphales, l'indifférence a été plus grande encore lorsque les feuilles hongroises nous ont annoncé la mort de Janos Arany.

— Je vous ferai remarquer, dis-je, qu'il existe à Paris, depuis plusieurs années, une *Association littéraire internationale*, fondée sous les auspices du comte de Beust, de MM. Torrès Caïcedo et Mendès Leal. Ses membres, français et étrangers, se sont proposé de rapprocher les nations de l'Europe en leur servant de trait d'union et en sauvegardant leurs droits respectifs de propriété littéraire. Cette Association est appelée à rendre de grands services. Elle a déjà, en plusieurs circonstances, affirmé son programme dans les Congrès littéraires de Paris, de Londres, de Lisbonne, de Vienne. Elle a organisé à Paris même plusieurs solennités, notamment celles qui coïncidèrent avec les fêtes célébrées à Lisbonne en l'honneur de Camoëns et à Madrid en l'honneur de Calderon. Elle a pris l'initiative d'une manifestation pour déposer, sur la tombe d'Arany, le pieux hommage de l'admiration française.

— Je le sais, fit-il, et je félicite de tout cœur l'*Association internationale* d'avoir relevé le drapeau du cosmopolitisme dont je vous ai déjà parlé. Mais je crains que la manifestation en l'honneur d'Arany ne soit, comme les autres qui l'ont précédée, qu'une rare exception. Le lendemain on reviendra sans aucun doute aux errements de la veille. Il faut, en effet, pour vaincre les résistances obstinées, autre chose qu'une action individuelle ou un beau feu de paille. Il faut non seulement un concours énergique de volontés, mais une

résolution arrêtée de ne rien laisser dans l'ombre de ce qui se passe à l'étranger au point de vue intellectuel et artistique. C'est une grave erreur de croire que la vie d'un peuple se trouve concentrée tout entière dans sa politique. Nos journaux nous parlent beaucoup, et tous les jours, de MM. Gladstone, de Bismarck, Giers, Tisza, Taaffe, Depretis, Sagasta, de tous les chefs de gouvernement qui tiennent dans leurs mains les ficelles diplomatiques aux quatre coins de l'Europe. Je suis loin de m'en plaindre ; mais j'estime qu'il n'est pas moins indispensable de nous montrer la marche des idées dans tout le monde civilisé, en faisant passer sous nos yeux les travaux de ceux qui sont les véritables fondateurs des peuples, de leur grandeur et de leur avenir : les poètes, les écrivains, les artistes.

Quelques jours après cette conversation, je rencontrai le directeur de l'*Art moderne*, mon ami et confrère, M. Henri Second, qui m'engagea vivement à faire une campagne dans le sens indiqué par mon éditeur.

— L'*Art moderne* est une tribune libre, dit-il ; vous y parlerez comme vous pensez.

J'acceptai, et je m'exécute ici pour la première fois. Mais je ne serais pas surpris d'avoir longtemps à prêcher dans le désert. Je sais heureusement que l'*Art moderne* n'est point une publication éphémère et que j'aurai tout le temps d'enfoncer le clou.

Wergeland, le Shelley norwégien, ne sortait jamais de chez lui que les poches pleines de semences qu'il jetait au vent : « Qui sait, disait-il, ce qu'il en adviendra. » Dieu me garde de vouloir me comparer à Wergeland ou à un grand poète quelconque, fût-il scandinave. Mais qui me blâmera de chercher à semer comme lui? Il y a des manies plus dangereuses que celle-là.

PAUL LARGILIÈRE.

A UNE DAME

... Sur une photographie.

Madame, expliquez ce problème,
Moi, je n'y comprends rien du tout :
Quand je vous vois, je deviens blême,
Mon cœur s'en va, l'on ne sait où...

Vous devinez... Pas d'anathème,
Laissez-moi traîner mon licou ;
Je fais des vers et je vous aime :
N'est-ce pas être deux fois fou?

Les fous, s'ils ne sont pas aimables,
Vous le savez, sont peu blâmables :
— Donc, pas de sourire moqueur ;

Prenez en pitié le poète
Qui vous présente ici sa tête,
N'osant pas vous offrir son cœur.

FERNAND MAURY.



Sur le boulevard — Croquis de H. PATRICE DILLON.

L'AMOUR
AU
COLLÈGE DE FRANCE

—

NOUVELLE SCIENTIFIQUE & IMMORALE

I



E matin-là, — un matin de décembre, — Roger s'éveilla d'assez bonne heure et de fort méchante humeur. Le bonnet tourné du mauvais côté, dirions-nous, si les habitudes de notre héros ne s'y opposaient formellement. Roger ne portait pas de bonnet de nuit. Soit que ses cheveux commençassent à se raréfier sur les tempes, et qu'il eût jadis lu dans quelque traité d'hygiène qu'avoir la tête découverte empêchait, ou, du moins, retardait la calvitie. Soit, ce qui est encore possible, quoiqu'un peu moins probable, qu'il possédât déjà quelques velléités matrimoniales et qu'il voulût suivre les conseils que donne l'immortel Balzac, dans la *Physiologie du Mariage*, aux maris qui désirent ne pas être co...mme les autres.

Quelle qu'en fût la cause, et probablement parce qu'elle était sans cause, la mauvaise humeur de Roger n'en était pas moins réelle. Il se leva, prit sa robe de chambre et tira si violemment le cordon de la sonnette qu'il le rompit. Un domestique accourut avec un plateau chargé d'une tasse de chocolat fumant, de petits pains mollets, de beurre frais, de lettres et de journaux.

Roger mangea ou, plutôt, essaya de manger. Mais il trouva les petits pains trop durs et son domestique trop mou, et déclara que le chocolat était détestable. Ce fut bien pis quand il y eut rencontré... un poil, léger, soyeux, frisé, mais légèrement grisonnant. Il se leva d'une pièce et cria aux oreilles du valet abasourdi :

— Qu'est ceci, drôle ?

Et le malheureux, ayant eu l'impudence de penser et l'imprudence de dire que « cela pouvait bien être un poil de la moustache de monsieur », Roger accueillit cette supposition avec une mine si furibonde et lança un tel regard au pauvre diable, que celui-ci battit précipitammeni en retraite, sans même songer à desservir.

Quand il fut seul, — « seul avec sa pensée, » — Roger se leva et courut au miroir passer la revue de ses moustaches. Là, il constata avec terreur et regret que les teintures soi-disant instantanées et infaillibles sont loin d'avoir les qualités colorantes qu'elles s'attribuent à la quatrième page des feuilles publiques. Cette découverte n'étant point faite pour le dérider, il revint s'asseoir plus sombre que jamais.

Il prit sur le plateau les lettres, les examina les unes après les autres et, ayant probablement reconnu, à la suscription seule, qu'elles étaient peu intéressantes, il les laissa négligeamment tomber sur le tapis, sans prendre la peine de les ouvrir.

Il déchira la bande de quelques journaux, et jeta sur le compte rendu des théâtres et les nouvelles du jour un regard distrait Après trois minutes de demi-lecture, il bâilla avec une énergie dont, à le voir, on ne l'aurait certainement pas cru capable, lança les journaux aux quatre coins de la chambre et se mit à marcher de long en large, comme un fauve dans sa cage.

Quand il fut las de cet exercice violent, ce qui ne tarda guère, il s'arrêta en face de la pendule, contempla longtemps et fixement, d'abord le troisième bouton de sa robe de chambre, puis la pointe de sa pantoufle gauche. Sortant enfin de cette laborieuse méditation, il leva les yeux au ciel, c'est-à-dire au plafond, et prononça d'une voix lugubre cette phrase, qui lui parut résumer admirablement la situation :

— Bon Dieu ! que je m'ennuie !

II

Roger était une nature essentiellement méridionale, c'est-à-dire exubérante, une de ces natures qui supportent bravement, en souriant, les douleurs les plus vives et les privations les plus cruelles, mais qui, parfois, ont des tristesses invincibles et sans cause, et ploient sous le poids d'un *spleen* inexplicable, comme le brin d'herbe s'incline au souffle d'une brise à peine sensible. Un de ces hommes qui, comme Atlas, pourraient sans broncher soutenir un monde sur leurs épaules, et qui succombent sous le fardeau d'une heure d'ennui. — Le vaisseau qui résiste à la tempête ne se laisse-t-il pas ronger par les rats et les cirons ? — Un de ces hommes qui rient de tout et pleurent à propos de rien ; qui ont toute la gaieté, toute la verve, tout l'esprit d'un Falstaff entre deux bouteilles de Porto, et que la brume d'une soirée d'automne ou le brouillard d'une matinée d'hiver suffit à transformer en Hamlets philosophant avec des fossoyeurs sur des tombes ouvertes. Un de ces hommes enfin que le froid et la pluie diminuent, et qui peuvent dire comme Méry, triste et malade depuis la fin de septembre jusqu'au commencement de mai, répondant à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait :

— « J'ai l'hiver ! »

III

Le père de Roger, grand propriétaire en Provence, lui avait laissé une fortune assez considérable, que le jeune homme avait promptement dissipée et dont il ne lui restait guère que quelques attaques de rhumatisme, quelques symptômes de goutte et un tiroir rempli de lettres plus ou moins parfumées et mal écrites, et d'une collection de boucles de cheveux roux, blonds, noirs ou châtains, à faire envie au coiffeur parisien le mieux fourni en échantillons capillaires à l'usage des petites dames, voire même des grandes.

Il y avait certainement là de précieuses ressources pour un homme inoccupé. On y devait trouver assez de souvenirs, tristes ou joyeux, pour faire oublier le vide de l'heure présente. Telle fut probablement la pensée qui vint à notre héros, car il s'assit devant le secrétaire, ouvrit à demi le tiroir et y plongea une main avec la précaution d'un chat qui cueille un marron dans la braise. Mais il retira promptement sa main et referma le tiroir, trouvant qu'il s'en échappait une odeur de rance, de moisi, tout à fait insupportable.

Il y avait pourtant, dans ce tiroir dédaigné, matière à griffonner au moins sept à huit douzaines d'élégies et à couvrir cinq ou six rames de papier de larmes rétrospectives. Beaucoup d'autres, à la place de notre

héros, ne se seraient point refusé cette douce satisfaction. Cela lui était d'ailleurs d'autant plus possible qu'il faisait très bien les vers, presque aussi bien qu'il jouait à l'écarté. Ce qui ne l'avait cependant pas empêché de perdre au jeu le tiers de sa fortune, et un autre tiers à faire imprimer luxueusement, à ses frais, deux ou trois volumes de poésies légères. Quant au troisième tiers, nous l'avons déjà dit, il était à peu près intégralement représenté par le contenu du fameux tiroir.

Roger était poète, circonstance fâcheuse qui peut expliquer en partie la facilité et la rapidité avec lesquelles une fortune très convenable s'était évaporée entre ses mains : les gens de cette espèce, à part de très rares exceptions, étant très lents à s'enrichir, mais très prompts à se ruiner, et l'or fondant entre leurs doigts comme du beurre dans une poêle à frire.

Donc, Roger avait parfaitement le droit de faire des élégies. S'il n'en fit pas, c'est qu'il avait sur ce point des idées particulières. Il croyait qu'une élégie, pour être passable, devait être l'œuvre d'un homme à qui rien ne manque, ayant l'âme gaie et le cœur à l'aise, après un souper copieux, par exemple; et qu'elle devait être écrite comme Gœthe écrivait, dit-on, les vers de son *Divan occidental* : sur les épaules nues d'une femme belle comme une déesse et docile comme une esclave. Un pupitre original et charmant, sans doute, mais capable de donner de nombreuses et fatigantes distractions à ceux qui n'ont pas la calme indifférence et la froide sérénité du Jupiter de la poésie allemande.

On ne parle jamais si bien, affirmait Roger, que de ce que l'on ne connaît pas. On ne chante jamais si bien la tempête que lorsqu'on est sur le rivage, la fortune que lorsqu'on n'a pas le sou, la santé que lorsqu'on est malade, la liberté que lorsqu'on est en prison, l'amour que lorsqu'on vient de quitter sa maîtresse, le bonheur conjugal que lorsqu'on est célibataire ou veuf.

Pour bien peindre ou pour bien feindre un sentiment, une passion, il n'est certes pas absolument nécessaire de ne l'avoir jamais éprouvé, mais il est indispensable de ne pas l'éprouver au moment où l'on en parle. Le paradoxe de Diderot sur le comédien, il l'étendait volontiers aux artistes en général et aux poètes en particulier. Dans toute opération chirurgicale, il faut un patient et un praticien. Dans les opérations de l'esprit, le poète est le chirurgien, et si habile que soit un chirurgien, il y aurait danger, pour ne pas dire folie, à opérer sur soi-même. C'est autour de lui, mais en dehors de lui, qu'il doit chercher ses sujets d'études.

Si un poète, voulant traduire un sentiment quelconque, choisit l'instant où il l'éprouve et s'applique à décrire ses propres impressions, il arrivera à rendre plus ou moins bien, suivant son talent, une part plus ou moins grande de la réalité; mais il ne dépassera pas cette réalité et ne l'atteindra même jamais.

Si, au contraire, pour peindre ce sentiment, en admettant qu'il l'ait éprouvé autrefois, il se fie à son souvenir : quelle différence! Le souvenir, surtout celui des artistes, est un prisme au travers duquel tout se transforme, tout se colore, tout s'embellit.

Ecoutez plutôt les poètes parlant de leurs anciennes maîtresses, sans même en excepter celles qui n'ont été pour eux qu'une distraction ou une erreur, et qu'ils ont à peine aimées pendant quelques minutes. Vues à distance, elles paraissent toutes charmantes, et la brume poétique du passé, estompant les contours toujours un peu rudes de la réalité, arrive à faire une Béatrix d'une pensionnaire à poitrine plate et de tempérament froid, une Laure ou une Charlotte d'une vulgaire bourgeoise de la rue Saint-Denis, une Manon Lescaut d'une grisette hystérique et vicieuse, une Dame aux Camélias d'une lorette poitrinaire.

Le fond réel du sentiment jadis éprouvé par le poète n'est plus alors qu'un canevas sur lequel une fantaisie originale et brillante brode ses arabesques fantastiques, et le luxe d'ornementation est tel que le pauvre fond ne tarde pas à disparaître sous les nombreux agréments dont on le surcharge.

C'est encore bien mieux, — ou bien pis, si vous préférez, — lorsque le poète ne connaît pas du tout le sentiment qu'il prétend décrire. Alors, débarrassé de toute mesquine préoccupation réaliste, n'étant gêné dans ses mouvements ni par la vivacité et le nombre des impressions actuelles, ni par le souvenir des impressions antérieures, il peut s'abandonner sans réserve à son imagination et coucher sur le papier tout ce qui lui passe par la tête. Or, les poètes étant ou devant être gens d'une imagination extraordinairement féconde, et leur cerveau étant une sorte de rue de Rivoli, de boulevard des Italiens, où se coudoient et parfois se bousculent les inventions les plus bizarres et les idées les plus saugrenues, Dieu sait ce qui peut résulter d'une semblable façon de procéder!

Telles étaient, approximativement, les théories de Roger en matière d'esthétique. Il les appuyait sur des exemples pris au hasard parmi les principaux poètes et artistes contemporaine. Il va de soi que je ne nommerai personne, ne voulant pas me faire des ennemis de ceux que je pourrais nommer et surtout de ceux que je ne nommerais pas. Je donne ici son système pour ce qu'il vaut et sans prétendre le poser en règle générale. Je crois cependant qu'il a du bon et beaucoup. Enfin, passons et continuons l'autopsie intellectuelle de notre héros.

IV

Roger était un délicat. Pour rien, ou moins encore : pour satisfaire un caprice de sa maîtresse, il aurait bu sans sourciller un verre de poison, mais rien au monde n'aurait pu le décider à y tremper ses lèvres s'il y avait vu tomber une mouche.

En politique, étant très ignorant, il était un peu indifférent. Arriéré, sans aucun doute, mais moins qu'on aurait pu le croire, d'après sa naissance et le cercle de ses relations, il était beaucoup plus libéral que la plupart de ses amis. Il s'accommodait volontiers de tous les gouvernements, même de la République, pourvu qu'il y eût chez Chevet des petits pois et des asperges en toute saison, et la couleur du drapeau de la France lui importait peu, pourvu que son linge, à lui, fût d'une blancheur irréprochable.

Les nouvelles couches sociales annoncées par M. Gambetta, et les anciennes couches géologiques décrites par les naturalistes étaient pour lui la même chose ou à peu près. Les unes ne l'inquiétaient pas plus que les autres, et il lui eût été bien difficile de dire celles qui l'intéressaient le moins.

Il est bien entendu que je ne songe à prendre parti ni pour ni contre de semblables idées, que je suis historien et non juge, et que je ne prétends faire de mon héros ni un modèle à suivre, ni un exemple à éviter. Avait-il tort, avait-il raison? Ce n'est pas mon affaire de le dire, en admettant que je le sache, et l'on me permettra, j'espère, de réserver sur ce point mon opinion personnelle, quelle qu'elle soit. Je ne loue ni je ne blâme : je raconte. Je ne discute pas : j'expose.

Ce qui choquait le plus Roger dans la Révolution de 89, où son grand-oncle paternel avait péri et où la fortune de sa famille avait été fort endommagée par suite de la vente des biens des émigrés : ce n'était ni la loi des suspects qui remplissait d'innocents les prisons, ni l'échafaud qui les vidait, ni les massacres de Septembre, ni les horribles boucheries de Lyon, ni les noyades de Nantes. L'école critique et historique moderne, qui nie la culpabilité des hommes en établissant l'absolue et inéluctable nécessité des faits; qui suppose, au-dessus des volontés et des vices particuliers, une loi suprême, une sorte de fatalité inexorable pesant également sur tous, sur les bourreaux comme sur les victimes, laquelle, tout en laissant le droit de plaindre celles-ci, s'oppose à ce qu'on condamne formellement ceux-là; l'école critique moderne,

qui a pris devant la conscience publique la défense des grands accusés de l'histoire et qui plaide en leur faveur, non-seulement les circonstances atténuantes, mais l'irresponsabilité complète, cette école avait déteint sur Roger, trop intelligent pour n'être pas de son siècle, au moins par certains côtés.

Il pardonnait volontiers à la Convention la mort du roi; à Saint-Just, sa froide cruauté; à Robespierre, son ambition hypocrite; à Danton, sa fougue brutale; à Marat, sa difformité morale et même sa laideur physique. Mais ce qu'il ne pouvait accepter, ce qui l'écœurait, ce qui l'exaspérait contre les hommes et les choses de ce temps, c'était que le même échafaud eût servi indifféremment à tout le monde et qu'un seul couperet eût tranché tant de têtes diverses : princières ou populacières, intelligentes ou stupides, jeunes ou vieilles, belles ou laides, nobles ou ignobles.

HUGUES DESCHAMPS.

(*A suivre.*)



Croquis de M. Ch. GIROUX.

RIMES EN L'AIR

AMOUR PLATONIQUE ET CUISINE BOURGEOISE

Dans le vieux quartier Saint-Germain,
Il est une étroite boutique
Qui n'a rien de très poétique
Et dont je sais bien le chemin.

La patronne, femme quinteuse,
A fort peu d'amabilité;
Les murs, remplis d'humidité,
Sont d'une propreté... douteuse.

Le vin s'y fait avec du bois,
On y lave peu les assiettes,
Et l'on y change les serviettes
Tous les trente jours une fois.

Les ragoûts les plus anonymes
S'y trouvent en toute saison,
Et, dans l'argot de la maison,
Lapin et chat sont synonymes.

Vous allez grogner, n'est-ce pas :
« Si vous trouvez peu d'avantage
« A prendre là votre repas.
« N'y retournez pas davantage. »

A dire, en effet, c'est aisé,
Mais c'est bien moins commode à faire;
Oui, mon estomac est lésé,
Mais j'ai mon cœur à satisfaire.

Si dans ce trou je vais m'asseoir
Avec la perspective douce
De m'empoisonner quelque soir :
Ce n'est pas la faim qui me pousse.

Je ne vous ai pas tout conté :
Dans l'huître est la perle splendide,
La fleur sort du fumier sordide,
Et ce cloaque a sa beauté!

— Fillette ni brune ni blonde
Qui tournerait la tête aux dieux;
Si le potage n'a pas d'yeux
Elle a les deux plus beaux du monde.

Et, lorsque, de sa fraîche voix,
Qui sort d'entre deux lèvres roses,
Elle me parle, je ne vois
Qu'elle et je mange toutes choses!

J'avalerais, — oh! ce que c'est
Que ces extases platoniques! —
Si sa blanche main m'y poussait,
Un cent d'allumettes chimiques.

Son gai sourire en me servant,
Remplit ce lieu de poésie;
Si je la regarde en buvant,
Je crois boire de l'ambroisie.

Bien que je ne sois point aimé
Par cette fille incomparable,
Rien ne me paraît préférable
Au taudis par elle animé.

Je l'adore, même cruelle,
Et j'aimerais mieux, je vous dis,
Jeûner dans l'Enfer avec elle
Que dîner seul au Paradis.

GRINGOIRE II.

A TRAVERS L'ART

La première exposition internationale des peintres et sculpteurs est ouverte, depuis le 20 décembre, dans les galeries Georges Petit, rue de Sèze. Nous allons à dessein lui marchander la place que nous aurions consacré à cette exposition, non faute d'œuvres à signaler — elle est des plus intéressantes — mais, parce que nous trouvons tout à fait incompréhensible que des artistes, qui s'adressent au public au moyen d'une exposition que les journaux annoncent, et dont ils veulent bien rendre compte, ne distribuent pas

un catalogue, indispensable à celui qui, somme toute, ne va voir les œuvres exposées que pour les signaler et les faire connaître.

Le catalogue est illustré et coûte 3 francs, il est vrai; mais un fauteuil d'orchestre ne vaut-il pas plus cher? et les directeurs de théâtre ne font-ils pas un service comme il convient, à tout journal qui s'occupe de leur pièce. Nous voulons donc croire qu'il y a malentendu, et que la plupart des artistes intéressés ignorent même la chose; laquelle, du reste, tourne contre eux; car, si nous ne pouvons ni dire le titre d'un tableau, ni, quelquefois le nom de l'auteur, sera-t-il agréable à ce dernier de voir désigner son œuvre: le numéro 27, au fond, à gauche, ou le cadre en chêne avec des clous dorés? Non, n'est-ce pas? Alors, nous croyons qu'il suffit de signaler la chose.

Mais cette observation à l'adresse de l'Exposition internationale des peintres et sculpteurs, n'est pas inutile pour expliquer un compte rendu incomplet, et faire cesser sans doute une lésinerie ridicule à l'égard de la presse.

Nous parlerons donc seulement de M. John L. Sargent, qui tient une place importante avec des études plutôt que des tableaux, enlevées de main de maître; puis une toile plus poussée — Ah! voilà, le titre? — comme c'est drôle! — Alors, cherchez un adorable et vivant bébé, assis au premier plan et tenant une poupée; ce morceau est superbe et vaut tout le reste qui se tient moins; à côté, un portrait de femme très solidement étudié — M. Bastien Lepage expose de bonnes choses sans aller au delà de ce qu'il a déjà fait; une marchande de fleurs et une autre toile... un garçon quelconque à Londres, prouvent que son *plein air* est mieux à sa place à la campagne qu'à la ville; deux bons paysages, par exemple, du même, sont à signaler. — L'une des meilleures toiles de cette exposition — peut-être *sa* meilleure? — est sans contredit celle de M. Dagnan... faisons le titre... de chic. — La Vaccine au village — est une scène exprimée avec beaucoup, beaucoup de talent; à l'observation sincère habituelle au peintre il faut ajouter des qualités de couleur et de lumière bien personnelles — chaque morceau de ce tableau est d'un rendu exquis et dans toutes les frimousses de poupards roses il y a des délicatesses de tons tout à fait remarquables — à notre avis, c'est la meilleure chose de M. Dagnan. Ça n'est pas dire trop!

M. Cazin fournit à cette exposition, d'un goût exquis, mais peut-être trop mondain, la note artistique la plus élevée; ses toiles sont toutes d'un grand sentiment et empreintes d'une mâle poésie, rendue par des impressions très justes. M. Cazin est de plus en plus en progrès, et il est, selon nous, de ceux qui promettent et qui tiendront le plus pour l'avenir.

Nous retrouvons aussi M. Steweus, avec ses grandes qualités d'élégance féminine. Quelle peinture séduisante! et comme c'est fait. M. Duez nous montre, dans des toiles de genres différents, qu'il a plusieurs cordes à son arc, ce que nous savions déjà, mais ce qu'il nous confirme fort heureusement une fois de plus. Nous ne pouvons pas dire de même à M. Beraud, qui nous plaît cependant beaucoup; vraiment, c'est un peu toujours la même chose; ses charmantes petites scènes sur Paris gagneraient à une observation plus serrée et surtout à une facture plus souple; il accroche trop volontiers des lumières partout et ses toiles manquent souvent de simplicité, ses personnages de la rue sont trop de même famille que ceux de ses salons et il nous permettra d'être difficile avec lui. Malgré tout, c'est charmant et parisien en diable.

Citons aussi M. Boldini, avec plusieurs envois traités avec sa verve et son esprit ordinaires. M. Courtois, avec plusieurs toiles très faites et très agréables. Nous nous en tiendrons là, à moins de faire plaisir à M. Van Beers, qui a l'air de chercher à se singulariser par les cadres de ses tableaux, en lui disant qu'il en a un fort intéressant, qui ressemble à une applique, — il ne manque qu'une bougie au milieu. — Un autre, taillé sans doute dans les planches d'une guérite, contient un morceau de marqueterie qui ne le dépare point. Avec des procédés semblables, nous sommes plutôt dans le domaine du bibelot que de la peinture.

La prochaine fois, nous pensons pouvoir parler un peu gravures et illustrations. Il nous a toujours semblé qu'il y avait injustice à laisser trop souvent de côté, et à ne guère parler que dans les articles-réclames de fin d'année, d'artistes véritables qui ont dépensé tant de talent et tant d'imagination dans l'illustration; des exemples comme celui d'Ed. Morin, mort aigri et découragé, sont à méditer. Nous accueillerons favorablement toutes communications pouvant nous être faites en ce sens et nous rendrons compte de ce qui nous semblera intéressant.

Au sujet de l'illustration des journaux et des livres, — nous engageons MM. les Editeurs à nous aider dans cette tâche. — A ce sujet, nous remercions M. Delorière de nous avoir communiqué l'original de Millet, que nous publions aujourd'hui.



Nous donnons auss un autre dessin de M. Myrbach, et nous devons dire que ces deux études sur Paris ne sont pas isolées, mais sont une partie d'une œuvre importante dont nous avons près de cent dessins sous les yeux. M. Myrbach, qui s'est lui-même naturalisé Parisien par une œuvre très bien observée, mérite qu'on la signale, il nous semble, tout aussi bien que trois oignons et du pain bis, peints à merveille, et formant la nature-morte de MM. X. ou Z., dont nous pourrions avoir à parler un jour ou l'autre Du pain bis au radis noir, il n'y a pas loin; aussi, finissons en annonçant un dîner d'artistes: « Le dîner du Radis-Noir », qui vient de se fonder à Montmartre; — il compte parmi ses membres M. Lepère, qui veut bien nous communiquer la carte d'invitation qu'il a gravée.

Un Amateur.

DEUXIÈME ANNÉE N° 3 FÉVRIER 1883

L'ART MODERNE

Direction littéraire : Henri SECOND — *Direction artistique :* Henri BOUTET

SOMMAIRE



Étude de femme, par L. MOIZAND.

DAUDET ET ZOLA

Récemment, Alphonse Daudet a donné au public une œuvre superbe : l'*Évangéliste*, où le fanatisme protestant est dévoilé et fustigé comme il convient. Presque en même temps, Emile Zola nous faisait enfin connaître ce « Bonheur des Dames » annoncé depuis de longs mois comme la physiologie exacte et complète de ces gigantesques maisons de nouveautés qui ont transformé de fond en comble le commerce parisien et modifié, dans une certaine mesure, l'industrie française. C'est donc le moment de parler de ces maîtres romanciers dont les noms se trouvent si souvent, et presque toujours ensemble, sous la plume des critiques.

Et, tout d'abord, à ce propos même, une observation.

***

Qui a lu attentivement, et sans parti pris, tout l'œuvre de Daudet, ne peut vraiment comprendre par suite de quelle aberration certains critiques, à coup sûr bien superficiels, ont pu penser et écrire que ce romancier était l'héritier, le représentant le plus brillant de la grande école réaliste et physiologique dont Stendhal fut le précurseur, Balzac, le Messie, et dont les Goncourt, Gustave Flaubert, Emile Zola ont été et sont, à ce jour, les apôtres les plus convaincus et les plus convaincants.

Alphonse Daudet, réaliste! Ah! par exemple! Le poète des *Amoureuses*, l'auteur du *Petit-Chose*, de *Fromont jeune* et de *Jack!* On ne se serait jamais attendu à cela, et il faut la perspicacité étonnante, la « double vue » d'un critique subtil pour faire une semblable découverte.

Alphonse Daudet, bien que ne reculant pas devant la peinture de certaines réalités, *choisit* cependant *ses* réalités et met, dans tous ses romans, un idéal parfaitement visible pour qui ne ferme pas les yeux.

En sa qualité de poète tombé dans la prose, il affecte quelquefois d'employer des expressions triviales et essaye de faire oublier qu'il a eu, — qu'il a encore, parbleu! — des ailes. Mais ses ailes se rouvrent souvent et l'emportent, malgré lui peut-être, jusqu'à des hauteurs où le pesant naturalisme ne saurait le suivre. Il jette parfois brusquement, sans crier gare, tout son bagage de préoccupations physiologiques, comme un aéronaute jette son lest. Et le roman monte tout à coup, comme le ballon, en plein azur, en pleine poésie.

Puis, Daudet, sans tourner le dos au vrai, croit au beau, au bien. Il les cherche, et si, malgré toute sa bonne volonté, il ne parvient pas toujours à les rencontrer : alors, il a recours à sa brillante imagination, et il invente. Les lecteurs ne s'en plaignent pas, les lectrices encore moins.

***

C'est une des innombrables bizarreries de la nature morale des femmes que toutes, même et surtout les plus bas placées sur l'échelle sociale, sont affamées d'idéal et altérées de romanesque. Balzac et M. Emile Zola n'ont et ne peuvent espérer aucun succès auprès d'elles, et je ne sais trop si c'est pour eux ou pour elles qu'il faut le regretter.

A mon avis, aucun réaliste sans alliage, aucun naturaliste pur sang n'obtiendra jamais les suffrages féminins. Il y a antipathie de nature. Les femmes qui font exception sont des âmes masculines emprisonnées par erreur dans un corps de sexe différent. Le succès de l'*Assommoir*, — un chef-d'œuvre, — ne prouve rien contre ma thèse. Les femmes qui ont lu ce roman l'ont lu comme un mauvais livre, attirées par la curiosité, mais elles n'y ont pris aucun plaisir.

En revanche, que de jolies bouches ont souri, que de beaux yeux ont pleuré sur les pages de *Fromont jeune* et de *Jack*. Preuve excellente, au milieu de tant d'autres, que ces livres ne sont point d'un réalisme à outrance; les femmes ne sauraient se méprendre à ce point.

Que M. Emile Zola s'y trompe ou feigne de s'y tromper, je le comprends fort bien. Si naturaliste qu'on soit, on aime à présenter comme siens des enfants à la physionomie intelligente et éveillée, proprement, élégamment vêtus, agréables à voir et à entendre. Quel que puisse être le mérite de *Marthe* et des *Sœurs Vatard*, ces estimables personnes ne sauraient suffire à constituer une lignée littéraire, et on ne serait pas fâché de persuader aux autres et de se persuader à soi-même que le *Nabab*, un fils prodigue, appartient à la même famille. On se lasse à la fin d'être toujours appelé « mon général » par M. Huysmans, chapeau bas, et on voudrait pouvoir dire « mon lieutenant » à Alphonse Daudet, en lui frappant familièrement sur l'épaule.

Aussi M. Emile Zola a-t-il une tendresse toute particulière pour notre « poète » et saisit-il avec empressement toutes les occasions de l'inviter à entrer dans son « Assommoir », pour y prendre quelque chose, en copain, sur le zinc.

M. Daudet, qui est adroit et poli, n'a garde de refuser. Il entre, il laisse emplir son verre; mais comme il est délicat autant qu'adroit et poli, il ne porte même pas ce verre à ses lèvres et en jette le contenu sous la table, dès que son hôte regarde d'un autre côté. Et le public, à qui ce jeu de scène n'échappe point, d'applaudir.

***

Non, mille fois non, MM. Emile Zola et Alphonse Daudet ne sont pas de la même école; ils n'ont même absolument rien de commun. Je me suis laissé dire que M. Zola ne peut sentir les vers; si cela est, c'est tant pis pour les vers; c'est surtout tant pis pour M. Zola. Quant à Daudet, il a trop fait de vers, et de trop jolis vers, pour ne pas les aimer. Lorsqu'on a été père, il est bien rare qu'on n'ait pas quelque affection pour les enfants des autres. En tous les cas on doit au moins aimer les siens.

Du reste, il suffit de comparer les têtes de Daudet et de Zola, pour comprendre que leur talent et leurs procédés doivent être tout différents. Sans être illuminé et mystique comme Swedenborg ou matérialiste comme... à peu près tout le monde, hélas! il faut bien reconnaître que le moral réagit sur le physique ou que le physique influe sur le moral. L'être intérieur et l'être extérieur sont modelés l'un sur l'autre. Quel est celui des deux qui l'emporte, qui transforme l'autre, qui lui donne pour ainsi dire le diapason? Là est le problème, encore irrésolu, peut-être irrésoluble. Mais le fait est patent.

Fin, spirituel, distingué, barbe et cheveux longs, regard doux et mélancolique, Alphonse Daudet a bien la tête de sa littérature, ou la littérature de sa tête, comme vous voudrez. M. Zola a la tête ronde, le nez en l'air, un nez flaireur, à la fois en trompette et en

pied de marmite, les lèvres minces, les cheveux en brosse, la barbe courte, les épaules carrées. Je ne pousse pas le parallèle plus loin, le reste allant de soi.

Il y a dans *Jack*, comme dans l'*Assommoir*, la même scène traitée par les deux romanciers : les noces de Bélisaire et les noces de Gervaise. Ici et là, les personnages sont les mêmes, tous pris dans la classe ouvrière. Le décor est identique : un marchand de vin des boulevards extérieurs et un restaurant de la banlieue parisienne. Lisez et comparez. La différence est considérable dans la façon dont cette même scène a été traitée par les deux maitres-écrivains. A talent égal, d'où peut venir cette différence, s'il vous plaît, sinon de la divergence absolue des tempéraments des deux auteurs?

⁂

Rendons à César, fut-il Birotteau, ce qui appartient à César. Le véritable héritier de Balzac est bien Zola, le Zola qui s'est révélé par les *Rougon-Macquart*. Mais c'est, pour l'instant du moins, un héritier non majeur, qui n'a pas encore la libre disposition de tout son patrimoine. Zola est un Balzac en raccourci, ou plutôt, en germe, qui grandira, — à moins qu'il n'épaississe, — et qui, un jour, se rapprochera davantage de son modèle. Mais il n'en est pas là aujourd'hui. Balzac a écrit la *Comédie humaine*, Zola esquisse l'histoire de quelques individus. Ce que le premier a réalisé, avec génie, pour une société tout entière, le second l'essaye, avec talent, pour une famille. Différence notable, et dont il faut tenir compte, dans les proportions.

⁂

S'il me fallait à tout prix trouver à Daudet un ascendant, un parent intellectuel quelconque, c'est en Angleterre, dans la personne de Dickens que j'irais le chercher, ainsi que d'autres l'ont fait avant moi.

Comme Dickens, Daudet est « réaliste » à sa façon, qui est la bonne, poète à ses heures, humoriste souvent, intéressant toujours. Comme Dickens, il aime à raconter des histoires d'enfants, et excelle à mettre en scène les « petits hommes ». Le *Petit Chose* et *Jack* sont cousins, — cousins pas trop éloignés, — de *David Copperfield* et d'*Olivier Twist*. Il y a tels instants où la ressemblance est frappante. Comparez Olivier fuyant l'hôpital à Jack s'évadant de la pension Moronval.

Les personnages secondaires sont posés dans les romans de Daudet comme dans ceux du conteur anglais.

Bélisaire, le docteur Rivals, Cécile sont des types à la Dickens. Et la petite Désirée Delobelle, de *Fromont jeune* et *Risler aîné*, n'est-elle pas, comme la Dora de *David Copperfield*, une création délicieuse, vraiment poétique et poétiquement vraie?

Enfin, je trouve dans Daudet, comme dans Dickens, le même penchant à animer les objets les plus insensibles en apparence, et à établir entre eux et les personnages du drame une mystérieuse corrélation : procédé peu réaliste, il me semble, mais grâce auquel on peut arriver à produire d'assez grands effets.

Jack est émaillé de comparaisons charmantes et exactes échappées évidemment à la plume d'un poète qui a oublié son dictionnaire de rimes. Dans le nombre, je cueille celle-ci :

Tu es étonné, mon cher enfant, que dans une maison tranquille, au village, il ait pu tenir un de ces drames noirs et compliqués qui ne semblent possibles que dans la confusion de grandes villes comme Londres et Paris. Quand le destin atteint ainsi, par hasard, un coin si bien caché derrière des haies et des bois d'aulnes, il me fait penser à ces balles perdues, tuant pendant la bataille un laboureur au bord du champ ou un enfant qui revient de l'école.

Et, plus loin :

Ah! l'on peut bien dire que les événements de ce monde ressemblent à ces balançoires que les enfants établissent sur une pièce de bois, et qui n'élèvent un des joueurs qu'à la condition de faire sentir à l'autre toutes les duretés, toutes les aspérités du sol.

⁂

Résumons-nous.

Etes-vous monté quelquefois au sommet du Moulin-de-la-Galette, à Montmartre? De la chambre de la plate-forme, on a sur Paris une vue superbe. Aux quatre coins de la petite salle sont placés des verres de différentes couleurs : les uns noircis de fumée, les autres roses, bleus, verts. Quel que soit celui à travers lequel on regarde, c'est toujours Paris que l'on voit, mais un Paris noir ou rose, triste ou gai, sombre ou lumineux. Il en est ainsi de la vie. M. Zola paraît s'être cantonné en face du verre noir et n'en veut pas démordre. Alphonse Daudet qui sait cependant mettre, lorsqu'il le faut, un crêpe à sa plume, — la conclusion de *Jack* et l'*Evangéliste* tout entier en sont la preuve, — Alphonse Daudet, au contraire, va de préférence aux verres de couleurs riantes. Parfois même il ne dédaigne pas de regarder, à fenêtre ouverte, avec ses yeux seulement; et, quand on a de bons yeux, c'est encore le meilleur moyen d'y voir, sinon plus loin, du moins plus clair et plus juste.

HENRI SECOND.



Le Pont de l'estacade. — Croquis de BOGGS.



L'HIPPOGRIFFE

Sur la haute falaise, au-dessus des flots verts,
Entourés des parfums d'une flore grimpante,
Nous chevauchons tous deux une hydre galopante.
Qui souffle des rayons par ses naseaux ouverts.

Moi, je suis Roi, vous Reine, et, lancés à travers
Les cieux, au grand galop sur la sublime pente,
Nous avons l'infini que la pensée arpente
Et notre ascension écrase l'Univers.

Cependant, noble Reine, à mon bonheur unie,
Nous sommes pauvres, et, rois sans Californie,
Nous n'avons nul souci de notre pauvreté.

Car nous ne voyons pas, vers la terre rapace,
L'hydre faisant jaillir sous son pied indompté
D'énormes quartiers d'or emportés dans l'espace.

ALBERT PINARD.

CROQUIS PARISIENS

MARCHE DE FEMMES



La vente des photographies constitue un des plus curieux commerces parisiens.

Quelquefois l'exposant s'installe dans un grand magasin somptueux du boulevard ou de l'avenue de l'Opéra, mais souvent il se contente d'un petit local sis rue Vivienne.

La rue Vivienne et le passage Jouffroy ont la spécialité de ce genre de vitrines; rue de Rivoli, les devantures à photographies sont alignées côte à côte, sous les arcades, attirant la curiosité ébahie des provinciaux et des étrangers. Chez certains marchands, les reproductions du Louvre, les *Souvenirs de Paris*, les vues d'Italie, de Suisse ou d'Algérie, composent un assortiment analogue à ceux des maisons similaires de Rome ou de Florence où se pourvoient les voyageurs esclaves des obligations d'itinéraires.

A Paris, vous remarquez surtout à l'étalage les reproductions des tableaux célèbres des derniers salons. Le *Printemps* de M. Cot, par exemple, s'est ainsi transformé en une perpétuelle balançoire.

Pour les amateurs de *nu*, il y a un choix particulier de peintures d'*académies*. Les clichés photographiques représentant des Nymphes, des Bacchantes, des Lédas au cygne plus ou moins passionné, des Danaés, des Vénus ou des Syrènes, forment une véritable tapisserie de nudités, spectacle qui allume les vieux et trouble les sens des jouvenceaux alarmés et friands.

Mais pour le marchand, ce n'est pas là le véritable article de vente. La denrée lucrative, ce sont les portraits d'actrices.

Brunes et blondes, grasses ou maigres, illustres ou inconnues, elles sont toutes là, par rangées, à tas dans une commune exhibition, livrées en effigie aux appétits, aux concupiscences de la foule !

Magie du collodion, qui fait revivre en pleine rue les charmeuses de la rampe, publie et permet d'analyser les costumes ou les toilettes de la pièce en vogue, rend visible à toute heure du jour la scène à effet de l'opérette à la mode !

Depuis l'Opéra jusqu'aux Bouffes du Nord, toute la gent théâtrale figure dans cette vitrine du passage, acteurs et actrices, — actrices surtout, car les portraits de femmes et de jolies femmes s'achètent plus volontiers que la face glabre et le nez facétieux de tel comique qu'il est inutile de comparer au Bacchus Indien.

Quelquefois, cependant, en des poses multiples et victorieuses, un *ténor pour dames*, aux moustaches séduisantes, envahit la scène, je veux dire l'étalage, pour la plus grande satisfaction des cocottes enamourées.

> Qu'il est beau, qu'il est donc beau !
> Oh !... oh !... oh !...
> Le ténor blond qui n'a plus l'*do !*

Pour réjouir les yeux du sexe laid, mais pervers, ces dames des divers théâtres de Paris étalent leurs charmes, — yeux provocants, têtes voluptueuses, gorges décolletées, poses enlaçantes ou pâmées.

Tous les genres sont là, l'opéra et l'opérette, la féerie et la danse, la revue et le vaudeville, et surtout cette gruerie de planches à laquelle un engagement dérisoire aux Caprices-Parisiens donne le droit d'exhiber ses jambes aux vitrines du passage Jouffroy.

Il y a cinq ou six ans, on voyait seulement dans ces étalages les portraits de toutes les actrices célèbres. C'étaient des portraits d'*artistes*. Si la femme était jolie, tant mieux ! Si elle ne l'était pas, sa réputation de chanteuse ou de comédienne suffisait à faire vendre ses photographies.

Aujourd'hui, c'est bien autre chose ! Les dix-huitièmes figurantes des Bouffes, des Variétés ou du Châtelet envahissent l'étalage. Elles sont nulles sur les planches, mais elles obtiennent des succès de beauté auprès de ces messieurs des Cercles. Alors, ces jeunes femmes vont poser chez le photographe, en jupe courte retroussée d'un geste canaille et équivoque, en travesti collant, en déshabillé Grévin, aussi scabreux que possible, en chemise au besoin. Il s'agit de se montrer dans le costume le pfus indécent, le plus lascif qu'on puisse trouver. Il y a émulation de vice, de polissonnerie chez ces raccrocheuses de vitrine.

Oh ! ce n'est certes pas par amour de l'art qu'elles se font représenter dans les costumes de leurs rôles plastiques. Ne pouvant obtenir la célébrité au théâtre, elles essaient d'en acquérir une dans dans ces devantures. Les lorgnettes n'ont pas assez détaillé



La Plage de Grandcamp. — Étude de M. Boggs.



Le Bal Bullier. — Dessin d'après nature de notre collaborateur M. Myrbach.

Que faites-vous alors, pauvres abandonnées ?
Vous allez où s'en vont les premières amours,
Où vont les rêves d'or et les roses fanées,
Et les chants des oiseaux au matin des beaux jours !

Tandis que vos « anciens » vivent dans l'opulence
Et sont fort honorés dans leur pays natal,
Vous souffrez sans vous plaindre, et, pleurant en silence,
Vous allez tristement mourir à l'hôpital.

Croyez-le, cependant, des larmes vous sont dues,
Et vous avez encor le droit d'en espérer;
Au souvenir lointain des ivresses perdues,
Vos amants, quelque jour, pourront encor pleurer.

Laissez dire les gens, débiteurs de sornettes,
Qui critiquent l'emploi de vos divins appas;
Laissez dire les sots et les femmes honnêtes :
Qui vous aima jadis ne vous oubliera pas.

Tous ces fous, qui seront médecins ou notaires,
Mais qui, pour le moment, chantent à vos genoux,
Oublieront quelquefois leurs graves caractères
Pour songer aux plaisirs envolés avec vous.

Celui-là, dont l'habit est couvert de blessures,
— Rimailleur aujourd'hui — sera poète un jour;
Mais il se souviendra de vous, soyez-en sûres,
Alors que dans ses vers il parlera d'amour.

Quels que soient les soucis dont le poids nous affaisse,
Quel que soit le fardeau qui nous fasse plier,
On ne peut oublier les jours de sa jeunesse :
Comment voulez-vous donc qu'on vous puisse oublier !

RODOLPHE

PARIS FANTASTIQUE (1)

DEUX SUJETS POUR LA SALPÊTRIÈRE

A M. le Professeur Charcot.



DOCTEUR, vous m'avez fait l'honneur, ainsi que le savant Lombroso de Turin, de vous intéresser à mes études sur l'irresponsabilité féminine. — Vous êtes l'un et l'autre les maîtres incontestés de la physiologie contemporaine : ceux de nos neveux qui se diront philosophes seront obligés de faire table rase des notions acquises dans les âges passés, et d'étudier le cerveau et les muscles, et le sang et les nerfs, d'après vos expériences singulièrement intéressantes.

« Je viens de chez les bourgeois malades de province, non en médecin que je ne suis pas, mais en simple curieux, souvent attristé, mais ne perdant point tout espoir. Je vous ai déjà signalé une pécheresse succombant sous des forces irrésistibles. Me voici à Paris.

« En ces temps de névrose, les phénomènes surgissent de tous côtés : Je vous envoie deux monomanes pris au hasard dans la grande ville; j'irai dans le monde ouvrier et aussi dans les autres mondes; je frapperai aux portes du faubourg Saint-Germain, où nous attendent bien des surprises... Les Parisiennes sont d'essence variée.

« Donc, je reste sergent-recruteur jusqu'au jour prochain — j'espère — où il me sera donné de voir la science — votre merveilleuse thérapeutique — guérir, devant un homme qui n'a rien de saint Thomas, tous ceux de la clientèle des drames cérébraux et humains qui peuvent être guéris.

« DUBUT DE LAFOREST. »

(1) Cette nouvelle était écrite avant la publication dans le *Figaro* du roman : *L'Évangéliste*, que mon cher maître Alphonse Daudet vient de dédier à M. le professeur Charcot. Mon hommage, pour être moins précieux, n'en est pas moins sincère.

D. L.

— Vous voyez bien que vous l'avez estropiée, cette femme...

C'est dans la soirée d'hier, en longeant le boulevard Rochechouard, que j'entendis cette plainte, qui sortait d'une poitrine humaine comme un sourd râlement.

Une attaque nocturne, sans doute?...

Je hâtai le pas et je me trouvai presque aussitôt devant une échoppe où se lisaient ces mots, écrits à la plume sur une large feuille de papier blanc :

Monsieur GÉDÉON,
Écrivain public.

Par la porte vitrée, je pus apercevoir une chambre un peu dénudée qu'éclairait une lampe à abat-jour vert.

Sur un fauteuil Voltaire, un jeune femme blonde, vêtue d'un peignoir verdâtre, était assise : elle était blonde, belle encore, bien qu'elle fut grasse comme un chanoine et que ses yeux bleus se perdissent dans les boursouflures de la chair. Auprès d'elle se tenait une vieille dame à lunettes, serrée dans un corset de lustrine : c'était bien de ce corset qu'était parti le cri de détresse. De temps à autre, le regard de la dame âgée semblait s'appesantir sur un objet encore invisible pour moi : sa tête longue et pointue se secouait lentement; sa voix rauque disait :

— C'est du joli... Monsieur Gédéon, vous êtes une canaille...

Et comme un homme, qui se trouvait là devant un bureau chargé de paperasses, haussait les épaules à chaque récrimination, la vieille dame venait à lui, les dents serrées :

— Oui... oui... vous êtes un misérable...

L'écrivain public — une sorte de géant efflanqué — le visage glabre, n'était une simple mouche qu'il portait au-dessus du menton, à l'instar des maçons de la Creuse, n'avait rien de prévenant dans l'allure. Sa bouche soupçonneuse semblait se crisper sous un rictus diabolique, et les haussements de ses épaules déhanchées se renouvelaient avec des tic-tac aussi réguliers que les oscillations d'un balancier de pendule.

— Un misérable... une canaille?... fit-il, d'une voix caverneuse... Un philosophe, un homme pratique, voilà tout...

***

Estropiée?... La jeune femme ne le paraissait point...

Je m'avançais plus près encore : la curiosité de savoir dominait mon émotion. Au surplus, le boulevard était presque désert; les grandes maisons grises s'étaient endormies.

Deux heures sonnaient. — C'est à peine si de loin en loin — dans les ombres mourantes, on voyait se profiler quelques silhouettes d'agents de police ou de messieurs à casquettes ramponneau... Je regardais toujours...

A un moment, le bonhomme prit la lampe qui se trouvait sur le bureau et vint auprès de la femme qui restait là, sur son fauteuil, aussi immobile qu'une statue.

La dame apparut en pleine lumière : elle avait les pieds nus.

***

Des pieds comme je n'en ai jamais vus, tout petits et bizarres. Proprets, mais pâles, maladifs et petits, petits... D'un pied d'enfant, on en avait fait trois; et tous les deux, ils eussent tenu au large dans le creux de votre main Les orteils s'étaient mêlés entre eux et ne formaient pour ainsi dire qu'une seule masse de chair. C'était horrible à voir, d'autant plus horrible que la malheureuse ne paraissait nullement attristée par son infirmité, et que ses yeux s'animaient d'une flamme d'orgueil qui me donnait le frisson.

Sa mère seule — les mains jointes — répétait :

— Ma pauvre fille...

— Puisque je suis contente, maman... Oh! mes pieds sont gentils, tout plein gentils... Regarde...

***

La chose était tellement étrange que je me demandais si je

n'étais pas le jouet d'une hallucination. Pas du tout. J'étais calme; je ne rêvais pas.

La dame était-elle infirme de naissance? Evidemment non, puisque sa mère reprochait un crime à l'écrivain public. Ce crime, mais on n'en voyait trace nulle part... Si les pieds eussent été taillés au rasoir, la chair aurait conservé des marques... Des ecchymoses se seraient produites... Les pieds, au contraire, s'étaient amoindris, rapetissés, atrophiés dans des proportions absolument exactes. C'était un diminutif accompli avec une singulière mathématique.

Tout brusquement j'aperçus, rangés sur une étagère, une multitude de babouches, bottines, sabots, souliers, pantoufles, de toutes grandeurs. Plusieurs de ces chaussures étaient de taille ordinaire; mais la succession se poursuivait : les pantoufles, souliers, bottines, babouches, sabots, devenaient de plus en plus minuscules... Ce n'était pas tout : sur une seconde tablette s'étalaient des pieds en plâtre, commençant, eux aussi, leur série par une forme normale et prenant ensuite des dimensions extravagantes, à tel point que le pauvre prince Tam-Tam et le général Tom-Pouce eussent été incapables de s'en servir.

... La lampe s'éteignit; je ne vis plus rien.

***

Le jour commençait à poindre. Je regagnais mon appartement de la rue de Moscou, bien résolu à sonder ce mystère. Au matin, je racontai tout ceci à Charles Rain, le bon compagnon de mes travaux. Charles — en Franc-Comtois peu crédule — prétendit que j'étais un visionnaire. J'enrageais... Que faire?... Précisément là, sur ma table de travail, se trouvait un manuscrit à recopier. Armé de tout mon courage, je me dirigeai vers l'échoppe du boulevard Rochechouart.

Je passai devant la loge; la concierge ricanait en se regardant, la mâchoire ouverte, devant sa glace; elle tenait à la main une petite lime et se rapetissait les dents.

Drôle de maison!...

L'écrivain public était seul.

L'affaire du manuscrit conclue, je pris mon parti en brave.

— Monsieur, lui dis-je, vous me voyez bien heureux et bien ému... Je crois que je suis sur la piste d'une aventure aussi extraordinaire que celle du *Scarabée d'or*... Edgard Poë lui-même en frémirait, s'il pouvait frémir encore... Je suis un artiste, monsieur, un chercheur... Allons, vous avez torturé Mme Gédéon par des moyens inédits... Les pieds de votre femme... les dents de votre concierge... avouez...

L'homme sourit drôlement.

— Ah! vous êtes un curieux, monsieur... Eh bien! écoutez.

***

Il commença ainsi :

— Voilà cinq ans que je suis marié... J'ai toujours été jaloux comme un tigre du Bengale, et, en épousant, je me suis dit : « Gédéon, ta profession t'oblige à ne sortir que rarement de chez toi, « ta femme peut en abuser ; elle est jolie, agaçante, défie-toi. »

Alors, monsieur, j'ai beaucoup réfléchi. Je ne trouvais pas moyen de ne pas « l'être, » quand un auteur chinois, Li-Tschou-Tschou, m'apporta à recopier un manuscrit qu'il venait de traduire en français.

Li-Tschou-Tschou ajouta :

— C'est l'œuvre du plus grand philosophe de mon pays... Je vous recommande une extrême vigilance et une extrême discrétion.

La besogne était pressée. Je me mis au travail. Tout à coup, je sentis une révolution s'établir dans mon être... J'étais seul... mes yeux venaient de lire ce passage extraordinaire :

« Nous persuaderons à nos femmes que le principal attribut de « la beauté réside dans la petitesse des pieds... Nos femmes nous « croiront sur parole; elles chausseront des babouches de plus en « plus minuscules. Au bout d'un certain temps, nos épouses ne « pourront plus marcher : nulle crainte alors QU'ELLES « COURENT.

« Et, de cette manière, les maris du Céleste-Empire seront les « maris les moins... trompés du monde. »

« LES PRESERVATIFS », 3 vol. in-8°, du philosophe Ko-Ki « (traduction française de Li-Tschou-Tschou) ».

— Alors, monsieur, continua l'écrivain public, tout ragaillardi par sa confidence, j'ai employé le système chinois... Ma femme y a mordu beaucoup plus que je n'aurais osé l'espérer... C'est elle-même, monsieur, qui s'est mise dans l'état où vous l'avez vue... Toutes ces chaussures, tous ces moules de plâtre, sont les témoins muets de ses efforts et de sa persévérance... Mme Gédéon me disait encore ce matin :

— Je voudrais avoir des pieds pas plus grands que cela.

— Que quoi?

L'écrivain public me montra en ricanant l'ongle de son pouce droit; et puis, riant aux larmes, il dit :

— Notre concierge est encore plus toquée, parole d'honneur! Parlez-lui de ses dents, elle vous en contera de belles; s'il lui reste une mollaire plus grosse que la pointe d'une aiguille, je veux être damné... Ma femme avec ses pieds, ma concierge avec ses dents, il n'y a plus moyen de s'ennuyer... Ces Chinois, avec leur philosophie, sont vraiment extraordinaires...

***

La concierge, Mme François, était toujours là, devant sa glace, la bouche saignante... Elle se déracinait les dents avec une volupté sans pareille...

— Des dents toutes petites, toutes petites...

Je l'interrogeai doucement.

— Monsieur, dit-elle, Gédéon est un dieu malfaisant; il a des manières à lui terribles de vous dire : « Et les dents?... Et les pieds?... » On le regarde et on fait comme il veut... Il m'a ensorcelée; il a ensorcelé sa femme... Madame et moi nous sommes perdues... Les médecins disent que Mme Gédéon est une névro... néro... mono... Comment appelez-vous ça?... Ils me nomment ainsi moi-même...

— Névropathe?... monomane?...

— Peut-être bien... Des folles, quoi!... C'est comme cela que ça vient... On dit : « Je veux avoir de petits pieds, tout petits, tout petits... de petites dents, toutes petites... » On ne pense qu'à la même machine toute la journée et toute la nuit, et, patatras!... la tête déménage; on se sent devenir folle et l'on ne peut pas lutter... Ce Gédéon est un monstre... Si je vous contais, monsieur, que, depuis huit jours, il ne cesse de me dire : « Comme vous avez les dents longues, madame François!... » Je l'écoute malgré moi, et, comme une pauvre bête que je suis, je regarde mes dents, je les trouve trop longues... J'ai un miroir toujours sur moi, et, avec une lime... C'est la faute à M. Gédéon si l'on vient nous prendre, ce soir, pour nous mener à la Salpêtrière...

DUBUT DE LAFOREST.

Annonçons à nos lecteurs un événement artistique. Très prochainement paraitra : SPLEEN D'UN CADAVRE, (*nouvelle fantastique*) par notre excellent collaborateur et ami *Dubut de Laforest*. Avec des compositions originales de *H. Boutet*. — *Chevalier*. — *Dillon*. — *Jundt*. — *Feyen-Perrin*. — *Guillemet*. — *Henri Pille*. — *Prêté Martial*. — *M. Lévy*. — *Maineent*. — *Moullion*. — *Lebourgeois*. — *Paul Robert*. — *Rivière*. — *de Sta*. — *Steinlen*. — *de Vuillefroy*. — *Willette*.

La *nouvelle* de M. Dubut de Laforest, qui reçoit des honneurs absolument uniques dans les annales de l'art, a été publiée, l'an dernier, par le FIGARO.

SONNET

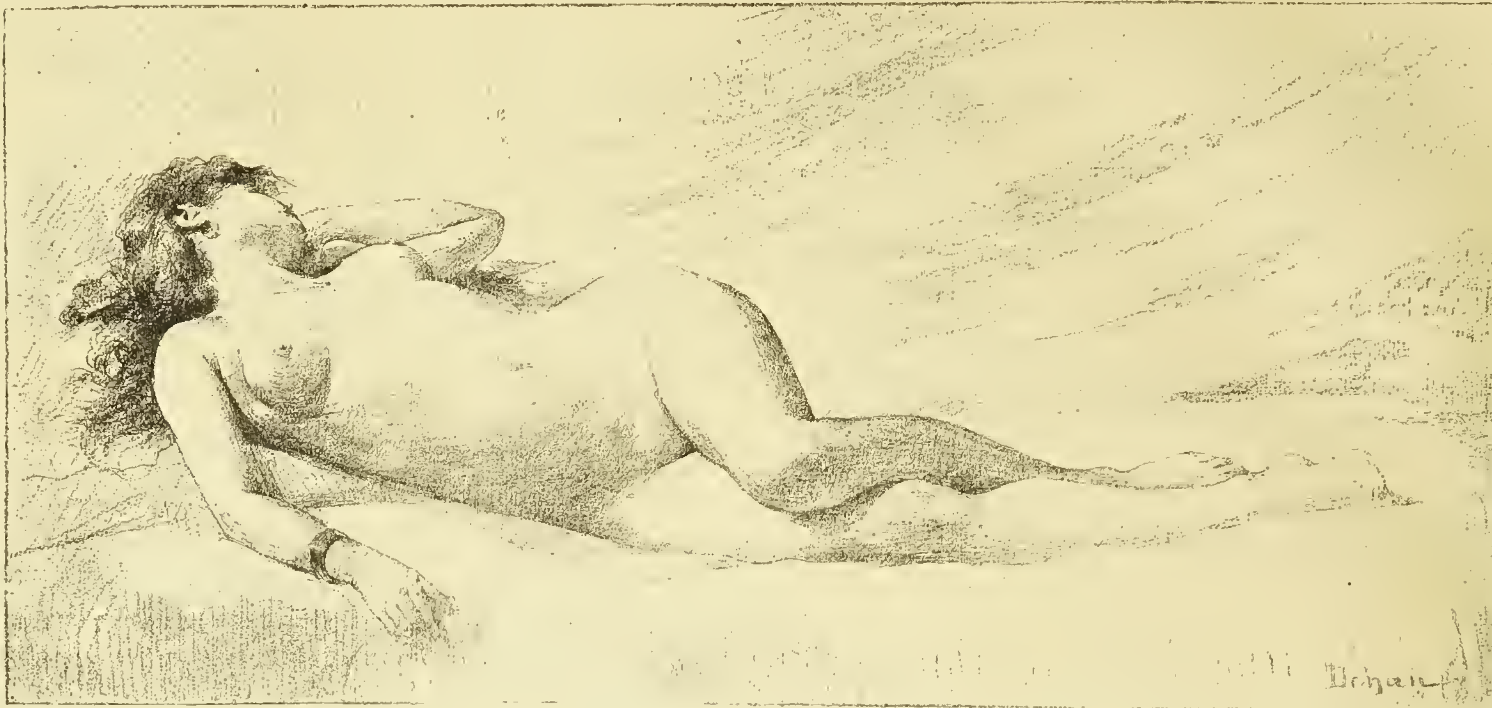
Sur les longs cheveux noirs de mon unique amie,
J'ai bien souvent rimé des vers harmonieux;
Les plus jolis tercets que je fis en ma vie,
Je les ai faits sur ses beaux yeux.

J'ai, sur sa lèvre rouge, où naquit ma folie,
Mis, entre deux baisers, bien des couplets joyeux;
J'ai fait des chants de doute et de mélancolie
Sur son esprit capricieux.

J'ai fait, sans les compter, aux heures de délire,
Des madrigaux musqués sur son charmant sourire
Tout à la fo s tendre et moqueur :

Mais quel brûlant sonnet, plein d'amoureuse ivresse,
Je ferais sur le cœur de ma belle maîtresse,
Si ma maîtresse avait un cœur!

FERNAND MAURY.



Femme couchée. — Etude par M. Gustave Denœu.

L'AMOUR
AU
COLLÈGE DE FRANCE

—

NOUVELLE SCIENTIFIQUE & IMMORALE

V

En amour, c'était encore pis.

Roger distinguait parmi les femmes, et dans la femme elle-même, deux êtres tout différents : la femelle qui fait des enfants, c'est-à-dire des petits, et la femme qui fait l'amour. Mais qui le fait avec son corps et avec son âme, charnellement et spirituellement, — spirituellement surtout, — il tenait beaucoup à ce dernier point.

Il ne suffisait pas à une femme, pour attirer son attention, d'être jeune et belle. C'était quelque chose, assurément, mais ce n'était pas tout. Il voulait qu'elle eût le goût, l'élégance, la vivacité d'esprit, assez de connaissances pour pouvoir parler d'autres choses que de sa toilette ou des ridicules de ses amies. En un mot, il voulait qu'elle eût...

... la grâce, plus belle encor que la beauté.

Pour lui, comme pour Balzac, qu'il faut toujours citer quand il s'agit des femmes, une *femme* était « une variété rare dans le genre humain ». Il n'allait point la chercher parmi « ces créatures vulgaires pour lesquelles la vie de l'âme, les bienfaits de l'éducation, les délicieux orages du cœur sont un paradis inaccessible ». Il n'y avait à ses yeux de femme que « celle qui peut inspirer de l'amour », d'existant que « la créature investie du sacerdoce de la pensée par une éducation privilégiée, et chez qui l'oisiveté a développé la puissance de l'imagination ». Enfin, il ne reconnaissait d'autre femme que « celle dont l'âme rêve, en amour, autant de jouissances intellectuelles que de plaisirs physiques ».

Il se fût peu soucié, je crois, de Vénus elle-même, cachée sous la bavolette d'une propreté douteuse et la jupe de laine grossière d'une jeune paysanne en sabots; mais il se fût avec empressement ruiné et damné, — si c'eût été encore à faire, hélas! — pour les beaux yeux malins d'une Ninon de Lenclos sexagénaire, toujours jeune et toujours charmante cependant, puisque l'esprit ne vieillit pas et ne lasse jamais.

Il n'était pas du tout de l'avis de Napoléon, répondant à Mme de Staël : « La première femme de France est celle qui a le plus d'enfants. » Il comprenait d'ailleurs très bien, sans l'approuver le moins du monde, la pensée intime qui avait dicté cette réplique. Etant donné le goût très prononcé du ci-devant général Buonaparte pour ces gigantesques omelettes dont les hommes sont les œufs et qu'on appelle des batailles, il était tout naturel qu'il s'inquiétât beaucoup de la production et de la reproduction de ces hommes dont il avait tant besoin et dont il faisait une si effrayante consommation. Qui veut la fin veut les moyens. Qui veut des soldats veut d'abord des hommes, c'est-à-dire des enfants, et doit, par conséquent, apprécier, encourager tout particulièrement ceux qui en fabriquent beaucoup. La phrase susdite, dans la bouche de l'illustre canonnier du siège de Toulon, paraissait donc à Roger très sensée et très logique, autant que le serait celle-ci dans la bouche d'une fermière à qui l'on demanderait quelle est la plus belle poule de sa basse-cour, et qui répondrait :

— « Celle qui pond le plus souvent. »

Quant à lui, Roger, qui n'était pas un grand homme, mais qui était tout simplement un homme, ce qui est bien différent et souvent même tout opposé, — lui, qui ne rêvait pas d'asseoir la paix européenne sur des millions de cadavres, et de noyer dans le sang les petites rancunes ridicules et les vaines distinctions de peuple à peuple, il ne tenait nullement à ce que ses maîtresses lui fissent des enfants bâtards ou adultérins. Si le cas se fût présenté, il en eût été vivement contrarié et se serait fâché tout rouge.

Mais en voilà assez, je pense, pour que mes lecteurs, et surtout mes lectrices, sachent à quel homme nous avons affaire. C'était une sorte de roué avec des raffinements spiritualistes qui le rendaient bien plus immoral et bien plus dangereux, et, malgré certains côtés passablement réalistes, un idéaliste forcené, puisqu'il idéalisait même la matière. En somme, un produit quintessencié assez curieux de la civilisation moderne, tout à la fois exquise et corruptrice, abaissant d'une main ce qu'elle élève de l'autre; un homme d'une espèce particulière, comme on devait en trouver pas mal à Athènes, au temps d'Alcibiade et de Platon.

VI

Roger s'étant imaginé que la cheminée fumait, s'habilla et sortit. Il déjeuna, au cercle, d'un beefsteack.

et en compagnie d'un de ses plus anciens camarades. Celui-ci lui ayant proposé d'aller faire ensemble une promenade au bois, Roger refusa.

— Mon cher, lui dit-il, je suis dans un de ces jours où l'on trouve tout insupportable et où l'on est soi-même assommant pour tout le monde. C'est dans ces moments-là qu'il est bon de rechercher la solitude, d'éviter la société des indifférents, et surtout celle des meilleurs amis. Je t'ennuierais, tu m'ennuierais et nous nous fâcherions. Or, comme je tiens à ton affection et que je ne veux pas que nous nous fâchions, je te quitte. L'amitié, pour être durable, doit être intermittente. On se revoit avec plus de plaisir quand on est resté un jour ou deux sans se voir. Demain ou après-demain, il fera soleil; ma maussaderie aura disparu et je serai un compagnon passable. Aujourd'hui, non. Donc à demain.

Puis il lui tendit la main et sortit. Arrivé dans la rue : « Que faire et où aller? » se dit-il en étirant les bras avec un geste désespéré. Un fiacre passait. Le cocher, qui était libre, croyant que Roger lui faisait un signe, s'arrêta devant le jeune homme et, séduit sans doute par la distinction avec laquelle ce client de rencontre portait son ulster, — un vêtement confortable mais disgracieux, — il poussa la complaisance et l'oubli de tous ses devoirs de cocher qui se respecte jusqu'à descendre de son siège et ouvrir la portière.

Roger monta dans la voiture, machinalement, sans songer à ce qu'il faisait.

— Où allons-nous? demanda l'automédon.

— Où vous voudrez, répondit le voyageur avec la plus parfaite indifférence.

Roger était trop bien mis et avait l'air trop comme il faut pour qu'on pût le confondre avec un rapin en train d'exécuter une charge. Le cocher, sans s'étonner outre mesure de cette réponse au moins étrange, remonta donc sur son siège, fouetta sa rosse et reprit tout doucement le chemin de la station, en prenant par le plus long, comme le bon La Fontaine, — et en général tous les grands poètes, — allant à l'Académie.

Après une heure de zig-zags à travers toutes sortes de rues, de ruelles et de boulevards, le fiacre et Roger arrivèrent, l'un cahotant l'autre, sur les quais, à la hauteur du Pont-Neuf. Le cocher, confiant dans la bonne mine de son voyageur et tout disposé à la transformer en mine argentifère à son usage, eût, sans doute, prolongé cette course vagabonde pendant trois ou quatre heures encore, si une pensée sinistre n'était venue troubler sa douce quiétude et déranger son agréable perspective de pourboires accumulés.

— Si c'était un fou, se dit-il, et si j'allais en être pour mes frais?

Une fois entrée dans son cerveau, cette pensée n'en sortit plus. Un homme qui monte comme cela en voiture, tout seul, sans savoir où il va, ce n'est évidemment pas naturel. Ce qu'il avait pris d'abord pour une simple excentricité commençait à lui paraître une véritable insanité d'esprit. Dix minutes après, le fiacre stoppait rue des Ecoles, non loin du musée de Cluny, où se trouvait la station à laquelle il appartenait.

— Nous sommes arrivés, dit le cocher en ouvrant la portière.

Roger, qui s'ennuyait de plus en plus à l'intérieur du véhicule et à qui il ne restait même plus la force de crier au cocher d'arrêter, — l'ennui n'étant autre chose qu'une extrême lassitude morale, — Roger fut très heureux de voir se terminer cette promenade fastidieuse et sortit son porte-monnaie avec empressement.

— C'est deux heures, dit le cocher d'un ton rogue, mais mal assuré dans son audace même, car il redoutait quelque contestation à propos d'un mensonge aussi impudent.

Roger lui mit cinq francs dans la main et s'éloigna sans demander son reste.

— Vive le Czar! vive Saint-Pétersbourg! vivent les Danicheff! s'écria l'automédon, dès qu'il eût retrouvé sa voix, paralysée par l'émotion, et croyant ainsi honorer le généreux étranger qu'il prenait au moins pour un prince russe.

Mais cette explosion d'enthousiasme fut perdue pour Roger, occupé à contempler un bâtiment de forme bizarre, dans lequel entraient furtivement quelques rares personnes.

VII

L'inscription traditionnelle : « Liberté, Egalité, Fraternité » lui apprit que le monument était public, et une affiche apposée à la porte que ce monument était le Collège de France. Il constata que les trois quarts des personnes qui entraient étaient des étrangers : Anglais et Américains, pour la plupart; des Anglais surtout. Le dernier quart se composait de provinciaux.

Cela ne l'étonna que médiocrement.

A Paris, tous les monuments publics, sans en excepter les musées, paraissent créés et mis au monde expressément pour les étrangers en rupture de frontières. Les Français, les Parisiens surtout, s'en occupent peu. Ils savent qu'il y a quelque part un Musée d'artillerie très curieux, un Musée de Cluny prodigieusement intéressant, une Sorbonne; ils ne savent au juste où cela se trouve, — à part cependant l'hôtel de Cluny, un peu plus populaire, à cause de son jardin, où l'on paraît cultiver les vieilles pierres, des quelques pans de murailles noircies qui, le soir, le font ressembler à un décor de mélodrame, et surtout de la fameuse ceinture de chasteté dont tous les hommes parlent sans l'avoir vue et que toutes les dames ont vue sans en parler; — mais quant à tous les autres musées ou hôtels historiques devenus publics, je maintiens mon dire : les naturels de Lutèce ne savent pas au juste où ça niche, mais ils savent que ça existe : ils en ont entendu parler, et comme ils n'ont pas la moindre envie d'y aller voir, cela suffit à leur bonheur. Combien de Parisiens ne sont jamais entrés au Louvre, ou qui, y étant allés une fois « pour voir » ou pour se mettre à l'abri pendant une averse, n'y sont pas retournés et ne se souvenaient même plus le lendemain de ce qu'ils y avaient vu.

Quant à la fameuse devise : « Liberté, Egalité, Fraternité », elle est publique, comme les monuments au fronton desquels elle s'étale. Mais elle n'est là que pour la forme et pour l'œil. Au fond, on se sert peu chez nous de toutes ces choses-là. Le Français, toujours fier quand il apperçoit la colonne, jette en passant un regard sur le monument et l'inscription; puis, songeant aux immortels principes et aux glorieuses conquêtes de 89, s'en va satisfait, sans en demander davantage.

Roger, ne sachant que faire, résolut, pour tuer le temps, d'assister à un cours quelconque, et d'utiliser ainsi le hasard qui le mettait inopinément face à face avec un « collège ». L'affiche, qu'il consulta, lui donna le choix entre :

Un cours d'histoire du droit privé pendant la période gallo-franque, du cinquième au dixième siècle;

Une histoire des empereurs du premier siècle de notre ère;

Un cours sur la liberté du travail;

Des leçons de philologie égyptienne et assyrienne;

Des cours de langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, persane, turque, chinoise, tartare, mandchoue, sanscrite, etc., etc. En un mot, de toutes les langues passées, présentes et futures, et même de quelques autres.

Enfin, un cours sur les idées des philosophes grecs relativement à l'âme des animaux.

Roger qui, en matière de droit et de chicane, avait une précieuse ignorance et tenait à la conserver; qui se sentait peu de goût pour les empereurs, bien qu'en somme il préférât les plus éloignés comme étant moins

dangereux; qui, en fait de liberté, appréciait surtout celle de ne rien faire, Roger se dit qu'un homme vivant dans le monde, à Paris, au dix-neuvième siècle, est exposé à rencontrer beaucoup plus de bêtes que de gens sachant le grec, le chinois, le sanscrit, etc., et qu'il est bon de savoir à quoi s'en tenir sur la nature des êtres qui nous entourent.

En conséquence. il entra dans la salle où l'on exposait les idées des Grecs sur les animaux.

VIII

Le professeur, qui ressemblait beaucoup au portrait du cardinal de Richelieu, avait une physionomie fine et spirituelle, et son langage ne démentait point sa physionomie. Il faisait son cours d'une façon légère et railleuse, n'épargnant point les gens dont il parlait et ayant l'air de prendre assez peu au sérieux ceux à qui il parlait et le sujet même dont il s'occupait.

Lorsque Roger entra, le maître était en train d'analyser les théories d'un certain Anaximandre, élève de Thalès de Milet, lequel Anaximandre avait poussé la précipitation jusqu'à vivre aux environs de l'an 611 avant l'ère chrétienne, et avait profité de cette avance sur les savants modernes pour émettre, relativement aux animaux et à leur nature, des idées singulières.

Le professeur ayant cité une de ces idées, probablement un peu plus saugrenue que les autres, un chien qui écoutait à la porte jugea convenable de protester, par un aboiement prolongé, contre la manière dont les hommes parlaient des bêtes. Le professeur s'arrêta court et dit :

— Je ne comprends pas comment on laisse pénétrer des animaux ici ?

Roger fut tenté de répondre que les animaux étant sur l'affiche avaient bien le droit d'être dans la salle, et qu'il était tout naturel qu'ils cherchassent à s'éclairer sur cette question, si importante, si palpitante pour eux : avaient-ils une âme, oui ou non? Mais Roger se mordit la langue et fit bien. Quant à l'indiscret interrupteur, l'appariteur fut chargé de le reconduire, ce qu'il fit avec grand renfort d'injures et de coups de pied, à en juger du moins par les hurlements du malheureux caniche, qu'un trop vif désir de s'instruire avait mis dans cette fâcheuse position, et auquel on prouvait ainsi que, s'il est permis à un chien de regarder un évêque, il lui est interdit de contredire un philosophe.

Ce léger incident terminé, le professeur reprit le cours de ses savantes divagations. Il établit clairement et indubitablement, toujours d'après Anaximandre, que les animaux n'avaient été envoyés sur la terre avant l'homme que pour en rendre le séjour possible à celui-ci, assez peu favorisé au point de vue physique.

« Personne n'ignore, en effet, ajouta-t-il, que le castor n'a été créé que pour faire des chapeaux; l'éléphant, des fausses dents; la baleine, des corsets et des parapluies. Et tout le monde sait que le bœuf n'a d'autre but et d'autre utilité ici-bas que de transformer l'herbe coriace et indigeste des prairies, que ne pourrait supporter le débile estomac de l'homme, en beefsteacks, en entrecôtes et en rosbeefs, — voire même en viande de cheval ou de vache enragée, pour l'usage spécial des habitués de restaurants à vingt-deux sous. »

Roger, oubliant l'importance que donnait à l'homme, dans la création, cette façon légèrement hautaine et impertinente de considérer les animaux, et qui sentait déjà le beefsteack du matin lui peser sur l'estomac, trouva fort mauvais qu'on lui rappelât ainsi, à brûle-pourpoint, que ce beefsteack n'était que du foin mâché, remâché et digéré dans les trois ou quatre estomacs successifs d'un ruminant quelconque. Aussi se préparait-il à sortir, tout à fait écœuré, lorsque son regard, en cherchant la porte, rencontra une jeune femme, mise fort élégamment, et que semblait intéresser au plus haut point les rêveries grecques du vieil Anaximandre.

IX

Cette femme avait la beauté qui attire le regard et, chose plus rare, le charme qui le retient. Les yeux de Roger, dès qu'ils se furent arrêtés sur elle, ne s'en détournèrent plus. Le contraste des bas-bleus qui l'entouraient, guenons vieilles, ridicules, laides, malpropres et grimaçantes, collection riche à faire pâlir celle du *Museum*, rendait encore plus séduisante cette fraîche et sympathique physionomie.

Roger l'examinait avec d'autant plus d'attention qu'il lui semblait avoir déjà vu quelque part ces grands yeux vifs et malins, cette petite bouche spirituellement voluptueuse, ces dents blanches et bien rangées qu'un fin sourire montrait quelquefois. Evidemment il avait rencontré cette charmante personne, faite pour la douce philosophie de l'amour beaucoup plus que pour l'aride et stérile amour de la philosophie. Il croyait même avoir jadis beaucoup connu quelqu'un qui était elle, et qui, cependant, n'était pas elle. Il l'aurait juré ; mais où, quand l'avait-il rencontrée et connue ? Etait-ce dans une de ses existences antérieures ou dans ses rêves d'adolescent ? Là était le *hic*. A coup sûr, ce n'était point au Collège de France, où il venait pour la première fois.

— Que diable fait-elle dans cette galère ! se dit Roger, ne comprenant pas comment d'aussi jolis yeux et d'aussi mignonnes oreilles pouvaient se résigner à regarder et à écouter d'aussi vilaines choses.

Point n'est besoin de vous dire que Roger n'entendit pas un mot du reste de la leçon, qu'il suivit désormais sur le visage de l'inconnue, subissant involontairement le contre-coup de ses impressions, fronçant le sourcil avec elle et souriant quand il la voyait sourire.

A la sortie, il se précipita sur les traces de la dame et la « fila » avec une obstination remarquable, bientôt remarquée par celle qui en était l'objet.

Elle s'en aperçut d'autant plus aisément que Roger, en homme habile autant qu'épris, ne se contenta point de marcher derrière elle comme le font communément les don Juan de rencontre. Procédé vulgaire, dont il serait trop long d'exposer les nombreux inconvénients.

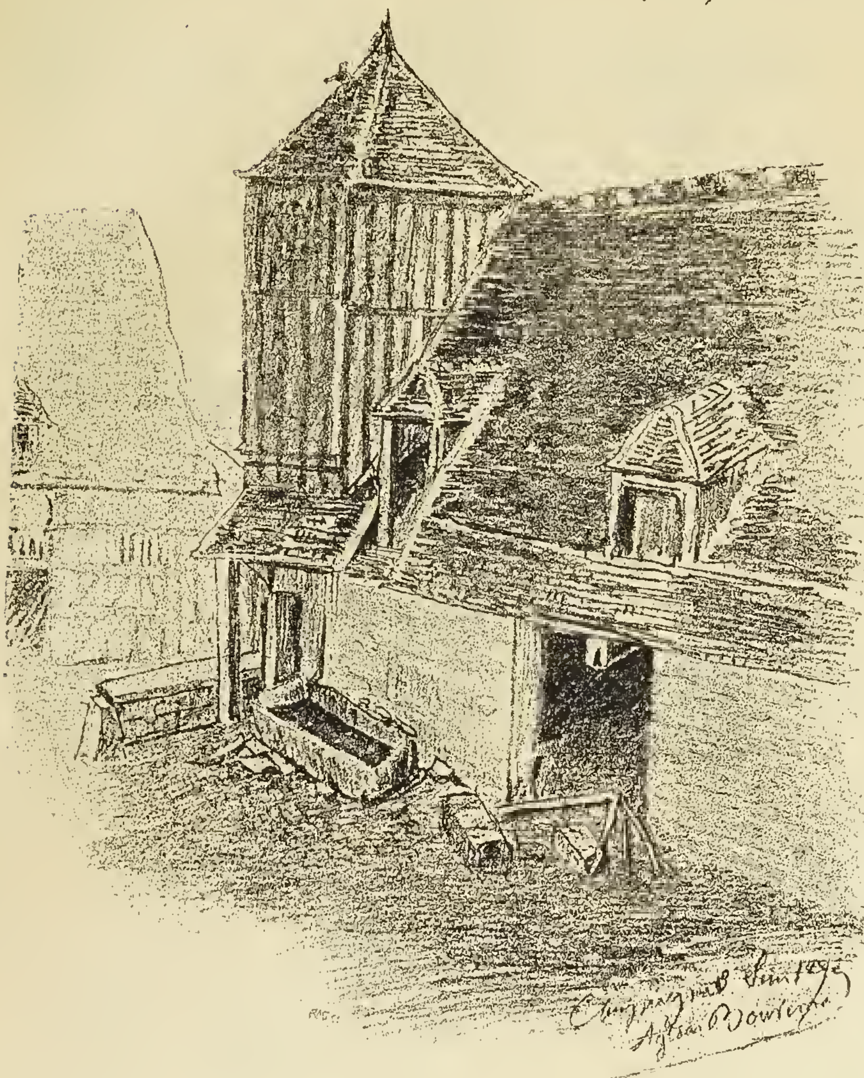
HUGUES DESCHAMPS.

(*A suivre*).



Le Pigeonnier démoli.

A mon ami Aglaüs Bouvenne.



Te souvient-il du pigeonnier,
Dressant sa pointe sur la berge,
Qu'en notre voyage dernier
Tu crayonnas dans une auberge ?

Émergeant du toit anguleux
Vois-tu sa silhouette grise
Traçant sur le ciel aux tons bleus
Son doux profil de vieille église ?..

Certes, il ne pouvait cacher
Le pigeonnier, ses origines :
Jeune, il tremblait – étant clocher
Sur ses ais quand sonnaient Matines ;

Il connut les parfums d'encens,
Les lueurs tremblantes des cierges ;
Il vit baptiser des enfants,
Il vit se marier des vierges.

Il entendit longtemps chanter
Gros chantres et frêles nonnettes,
Avant que vinssent le hanter
Les pigeons et les pigeonnettes

Mais un jour, il ne sut pourquoi
– Bien qu'il faillit crouler de honte
On pilla l'église, – et, ma foi
On porta la cloche à la fonte

Sur l'édifice abandonné
Battu des vents, muet et vide
Il resta long-temps condamné
A l'inutilité stupide.

Puis survint monsieur Tel ou Tel,
Fort adroit en son industrie,
Qui du couvent fit un hôtel
Et de l'église une écurie ;

Le comble devint un grenier,
Dans le choeur on mit du fourrage,
Le clocher fut un pigeonnier
Et se trouva bien du partage ;

Il aimait le bruit caressant
Que les pigeons, avec leurs ailes,
Faisaient le soir en se fixant
Pour s'endormir sur ses poutrelles ;

Écoutant leur babil joyeux
Saluer l'aube matinière
Il croyait ouïr – pauvre vieux –
L'écho lointain d'une prière.

Transformer, c'est peu pour l'oubli ;
Détruire plaît aux mains humaines
– Le pigeonnier est démoli...
Depuis des mois et des semaines,

On remplaça toit et clocher
– La chose est lucrative et sage –
Par quelques chambres à coucher
Pour les voyageurs de passage.

Si bien qu'aujourd'hui, m'éveillant
Dès l'aurore, en parfait touriste,
J'ai failli pleurer en voyant
Un toit d'ardoises, froid et triste –

Où fut jadis le pigeonnier,
Dressant sa pointe sur la berge,
Qu'en notre voyage dernier
Tu crayonnas dans cette auberge.

Alexis Martin.

Compiègne, 19 Février 1882.

A TRAVERS L'ART

EXPOSITIONS. — VITRINES. — ATELIERS.

L'Exposition du cercle de la rue Volney ne brille pas, cette année, d'un bien grand éclat; nous devons même dire qu'elle est tout à fait insuffisante et bien au-dessous de celles qui l'ont précédée.

Les noms connus et aimés du public ne suffisent pas à fournir une bonne Exposition, si la qualité des œuvres exposées fait défaut; et, c'est là, malheureusement, le cas, pénible, du reste, à constater, mais qu'il est impossible de ne pas signaler, cette fois, d'une façon particulière.

Est-ce, par exemple, le portrait d'enfant qu'expose M. Paul Baudry qui nous fera revenir sur cette opinion? Ah! nous voudrions bien que cette toile fût signée d'un nom inconnu; on ne lui marchanderait, certes pas, la critique; on ne manquerait pas de dire que le dessin n'est pas suffisant et la couleur vraiment déplorable. Ne dirait-on pas aussi que ce « *portrait de M L. L...* » de M. Henner est plutôt fait avec de l'ivoire, comme modèle, que de la chair, s'il était signé d'un « Tartempion » quelconque? Celui du *général M..*, de M. Delaunay ne prête-t-il pas aussi beaucoup à la critique? Même le *Portrait de M. le comte de R...* de M. Carolus Duran n'a pas les qualités brillantes ordinaires à cet artiste.

En laissant de côté les « grands noms » ne voyons-nous pas les mêmes observations à faire? Est-ce que *Le pont des Arts* de M. Béraud, n'est pas un joli morceau de « chic? » MM. Eug. Feyen, Monginot, etc., etc., n'ont-ils pas des envois inférieurs à eux-mêmes? et beaucoup, beaucoup, dans le même cas; la chose n'est pas contestable.

Il serait injuste, par exemple, de ne pas remarquer l'*Herbage* de M. Vuillefroy, de même que *Une ville morte* de M. Cazin, d'un effet puissant, plus un ciel très remarquable. La « *Femme à l'éventail* de M. Wencker, attire aussi l'attention parce qu'elle est fort bien enlevée sans manières, et, d'une belle couleur. Une *Etude à Sainte-Marguerite-sur-Mer*, de M. Roll, vaut mieux que ses tableaux; au lieu de faire brutal, cette fois il a fait vigoureux. M. Adrien Moreau a envoyé une petite toile charmante: *Rêverie;* c'est de l'art aimable; ici, il devient presque consolant. M. Lerolle s'est trompé, sa toile « *Sur la falaise* » est d'une lourdeur à laquelle il ne nous habitue pas, heureusement pour lui et pour nous. M. Louis Deschamps nous montre que, avec peu de choses: *Seuls*, on peut donner toutes ses qualités; car nous retrouvons dans sa toile la facture souple et délicate qui sied si bien à son genre de talent, signalons aussi le *Portrait de M. A. de N...*, de M. Alfred Lenglet qui mérite qu'on s'y arrête.

Arrêtons-nous aussi... Mais pas sans avoir dit que nous aurions bien voulu constater l'infériorité de la quantité, puisqu'on nous obligeait à subir celle de la qualité. Vraiment il y a une débauche de « navets » un peu trop accentuée. Toutes les petites « machines » qui font nombre à cette exposition n'ont avec l'art qu'un rapport tellement indirect que le cercle devrait bien nous en priver une autre fois. — En un mot, au point de vue artistique, cette exposition est ratée; et nous avons bien peur qu'à l'avenir on en arrive à compromettre un peu les autres par le côté mondain qui devient absorbant au détriment de l'art pur et simple. On le prouve par le rapport à établir entre les œuvres exposées et le public qui vient les voir; car on y vient beaucoup, parce que c'est « bien porté ». Ayant peu à nous occuper des toiles il n'était pas inutile de s'intéresser aux visiteurs; il y a vraiment — et c'est bien loin d'être un reproche — beaucoup de femmes charmantes et de petits jeunes gens venus là comme on va aux « premières » ou aux courses pour « y être ». La pièce et les tableaux sont choses secondaires; ce qui, hélas! n'empêche pas qu'on en parle, et qu'on ait l'air de s'y connaître. On y juge les tableaux plus facilement que les toilettes. En trois adjectifs et un quart de cercle indiqué par une petite main gantée la chose est classée avec autant d'autorité qu'elle le serait par .... un membre de l'Institut. Les artistes, n'étant plus des vilains et allant beaucoup dans le monde et plus encore dans le demi, y ont semé quantité de termes d'atelier dont s'est emparé ce public de « premières » et dont il se sert sans à propos et sans économie, du reste, mais en échange avec beaucoup d'aisance pour établir des succès faciles et complimenter avec des phrases de connaisseurs.

Tout cela, en somme, serait charmant si la question d'art n'y était pas par trop intéressée; et puisque l'art suit la « mode », la mode veut, à son tour, suivre l'art et le conseiller. — Echange de bons procédés, mais non de bons résultats.

Nous ne le retrouvons pas ce public, ni ce même art, à l'Exposition des œuvres du peintre Henri Lehmann, au quai Malaquais. On n'en est pas consolé, du reste, mais plutôt frappé de la pauvreté de l'œuvre en comparaison de la situation officielle (membre de l'Institut et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts) à laquelle était arrivé Lehmann. — C'est à voir, vraiment — pas une œuvre ne s'impose par des qualités élevées — une série intéressante d'études de « nu » nous montre bien que Lehmann possédait un dessin savant et solide. Mais, est-ce là tout — eh bien ! c'était tout, en effet; car dans aucune de ses compositions, dans aucun de ses portraits on ne trouve « l'âme » d'un artiste. L'imagination, l'originalité, le sentiment, le sens artistique sont à chercher. On aura beau faire et beau dire, il n'y a rien autre chose que des têtes bien « d'ensemble », et des torses, des bras, des jambes dont le dessin est correct. Son portrait seul laisse un point lumineux dans cette note grise.

Un Amateur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Il y a des gens dont l'imagination, constamment tournée vers l'idéal, met de la poésie dans tout ce qu'ils font. Il y a des hommes poètes malgré tout, malgré eux-mêmes, qui font de la poésie en musique, en peinture, en sculpture et même en cultivant des roses, sans écrire jamais un seul vers. De même, il y a de charmants esprits qui font avec des vers mille choses agréables, mais qui n'ont rien de commun avec la poésie. Ces délicats (car ce sont des délicats), qui n'écriraient pas une ligne en prose vulgaire, me rappellent les artistes verriers, qui, avec un brin de verre filé, font de coquets et fragiles objets, imitations de vases, de coupes, d'animaux, de statuettes, qui n'ont rien de commun avec l'art de l'orfèvre ou du statuaire.

Au nombre de ces délicats, je rangerai volontiers M. Henri Closset, qui vient de publier les *Miscellanées* (1), élégante plaquette contenant, entre autres jolies choses, deux monologues: « Un Mariage au treizième » et « Après Minuit », agréables à dire, le soir, dans un salon.

De M. Charles Dauphin, nous avons reçu: *Les Ricanements de l'Amour et de l'Ennui* (2); voilà, certes, un titre qui eût convenu à M. Rollinat, ce vaillant Petit-Poucet qui vient de chausser les bottes de sept lieues de l'ogre Baudelaire pour le suivre dans la voie de la poésie macabre. Ces *Ricanements* contiennent plus d'une œuvre très originale que signerait un vrai poète. Je citerai: « Mon premier cheveu blanc », « Le Mendiant d'amour », deux chansons bien venues; « Au Soleil », imitation de la « Ballade à la Lune », de Musset; un sonnet, « les Bonheurs », et enfin: « Doute », superbe pièce dont je veux citer les derniers vers:

Avec moi pour mourir. — J'ai mis dans la balance
Les raisons des penseurs, croyance par croyance.
J'ai consulté les cieux, les vivants et les morts,
Les sages et les fous, ceux qui jettent les sorts.
Rien ne m'a satisfait, aussi je doute encore
Si je cours au néant ou vers une autre aurore.

Joseph Edmond.

(1) Les *Miscellanées*, 1 vol., 2 fr. — Paris, Michaud, éditeur, 14, rue de Grammont.
(2) Grenoble. — Allier, imprimeur libraire.

Deuxième Année | N° 4 | Paris. — Mars 1883

L'ART MODERNE

Direction littéraire : Henri SECOND — *Direction artistique :* Henri BOUTET

SOMMAIRE



3 _ *Sur la berge.* — Dessin d'après nature, de A. Lepère.

PARIS-CAPITALE



APITALE, oui, capitale du monde ! telle est la qualification qui convient à Paris.

Cela a été dit si souvent que cela est devenu presque un lieu commun. Et, notez en passant que, si tous ceux qui le pensent ne le disent pas, la plupart de ceux qui ne le disent pas le pensent.

Paris, affirmait Henri III, est la tête de la France. C'est une tête que la Révolution n'a pas coupée, et que toutes les révolutions, les contre-révolutions respecteront, bon gré mal gré.

Cette ville privilégiée est l'aimant qui attire invinciblement toutes les supériorités, intellectuelles ou autres ; le pôle vers lequel se tournent toutes les intelligences. Non seulement Paris attire, mais il retient. Qui ne l'a jamais vu veut le voir. Qui l'a vu le quitte avec peine, y revient avec enthousiasme et ne l'oublie jamais.

⁂

Sous le rapport de la vie artistique et intellectuelle, la prééminence, la supériorité de Paris est incontestable et incontestée. Aucune des grandes capitales de l'Europe n'a jamais songé à lutter avec lui sur ce terrain.

Paris est, pour les esprits faibles et maladifs, ce que Nice et les îles d'Hyères sont pour les poitrines délicates. Il soulage, s'il ne guérit pas toujours, la phthisie intellectuelle. Les gens d'esprit y ont plus d'esprit, un esprit de meilleur aloi; et les imbéciles y sont moins bêtes.

Par le temps qui court, c'est bien déjà quelque chose.

⁂

Mais ce n'est point la seule supériorité de Paris. Chose merveilleuse et admirable : ce cerveau est aussi un cœur, cette intelligence a des entrailles. Paris est non seulement un esprit, mais une âme. Et une âme toujours ouverte, ouverte à tous, dans laquelle toute pensée noble et généreuse trouve un écho.

Cette ville bizarre, universelle, unique, où aucun trait d'esprit n'est perdu, est également sensible à la beauté plastique et à la beauté morale. Elle applaudit avec le même enthousiasme un bon mot et une belle action. Elle est la démonstration vivante et triomphante de l'axiome : l'esprit est le chemin du cœur. Elle est compatissante pour tous, parce qu'elle comprend tout.

Elle a des apothéoses pour toutes les gloires, des couronnes pour tous les talents, des satisfactions pour tous les appétits, des baumes pour toutes les plaies. Elle verse des flots de lumière sur le génie et ouvre des abîmes d'ombre à l'impuissance et à l'incapacité. Elle accueille toutes les misères, elle pardonne toutes les fautes. Elle fait plus, elle fait mieux que les pardonner : elle les oublie. De toutes les formes du pardon et de la clémence, l'oubli est la plus complète, la plus généreuse.

C'est pourquoi cette ville est également chère aux supériorités et aux médiocrités, aux puissants et aux humbles, à la vertu et au vice, aux millionnaires et aux misérables.

⁂

Paris a ceci de particulier que chacun peut y trouver ce qu'il y cherche, et même davantage. C'est un admirable piédestal pour le génie et le talent; une arène, un champ de bataille pour l'homme actif et l'ambitieux ; un spectacle souvent intéressant, parfois sublime, toujours curieux pour le penseur et le philosophe; un désert pour le rêveur ou pour celui qui, saignant de quelque blessure secrète, cherche la solitude pour y pleurer, pour y souffrir, pour y mourir en paix.

La solitude !... Elle n'est pas dans les forêts ondulant sur le granit des sommets inaccessibles comme une sombre et puissante chevelure sur les épaules de marbre d'une déesse. La solitude n'est qu'à Paris, sous les toits, entre les quatre murailles froides et nues d'une mansarde. Chateaubriand l'a dit : « Il n'y a pas de désert qui vaille une grande ville. » Or, Paris est grand entre toutes les grandes villes.

Enfin, suivant la belle et mélancolique pensée de Mme de Staël, Paris est la ville où l'on peut le plus aisément se passer du bonheur. Aussi est-elle le refuge des infortunés de toute sorte qui mettent en elle leur dernière espérance, la seule qui ne soit point trompée.

⁂

Il convient de remarquer la facilité avec laquelle tous les hommes s'acclimatent, moralement parlant, à Paris, et arrivent à préférer cette ville à leur pays natal, quels que soient d'ailleurs ses charmes et l'amour qu'ils ont pour lui.

Par exemple, les montagnards et les riverains de la mer devraient être, par nature, complètement antipathiques à Paris. Ils n'y retrouvent ni l'air pur, ni le soleil éclatant, ni le ciel sans nuages, ni les cimes majestueuses couvertes de neiges éternelles, ni les horizons immenses et lumineux au milieu desquels ils sont nés et où ils ont passé ce printemps de la vie qu'on appelle la jeunesse. Et cependant ils aiment, ils adorent la grande ville, et, au sein des forêts maternelles, sur les grèves natales, ils se prennent à regretter les arbres chétifs et le macadam puant des boulevards.

Paris est comme une seconde patrie pour ces exilés, parce qu'il est à la fois un sommet et une mer : montagne de lumière, océan d'âmes et d'intelligences.

⁂

Certainement, parmi ceux qui habitent Paris, il en est beaucoup, hélas! qui souffrent. Mais plus ils souffrent, plus ils aiment cette ville, moins ils songent à la quitter.

Ils aiment Paris comme on aime une maîtresse volontaire, coquette et cruelle, mais charmante et irrésistible, qui nous torture et nous trahit, et que l'on maudit, mais que l'on adore, et loin de laquelle on ne peut pas vivre.

C'est un amour rempli de larmes et de rage, d'autant plus grand, d'autant plus fort, qu'il est malheureux ; un amour dont les racines sont entrées si pro-

fondément dans le cœur qu'on ne saurait, sans briser celui-ci, essayer de l'en arracher ; un de ces amours dont on peut fort bien mourir, mais dont on ne guérit jamais, dont on ne veut jamais guérir.

***

Paris, dit-on, ne s'est pas bâti en un jour ; il faudrait une éternité pour le détruire.

Son histoire offre une étrange particularité. S'il est difficile d'entrer en ennemi dans cette ville, il est impossible d'en sortir autrement qu'en ami. Paris a toujours rapidement conquis ceux qui étaient venus pour le conquérir. Les plus farouches moralistes, les adversaires les plus irréconciliables, dès qu'ils ont mis le pied sur le pavé de Lutèce, sont autant de Carthaginois dans les délices de Capoue, autant de Renauds dans les jardins d'Armide.

Paris serait, du soir au lendemain, dépeuplé de tous ses habitants ; on y transporterait n'importe quelle peuplade sauvage : Paris resterait toujours Paris, et le sauvage deviendrait bientôt un Parisien. Partout ailleurs, ce sont les hommes qui font la ville ; ici, c'est la ville qui fait les hommes.

Disons plus encore. On démolirait Paris de fond en comble ; on raserait les monuments publics, les musées, les bibliothèques, les théâtres : Paris serait capable de repousser spontanément.

L'esprit, le talent, le génie même y sont indépendants des hommes et des choses. Tout cela est dans l'air, à l'état d'exhalaisons, et sort de ce terrain crayeux, comme la fièvre des marais Pontins. Il n'y a pas de préservatif qui tienne, pas de tempérament qui résiste. Tant mieux, — ou tant pis, — pour celui qui passe.

***

On a dit beaucoup de bien de Paris, on en a dit aussi beaucoup de mal. Ce n'est pas assez d'un côté, et c'est trop de l'autre.

Un grand poète, Auguste Barbier, dans d'admirables vers que tout le monde connaît, appelle Paris une « cuve », et lui décoche, en passant, d'assez dures vérités. Cette comparaison m'en suggère une autre, par laquelle je terminerai cette incomplète esquisse, œuvre d'une plume légère qui, un instant, s'est posée audacieusement sur Paris, comme une mouche sur les tours de Notre-Dame.

Avez-vous voyagé dans un pays de vignobles ? Etes-vous entré dans un cellier au temps des vendanges ? Si oui, vous avez vu ces énormes cuves en bois ou en ciment, où fermente et bouillonne la récolte de toute une année, avec ce bruit sourd et continu auquel le vigneron prête une oreille attentive.

Sans doute, il se dégage de ces cuves une forte et pénétrante odeur qui saisit à la gorge et trouble le cerveau, un gaz méphitique capable d'asphyxier l'ignorant, le maladroit ou l'imprudent qui reste trop longtemps penché sur le récipient où s'effectue cette utile, cette indispensable opération.

Sans doute, il y a là bien des impuretés, bien des raisins verts, aigres, desséchés ou pourris, bien des insectes nuisibles ou dégoûtants ; mais tout cela s'en va avec l'écume, et il reste une liqueur délicieuse, une boisson généreuse qui réjouit l'âme et fortifie le corps, qui donne à la jeunesse de l'énergie et en rend à la vieillesse, un vin qui enivre quelquefois, mais qui n'empoisonne jamais.

Eh bien ! Paris est la cuve immense où fermente et bouillonne la vendange de l'humanité. Certes, il s'y trouve bien des scories ; il s'y passe bien des choses mystérieuses, terribles, horribles, infâmes. Cela brûle, cela écume, cela salit, cela gronde, cela menace, cela rugit, cela épouvante, cela étouffe ; mais ce qui, en définitive, sort et résulte de tout cela : c'est l'élixir de vie, c'est le génie, c'est l'esprit, c'est l'amour, c'est le beau sous toutes ses formes.

En résumé, Paris, cette « cuve », est l'éternelle fontaine de Jouvence où, depuis des siècles, la vieille Europe vient se retremper ; c'est l'intarissable source de science et de poésie à laquelle l'humanité se désaltère.

Paris, c'est la capitale du monde.

Le Loup blanc.

LE LENDEMAIN DES RÊVES

Je m'étais oublié dans les bras d'un beau rêve,
Ce soir-là, vous m'aviez éveillé brusquement,
Et comme le dormeur lorsque la nuit s'achève,
J'avais vu mon bonheur s'enfuir en un moment.

Après avoir erré des heures dans la rue,
Au hasard, comme un fou, sans entendre et sans voir,
Cherchant à ressaisir l'ivresse disparue,
J'étais rentré chez moi, presque sans le savoir.

Qu'était-il arrivé? Quelles mains criminelles
Avaient rompu le fil par Dieu même lié?
Qui donc à notre rêve avait coupé les ailes?
Je ne le savais pas, j'avais tout oublié!

Ainsi que sur la mer les bruits de la tempête
Etouffent dans la nuit les cris des matelots,
La voix du désespoir seule emplissait ma tête
L'Océan des douleurs noyait tout dans ses flots.

Je savais seulement qu'une souffrance amère
Me labourait le sein de ses ongles brûlants,
Que je venais de perdre une belle chimère
Et que je me traînais sur mes genoux tremblants.

Mais je vis une lettre où vos jolis doigts roses
Avaient naguère écrit trois mots: trois mots divins :
« Je t'aime! », ces trois mots qui disent tant de choses...
Alors je compris ma souffrance et me souvins.

Je me souvins des jours de mensonge et de fièvres
Où parce que j'aimais, je me croyais aimé ;
Où d'un regard humide et d'un mot de vos lèvres,
Vous promettiez un ciel que vous m'avez fermé.

Nous nous étions juré d'éternelles tendresses :
L'un à l'autre à présent nous étions étrangers ;
Et je me souvenais des anciennes caresses,
Des baisers, des serments dans la nuit échangés.

Tout était bien fini, notre amour était morte. .,
Sans écouter la voix du passé suppliant
Vous m'aviez à jamais défendu votre porte
Et détruit tout cela, d'un geste, en souriant.

En songeant au défunt qu'on murait sous la pierre,
Je sentis dans mon sein mon cœur se déchirer ;
Des larmes tout à coup vinrent à ma paupière
Et, le front dans mes mains, je me mis à pleurer !

— Ce doit être bien laid, dis-je, un homme qui pleure,
Et, pour m'en assurer, je saisis mon miroir :
Je n'ai jamais été hideux comme à cette heure,
Et vous auriez bien ri si vous m'aviez pu voir.

C'était affreux, c'était grotesque, c'était bête!
Pitre, sur les tréteaux j'aurais eu du succès,
Et jamais Coquelin ne s'est fait cette tête
Pour jouer les valets pleurnichards au Français.

Les larmes, sur ma peau, laissaient de larges taches,
Sortant comme à regret et coulant lentement,
Aux rides s'arrêtaient, s'accrochaient aux moustaches,
Glissaient sous le menton et tombaient lourdement....

Et tombant lourdement en cet instant suprême
Sur le papier qui les buvait d'un air moqueur,
Effaçaient tristement ces mots charmants : « Je t'aime ! »
Déjà depuis longtemps effacés de ton cœur !

* * *

— Vous voyez, je plaisante et ris de mes alarmes,
Et je ne me prends pas moi-même au sérieux;
Il ne faudrait pourtant pas trop railler nos larmes,
Elles ont tant de peine à sortir de nos yeux!

Et je ne pleurais pas, pauvre amant égoïste,
Seulement mon amour méconnu, méprisé;
Non, je pleurais encor mon avenir d'artiste,
Mon rêve profané, mon idéal brisé!

Fou qui met son destin dans les mains d'une femme
Pour un baiser menteur, pour un baiser vendu!
Ma muse c'était vous, vous emportiez mon âme,
Hélas! en vous perdant j'avais donc tout perdu!

J'avais le vide au cœur et la nuit dans la tête,
J'avais rêvé la gloire et j'avais blasphémé :
Hélas! s'il faut aimer pour devenir poète,
Pour être un grand poète il faudrait être aimé!

Je n'étais pas aimé, je ne devais point l'être,
Et, malgré mes efforts, je sentais désormais
Que j'étais un élève indigne d'un tel maître,
Et que sur moi l'amour ne descendrait jamais!

Et j'ai si bien compris, en ce jour de détresse,
Qu'il fallait pour toujours quitter le Paradis,
Que j'ai brûlé les dieux de ma folle jeunesse
Et puis brisé ma lyre en un De Profondis!

— Comme sur une tombe, à la fin de l'automne,
Où nul oiseau ne vient redire ses doux chants,
Où gémissent la pluie et le vent monotone
Qui dessèche la feuille et qui jaunit les champs,

On jette des fleurs sans parfum, de couleur sombre
Et que flétrit déjà le souffle des hivers :
J'ai, sur notre amour mort qui va dormir dans l'ombre,
Avec mes premiers pleurs, jeté mes derniers vers!

Fernand Maury.

EN REVENANT DE LA NOCE

—

CHANSON

Oui, je l'attends
Celui que j'aime
Que mon cœur aime.
Oui, je l'attends
Celui que j'aime
Depuis longtemps.

I

En revenant d'la noce, j'étais bien fatiguée
Au bord d'une fontaine, je me suis reposée.

Il était trois heures du matin. Seule, ivre comme une grive sortant des vignes, Louisette sortait de chez Baratte, le refuge des noctambules. Toute la bande des noceurs et noceuses s'était dispersée et ne sachant comment, elle venait d'arriver sur la petite place, en face le Théâtre-Français, très loin des Halles.

Elle s'affala presque inerte sur un banc près de la fontaine Wallace.

II

La fraîcheur tombait sur son corsage très décolleté, aussi Louisette se dégrisait peu à peu. Presque sans bruit, le jet d'eau de la wallace coulait éclaboussant les jambes des Grâces métalliques qui surmontaient la fontaine. Elle s'approcha et prenant entre ses deux mains l'eau fraîche elle s'en aspergea longuement le visage. L'eau emporta les épices des écrevisses croquées par Louisette et toutes les éclaboussures tombées sur sa robe bleu gendarme. Son mouchoir s'était égaré dans la débandade du restaurant et, presque en se cachant, elle essuya ses petites lèvres à une feuille que le vent lui apporta. Un titi passait et se mit à chanter :

L'eau en était si claire, que je me suis baignée
A la feuille d'un chêne je me suis essuyée.

III

Il faisait jour. Dans les arbres qui ombragent la petite place, marronniers peu habitués à un tel concert, un hôte des bois, un rossignol égaré égrenait ses trilles harmonieux. Personne pour écouter, sinon Louisette, bien incapable d'applaudir le grand morceau du mélomane.

Sur la plus haute branche, le rossignol chantait
Chante rossignol, chante, si tu as le cœur gai.

IV

Ah! il pouvait chanter le petit oiseau. Ce n'est pas Louisette qui partagerait sa joie. Elle aussi elle avait chanté autrefois des romances sentimentales, dans l'atelier où elle travaillait. Aujourd'hui, plus de chansons; la viveuse, l'habituée des restaurants de nuit, est triste.

Pierre, mon petit Pierre au loin s'en est allé
Pour un bouton de rose que j' lui ai refusé.

Le marquis Pierre, ce charmant garçon qu'elle avait pris pour amant, l'avait quittée. Ils avaient eu une longue lune de miel. Presque pendant quinze jours, Louisette lui resta fidèle, car elle l'aimait bien. Puis un beau jour, il demanda une petite faveur ou un bouton de rose, je ne sais au juste, et Louisette refusa. Pierre s'en est allé, cherchant à travers le quartier Latin une étudiante fidèle, aussi cherchera t-il longtemps.

Page d'album, par AUG. GORGUET.

Oh, elle avait bien joué là comédie : nerveuse, les yeux secs, elle s'était horriblement grisée, en buvant le champagne dans la même coupe que son voisin.

Mais maintenant, la détente arrivait; la femme de marbre, qui avait vingt ans et qui avait eu plus de vingt-cinq amants, la pierreuse en qui personne ne soupçonnait de cœur, l'étudiante de toutes les Facultés pleurait à chaudes larmes.

Je voudrais que la rose fût encore au rosier
Et que mon ami Pierre fut encore à m'aimer.

MARCEL BAILLOT.

L'ART MODERNE A L'ÉTRANGER

ANTHONY TROLLOPE



Vous connaissez le *Vicaire de Wakefield*, ce roman de Goldsmith qui a fait le tour du monde et qui, traduit dans toutes les langues, a pris rang aujourd'hui parmi les classiques de tous les pays. Ce petit chef-d'œuvre, dont la vogue ne s'épuisera peut-être jamais, a la naïve simplicité et l'exquise délicatesse de l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe. On s'est accoutumé à y voir une peinture réelle de la vie cléricale en Angleterre, et chaque fois qu'il en est question, on ne manque point de citer cet intérieur de famille, si admirablement décrit, comme le prototype des mœurs du *clergyman*. Il faut, paraît-il, rabattre beaucoup de cet enthousiasme, lorsqu'on voit les choses de près, et de l'idylle de Goldsmith il ne reste presque rien pour ceux qui vivent dans l'intimité du prêtre anglican et prennent son portrait sur le vif.

Anthony Trollope, qui est mort le 6 décembre dernier, a, sous ce rapport, rendu un véritable service à la littérature. Ses ouvrages, lus partout en Angleterre et très connus à l'étranger, ont fait justice de la légende du sympathique *vicar*. Ils ont peint l'homme tel qu'il est, en déshabillé, avec l'exactitude et la prosaïque conscience de la photographie. Ils nous le présentent sous tous ses aspects, de face et de profil; ils nous le montrent à tous les degrés de la hiérarchie, depuis l'humble desservant jusqu'à l'orgueilleux prélat; ils nous font pénétrer dans tous les secrets de ses grandeurs et de ses misères, qu'il soit le despote de ses ouailles ou la ridicule victime de sa femme.

La galerie est complète. On la parcourt sans ennui, quoique les mêmes personnages y reviennent souvent. Il est vrai que leurs attitudes sont diverses et qu'on a sous les yeux une série de dessins instantanés tracés avec un crayon d'une rare précision. Chacun de ces dessins a pour objet de fixer un geste, un mouvement, une expression de visage, une pensée, un sentiment, une action. C'est une analyse scrupuleusement exécutée par le menu, et dont le procédé tient du coloris au patron, où l'on n'obtient l'ensemble et le fini que par une succession de mise en œuvre.

Anthony Trollope n'a point été un écrivain de génie. Aussi loin de Dickens que de Thackeray, il n'a eu ni la puissance de création du premier ni la virilité d'audace du second. Il ne s'entend pas, comme l'auteur de *Pickwick* et d'*Oliver Twist*, à faire jaillir de son cerveau des types immortels dont la réalité fournit tous les éléments et que l'idéal transfigure; il ne jette point la sonde dans les bas fonds de la société pour mettre à nu toutes les plaies du paupérisme. Il ne s'arme pas, comme l'auteur de *Vanity Fair* et de *Pendennis*, du fouet de Juvénal, pour flageller les hypocrisies et les turpitudes de la foule dorée qui s'agite aux sommets de cette même société. Il ne sait ni nouer ni dénouer, comme Disraeli, les trames de la politique, ni tenir dans ses dix doigts les ficelles de tous les *pupazzi* qui se meuvent sur la scène diplomatique. Il n'a point la fougue du pamphlétaire comme Beecher Stowe dans la *Case de l'Oncle Tom*, comme Charles Reade dans *Hard Cash*. Il possède encore moins le coup d'œil d'aigle de George Eliot et son envergure philosophique. Il n'est ni le charmeur qui captive par les séductions d'un style d'or comme Blackmore, ni le metteur en scène qui excite l'admiration ou la curiosité par l'imbroglio de la charpente comme Braddon, ni le sphinx qui enchaîne l'attention par la subtilité de ses énigmes comme Wilkie Collins. Et pourtant on ne peut nier l'intérêt de ses conceptions, le talent avec lequel chacune d'elles est traduite et exprimée.

Le vrai mérite d'Anthony Trollope est dans la justesse d'observation. Réaliste sans jamais descendre jusqu'au naturalisme, il saisit vite et bien les travers du monde où il nous introduit. Ne lui demandez point de fouiller le cœur humain avec le scalpel du psychologue pour suivre dans son entier développement l'étiologie des passions. N'attendez point que son esprit s'élève d'inductions en inductions aux cimes de la métaphysique. Vous n'avez affaire ni à Balzac, ni à Jean-Paul, mais à un passant qui prend des notes, les crayonne au galop et n'a d'autre intention que de les récrire proprement en les mettant par ordre. C'est un habitué du *high-life* dont il ne fait point métier de médire, mais dont il aime à chatouiller l'amour-propre en le piquant à fleur de peau avec une fine pointe d'épingle. Il fait collection des travers de la *gentry* et du monde comme il faut, de même que d'autres font collection de papillons. C'est un entomologiste à sa manière, seulement il prend ses précautions pour enfoncer l'aiguille dans le corselet miroitant d'une libellule ou d'un grand paon.

Aussi bien sa collection n'est pas ouverte à toutes et à tous. Il ne prend point ses types de toutes mains. Les gens de peu ne l'intéressent guère. Il a horreur de tout ce qui n'a pas ses grandes entrées au *peerage*. Que voulez-vous qu'il fasse, par exemple, d'un misérable qui n'a que 5 ou 600 livres sterling (12 ou 15 mille francs) de rente? Le monde de *Pot-Bouille* n'existe pas pour lui, moins encore celui de l'*Assommoir*.

La première condition pour que ce peintre de portraits daigne sacrifier un bout de toile, c'est que le sujet pour lequel il fait une dépense de couleurs et de temps, ait de l'argent, beaucoup d'argent, le plus d'argent possible. Il ne se commet point avec les besogneux. La *respectability*, vraie ou apparente, plus souvent apparente que vraie, est la pierre de touche à laquelle il soumet de prime abord ses personnages. Hommes ou femmes, ce ne sont ni des anges de vertu, ni des suppôts de Satan. Peut-être reviendrait-il de quelques illusions sur leur compte, s'il les interrogeait un peu plus sévèrement, si le regard qu'il attache sur eux était moins superficiel et plus scrutateur. Mais il n'a point la prétention de poser en moraliste et partant il ne s'occupe guère du dessous des cartes. Je dirais volontiers que ses portraits n'entrent point dans la toile; ils sont vivants, légers, lestement enlevés, mais tout y est peint de surface.

Où il a le mieux réussi, c'est, je le répète, dans les scènes de la vie cléricale. Son *vicaire* est un *gentleman* qui vit sur un pied de familiarité avec la *gentry*; il en a les qualités et les défauts; il porte l'habit noir dont la coupe est à la mode, et sa cave contient plus de fûts de Château-Laffitte que sa bibliothèque ne renferme de volumes du *Corpus Juris Canonici*.

Trollope excelle dans la minutie des détails qui mettent ses personnages en relief. Peintre d'intérieur, il s'arrête complaisamment à compter les clous dorés d'un fauteuil, à supputer les jeux de physionomie, les variations d'intonation. Trop positif, trop homme du monde pour se laisser entraîner aux véhémences du pathétique, il se maintient dans la juste mesure, quoiqu'il lui soit arrivé deux fois d'en dépasser les

limites, la première en s'attendrissant au récit des malheurs d'une jeune fille trop sensible aux serments d'un ingrat, la seconde en pleurant de vraies larmes de pitié sur la mort d'une femme qui pourtant avait fait tout son possible pour empoisonner l'existence du pauvre vieux clergyman, son mari.

Ce qui a fait le succès de Trollope, c'est la vivacité de son style, toujours attrayant, et le tour de main avec lequel il sait merveilleusement trousser une intrigue. Son dialogue est ainsi naturel que celui de Thackeray. Sa phrase, sans recherche, mais sans banalité, coule sans heurts. Elle se lit sans fatigue et berce le lecteur d'un murmure *piano pianissimo*, qui n'est point exempt d'une certaine monotonie. Elle rappelle ces sources de cristal qu'un ingénieux mécanisme fait jaillir du milieu de la borne d'une pendule en bronze-doré et qui tombent sempiternellement sans bruit dans une vasque en chrysocale.

L'œuvre d'Anthony Trollope est surtout considérable au point de vue de la fécondité. Ses romans, presque tous en trois volumes, eussent atteint la centaine, si la mort n'était pas venue frapper l'infatigable travailleur en pleine vigueur. Sa carrière littéraire date de 1847. Il avait alors trente-deux ans. Né à Londres le 24 avril 1815, il était fils d'un homme de loi et de Mrs Frances Trollope, qui a laissé elle-même un nom très estimé dans le monde des lettres. Il avait pour frère aîné l'historien Adolphe Trollope, dont les études sur l'Italie ont encore une grande autorité. Tous deux reçurent une éducation brillante.

Anthony Trollope ne fut piqué que fort tard de la tarentule littéraire. Il entra tout jeune dans l'administration, s'y fit remarquer et y occupa des fonctions éminentes dans le service des postes. Il fut chargé de plusieurs missions dans les colonies. Il profita de son séjour à l'étranger pour recueillir, avec l'esprit d'ordre qui le caractérisait, des documents précieux sur les mœurs des pays qu'il visita.

Ces documents devinrent, à leur heure, les matériaux de récits de voyages en Australie, en Tasmanie, dans l'Amérique septentrionale. Il s'essaya également, mais avec peu de succès, dans la biographie, et écrivit une *Vie de César*, moins paradoxale que celle de Froude, mais aussi moins palpitante. Il faisait partie de la presse quotidienne de Londres. Il collaborait régulièrement au *Pall Mall Gazette* et fut le rédacteur en chef du *St-Paul's Magazine*.

Le public anglais ne s'est jamais montré infidèle à Anthony Trollope, pendant les trente-cinq ans de dévorante activité dont a fait preuve son romancier favori.

Le retentissement de l'école *sensationnelle*, dont miss Braddon et Wilkie Collins sont les plus fameux représentants, n'a diminué en aucune manière la clientèle du peintre fervent du *high-life*. Si l'on a pu, dans un moment de distraction, prêter l'oreille aux confidences de *lady Audley*, d'*Aurora Floyd* ou à l'*Histoire de Barbara*, si l'on s'est attardé quelque temps à deviner le secret de la mystérieuse *Femme en Blanc*, on est bientôt revenu loyalement à ses premières amours, et les jeunes *miss* comme les vieilles *ladies*, qui ont leur nom dans le *peerage*, ont eu les mêmes pleurs et les mêmes sourires pour les aventures de *Lily Dale;* les mêmes cœurs de femmes ont tressailli des mêmes émotions en reprenant le fil des événements qui se passèrent sous les lambris somptueux du *duc d'Omnium*, ou dans le presbytère de *Framley*.

Lorsque Dickens mourut, le 10 juin 1870, l'Angleterre se sentit atteinte au cœur. Toutes les préoccupations disparurent devant cette calamité nationale. La question irlandaise, l'imminence de la guerre franco-allemande reculèrent au second plan. Il n'y eut sur toutes les lèvres qu'une seule parole : Dickens se meurt ! Dickens est mort ! Le deuil fut général dans tout le pays. Il ne l'a point été lorsqu'on a appris la nouvelle du décès d'Anthony Trollope; mais, ce jour-là, des larmes ont ruisselé des plus beaux yeux d'Angleterre.

PAUL LARGILIÈRE.



Sur l'herbe. — Dessin de BELTRAND.

SONNETS A L'AIL ET AU PATCHOULI

II

LES PISSENLITS

C'était dans le bois de Vincennes,
Aux premiers jours du mois de mars :
Temps où les âmes les plus saines
Ont de singuliers cauchemars.

— Rêvant aux ivresses prochaines,
Une fille aux cheveux épars
Se courbait au pied des grands chênes,
Fouillant l'herbe de toutes parts.

J'avançai, m'étant mis en tête
Qu'elle cueillait la violette
D'une main blanche comme un lys...

O réalité décevante :
— C'était une épaisse servante
Qui ramassait des pissenlits!

MONTFLEURY.

L'AMOUR
AU
COLLÈGE DE FRANCE

NOUVELLE SCIENTIFIQUE & IMMORALE

IX (*Suite*).

Roger avait pris le trottoir opposé à celuique suivait l'inconnue et, réglant son pas sur le sien, marchait ainsi parallèlement avec elle. De cette façon, et grâce aux miroirs ornant les devantures des magasins, il pouvait admirer le profil de sa « déesse », au lieu de n'en voir que le dos. Et, deuxième avantage, supérieur au premier, la dame pouvait de temps en temps, par un rapide coup d'œil jeté de côté, s'assurer que son adorateur était toujours là, sans avoir besoin de se retourner, manœuvre trop évidemment compromettante, à laquelle une honnête femme, quand elle n'est plus une ingénue, ne se livre pas volontiers, quelle que soit d'ailleurs l'envie qu'elle en ait.

La dame étant entrée dans une maison de belle apparence, Roger traversa la rue. Mais un embarras de voitures lui ayant fait perdre quelques instants, — c'est là le seul danger du « parallélisme », — Roger, arrivé dans une cour et se trouvant en face de deux escaliers, fut bien empêché de deviner celui qu'avait pris l'inconnue. Comme il regardait en l'air, cherchant un indice, il aperçut une pancarte sur laquelle étaient écrits ces mots :

MALADIES DES YEUX
CLINIQUE DU DOCTEUR RAYMOND
Consultations de 2 à 4 heures

Il était alors un peu plus de trois heures. Sans hésiter et à tout hasard, Roger gravit un étage et sonna à la porte du médecin. On l'introduisit dans un salon où attendaient deux ou trois personnes. Hélas! l'inconnue n'y était point. Le faible espoir qu'il avait de la rencontrer là s'étant ainsi évanoui, Roger serait volontiers redescendu s'il l'avait osé. Il ne se connaissait, en effet, aucune maladie d'yeux et ne savait trop que dire au docteur. Il songeait donc au moyen d'opérer une retraite savante et était sur le point de le trouver, lorsque, son tour étant venu, on l'introduisit dans le cabinet de consultation.

X

Le docteur, un bon gros homme court, rouge comme un homard cuit et chauve comme un potiron, était assis ou plutôt enseveli dans un immense fauteuil où toute l'académie de médecine aurait pu trouver place. Sa voix, grêle et futée, sortait de là comme un miaulement de jeune chat pelotonné sous un édredon.

A l'entrée de Roger, qu'il reconnut immédiatement pour un homme du meilleur monde, le docteur se souleva légèrement en s'appuyant sur le bras de son fauteuil, puis, redisparaissant de nouveau, il pria le visiteur de s'approcher et de lui expliquer son cas.

Roger se plaignit de douleurs vagues dans la région frontale et d'un affaiblissement de la vue : — une sorte de nuage, de brouillard, constamment interposé entre les objets et lui.

— Hum! fit le docteur. Et avez-vous remarqué que les douleurs fussent plus fortes la nuit que le jour?

— Oui, répondit Roger.

— Et ne sentez-vous pas dans les yeux une certaine démangeaison, accompagnée d'une gêne analogue à celle que causerait la présence de petits corps ét angers : des grains de poussière, par exemple?

— Si, répondit Roger.

— Et ne vous semble-t-il pas à tout instant qu'en passant la main sur la paupière vous allez vous débarrasser immédiatement de ce malaise?

— C'est parfaitement cela.

— Et les douleurs sont-elles plus vives, le brouillard plus épais, la démangeaison et la cuisson plus intenses d'un côté que de l'autre?

— Oui, du côté gauche.

— N'auriez-vous pas eu, il y a quelques jours, la cornée heurtée par un corps quelconque? Rien ne vous a-t-il, comme on dit vulgairement, tapé dans l'œil?

— Non, répondit Roger, qui songea pourtant à l'inconnue si malencontreusement disparue, mais qui jugea inutile de mettre le docteur au courant d'un fait sans importance probable sous le rapport pathologique.

— Hum! hum! fit de nouveau l'oculiste, une octave plus haut, ce qui devait être un signe de la gravité du cas. Et il marmotta quelques mots que Roger entendit mal, mais parmi lesquels il crut percevoir celui de « cataracte », ce qui ne laissa pas de l'inquiéter considérablement.

On a beau être bien portant, on n'entre pas impunément dans le cabinet d'un médecin. Les hommes à imagination vive, dont le raisonnement est ordinairement assez faible, sont surtout aptes à subir l'influence du milieu spécial qui les environne, — de l'air ambiant, comme disent les chimistes, — et ne tardent pas à se croire sincèrement attaqués de toutes les maladies dont on leur expose les symptômes, et dont ils finissent par reconnaître qu'ils souffraient depuis longtemps, sans s'en douter.

Si la personne rondelette, la figure joyeuse et la voix criarde du docteur Raymond étaient peu faites pour produire un effet sinistre, comme on ne le voyait pas du tout et qu'on l'entendait très peu, l'attention se concentrait sur le cabinet lui-même. Or, il faut avouer que le cabinet du docteur Raymond était bien capable d'impressionner les visiteurs.

Les murs étaient couverts de reproductions en cire, superbes au point de vue scientifique et artistique, et frappantes de vérité, de toutes les maladies qui peuvent affecter l'organe de la vision. Les blépharites, les conjonctivites, les taies, les albugos, les hernies oculaires, les amauroses, les fistules lacrymales, les



Le Printemps. — Composition de H. Patrice Dillon.

cataractes, les tumeurs, les kystes, les ophtalmies de toute nature y étalaient brutalement leurs conséquences repoussantes, avec un réalisme, un cynisme que n'ont jamais atteints, que n'atteindront jamais la plume de M. Zola et le pinceau de M. Manet

Dans un coin, à droite, étaient représentées les différentes façons d'opérer la cataracte. Involontairement, lorsqu'il entendit le docteur prononcer ce mot, Roger regarda de ce côté et, tout frissonnant, il ne pouvait se lasser de voir, malgré l'horreur qu'il éprouvait et l'envie qu'il avait de fermer les yeux. Une force irrésistible les lui tenait ouverts et le forçait de contempler ces affreuses opérations, presque plus pénibles à voir que douloureuses à supporter pour les gens d'une sensibilité nerveuse exagérée.

Roger, qui, depuis qu'il était chez le médecin, n'était pas très certain de se bien porter et qui, depuis cinq minutes, avait même de fortes raisons pour se croire malade, commençait sincèrement à regretter de s'être engagé dans une aventure dont la terminaison était aussi désagréable. Il s'était lancé étourdiment à la poursuite d'une jolie femme et arrivait... à la triste certitude qu'il était menacé, sinon atteint, d'une des plus déplorables infirmités de la nature humaine.

Voilà ce que c'est que d'emboîter le pas au premier minois appétissant qu'on rencontre sur son chemin. Cela peut mener beaucoup plus loin qu'on ne pense. Par exemple, jusqu'au cabinet de consultation d'un spécialiste : inconvénient oublié par Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, au chapitre des inconvénients de suivre une jolie femme.

— Que le diable emporte l'âme des animaux! s'écria brusquement Roger, par suite d'une association d'idées toute naturelle, mais qui dut paraître hors de propos au docteur, à qui manquaient le point de départ et les intermédiaires.

Roger fut tiré de la contemplation des hideuses figures de cire et des idées noires où cette contemplation le jetait, par le bruit que fit le médecin en se disposant à quitter tout à fait son fauteuil que, jusque-là, il n'avait pas abandonné.

— Permettez, dit le praticien, que j'examine attentivement l'état...

XI

A cet instant, une petite main blanche souleva doucement une portière en tapisserie, du côté opposé à la porte par laquelle entraient les consultants, puis apparut un bras demi-nu, émergeant d'une manche large et tombante, — un bras superbe, un de ceux perdus par la Vénus de Milo, et que la nature, à défaut de l'art, retrouve quelquefois. — Enfin une femme délicieuse, ravissante, sous sa coiffure en cheveux, coquettement drapée dans un peignoir de cachemire blanc rayé de bleu.

Le docteur se retourna, et Roger ne put retenir un cri en reconnaissant dans la nouvelle venue, qui paraissait être chez elle, l'inconnue du Collège de France.

Après avoir salué Roger, qui s'inclina, la dame dit au docteur :

— Je vous demande pardon, mon ami; je vous croyais seul. Baptiste m'avait affirmé que la consultation était finie, et, comme je n'ai qu'un mot à vous dire, si monsieur voulait bien le permettre?...

Roger s'inclina de nouveau et la dame continua à parler à voix basse au docteur, en se penchant gracieusement sur le fauteuil dans lequel celui-ci s'était replongé.

Bien qu'il regardât d'un autre côté, par discrétion, Roger, dont la cornée transparente était douée de cette précieuse configuration qui permet de voir à la fois en face, à droite et à gauche, — particularité qu'on rencontre le plus souvent chez les femmes et qu'on appelle « les yeux à facettes », — Roger crut remarquer que la dame le montrait du regard à son mari ou à son père, car le docteur pouvait être l'un ou l'autre. En tous les cas, il entendit très distinctement celui-ci s'écrier à deux ou trois reprises avec un accent étonné :

— Ah bah! ah bah!

— Que peut-elle bien lui dire me concernant? pensa notre jeune homme tout intrigué de la tournure que prenaient les choses, tournure qui, à parler net, le rassurait médiocrement. Il n'était d'ailleurs pas au bout de ses inquiétudes et de sa stupéfaction, car le médecin s'avança vers lui en souriant d'un air qui lui parut sardonique, et, faisant un signe de la main à la dame :

— Vous pouvez rester, ma chère amie, vous n'êtes pas de trop, dit-il.

Et, s'adressant à Roger :

— C'est ma femme, monsieur...

Puis il commença l'examen médical retardé par l'arrivée de madame.

— C'est sa femme, pensa Roger, de très méchante humeur, tant mieux pour lui et tant pis pour elle, ou plutôt tant pis pour tous les deux! Mais qu'est-ce que cela peut me faire, à moi, que ça soit sa femme, et qu'a-t-il besoin de me le dire avec cet accent goguenard et cet air fanfaron? Je sais parbleu bien que ce n'est pas la mienne!

— Eh bien! mon cher monsieur..., mon cher monsieur Roger de Chalmont, n'est-ce pas? reprit le docteur de plus en plus souriant...

Roger fit un haut-le-corps en entendant ainsi prononcer son nom, qu'il n'avait pourtant point donné.

—... Mon cher monsieur Roger, tranquillisez-vous, vous n'avez rien, rien de bien grave; tout au plus peut-être un peu de myopie, puisque vous ne reconnaissez point madame, qui est la fille d'un des fermiers de votre père et votre filleule; et qui se souvient bien de vous, elle, puisqu'elle vous a reconnu tout de suite en vous voyant ici...

XII

La dame, qui souriait doucement, s'avança alors et donna à Roger très surpris, — mais agréablement surpris cette fois, — tous les détails susceptibles d'aider sa mémoire rebelle.

Il savait bien, morbleu! que ce visage ne lui était pas étranger! Mais, comment aurait-il pu reconnaître dans cette femme élégante, aux mains blanches, au regard malin, au sourire spirituel, à la toilette irréprochable, la petite Rose, — un gros poupon lourd et criard qu'il avait tenu, ayant dix ans à peine, pendant vingt-cinq minutes, qui lui avaient paru bien longues, au seuil d'une misérable église de village, puant l'encens, le suif rance et le renfermé? La petite Rose, c'est-à-dire une jeune paysanne qu'il avait ensuite entrevue quelquefois donnant à manger aux poules et aux lapins dans la basse-cour d'un des tenanciers de son père, — une jolie fille, sans aucun doute, fraîche et potelée, trop fraîche et trop potelée même, mais mal vêtue, dont les doigts rouges et boudinés étaient déformés par les soins du ménage, par les travaux de la ferme, et dont la personne exhalait un vague parfum de terre brûlée et d'écurie très choquant pour des narines aristocratiques.

— Vous nous restez à dîner, dit la femme du médecin au parrain si inopinément retrouvé et qui accepta sans façon.

Pendant le repas, la dame compléta les explications et raconta son histoire.

Le docteur Raymond, fils d'un riche paysan voisin de son père à elle, étant revenu par hasard au village, avait vu la jeune fille, s'en était épris et l'avait épousée, malgré la grande différence d'âges. M. Raymond avait trente-cinq ans de plus que Rose, qui n'en avait guère que dix-sept à l'époque de son mariage.

Le docteur, un excellent homme et très instruit, avait mis à profit les bonnes dispositions de sa femme, qui ne demandait qu'à apprendre. Il lui avait donné des leçons, des professeurs, et l'avait constam-

ment guidée, soutenue dans cette marche ascendante de l'ignorance vers le savoir, de l'obscurité vers la lumière. La nature avait fait le reste. L'intelligence et la bonne volonté de l'élève étant pour le moins égales à la science et à la patience du maître, au bout de six ans, les résultats étaient merveilleux. La transformation était complète. Il n'y avait pas de duchesse, entourée dès son plus jeune âge de soins et de professeurs de toute nature, qui fût à la hauteur intellectuelle de la fille du fermier.

Elle savait un peu de tout et se servait admirablement d'un grand esprit naturel, secondé, guidé par des connaissances sérieuses et solides. Tout en devenant savante, — et très savante, — au fond, elle avait su rester simple à la surface, — j'allais presque dire naïve. Elle s'était ainsi préservée de cet écueil si fatal à la plupart des femmes instruites : l'ostentation, le désir de faire montre et parade des connaissances acquises, le besoin de prêcher, de pérorer à tout propos et hors de propos ; en un mot, de cette collection de manies ridicules qui rendent les pédagogues en jupons les plus insupportables des pédagogues.

La femme du docteur était blonde, et, par conséquent aimait beaucoup le bleu. Je doute cependant qu'elle se servît ordinairement de bas de couleur d'azur. Roger, une quinzaine de jours après ce dîner mémorable, — si je mets quinze jours, mes lecteurs comprendront que c'est pour ménager les susceptibilités de mes lectrices, dans le cas peu probable, hélas! où j'aurais des lectrices, — Roger, dis-je, aurait sans doute pu donner aux curieux, sur les détails intimes de la toilette de Mme Raymond, les renseignements que nous, pauvre diable d'auteur, nous ne sommes nullement en mesure de fournir ici. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la femme du docteur n'était pas le moins du monde ce que l'on appelle un « bas-bleu ».

Rien dans sa mise, dans sa tournure, dans sa voix, dans ses gestes, ne décelait la femme savante. Elle avait la science à l'état latent et non à l'état rayonnant. Il fallait causer avec elle, et un certain temps, pour reconnaître que l'on avait affaire à une femme supérieure, très instruite, et cependant assez femme et assez spirituelle pour mettre à cacher sa science et sa supériorité tout le soin que d'autres mettent à les étaler.

XIII

Quelques personnes très curieuses se demanderont peut-être, et, par suite, me demanderont si l'instruction raffinée donnée à la jeune fille avait rendu la femme meilleure, et si le cœur de madame Raymond n'avait rien perdu au développement, — faut-il dire anormal ? — de l'esprit de la petite Rose ? A ceci, je répondrai simplement, franchement, quelques mots.

Si l'esprit est, comme on l'a dit, le chemin du cœur, il n'est pas précisément prouvé que le développement excessif de l'un ne soit pas nuisible à l'autre. Il peut advenir alors ce qui arrive aux bourgeois retirés, qui achètent un enclos pour le transformer en jardin anglais. Ils y tracent tant d'allées et de contre-allées qu'il ne reste bientôt plus de terrain pour planter les gazons et les bosquets. Ou encore, ce qui arrive dans certaines grandes villes où l'on perce, en vue de faciliter la circulation, tant de vastes rues et de larges boulevards, que le nombre des maisons, et, par suite, celui des passants, diminue notablement.

Je ne suis donc pas bien convaincu que, moralement, la femme eût beaucoup gagné au perfectionnement, à l'accroissement de ses facultés intellectuelles; et je serais tout disposé à croire que Mme Raymond, malgré sa supériorité, — et précisément à cause de sa supériorité, — était très capable de commettre, à l'égard de son bienfaiteur même, certaines fautes auxquelles la petite Rose, restée ignorante et devenue l'épouse d'un valet de charrue, n'aurait peut-être jamais songé.

— Quoi ! s'exclameront les âmes sensibles, les consciences timorées : tromper l'homme à qui l'on doit d'être ce qu'on est, est-ce bien possible !

Eh ! oui, bonnes gens, c'est possible C'est même à peu près inévitable. Et si l'on veut se donner la peine de réfléchir un instant, on verra que Mme Raymond n'est pas aussi coupable qu'on pourrait le croire de prime abord. En effet, si, comme vous venez de le dire vous-même, dans votre bel accès d'indignation, elle doit à son mari d'être ce qu'elle est aujourd'hui, et si, comme nous l'avons affirmé plus haut et comme les événements vont le prouver plus bas, elle est aujourd'hui plus capable de faillir qu'autrefois : à qui la faute, s'il vous plaît ? Au mari, aurait répondu Mme Delphine de Girardin. Donc, M. Raymond, s'il est... puni, le sera par où il a péché.

XIV

Roger, pendant tout le dîner, fut sous le charme. S'il n'avait jamais regardé beaucoup la petite Rose, il fit amende honorable et rattrapa le temps perdu en ne quittant pas des yeux Mme Raymond. Celle-ci, d'ailleurs, ne semblait point trouver déplacée cette admiration si intense qu'elle en devenait maladroite, ne songeant pas le moins du monde à se cacher, perçant dans chaque mot, dans chaque regard, et animant les gestes les plus insignifiants.

C'est avec enthousiasme que Roger offrait de l'eau à sa belle voisine et, tout en lui passant la salière, il lui lançait des œillades capables de faire rougir le sel et fondre le cristal.

Du reste, notre héros fut plus que brillant.

— Que doit être un parrain, suivant les canons de l'Eglise? s'était-il dit en se mettant à table. Une sorte de père spirituel. Bien. Quand on a la bonne fortune d'être, à trente et quelques années, le parrain d'une jolie femme qui est loin d'être sotte, il faut être le moins *père* et le plus spirituel possible. C'est un sûr moyen d'avancer ses affaires auprès de la dame, tout en réalisant la moitié du programme. La moitié seulement, il est vrai. Mais, dans notre siècle dégénéré, qui est-ce qui peut se vanter de réaliser entièrement un programme imposé par le devoir?

Le parrain et la filleule eurent donc lieu d'être satisfaits l'un de l'autre. Quant au docteur Raymond, il ne tressaillit pas une seule fois au souffle de la passion naissante qui tourbillonnait autour de sa tête vénérable et chauve. Suivant l'usage immémorial et consacré, il ne voyait rien, n'entendait rien, comme tous les maris.

Très heureux, pendant la première partie du dîner, du succès éclatant obtenu par sa femme — son élève, son œuvre, pour ainsi dire, ne l'oubliez pas — auprès d'un homme du monde, il n'y songeait déjà plus au second service et était absorbé dans une profonde méditation, à propos d'une invention caressée depuis longtemps : un système de lunettes dont les verres seraient gradués et combinés de façon, non seulement à corriger, mais à guérir la myopie.

Roger eut donc le champ libre pour décocher à Mme Raymond les regards les plus expressifs et les compliments les plus passionnés. Il faut croire que la dame reçut les uns et les autres de manière à donner des espérances à notre héros, car, au dessert, il était gai et spirituel comme un vaudevilliste après le champagne. Or, en amour, il n'y a que les gens heureux qui ont de l'esprit, ce qui ne veut pas dire que les gens d'esprit soient toujours heureux en amour.

Roger, quand il se disposa à partir, était donc heureux ou en bon chemin pour le devenir.

— Vous reviendrez souvent .. et bientôt? murmura la dame de sa plus douce voix, soulignée par son plus doux sourire.

— Oui, revenez bientôt, demain, par exemple, insista le docteur, avec sa belle confiance de mari savant — un mari doublé d'un savant, c'est terrible — Et, sur un mouvement que fit sa femme, il continua :

— N'est-ce pas demain soir, à quatre heures, qu'a

lieu au Conservatoire dramatique ce cours que vous désirez tant suivre?

— Si, répondit Rose, mais comme vous ne pouvez m'accompagner et qu'une femme seule est exposée là, non pas à des dangers, mais à des ennuis, j'y ai renoncé. .

Roger allait proposer à Mme Raymond d'être son cavalier pour le lendemain, le docteur ne lui en laissa pas le temps :

— Pourquoi M. Roger ne vous accompagnerait-il pas? s'écria-t-il.

— Oh ! mon ami, dit la dame en rougissant, — de plaisir probablement, — et en baissant les yeux, afin que son regard, — la seule chose que les femmes ne soient pas encore arrivées à déguiser à leur gré, — ne trahît point sa pensée intime, mon ami, ce serait trop de complaisance ; il ne faut pas abuser...

— Abuser! interrompit le docteur, allons donc! Il n'a pas grand'chose à faire, je suppose, — les jeunes gens ne font plus rien maintenant, — et un peu d'exercice lui sera très salutaire.

Puis, se tournant vers Roger, abasourdi par tant de simplicité d'une part et de duplicité de l'autre :

— Je vous en prie, et, au besoin, je l'exige, ajouta le médecin en riant d'un bon gros rire qui découvrait ses dents jaunes. Vous me devez une consultation. Au temps où nous vivons, on ne fait rien pour rien, et chacun veut être payé. Il faut que je le sois, de façon ou d'autre.

—Docteur, répondit le jeune homme, sur le même ton, vous serez payé et plutôt deux fois qu'une, — et en *a parte :* Oui, tu le seras, d'une façon et de l'autre ; — puis, à haute voix : Accompagner madame est d'ailleurs une faveur que j'allais solliciter, si vous ne m'aviez devancé.

Les choses étant ainsi arrangées à la satisfaction générale et l'heure prise pour le lendemain, Roger se retira.

XV

Rentré chez lui, il examina minutieusement devant son miroir, — pour la deuxième fois de la journée, — l'état de ses moustaches, et envoya son valet chez un parfumeur en renom quérir un cosmétique surfin et une nouvelle teinture que lui avait recommandée un jeune officier d'état-major de ses amis.

Puis, confortablement enveloppé dans sa robe de chambre, et nonchalamment étendu dans un fauteuil au coin du feu, il tomba dans une agréable rêverie où se coudoyaient doucement les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir.

Tout à coup, comme il songeait au visage chiffonné de la petite Rose, devenue la belle et désirable Mme Raymond, la large et bonasse figure du docteur lui vint à la pensée, cet excellent docteur à l'aide duquel la brillante transformation s'était opérée et qui ruminait à cette heure tardive quelques nouveaux moyens de combattre la myopie ou le strabisme.

Alors, Roger sourit légèrement, et, se frottant les mains, murmura :

— Décidément, les idées de ce grec d'Anaximandre ont du bon. Le bœuf est bien certainement destiné à transformer l'herbe immangeable des prairies en morceaux succulents à l'usage des délicats !

HUGUES DESCHAMPS.

Toutes les communications concernant la partie artistique du journal doivent être adressées, personnellement, à M. Henri Boutet; celles intéressant la rédaction, à M. Henri Second.

Toutes les demandes et réclamations relatives aux abonnements, à la vente au numéro, aux annonces, doivent être envoyées à l'administration.

Pour les communications verbales concernant la rédaction littéraire et artistique, s'adresser aux bureaux du journal, 15, quai Malaquais, les mardis et vendredis, de quatre à sept heures du soir.



Croquis de M. PEALARDY DE LANEUFVILLE.

LE CHAT

Beau chat mystérieux, au regard extatique,
Ton corps souple, étiré sur le moelleux tapis,
Tel que ces carnassiers dans leur antre accroupis,
Tu présentes l'aspect d'un grave sphinx antique.

Mais ce que j'aime en toi, c'est ta fantasque humeur,
Las d'être caressé, sourdement ta voix gronde,
Et tes griffes nous font une entaille profonde,
Chat revêche et câlin, prestigieux charmeur.

Lorsque tes crocs, ainsi qu'une pointe d'aiguille,
Ensanglantent mes doigts, que ton œil fauve brille,
Le poil tout hérissé sur ton gros dos voûté,

N'es-tu pas le pendant de ton égale en grâce,
Celle qui, tour à tour, me torture ou m'enlace,
Beau chat plein de douceur, chat plein de cruauté?

ALEXANDRE HURÉ.

L'ABSINTHE

« Veux-tu que je te fasse une absinthe? — dit-elle. —
« Tu sais que je la fais très bien, sans me vanter... »
Et, relevant un peu sa manchette en dentelle,
Elle prit le flacon : je me laissai tenter.

Pendant qu'elle versait, une main sur la hanche,
Assise crânement au bord de mon genou,
Mon haleine effleurait sa belle épaule blanche
Et faisait frissonner le duvet de son cou.

J'admirais le corail de sa lèvre rieuse,
Ses longs cheveux tordus en diadème noir;
Je suivais de son bras la courbe gracieuse,
Teintant de rose clair le blanc mat du peignoir.

Je regardais tomber la belle liqueur verte
Dont l'odeur seule enivre et qui donne la mort,
Et palpiter le sein sous la chemise ouverte,
Le sein dur comme un marbre et moins sensible encor.

— Combien de malheureux, n'ayant plus d'espérance,
Plus de désir au fond de leur cœur affaibli,
Qui là, s'étant noyés en noyant leur souffrance,
Avaient trouvé la mort quand ils cherchaient l'oubli!

— Combien d'insensés qui, sur la blanche poitrine,
Brûlants, étant venus se pencher tour à tour,
Avaient vu se flétrir aux bras de Messaline
L'idéal impossible et les rêves d'amour!

La femme et le poison n'étaient donc qu'un seul être,
Un excellent moyen pour qui veut en finir;
Pour celui qui, n'ayant point demandé de naître,
Ne pouvant vivre bien, veut au moins bien mourir.

Et je pensai, mêlant dans une même envie
La courtisane impure et l'ardente liqueur,
Que c'est pour le rêveur fatigué de la vie
Que sont faites l'absinthe et les femmes sans cœur.

Et, trouvant dans ses yeux du poison pour mon âme,
Quand sa main me versait du poison pour le corps,
Sur ses lèvres je mis un baiser plein de flamme
Et, mon verre vidé, je dis : « J'en veux encor! »

HENRI SECOND.

L'Absinthe. — Composition de HENRI BOUTET.

THÉATRES

Théatre des Nations : le *Nouveau Monde* — L'Athénée-Comique : reprise du *Coucou*.

Semblables à ces alchimistes du moyen âge qui prétendaient faire de l'or avec des rayons de soleil, il s'est rencontré deux hommes, en notre siècle positif, qui ont cru pouvoir faire de l'argent avec de la poésie. Et ces deux hommes sont devenus directeurs du théâtre des Nations rien que pour jouer un drame de M. Villiers de l'Isle-Adam : le *Nouveau Monde*, qui après avoir été couronné dans un concours que présidait Victor Hugo, avait été successivement déclaré « impossible » par tous les *impresarii* qui ont la prétention et la réputation de s'y connaître.

Je n'ai point l'honneur d'être l'ami de l'auteur du *Nouveau Monde*. Je ne crois même pas l'avoir jamais rencontré. Je n'ai donc pas eu l'occasion de lier avec lui, autour d'une table de rédaction ou de brasserie, une de ces camaraderies banales qui condamnent le critique à l'indulgence excessive, quand elles ne le poussent pas à une sévérité plus excessive encore.

J'ignore absolument si M. Villiers est un de ces poètes chevelus que M. Bergerat recommande avec tant d'énergie et de persistance, d'ailleurs inutiles, à l'attention de MM. les « entrepreneurs de spectacle ». Poète, il l'est, assurément. Quant à la longueur de sa chevelure, c'est affaire entre son coiffeur et lui.

Je dirai donc, avec l'indépendance la plus absolue, mon sentiment sur le *Nouveau Monde*, qui n'est pas aussi loin d'être un chef-d'œuvre que beaucoup de gens, réputés compétents, l'affirment. En tous les cas, c'est une *œuvre*, une œuvre forte, honnête, inspirée, réellement dramatique et tout à fait originale. La première partie du premier acte est magistrale, le dernier acte touche au sublime.

Combien d'auteurs à succès ne pourraient en faire autant. Et cependant, suivant toute probabilité, le *Nouveau Monde* ne sera point une brillante affaire pour les deux courageux directeurs qui ont entrepris de le monter et pour les deux intelligents Mécènes — MM. le comte d'Osmoy et l'éditeur Lalouette — qui ont rendu l'entreprise possible.

Le public, aux premières représentations du moins, a paru un peu froid. La critique, suivant son habitude, a exagéré l'impression du public et s'est montrée presque dure. Plusieurs pions du feuilleton, — auteurs peu joués, et pour cause, — se sont offert le malin plaisir de donner la férule à l'imprudent auteur qui se permettait d'avoir une manière, un style à lui, et qui ne coulait pas ses idées dans le moule de M. d'Ennery. Et l'on a vu les *ours* faire la chasse, à coups de pavés ou de bâton, aux brillants papillons envolés de l'imagination du poète. On l'a assez brutalement rappelé à l'observation des règles, renvoyé à l'école, ce pauvre échappé de la Muse. On lui a reproché ses monologues trop longs, son lyrisme intempestif, ses effets insuffisamment préparés, trop simplement amenés, son action diffuse et embrouillée, ses sentiments parfois un peu raffinés, ses mots quintessenciés.

La réplique, *Mossieu*, la réplique courte, incisive, à la Dumas fils ou à la Sardou, il n'y a que ça. Et les ficelles traditionnelles qui permettent à l'auteur et au spectateur de franchir sans encombre les plus mauvais pas, de se tirer des situations les plus inextricables, comme les touristes alpestres, à l'aide des câbles fixés dans le roc, gravissent sans danger, sinon sans fatigue, les pentes les plus abruptes, et côtoient les précipices.

Dépêchez-vous de quitter votre feutre empanaché, vos bottes à éperons dorés, fougueux mousquetaire, et faites à ces messieurs le plaisir de coiffer le bonnet de coton, de chausser les pantoufles éculées de feu Scribe. Il paraît que nous n'en sortirons pas et que, hors de là, il n'y a point de salut pour notre théâtre. Alors, bien sincèrement, tant pis.

Mais cela ne m'empêchera pas de rendre hommage au talent considérable dépensé par M. Villiers de l'Isle-Adam dans son œuvre, très bien montée, avec des décors superbes, par MM. Rambaud et Poisson, et convenablement jouée par Mesdames Rousseil, Pazza; MM. Villeray, Charpentier, Renot, etc.

Ni de penser que des représentations à prix réduits, au théâtre des Nations ou ailleurs (pourquoi pas une tournée en province), amèneraient peut-être au *Nouveau-Monde* le véritable public qui lui convient, en le mettant face à face avec ce peuple que l'argot parisien appelle « gobeur », qui n'est pas blasé, dans le cœur duquel tout noble sentiment, toute grande parole trouve un écho; qui ignore absolument l'esthétique, lui, mais qui, par compensation, est encore capable de comprendre la poésie, même au théâtre, et de l'applaudir.

Signalons la reprise du *Coucou*, une joyeuse bouffonnerie en trois actes, de MM. Raymond et Dumas, à l'Athénée-Comique. Le *Coucou*, on se le rappelle, a déjà fourni un nombre respectable de représentations. Etant donné l'accueil que le public a fait l'autre soir à la reprise, on peut prédire qu'il commence une seconde série. D'ailleurs la pièce, et ses interprètes, méritent bien leur succès. Ce *Coucou*, qu'il faudrait bien se garder de confondre avec la vieille voiture de banlieue, chère à Paul de Kock, est une Société constituée pour la défense des maris, contre les célibataires « endurcis, mais tendres ». Vous entendez bien ce que signifie le mot défense. La scène où le président de la Société fait recevoir, en séance solennelle, un de ses jeunes amis, qui est encore plus celui de sa femme, est d'un comique irrésistible, qui vaut celui des meilleures pièces du Palais-Royal. Il faut ajouter que M. Macé-Montrouge (le président), la joue d'une façon vraiment supérieure, avec un naturel et un entrain remarquables.

H. S.

NOUVELLES

Voici, à la date du 1er mars, la liste des pièces en répétition :

Opéra. — *Henri VIII*, de Saint-Saëns, dont la première représentation est annoncée pour le 5 mars.
Opéra-Comique. — *Lackmé*, de Delibes.
Français. — Les *Effrontés*, d'Emile Augier.
Odéon. — *Formosa*, de Vacquerie.
Gaîté. — Le *Roi des Grecs*, de Belot.
Palais-Royal. — *Peau-Neuve*, de Gondinet et Debry.
Bouffes. — Les *Mousquetaires* (reprise) de Varney.
Nouveautés. — Le *Premier Baiser*, de Jonas.
Porte-Saint-Martin. — Le *Pavé de Paris*, d'Adolphe Belot.
Ambigu. — L'*As de Trèfle*, de Decourcelle.
Château-d'Eau. — *Jean-Peuple*, de X...
Cluny. — La *Faute de M. Tabouret*, de Busnach.

Les premières et reprises à la Comédie-Française seront données dans l'ordre suivant :

Les *Effrontés* (5 mars).
Mlle de la Seiglière.
Le *Légataire universel*.
Les *Demoiselles de Saint-Cyr*.
Puis, pour la saison prochaine :

Smilis, la pièce en quatre actes, de M. Jean Aicard, et la comédie promise à M. Emile Perrin, par M. Edmond Gondinet.

LA VIERGE LAIDE

Pâle d'une pâleur de cierge,
Marchant, songeuse, à petits pas ;
Elle a quarante ans, elle est vierge,
Elle l'affirme et ne ment pas.

Pourtant, un jour, dans son corps grêle
Gronda l'amour impérieux.
Mais nul ne prépara, pour elle,
Sa place au lit mystérieux.

Sa lèvre, d'une lèvre avide,
Très chastement, se dessècha,
Car ce fut toujours dans le vide
Que son cœur trop plein s'épancha.

Par le dédain empoisonnée,
Et sous le mépris, étouffant,
Elle offrit sa bouche fanée,
En vain, aux baisers d'un enfant.

La laideur est une épouvante.
Il eut peur, l'enfant étourdi,
Quoiqu'elle fût vieille et savante,
Quoi qu'elle fit, quoi qu'elle dit!

Vertu d'un visage captive,
La mère donna, par pudeur,
A sa virginité craintive,
Une gardienne : sa laideur!

Ainsi dans la vie, elle traine,
Plus pesant qu'un pesant boulet,
Cette virginité sereine,
Dont l'écrin est son corps trop laid

La nuit, les yeux clos, elle crève,
Le ciel du Paradis perdu
Et s'endort, appelant le rêve,
Sur l'oreiller souvent mordu.

OCTAVE LEBESGUE.



Croquis de L. VINCENT.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Saint-Juirs vient de publier, chez Victor Havard, un nouveau roman : *La Mauviette*.

A des qualités de conteur, bien rares de nos jours, Saint-Juirs joint le don de l'observation et de la pénétration du cœur féminin. Le roman qu'il nous donne aujourd'hui se distingue, par la violence du drame et l'intensité du sentiment, de ses précédentes études de mœurs parisiennes. Il est appelé à un vif succès.

—

Faire connaître au public l'un des principaux fondateurs de notre unité nationale, présenter, à côté et en parallèle, l'un des plus fins diplomates qui aient complété la grande œuvre : tel est l'objet du *Richelieu et Mazarin* que notre confrère Adrien Desprez vient de publier chez Degorce-Cadot (bibliothèque de vulgarisation); œuvre impartiale, avec des aperçus ingénieux, un style précis et clair, ce livre s'adresse à tous ceux qu'intéressent les études historiques complétées, expliquées, pour ainsi dire, par les mille intrigues de cour qui, à l'époque, dominaient, quand elles ne les motivaient pas, les faits politiques les plus importants.

Ajoutons que, dans cet intéressant volume, le texte est accompagné de nombreuses gravures et reproductions d'anciennes estampes.

Les ouvrages dont **un** *exemplaire aura été envoyé à la* **rédaction** *de l'***Art moderne** *seront annoncés. Nous analyserons ceux dont* **deux** *exemplaires nous seront parvenus.*

A TRAVERS L'ART

EXPOSITIONS. — VITRINES. — ATELIERS.

Nous sommes en ce moment en pleine période d'expositions : ce sont, on l'a déjà dit, les combats d'avant-garde avant la grande bataille du Salon. Combats sans grand intérêt, il faut bien l'avouer; et qui, cette année plus encore que les précédentes, démontrent chez la plupart des artistes un laisser-aller des plus regrettables.

Tous ces envois, on le sent, sont faits sans courage et sans conviction; l'époque fixée pour l'Exposition arrive, on presse alors le portrait commandé ou bien on décroche de l'atelier quelque ancienne étude ou le tableau qu'on n'a pas pu vendre, et l'affaire est faite. On cherche, en un mot à « écouler »; et comme le public et les acheteurs viennent quand même, comme on se bouscule de plus en plus à ces expositions pour s'y aplatir devant les « noms » plutôt que devant les œuvres, on va tranquillement et sans fièvre au devant de bien faciles succès, auxquels une certaine « critique » fort aimable, mais d'une bien belle ignorance, contribue pour sa bonne part, à l'aide de petites phrases bien peignées, plus faites pour juger de la confiserie que de la peinture.

Si cela continue, vraiment, on commencera par dire de la mauvaise peinture ce qu'on dit des mauvais vers : « C'est de la peinture de Mirlitons. »

Commençons par là puisque nous y sommes, et arrêtons-nous un peu. Nous ne traiterons pas, du reste, ce compte rendu au point de vue de la nomenclature. Nous dirons seulement un mot de ce qui peut avoir un intérêt artistique dans les différentes expositions que nous allons voir.

Nous chercherons à signaler l'œuvre d'où qu'elle vienne plutôt qu'à nous livrer à une débauche de coups d'encensoir sous des nez de derviches qui n'en ont pas besoin ou à découvrir chez MM. tel ou tel, membres du cercles, ces « qualités de distinction » ou « tonalités charmantes » avec lesquelles on saupoudre volontiers leurs adorables petites croûtes.

Signalons donc en bloc, à cette exposition : le *Portrait de M. le comte de C...*, de Carolus Duran; *Son ancien régiment*, de Detaille; la *Tête d'étude*, de Jacquet; le *Spadassin*, de

Louis Leloir; la *Conversation vénitienne*, de Sargent; les *Liseuses*, de Jules Stewart; les *Prunes*, de Ph. Rousseau; les *Bœufs du Cotentin*, de Barillot; le *Portrait de général Lebrun*, de Tony Robert-Fleury; le *Départ pour la pêche* et la *Nature morte*, de Gilbert; le *Portrait*, de M. de Monvel; la *Nuit* (pas la *Lettre* par exemple), de Lerolle. Voilà, à peu près, devant quels envois on peut s'arrêter, pas trop longtemps cependant, pour ne pas être sévère avec des artistes qui tous ont ont fait mieux.

A la sculpture : le *Portrait de Mlle Bartet*, par Franceschi, et la *Glace* et le *Vase* du regretté Gustave Doré sont à voir.

Sans cesser d'être galant, nous ne serons pas moins sincère pour « l'exposition de l'Union des femmes peintres et sculpteurs » dont le besoin ne se faisait pas sentir d'une façon impérieuse. Ce n'est pas une raison, cependant, pour méconnaître chez quelques-unes de ces artistes-femmes les qualités auxquelles elles ont droit. Mme Annie Ayrton, par exemple, nous montre, avec son *Coin de table* et son *Etude de pivoines*, une couleur très heureuse et une facture qui n'est pas sans ampleur. De Mme Demon-Breton, *Pendant la fenaison*. Le foin n'est là que pour faire valoir les chairs fermes et bien tenues d'un joli poupard nu, couché dans une pose sans recherche au bas d'une meule de foins; c'est un fort bon morceau qui fait beaucoup d'honneur à Mme Demont-Breton. Les *Pêches* et les *Abricots* de Mme Euphémie Muraton sont aussi fort bien traités; « on en mangerait », dit-on ordinairement. Ces fruits, aussi vrai que nature, ont l'avantage de pouvoir être gardés, ils en valent la peine. Nous en dirons presque autant des *Raisins d'Espagne*, de Mme Jenny Villebessex, auxquels nous reprocherons cependant de manquer de lumière et surtout d'air. Nous voyons aussi une très bonne *Nature morte*, de Mlle Anna Peters; c'est du reste un genre que les femmes peintres réussissent généralement bien.

Nous ne pouvons pas oublier Mme Anaïs Beauvais avec la *Mort d'Albine*, qu'elle expose; nous n'aimons pas, quant à nous, cette peinture de convention : il nous faudrait pour cela aimer la peinture de Cabanel, et ce serait pour nous une pénible conséquence si nous admirions sans réserve l'envoi de Mme Beauvais. Il serait injuste cependant de ne pas tenir compte à ce tableau des bonnes qualités qu'il a; Mme Beauvais est, croyons-nous, élève de Carolus Duran et elle peut autre chose, c'est certain. Nous lui crions : « Casse-cou! » cette fois, et ce serait dommage que ce fût en vain.

Les dessins de Mme Laure, de Chatillon, reunis sous le titre : *Etudes diverses*, sont très bien ; nous aimons moins ses deux portraits. Le *Portrait de Mme Guenot*, de Mlle Louise Mercier, est aussi à voir; c'est de la peinture sans éclat, mais non sans intérêt; les accessoires y sont, ma foi fort bien traités, et notre attention a été attirée sur les autres envois de Mlle Mercier ; il y a dans tous d'assez bonnes qualités pour que, avec un peu de hardiesse, ce soit tout à fait bien. Il ne nous reste plus qu'à dire que nous oublions à « l'Exposition des femmes peintres » une dizaine de bonnes choses, afin que chacune des exposantes puisse croire que c'est elle qui a été oubliée, ce qui va nous permettre de dire... ou plutôt, de ne rien dire du reste, à l'exception, à la sculpture, du *Groupe de jeunes chiens*, de Mme Legendre, qu'il serait dommage de ne pas voir.

Nous voici, maintenant au « Cercle des arts libéraux » ; là on sent un peu plus la « lutte » ; il y a un certain entraînement qui n'existe pas ailleurs. Nous avons attaqué plus haut les Expositions de cette année ; ici on a l'air de se défendre un peu. J'en vois même, dès en entrant, qui attaquent pour de bon ; M. Brouillet par exemple, avec *L'attente*. C'est vrai! c'est bien. Cette femme de pêcheur, assise dans les rochers, à part qu'elle est d'un bon dessin et solidement peinte, a une expression d'un grand caractère. Elle attend depuis de longues heures, anxieuse et resignée; elle souffre : l'impression est bien rendue. Ordinairement, quand on veut traiter ce sujet, qu'on traitera toujours, tant on peut mettre d'art dans cette si simple et si poignante scène, on place sa « bonne femme » sur la pointe des pieds, en haut d'un rocher et on lui fait regarder l'horizon; pour beaucoup il n'y a que cette façon là d'attendre, autrement on en a peut être l'air, mais on n'attend pas. M. Brouillet a vu la chose autrement et nous l'en félicitons; mais défendons nous un peu à notre tour, la mer et les seconds plans sont lâchés Son *Conscrit de* 1813, est aussi tres bien, puis un autre tableau, *La famille* ; des paysans autour d'une table: le père, la mère et les marmots, petite scène bien rendue dans une lumière bien franche — peut-être même un peu trop — Enfin, M. Brouillet est en grand progrès et comme il ne veut pas qu'on en doute il le prouve plusieurs fois, dont acte.

M. Stott n'a qu'une toile, *Un portrait ;* mais un vigoureux et solide portrait traité de main de maître; c'est, non seulement, le meilleur portrait de cette exposition mais, à notre avis, encore le meilleur de tous ceux exposés ailleurs depuis le salon dernier. Nous voudrions avoir de la place pour en parler plus longuement. Mlle Breslau en a également un fort remarquable, de même que M. Roll, avec celui d'*Un vieux matelot*, qui vaut à lui seul mieux que certaines de ses grandes toiles, puis aussi une *Etude en Normandie*, également un fort bon morceau. Nous vous le disions, ici on se défend ferme. M. Boogs vient à la rescousse avec deux marines du meilleur effet ; la *Marée basse* et le *Quai de Saint-Vaast-la-Hougue*, sont dans un « air » très juste avec des ciels très remarquables; voila M. Boggs sérieusement parti. Citons aussi M. Gueldry avec ses *Canotiers* et plusieurs études dans le même sentiment « impressionniste » vus avec une grande justesse.

Prenons notre revanche maintenant avec M. Haquette ; il nous a rendu difficile et il en avait le droit. N'hésitons pas à lui dire l'infériorité de ses deux envois. Il est homme a prouver qu'il ne se trompe pas toujours. M. Dastugue ne s'est pas trompé en voulant nous rapeller Michetti, nous ne l'en félicitons pas. C'est de la peinture agreable, certainement, mais prise à très petites doses et seulement quand c'est Michetti qui la fait. Nous n'avons pas besoin de dire à M. Denœu tout le bien que nous pensons de son *Etude*, puisque nous la lui avons demandée et qu'elle a été publiée dans le précédent numéro de l'*Art Moderne*. Nous désirons qu'il en fasse une autre et qu'il nous la donne encore.

M. Vidal a plusieurs *Têtes de femmes*, peintures ou pastel bien agréables toutes et surtout la *Femme mettant son gant*, absolument réussie. — M. G. Kuehl avec plusieurs tableaux nous montre un talent original plein d'observation et de fantaisie. — Une *Tête de Femme* de Feyen-Perrin et une autre de Gervex (un pastel), sont à ne pas oublier, non plus que les *eaux fortes* de Legros et de Fraipont. Ce dernier a également deux bonnes aquarelles.

Nous devons nous arrêter et faute de place ne pas parler de bien d'autres artistes qui ont des envois fort intéressn ts. En resumé, c'est, nous le répétons, la meilleure des expositions de cette année.

Terminons par l' « Exposition des œuvres de Boudin », Exposition très complète, et qui met définitivement en lumière cet artiste consciencieux et sincère ; car c'est la qualité dominante de cette œuvre si bien étudiée. Là, ni truc ni supercherie, c'est la nature vue comme elle est et rendue de même. Boudin la voit par le côté « gris », ce qui ne lui empêche pas de la voir juste sans se laisser tenter par la couleur; certaines de ses toiles sont presque du blanc et du noir ; la seule licence qu'il se permette, c'est la petite touche de vermillon qu'on trouve invariablement dans chaque toile, soit à un petit pavillon au bout d'un mât, soit sur le bonnet d'un pêcheur ou le fichu d'une paysanne. Ses petites plages de baigneurs avec leur fourmillement de monde sont exquises, mais se ressemblent un peu toutes. Ce serait, du reste, la seule critique que nous pourrions faire à une œuvre aussi sérieuse et aussi importante. Elle manque de variété; mais c'est en somme secondaire, et à combien pourrait-on faire le même reproche?

Nous ne dirons pas un mot de la « Société des aquarellistes », et c'est voulu. Quand ces messieurs comprendront que pour faciliter le travail d'un compte rendu il faut un catalogue ; nous parlerons d'eux. Ils en ont un, qu'ils vendent, mais nous ne nous sentons aucun goût à faire marcher leur petit commerce.

Finissons en annonçant pour le 1er mars l'ouverture de l'exposition des œuvres de Claude Monet dans le même local occupé par celles de Boudin. Ce sera aussi une œuvre intéressante à voir, et nous aurons sans doute du bien à en dire le mois prochain.

Un Amateur.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 5 — PARIS. — AVRIL 1883

L'ART MODERNE

Direction littéraire : Henri SECOND — *Direction artistique* : Henri BOUTET

SOMMAIRE





Panneaux décoratifs. — Composition de M. KARL ROBERT.

LE DOCTEUR DUMAS FILS

ET

LE ROMANCIER CHARCOT

Voici un paradoxe de plus dans le monde...

Eh bien ! non. Ce titre n'a rien de paradoxal et point n'est besoin de se battre les flancs pour démontrer que l'idée émise est une vérité qui va crever les yeux du lecteur. J'ai dit que M. Alexandre Dumas fils était le médecin et que M. le professeur Charcot était le romancier. J'ajoute maintenant que l'un et l'autre de ces messieurs ont édifié les bases d'une école physiologique toute nouvelle, qui enverra prochainement aux calendes la philosophie rudimentaire des docteurs et des agrégés de l'Ecole normale supérieure,

Les Royer-Collard, les Cousin, les Jules Simon, tous les psychologues d'une pénétration plus ou moins accentuée ont fait leur temps.

A d'autres la place.

***

Simple chroniqueur du moment, je n'ai pas à passer ici en revue l'œuvre d'Alexandre Dumas : le métier de critique n'est pas mon affaire. N'étant pas docteur en médecine, il ne saurait m'appartenir non plus de discuter les mérites professionnels de M. Charcot. L'important est de savoir ce qu'il résulte des médications de l'un et des thèses exposées par l'autre.

Les médications d'Alexandre Dumas ressortent de son œuvre elle-même ; en ce qui touche M. Charcot, il suffira de le voir à la tâche pour reconnaître qu'il est bel et bien l'auteur d'un tas de romans qui sont dans l'air.

Lorsque le docteur Dumas fils présente à la scène une femme comme la princesse de Bagdad, pour ne citer que celle-ci, nous avons affaire à un praticien habile, mais rien qu'un praticien. Cette superbe créature, coulée dans les chairs vives de M[lle] Croizette, est une cliente de bon aloi. Voyez-la : elle est malade... Hautaine à un moment, elle terrasse de son regard d'aigle l'amoureux fatal et millionnaire : C'est l'effet du breuvage puisé dans les existences d'honneur des ancêtres disparus... Phénomène d'atavisme... Elle est malade... La ruine — cette phthisie qui ne pardonne pas — s'abat sur elle .. La femme tressaille... Elle est femme, faite d'une chair et d'un sang à la fois royaux et sauvages... Succombera-t-elle ?... La défaite, mais, c'est la mort... Son mari la croit plus malade qu'elle ne l'est réellement et elle se décide à jouer la comédie de la mort... Cette fièvre pernicieuse qui l'étreint dans sa beauté désespérée, cette tentation du million d'or vierge qu'elle remue à pleines mains — le million, ce médicament de toutes les femmes — sont des poisons qui ne peuvent rien contre sa robuste nature... L'amant est là, qui guette la moribonde, tout comme un docteur Miracle des *Contes d'Hoffmann*... Et le mari — une bête de mari — voyant sa femme, les cheveux épars, le corsage déchiré, entend tinter un glas funèbre et il dit au croque-mort — le commissaire de police : — Dressez procès-verbal, monsieur, la princesse est morte !...

Morte ?... non pas... La princesse ne s'est jamais mieux portée ; son pouls bat très régulièrement... Elle aura une nouvelle crise, une dernière... C'est alors que le docteur Dumas fils qui, jusqu'ici, n'a fait usage que de flacons ordinaires, emploiera la recette infaillible... Le médicament souverain ?... C'est l'enfant qui sauve sa mère.

***

Le romancier Charcot dresse le plan de son livre, d'un livre éminemment humain. Regardez !... Les salles de la Salpêtrière sont ouvertes. Les héroïnes sont des mondaines, des demi-mondaines et des femmes un peu moins que mondaines... Leurs regards irrités, leur bouche tordue par la douleur, disent leurs luttes dans la vie et leur importance dans le roman. Le roman est immense. Cette brune aux yeux de flamme était une bonne bourgeoise de province. Secouée par les étreintes de l'hystérie, elle en est arrivée à abandonner son mari et sa fille, et puis, le remords l'ayant saisie, elle a tenté de se tuer ; celle-là, une névropathe de cinquante ans, contait des horreurs aux enfants : il a fallu l'enfermer ; cette autre, une gamine au front étroit et aux cheveux crépus, a été vicieuse dès l'enfance... Voici une jeune fille qui se destinait au couvent ; les grands murs des cloîtres, les dalles froides, autant de visions extatiques et troublantes. Dans ses évocations, elle complote des parties de plaisir avec Jésus-Christ ; elle parle de la table sainte et des bouteilles de champagne... Et la petite vieille toute ridée qui jure qu'elle n'a pas mangé depuis trois mois, comme un vulgaire docteur Tanner, et qui cache des brioches sous son traversin...

M. Charcot surveille et dirige cette armée de la douleur, pareil à Napoléon I[er] commandant une bataille... Il prend des notes, et son roman se fait heure par heure ; il se dramatise suivant les événements du jour et de la nuit... Et quels événements !... Toutes les souffrances, toutes les luttes, toutes les angoisses, toutes les horreurs, tous les cris sortant de ces poitrines râlantes pour succéder aux extases superbes, aux visions enchanteresses, aux délires de fièvre et d'amour, aux ravissements sans fin. L'alcôve, le boudoir, les plages ensoleillées, la petite chambre aux rideaux blancs, les maris ridicules, les amants magnifiques, les Eldorados féeriques, tout passe et repasse, se confond, fuit et revient dans ces imaginations troublées... C'est la vie à plusieurs kilomètres au-dessus du niveau de la raison et du bon sens... Que va-t-il se passer ce soir ?... Quelle aventure sinistre aurons-nous demain ?...

Dans ce roman vivant de la *Salpêtrière*, les internes et les médecins sont les confidents de la comédie. Ce sont les malades elles-mêmes qui jouent le grand rôle, et les comédiennes, les vraies comédiennes, — les Sarah Bernhardt du logis — sont celles qui, méprisant toute thérapeutique, meurent à la fin d'un tableau, dans un épouvantement de l'enfer ou dans une lueur du paradis.

***

Les héroïnes de théâtre s'en vont toutes prosaïquement. La fin de *Nana* est de la Saint-Jean auprès de la mort de la pensionnaire du lit n° 82, qui resta toute une nuit les yeux fixes, le bras droit tendu en avant ; — le poison du *Sphinx*, qui rendit verdâtre cette même demoiselle Croizette est d'un petit effet, si on le compare aux douleurs muettes endurées par l'hystérique n° 153... Elle ne souffrait pas ?... Elle est morte, hypnotisée... Allons donc ! — Elle souffrait à hurler de douleur... Le romancier Charcot le sait bien... Les sens de la malade n'étaient qu'endormis, seulement endormis. La femme — l'hypnotisée — avait en elle ces angoisses qui nous prennent au milieu des sombres rêves, quand nous crions : — Les rats me dévorent !... Je vais tomber !... Voici le précipice !... Ne me tuez pas !...

***

C'est pourquoi le docteur Dumas fils a été un maître incomparable toutes les fois qu'il a décidé de sauver sa cliente ; c'est pourquoi le romancier Charcot a raison de croire à la thérapeutique et d'affirmer que la mort est un dénouement banal, et qu'il y a lieu de mettre de côté des héroïnes pour la fois prochaine.

Toutes les malades ne peuvent être guéries, sans doute. Il y a des personnages qui doivent tomber en scène.

Eh bien ! désormais, grâce au romancier Charcot —

les Dumas petit-fils, les médecins de l'avenir — sauront consulter leurs clientes. C'est une voie nouvelle qui s'ouvre. Nous ne nous contenterons plus d'exposer des faits et des situations presque toujours les mêmes ; nous étudierons le sang, les muscles, les nerfs et tous les dépendants du cerveau, et nous trouverons enfin les causes véritables des héroïsmes et des défaillances de notre clientèle.

On dira :

— Mais c'est de la science; la science nous ennuie...

Ou encore :

— Vous nous promettez des études physiologiques amusantes et improbables comme les récits de M. Jules Verne...

— Ni ceci, ni cela.

Nous dirons aux pécheresses comparaissant à notre barre :

— Madame, vous étiez heureuse chez vous... Vous avez trompé votre mari qui, sous tous les rapports, vaut cent fois plus que votre amant... Pourquoi?...

— Mademoiselle, vous avez pris un amant tout à fait ordinaire quand on vous offrait le phénix des époux... Pourquoi?...

Procédant par termes de comparaison entre la cliente pleine de santé du docteur Dumas fils et les personnages tout à fait malades de la *Salpêtrière*, nous tirerons la bonne aventure à nos héroïnes et nous donnerons enfin l'explication de leurs désordres et de leurs sacrifices. Nous saurons pourquoi cette jeune mère de famille, si jolie, est restée honnête au milieu d'un monde pervers, et pourquoi cette demoiselle de bonne race a mal tourné. L'une était armée pour la lutte, l'autre ne l'était pas : tout est là.

Dubut de Laforest.

RÊVERIE NOCTAMBULESQUE

Je suivais le chemin qui borde la rivière.
Minuit sonnait au vieux clocher, la ville entière
Dans un vague brouillard sommeillait lourdement;
Le ciel, au fond de l'eau, paraissait plus charmant,
Quelques vapeurs au loin flottaient comme des voiles ..
La lune, dont l'éclat éteignait les étoiles,
Au front noir de la nuit, superbe, étincelait;
Le flot, en murmurant, lentement s'écoulait,
Aux pierres s'arrêtait, s'accrochait à la branche
Qu'il couvrait en passant de son écume blanche,
Et marchait à regret vers son but inconnu.
La rive palpitait ainsi qu'un beau sein nu;
Sur l'onde, le feuillage éploré des vieux saules
Frissonnait, comme les cheveux sur les épaules
De quelque belle nymphe ayant l'amour au cœur.
La brise à demi-voix chantait un air moqueur
Et raillait doucement la tendresse insensée,
Qui tourmente, la nuit, la nature oppressée...

— Je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment
Un immense dégoût me prit en ce moment,
Le brouillard dans mon sein vint obscurcir la flamme
Et le froid de la nuit pénétra jusqu'à l'âme.

Je m'arrêtai : « Pourquoi porter plus loin mes pas,
« — M'écriai-je, — à quoi sert de marcher ici-bas
« Les yeux bandés, les bras liés, errant dans l'ombre,
« Pour atteindre sans doute un avenir plus sombre?
« Qu'ai-je donc fait depuis le jour où je suis né?
« Imbécile, à pleurer sans cesse condamné,
« J'ai semé mon espoir tout le long de la route
« Et j'ai toujours cueilli la souffrance et le doute,
« J'ai cherché l'amitié, j'ai poursuivi l'amour :
« L'amour et l'amitié m'ont trahi tour à tour!
« Je ne suis bon à rien de ce que font les hommes :
« Rêveur, je ne sais point chasser les grosses sommes
« Et je suis trop stupide ou trop intelligent
« Pour me faire machine à gagner de l'argent!
« Aux autres inutile et nuisible à moi-même,
« A quoi bon vivre, alors, si personne ne m'aime?
« Je ne sais d'où je viens et j'ignore où je vais,
« Et la vie est bien lourde, et le chemin mauvais!...
« Faisons comme l'acteur qui ne sait plus son rôle,
« A qui l'émotion a coupé la parole :
« Rentrons dans la coulisse et baissons le rideau,
« Et débarrassons-nous d'un importun fardeau.
« Mon séjour ici-bas laissera moins de trace
« Que le vol d'un oiseau n'en laisse dans l'espace :
« Tous les indifférents sans rien voir passeront,
« Ma mère pleurera, mais ses pleurs sècheront,
« L'amour de Dieu vaincra sa charnelle tendresse!...
« Qui sait? ma mort fera des heureux!... ma maîtresse
« Prendra quelque autre amant si ce n'est déjà fait...
« Plus d'un qui me déteste en sera satisfait,
« Mes amis, à huis-clos, en souriront peut-être,
« Et mon chien lèchera la main d'un nouveau maître.
« Mes vieux parents diront : — « Nous l'avions bien prédit,
« Ce va-nu-pieds devait finir comme un bandit,
« Car il avait un sang qui n'était point le nôtre. » —
« Mes livres préférés seront lus par un autre...
« Et puis mon souvenir, en une heure affaibli,
« S'enfuira, balayé par le vent de l'oubli!...
— Allons, décidément, en finir est plus sage... »

Sur le flot qui passait je penchai mon visage
Et vis étinceler tout au fond de cette eau
Le ciel qui me semblait moins lointain et plus beau.
Lorsqu'on s'ennuie autant dans un endroit, qu'importe
Ce qu'on peut rencontrer en franchissant la porte!
La mort n'est qu'un vain mot affublé d'oripeaux,
Et, si c'est le néant, c'est au moins le repos!
— J'allais au fond de l'eau résoudre ce problème,
Mais un nuage noir passa sur le front blême
De la lune, et soudain tout éclat s'éteignit,
L'onde d'un noir d'enfer aussitôt se teignit
Et sembla murmurer plus tristement dans l'ombre...
J'eus peur de cette mort dans une eau froide et sombre;
Vivre me parut moins terrible en ce moment
Et je continuai mon chemin, lentement.

— Poète, dernier mot de la sottise humaine,
Lâche dont l'âme pleure et que la bête mène,
Né pour toujours souffrir et toujours t'agiter,
Tu méprises la vie et n'oses la quitter!

Fernand Maury.



SONNETS A L'AIL ET AU PATCHOULI

III

LE PRINTEMPS

Bon bourgeois au rouge visage,
Epicier riche et retiré
Qui du cœur ignorant l'usage
N'as jamais aimé ni pleuré;

Bourgeoise laide, raide et sage,
Au regard terne, au front carré
Qui n'as jamais, dans ton corsage,
Caché de message adoré;

Votre fille, brune charmante
Que son sang de seize ans tourmente,
Mord chaque nuit son oreiller;

Comme sœur Anne elle regarde...
— C'est le printemps, prenez-y garde,
Qui commence à la travailler.

MONTFLEURY

REPRÉSENTATIONS DOMINICALES

Le succès considérable obtenu par l'*As de Trèfle*, au théâtre de l'Ambigu, prouve que, décidément, le vieux *mélo* redevient à la mode. Attendons-nous à voir reprendre bientôt quelque part : *Lazare le Pâtre*, *Gaspardo le Pêcheur*, le *Sonneur de Saint-Paul*, *Marie-Jeanne*, etc., etc. Bouchardy et Dennery, à la rescousse! Du haut du « Paradis », leur perpétuelle demeure, les *titis* légendaires doivent être contents.

Toujours, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. J'ai, je l'avoue, un faible pour le mélodrame, et ce, précisément à cause de *Lazare le Pâtre*, déjà nommé. On revient toujours à ses premières amours, dit la chanson. Or, *Lazare le Pâtre* est la première pièce que j'ai vu jouer, il y a déjà bien des années, dans la grange qui, encore aujourd'hui, sert de théâtre à ma ville natale.

***

J'avais alors à peine six ans, et, comme j'avais été, paraît-il, extraordinairement sage, mon père, ne sachant plus comment me récompenser, eut la triomphante idée de me conduire au spectacle.

Ce projet audacieux ne fut pas sans rencontrer quelque opposition au sein même de la famille. Ma mère, personne très pieuse, pour qui le théâtre était un lieu de perdition où Satan, de préférence, remisait ses pompes et perpétrait ses œuvres, trouvait qu'y conduire un enfant « qui n'avait pas encore fait sa première communion » était chose grave

Quant aux voisins et amis, les uns en faisaient des gorges chaudes, tandis que les autres prenaient des airs glacés, lorsque, dans la conversation, se produisait la moindre allusion à la représentation prochaine que je devais « embellir » de ma juvénile présence.

Aussi, dans l'attente de ce jour désiré (la troupe ne jouait chez nous que deux fois par semaine), je tremblais dans ma peau, j'oubliais de manger, je ne dormais plus, craignant toujours qu'un incident quelconque ne vînt empêcher mon « bonheur ».

Fort heureusement, mon père, un homme énergique, passa outre. Les remontrances, les plaisanteries, ne firent que l'ancrer davantage dans sa résolution.

Un certain dimanche soir, que je n'oublierai jamais, je me trouvai installé, — après une assez longue station devant une porte fermée, — dans une salle plus brillamment éclairée encore que notre hôtel de ville les jours de fêtes publiques; et aux environs de sept heures, la toile, que j'avais bien en face de moi, se leva sur le premier tableau de *Lazare le Pâtre*.

Du coup, ma vocation fut décidée. Dès que je serais grand, je referais *Lazare le Pâtre* ou quelque chose d'approchant. Et, ce qu'il y a de plus fort, c'est que le bambin de six ans s'est tenu parole ou à peu près. Il est, en effet, arrivé, après des années d'un travail enragé et d'une vache plus enragée encore, à faire jouer dans des bouis-bouis de douzième ordre, deux ou trois levers de rideau. Voilà ce que c'est que de mener des enfants trop jeunes au théâtre. Ils finissent par se tromper de porte et entrer dans la coulisse. Heureux quand ils ne tombent pas dans le *troisième dessous*.

Mon pauvre père a été bien sévèrement puni de son imprudence. Si je ne suis pas, à cette heure, un paisible bourgeois, un honnête commerçant en train de s'arrondir la bourse et la panse derrière un comptoir quelconque, je le dois à *Lazare le Pâtre* et à l'auteur de mes jours. Et je leur en garderai, à tous les deux, une éternelle reconnaissance.

***

J'espère donc n'étonner et ne scandaliser personne en disant que j'ai pris un réel plaisir, l'autre jour, — un dimanche, notez bien cela, s'il vous plaît, — à la représentation de l'*As de trèfle*.

Certes, je n'ai point l'intention de marcher sur les plates-bandes du critique dramatique de l'*Art moderne*. Je garderai donc pour moi ce que je pense de la pièce de M. Decourcelles. Toutefois, si vous le voulez bien, nous causerons un peu des représentations dominicales en général, et du mélodrame en particulier.

J'ai toujours beaucoup aimé les représentations du dimanche. Je sais bien que c'est un goût vulgaire, généralement réprouvé par les gens comme il faut; mais je n'ai jamais eu la sotte prétention d'être un « gens comme il faut », et je vais tranquillement où me portent mes inclinations, sans me soucier le moins du monde du qu'en-dira-t-on.

Je tiens pour certain que les « gens comme il faut », en matière artistique, constituent le digne pendant des « honnêtes gens » en politique, et que, par conséquent, moins on leur ressemble, mieux cela vaut. Or, les gens comme il faut ne vont guère au théâtre le dimanche. Fi donc! c'est le jour du peuple. Voilà sans doute pourquoi, moi qui suis peuple,

Peuple du corps à l'âme et de la tête aux pieds,

j'ai toujours eu un goût très prononcé pour les représentations dominicales.

***

Puis, j'ai encore d'autres raisons pour les aimer. Ce jour-là, le public est un vrai public, capable d'émotion, voire même d'enthousiasme. Il ne vient pas au théâtre en oisif, en blasé, pour lorgner les femmes ou pour endormir un instant son ennui entre les bras d'un fauteuil d'orchestre. Non, ce public qui a travaillé toute la semaine, qui recommencera à travailler dès le lendemain matin, n'a ni le temps ni le désir de s'ennuyer. Il vient au théâtre pour écouter un drame, pour entendre de la musique, pour oublier, autant que cela se peut, les nécessités, les misères de la vie réelle, et pour vivre, pendant quelques heures au moins, la vie de ces personnages de fantaisie sortis de l'imagination d'un homme : fictions plus ou moins poétiques que les acteurs animent et repré-



Croquis d'après nature au Concert Lamoureux, par A. Gérardin.

sentent de leur mieux, à l'aide d'une rampe fumeuse et de décors usés.

Il s'inquiète peu des petites invraisemblances, ni même des grandes, ce public indulgent, et voit sans broncher, sans sourciller, apporter sur la scène, sous le fallacieux prétexte d'un somptueux festin, un buisson d'écrevisses en carton-pâte, qui de loin peut bien ressembler à une botte de radis, mais qui de près, ne ressemble à rien du tout. Il ne demande qu'à être intéressé, ému, *empoigné*, ce bon public populaire, et, comme il a un cœur, un cœur excellent, il rit et pleure de bon cœur, pour son argent, dès qu'on lui en fournit l'occasion.

***

Notez en passant, je vous prie, que les acteurs jouent généralement beaucoup mieux le dimanche que les autres jours, et cela se comprend aisément. Rien n'encourage l'artiste comme un public convaincu, qui frémit et s'indigne lorsque le méchant a le dessus et que l'innocence est odieusement persécutée; qui pousse des hurrahs de soulagement et de satisfaction au cinquième acte (dernier tableau), lorsque le traître succombe et que la vertu triomphe définitivement, comme cela arrive toujours... au cinquième acte (dernier tableau) des mélodrames habilement charpentés.

C'est même là (soit dit entre parenthèses) ce qui explique le goût vif et persistant — survivant à toutes les blagues, à toutes les parodies — du public pour le mélodrame, aussi bien sur les boulevards parisiens qu'au théâtre municipal de Carpentras.

Le spectateur français, essentiellement honnête, contemple avec un grand intérêt cette sorte de « boxe » entre les bons et les méchants, et trouve dans l'inévitable résultat final : la victoire des bons sur les méchants, la satisfaction d'un besoin généreux, la réalisation d'un désir fort louable, que la vie réelle ne nous offre pas toujours, qu'elle ne nous offre même pas souvent, hélas! — le « bon Dieu », comme auteur dramatique, n'étant certainement pas, à beaucoup près, à la hauteur de feu Bouchardy, ni de MM. Dennery et William Busnach.

***

Je reprends la suite de ma pensée, abandonnée un instant pour pousser une pointe sur le domaine purement psychologique.

Les acteurs ne sont vraiment bons que lorsqu'ils jouent devant un public croyant que « c'est arrivé » et ne marchandant ni ses bravos, ni ses larmes.

Les gens « distingués » qui n'applaudissent jamais, qui s'attendrissent encore moins, et qui, par-dessus le marché, se moquent volontiers de ceux qui applaudissent et qui s'attendrissent, ces gens-là ne savent pas quelle force, quelle puissance peuvent donner à un acteur quelques bravos chaleureux et bien placés. Ils ne savent pas de quel plaisir ils se privent eux-mêmes, en refusant aux artistes ces marques d'intérêt et d'approbation qui doublent le talent de ceux qui en ont, et qui en donnent presque à ceux qui n'en ont pas. Ils ne se sont jamais doutés, les malheureux, de l'excellent effet que peuvent produire quelques mouchoirs déployés à propos, et autant de nez que l'on mouche avec une obstination pleine de naïveté et de candeur.

Et en cela, comme en beaucoup d'autres choses, les gens « distingués » sont plus à plaindre qu'à blâmer.

LAGRIFFE.

LE RÉVEIL D'ADAM

Lorsque Adam, s'éveillant, vit le sourire d'Ève,
— D'Ève qui souriait pour la première fois, —
Il crut continuer quelque céleste rêve,
Il crut entendre un ange en entendant sa voix.

Il dit : « Qui donc es-tu, toi dont on peut voir l'âme
« Briller d'un feu si doux dans l'éclat de tes yeux? »
Ève lui répondit : « Ami, je suis la Femme,
« Et c'est Dieu qui m'envoie à toi du fond des cieux. »

« Que son nom soit béni pour ce bienfait suprême,
— Reprit l'homme, — ici-bas je languissais sans toi :
« Mais pourquoi m'es-tu donc plus chère que moi-même.
« Pourquoi mon cœur bat-il si fort? Sais-tu pourquoi?

« Ton regard fait pour moi resplendir toutes choses,
« C'est un soleil nouveau qui vient tout iriser :
« Ta douce voix m'attire et, sur tes lèvres roses,
« Mes deux lèvres en feu cherchent à se poser.

« Dans les champs pleins de fleurs, allons courir ensemble,
« Allons rêver tous deux à l'ombre des grands bois :
« En t'envoyant vers moi, le Seigneur, il me semble,
« M'a tiré du néant pour la seconde fois.

« Je sens bien qu'à présent si tu m'étais ravie,
« Je ne pourrais plus vivre et maudirais le Ciel :
« Toi, le sang de mon corps et l'âme de ma vie,
« Le plus beau des présents que m'a faits l'Eternel! »

— Il dit, et dans son cœur, sentant avec ivresse,
De désirs inconnus s'agiter un essaim,
Il lui tendit ses bras palpitants de tendresse
Et la serra, tremblante et rose, sur son sein.

Un baiser confondit leurs lèvres et leur âme,
Le poison dans leur sang répandit sa chaleur,
Et du premier baiser de l'homme et de la femme
Naquirent à la fois l'Amour et la Douleur!

Oh! ce premier amour, sans remords et sans crainte,
Et qui devait avoir la mort pour lendemain!
Oh! ce baiser si pur dont la brûlante empreinte
Marque, comme un forçat, le front du genre humain !

Qu'il soit maudit cent fois, le désir qui dévore,
Qui naquit dans le sein de nos tristes aïeux,
Ce feu qui les brûlait et qui nous brûle encore,
Et que n'ont pas éteint les larmes de nos yeux!

Ah! si l'homme avait pu, dans cet instant suprême,
Prévoir quelles douleurs suivraient de tels baisers;
S'il avait entendu l'effroyable anathème
Des cœurs désespérés que l'amour a brisés !

S'il avait su combien allait coûter d'alarmes
Son bonheur d'un instant à ses fils trop frappés,
S'il avait pu compter nos sanglots et nos larmes,
Et nos rêves déçus, et nos espoirs trompés!

S'il avait vu saigner l'éternelle blessure
Que l'amour fait au cœur de notre humanité;
S'il avait du désir pu sonder la morsure,
Et connu le dégoût qui suit la volupté :

Il n'eût pas fait un pas sur la fatale route
Et vendu l'avenir pour l'ivresse d'un jour :
Mais, frappé d'épouvante, il eût fermé sans doute
Ses yeux à la lumière et son cœur à l'amour!

Il aurait eu pitié de la race maudite
Qu'il sentait tressaillir dans son sein frémissant,
Sans adresser un mot à la femme interdite,
Il aurait, pour la fuir, appelé le Néant.

Il aurait repoussé l'enchanteresse, comme
Un piège séducteur que lui tendait le Ciel,
Et tout le genre humain, avec le premier homme,
Se serait rendormi du sommeil éternel!

HENRI SECOND.

AVENTURES DE 50 CENTIMES

HISTOIRE « SENTIMENTALE »



Ce matin-là, je m'éveillai tout guilleret et parfaitement convaincu que je pourrais, sans difficulté, attraper la lune avec les dents, s'il m'en prenait la fantaisie.

C'est un fait que tout le monde a pu remarquer : il y a comme cela des jours où l'on se lève le bonnet tourné du bon côté, — du côté gauche, — et où, ne doutant de rien, on se sent capable d'entendre, sans bâiller, un long discours parlementaire, et de lire, sans ennui, tout un numéro de la *Revue des Deux-Mondes*.

Mais, avant d'aller plus loin, et pour rendre compréhensible ce qui précède et ce qui va suivre, je dois vous avouer que, depuis trois semaines, j'étais amoureux, — je dirais : amoureux fou, si ce n'était un pléonasme, — d'une jeune personne qui passait sur le Pont-Neuf tous les matins à neuf heures et tous les soirs à sept heures. Et, pour achever de vous édifier sur la nature de mes sentiments, j'ajouterai que, depuis trois semaines, je la rencontrais, *par hasard*, deux fois par jour, et que je « l'escortais » chaque fois pendant vingt-cinq minutes ; preuve que j'ai, en amour, plus de constance que d'autres en politique, et que je suis, comme vous vous en apercevrez bien en lisant ceci, beaucoup plus capable de suivre une femme qu'une idée.

Deux promenades de vingt-cinq minutes chacune, cela faisait près d'une heure par jour; si vous y joignez les nombreuses préoccupations intermédiaires que cette fillette me causait, vous comprendrez sans peine que ma *toquade*, devenue chronique, tournait de plus en plus à la passion, et tenait une place énorme dans mon existence. Seulement, je dois confesser que, n'ayant jamais pu prendre sur moi d'adresser la parole à « l'inconnue », cette poursuite obstinée n'avait eu jusqu'à ce jour d'autre résultat que d'amincir considérablement la semelle de mes souliers. Je sentais le ridicule de ma position. Cela ne pouvait durer ainsi, d'autant plus que, — ne vous l'ai je pas encore dit? — mon « inconnue » était charmante, comme le sont d'ailleurs toutes les « inconnues » que l'on a envie de connaître.

Aussi, ayant fait pendant la nuit je ne sais quel rêve encourageant, je me promis, le matin « où commence cette histoire », de frapper un grand coup et de brûler mes vaisseaux.

Cette belle détermination prise, je m'empressai d'ouvrir mon porte-monnaie, afin de passer la revue de mes troupes, et de reconnaître mes moyens d'attaque, mes chances de succès. Je fus atterré, et mon escarcelle, s'échappant de mes mains glacées d'horreur, tomba sur le sol sans produire, hélas! aucune espèce de son argentin.

Il me restait... cinquante centimes en pièces de deux sous!

Et pourtant, l'avant-veille encore, je possédais deux magnifiques pièces d'or dans lesquelles je pouvais, comme dit le bon Régnier, « faire reluire le soleil », — occupation bien autrement agréable et morale que la lecture des articles de fond du *Constitutionnel* et de la Petite Correspondance du *Figaro*.

Comment, en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé!

m'écriai-je, saisi d'une indignation classique, parfaitement motivée. Comment? Je n'en savais rien, je n'en ai même jamais rien su, mais le fait brutal n'en était pas moins là, patent, indéniable.

Il me restait *cinquante centimes* pour entreprendre et mener à bien la conquête de la « demoiselle de mes pensées. » Avoir un demi-franc dans sa poche quand on a l'amour au cœur et de si beaux projets en tête, quelle dérision amère! Faire la guerre sans soldats est assurément chose fort dangereuse, mais faire l'amour sans argent est bien autrement téméraire et hasardeux.



Il fallait pourtant s'y résigner et faire à mauvaise fortune bon visage. Je me résignai donc, et, après avoir disposé le nœud de ma cravate avec le soin tout particulier qu'exigeait la gravité des circonstances, je sortis, bien résolu à tenter l'impossible, et même quelque chose avec, si l'impossible ne suffisait pas.

Tout en arpentant fiévreusement le pavé boueux de la rue Dauphine, je cherchais quel moyen je pourrais employer pour entrer en conversation avec mon idole ambulante.



Marcher à ses côtés en lui parlant de la beauté de ses yeux, de la couleur de ses cheveux et de l'état douteux de la température, était un truc banal, bon tout au plus pour un calicot ou pour un étudiant de première année.

Me jeter brusquement à ses genoux, en lui criant, en lui jurant, avec force gestes incohérents, que je l'adorais, et que je la tuerais, et que je me tuerais, si elle ne répondait point à mon amour et si elle ne « couronnait » pas « ma flamme » était sans doute un moyen plus romantique et, par conséquent plus conforme à mes principes littéraires et autres.

Malheureusement un tel moyen, excellent en théorie, au théâtre et dans le roman, n'était guère praticable dans une rue très fréquentée, à neuf heures du matin. Les passants auraient eu le droit de me trouver stupide. Quant aux sergents de ville, ne comprenant absolument rien aux « choses du cœur » ils au-

raient été fort capables de m'appréhender au collet et de me conduire au poste.

Comme je marchais, plongé dans mes réflexions et fort perplexe, je me heurtai à la voiture d'une mar-



chande de fleurs. Je fus ainsi assez durement ramené au sentiment de la réalité présente. A quelque chose malheur est bon, et du choc jaillit la lumière. Cet accident me suggéra une idée que je me permettrai de qualifier de « sublime », précisément à cause de sa simplicité.

Sur la voiture en question se trouvaient de charmants bouquets de roses, dont le coût était précisément de cinquante centimes la pièce. J'en pris un sans hésiter et le payai sans marchander, ce qui était véritablement grand, eu égard à l'état de mes finances.

Un bouquet de roses, quelle admirable entrée en matière, quel admirable trait d'union! Quoi de plus simple et de plus naturel, en effet, que d'offrir un bouquet à une jeune fille qui ne vous a jamais vu, et à qui l'on n'a jamais parlé? Et que pourrait-on trouver de plus élégant, s'il vous plaît? Richelieu et Lauzun, à ma place, n'eussent pas agi différemment. Cette comparaison, que je fis tout en pressant le pas, me haussa d'un cran dans ma propre estime. Je me sentis irrésistible et tout à fait régence. Je fis le geste de « chiquenauder » un jabot imaginaire, comme Déjazet dans le *Vicomte de Létorières*, et je regardai fort sérieusement si mes talons ne rougissaient point.

Il est juste d'ajouter que je perdis beaucoup de mon assurance lorsque je vis approcher l'inconnue et qu'il s'agit de mettre mon projet à exécution. J'avais beau me dire qu'après tout on offrait bien des bouquets à la Vierge, et que cette jeune fille n'était peut-être pas une... vertu féroce, cet ingénieux raisonnement n'augmentait guère mon courage. Aussi fût-ce en tremblant que je présentai mon bouquet, et en balbutiant quelques paroles idiotes, que la pauvre enfant dut avoir de la peine à comprendre, car je ne savais guère moi-même ce que je disais.

Si je n'écoutais que mon amour-propre, je planterais là, tout net, ce récit : un insuccès étant infiniment plus pénible à avouer qu'une faute. Or, je fis un four complet, comme vous allez en juger, et c'est pour me punir de ma folie que je vous conte ma mésaventure.

L'inconnue me regarda avec de grands yeux étonnés sans me dire un mot, et, comme je continuais, me pria d'un ton poli, mais assez sec, de la laisser tranquille, et de pas la compromettre plus longtemps par mon bouquet et mon insistance à lui parler au milieu de la rue.

Mon bouquet et moi nous étions compromettants! Jamais, « même aux plus mauvais jours de notre histoire » paroles plus décourageantes ne frappèrent l'oreille d'un honnête homme et ne vinrent attrister son âme. Mes pauvres roses,—qui n'étaient que roses —rougirent à cette accusation inattendue, comme voudraient le faire beaucoup de boutonnières de ma connaissance, que je je ne nommerai pas, pour ne pas leur faire de réclame. Quant à moi, comprenant que je devais être parfaitement ridicule, mon bouquet d'une main, et mon chapeau de l'autre, en face de cette beauté effarouchée, je pris mon parti. Je m'effaçai pour livrer passage à l'insensible enfant, qui me perçait le cœur avec la désinvolture de M. de Lesseps à l'égard d'un isthme. Je replaçai mon chapeau sur ma tête, et, comme nous étions sur le pont, je lançai résolument mon bouquet dans la Seine. Puis, je revins en courant et sans regarder une seule fois derrière moi, jusqu'au jardin du Luxembourg. Là, je rétablis un peu d'ordre dans mes idées et dans ma coiffure, que le dénouement de mon aventure et la rapidité de ma course avaient également bouleversées. Et pour achever de me remettre, j'allai me faire inviter à déjeuner par un ami.

Je passai le reste de ma journée à absorber force bocks, — *à l'œil*, bien entendu, — au grand ébahissement de mes camarades qui, ne m'ayant jamais tant vu boire, me demandèrent ce que j'avais. A quoi je répondis avec un sourire sinistre, et en posant ma main sous ma « mamelle gauche » (voir Musset, *Rolla*) : « J'ai là quelque chose qui est mort, je le mets dans la *bière !* »

Ici s'arrête le récit des aventures de mes cinquante centimes, récit que je vous ai fait, lecteur, pour vous dissuader de suivre mon exemple. Si jamais, étant amoureux, vous avez dix sous dans votre poche, faites-en tout ce qu'il vous plaira : faites donner un coup de fer à votre chapeau ou un coup de brosse à vos souliers; achetez la *Gazette de France*, *l'Univers* et autres journaux du même acabit, donnez vos dix sous à un pauvre ou même à votre concierge, ou encore gardez-les, c'est plus sage, mais n'en achetez pas un bouquet à une femme qui le refuserait peut-être et se moquerait de vous par-dessus le marché.

C'est là, en effet, comme vous l'avez pu voir, le meilleur moyen de jeter son argent dans l'eau.

Telle est la conclusion de cette histoire, conclusion très morale et d'une fréquente application. J'aurais pu, avec mon aventure, faire une satire, une chanson, une tragédie, un vaudeville et beaucoup d'autres choses encore. J'ai préféré vous la conter d'une façon. . sentimentale, les élégies et les idylles ayant toujours été mon fort, — ou mon faible, comme vous voudrez. J'ai même passé, sans dormir, une partie de nuit pour écrire cette histoire, telle que je vous la présente. Il est vrai qu'elle vous a plongé dans un doux sommeil ; c'est une compensation, et, suivant l'avis du docteur Pangloss, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

MAURICE TAVERNIER.





Dessin de M. Claude Monet.

LE BOUDINÉ

Prenez un chapeau bas, large fond, larges bords ;
Ensuite coiffez-en une tête de cire,
Qui semble se mouvoir au moyen de ressorts,
Dont la bouche a toujours le plus niais sourire :

Piquez trois poils de barbe, et complétez le sire
Par un habit qui sangle, emprisonne le corps,
Accusant fortement les hanches en dehors.
Les jambes sont d'un drôle à ne pas les décrire :

D'un pantalon trop court et pas du tout bouffant
Emergent deux souliers, pointure d'éléphant.
C'est d'aplomb dans la boue... Infiltrez de l'iode ;

A la place du cœur, mettez un mouvement
Quelconque, et vous aurez le type du moment,
Le pantin mirifique à la dernière mode.

ALEXANDRE HURÉ.

Quand tu seras vieille !

Lorsque vous serez vieille, au soir, à la chandelle..
RONSARD.

Quand, vieille, tu seras là-bas, dans ta maison,
Dans la vieille maison où mourut ton vieux père,
Marmottant à voix basse une vieille oraison ;

Lorsque tu rêveras près de la flamme claire,
Ecoutant les chansons que murmure le vent
Aux arbres dépouillés du vieux bois séculaire ;

Quand tes cheveux feront, comme des fils d'argent,
A ta tête ridée un noble diadème ;
Alors que tu seras redevenue enfant ;

Lorsque tu seras prête au sacrement suprême :
Un soir, à la veillée, il se peut que quelqu'un
Dise les vers aimants d'un délicat poème :

Toi, tout en maudissant son murmure importun,
Tu l'écouteras lire, et, vaguement charmée,
Ton âme écartera son épais linceul brun.

Et tu relèveras la tête, ô bien-aimée !
Notre passé d'amour se levant à tes yeux,
Fera revivre ta raison inanimée.

En écoutant ces vers, mes vers mélodieux,
Tu te diras, soudain, à ta nuit arrachée,
Que c'est toi l'Idéal, et la Muse, et les Dieux ?

Que c'est toi l'adorée, à la tête penchée,
Qui sur l'œuvre rayonne ainsi qu'un astre d'or,
Toi dont la vague image est à peine ébauchée,

Que j'ai voulu garder, ineffable trésor,
Des curiosités infâmes et malsaines,
Et tu te souviendras et souriras encor

Aux vers tout embaumés de nos amours sereines !
Mais tu ne diras rien : les yeux demi-fermés,
— On revoit mieux ainsi les époques lointaines —

Croisant pieusement tes vieux doigts déformés,
Au fond du grand fauteuil la tête renversée,
Par les chants d'autrefois en mes vers essaimés,

Tu te rendormiras comme en mes bras bercée !

P. JOUSSET.

THÉATRES

Opéra : *Henri VIII.* — Odeon : *Formosa.* — Ambigu : *l'As de trèfle.* — Château-d'Eau : *l'Oiseau de proie.*— Théâtre Cluny : *la Faute de M. Tabourel.* — Gaîté : *les Bourgeois de Lille.* — Nouveautés : *le Premier baiser.* — Théâtre des Nations : *l'Article 47* (reprise).

Les *premières* ont été nombreuses le mois dernier, et, quelle que soit notre bonne volonté, nous serons contraint, faute d'espace, de glisser rapidement sur la plupart d'entre elles.

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par l'Opéra et *Henri VIII.*

Une *première* à l'Académie nationale de musique, surtout quand il s'agit de l'œuvre d'un compositeur français, a toujours été une chose considérable, un véritable événement. De nos jours, hélas ! c'est devenu une chose rare.

Et, cependant, on prétend que les maîtres, les jeunes, ne manquent point. Toutes les années, les classes du Conservatoire en produisent de nouveaux qu'on expédie à Rome, dûment étiquetés et emballés, comme des colis précieux.

Dans quel état ils reviennent, Dieu et les théâtres d'opérette seuls le savent. D'ailleurs, peu de gens ont la curiosité de s'en informer.

La représentation de *Henri VIII*, à l'Opéra, a donc été le « gros morceau », la pièce de résistance du menu dramatico-lyrique que les théâtres ont offert, en mars, au public et à la critique. La nouvelle œuvre de M Saint-Saëns, annoncée depuis longtemps, était attendue avec impatience. On n'a rien perdu pour attendre, et le succès a été réel autant que mérité. Le livret, fruit de la collaboration de MM. Léonce Détroyat et Armand Silvestre, est emprunté à un drame de Shakespeare, revu et corrigé d'après l'histoire. Il est bien entendu qu'on n'a pas mis en scène la demi-douzaine de femmes légitimes consommées, avec l'aide du bourreau, par le Barbe-Bleue anglais. On s'est contenté d'un épisode : le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, et son mariage avec Anne de Boleyn. Les auteurs en ont tiré quatre actes, les trois premiers un peu secs, un peu vides, un peu dénués d'intérêt peut-être, au point de vue du drame musical, mais le quatrième absolument superbe, et dans lequel le compositeur a pu montrer ses brillantes et solides qualités et donner sa mesure.

Je ne connais rien de plus beau, de plus mouvementé, de plus empoignant, dans le répertoire du grand opéra, que cette scène où Henri VIII, pour arracher à Catherine d'Aragon, mourante, le secret qu'il suppose en son pouvoir, accable Anne de Boleyn de brûlantes protestations d'amour. L'ex-reine, la rivale dédaignée, a dans la main une lettre qui doit perdre irrémédiablement la fille astucieuse et débauchée qui l'a chassée du trône et du cœur de son mari. Catherine n'a qu'à l'ouvrir, cette main, et ses souffrances seront vengées ; et qui sait, peut-être l'époux, toujours adoré au fond du cœur, rendra-t-il son amour à la compagne fidèle injustement méconnue ?

Après une lutte terrible, la générosité l'emporte sur la jalousie, et, dans un mouvement sublime, la pauvre reine jette au feu la seule preuve qui puisse condamner son ennemie. Et, brisée par ce combat surhumain, elle expire au moment où Henri VIII, interrompant brusquement ses protestations hypocrites, promet, pour un temps peu éloigné, la hache à Anne de Boleyn.

La musique que cette situation a inspirée à M. Saint-Saëns n'est pas, à proprement parler, un quatuor ; c'est une véritable scène lyrique ; c'est, à notre avis, le drame musical, tel que beaucoup de compositeurs de génie l'ont rêvé, pour remplacer les formules surannées et, il faut bien l'avouer, souvent absurdes et presque toujours anti-scéniques, de l'ancien opéra

italien. Là, peut-être, est la vraie musique de l'avenir. Enfin, qui vivra verra, c'est-à-dire entendra.

Pour l'instant, constatons le triomphe de l'œuvre de M. Saint-Saëns, allégée de quelques longueurs qui la surchargeaient inutilement, entre autres un interminable monologue d'un certain légat du pape, qui était bien la chose la plus ennuyeuse du monde et qui, même interprété par M. Coquelin, n'aurait déridé personne.

Pour en finir avec les restrictions, signalons la faiblesse du ballet. Mais hâtons-nous de louer sans réserve l'interprétation et la mise en scène qui, comme presque toujours à l'Opéra, ont été sans reproche.

M. Lassalle est le plus bel Henri VIII qu'on puisse rêver : voix, costume, jeu, diction, tenue, tout est parfait.

Si le roi de l'histoire avait été, de tous points, semblable à celui-là, ce n'est point par demi-douzaine, c'est par centaines qu'il faudrait aujourd'hui compter ses victimes féminines.

Tous nos compliments également à Mme Krauss, tragédienne consommée, vivant son rôle beaucoup plus qu'elle ne le joue, et absolument hors de pair dans la grande scène du dernier acte.

Quant à Mlle Richard, elle a trouvé le moyen de rendre attrayant, aimable, le personnage peu sympathique de cette *chasseuse* de couronnes qui avait nom Anne de Boleyn.

Enfin, MM. Dereims (Don Gomez, un des amants d'Anne de Boleyn), Lorrain (le duc de Norfolk) et Boudouresque (le légat), ont tiré grand parti de rôles relativement ingrats. Et le public leur en a tenu compte.

Les Anglais sont décidément à la mode sur notre théâtre. Après l'Opéra, l'Odéon; après Henri VIII, le fameux baron Warwick, le faiseur de rois. Celui-là, c'est M. Auguste Vacquerie qui nous le présente, en alexandrins superbes, dans sa *Formosa*, qui, certainement, prendra place parmi les plus grands et les plus légitimes succès de notre second Théâtre-Français.

Le temps et l'espace nous manquent pour analyser et louer comme il conviendrait la nouvelle œuvre magistrale de l'auteur de *Jean Baudry* et des *Funérailles de l'Honneur*. Nous préférons donc affirmer simplement notre sincère admiration et remercier M. Vacquerie d'avoir victorieusement démontré qu'on pouvait encore obtenir un véritable succès populaire avec un drame littéraire et attirer le public avec de beaux vers.

Il va sans dire que nous associons au nom du maître, dans notre reconnaissance, celui de M. de la Rounat, qui l'a aidé dans sa démonstration, — comme le préparateur seconde le professeur, — et les noms des artistes de l'Odéon qui ont mis leur incontestable talent au service du génie du poète.

En première ligne, il convient de citer MM. Paul Mounet (Warwick), Porel (Sword), et surtout Mme Tessandier, dont le rôle de Formosa restera une des meilleures créations.

A l'Ambigu, nous quittons le grand art et la littérature pour tomber dans le mélodrame avec l'*As de trèfle*. Pourquoi pas? Il en faut pour tous les goûts, et il y a temps pour tout. Il faut avouer, du reste, que l'Ambigu n'avait pas eu de chance avec la littérature, et qu'après l'insuccès regrettable des *Mères ennemies* et de la *Glu* il était temps de changer de voie. En retournant au vieux mélo, et en retournant l'*As de trèfle*, la direction a fait assurément une excellente spéculation et mis son argent sur une bonne carte. On peut ne pas couper dans ce jeu-là, il faut reconnaître qu'il est heureux.

Nous n'analyserons pas la pièce, d'ailleurs tout à fait réussie en son genre, de M. Decourcelle. Elle est coulée dans le moule inusable dont M. d'Ennery se sert depuis un demi-siècle, et toujours avec un égal succès. Assassinat, quiproquos, policiers, juges d'instruction, ruffians, innocents persécutés, rien n'y manque. Et le tout finit, à la grande satisfaction du public, par le triomphe de la vertu et le châtiment des vrais coupables.

Un personnage fort bien dessiné par l'auteur, et supérieurement composé par Taillade, se dégage de cet *imbroglio*. C'est un certain Narcisse, un gredin fieffé qui bat sa maîtresse et qui l'adore. Il y a là un type d'Othello du boulevard Rochechouart pris sur le vif et très bien rendu. La scène de jalousie féroce du dernier tableau, où le bandit, excité par le policier, livre son complice et se livre lui-même pour se venger de l'abandon de sa maîtresse, est des plus vigoureuses et produit un grand effet.

Parmi les interprètes, très justement applaudis, citons Mme Marie Kolb (Nini-Gendarme, la maîtresse et la complice de Narcisse), M. Lacressonnière (M. Robert, le policier amateur qui fait maladroitement arrêter son propre fils, innocent, bien entendu) et M. Petit, qui s'incarne merveilleusement dans le rôle à transformations du limier de police Briollet.

C'est encore le mélodrame, ancienne manière, que nous retouvons au Château-d'Eau. L'*Oiseau de proie*, de M. Alexis Martin, est une sorte de *Corbeau*, de M. Becque, transporté de la place du Théâtre-Français au boulevard du Crime, et mis à la portée des masses. C'est encore un gredin de vautour qui ronge le foie et les entrailles d'une honnête famille. Mais là, au moins, les choses se terminent mieux que dans la comédie de M. Becque et que dans la vie réelle, hélas! L'honnête homme a sa revanche, grâce à un brave et courageux enfant du peuple.

La pièce n'est pas trop maladroitement composée, et, au milieu de bien des effets violents, heurtés, trop brutalement amenés, il y a des scènes tout à fait heureuses qui dénotent une véritable intelligence, ou, si vous aimez mieux, un réel instinct du théâtre.

Nous avons la certitude que M. Alexis Martin n'en restera pas là.

Les principaux rôles sont tenus, et très bien tenus par MM. Ulysse Bessac, Dalmy, Livry, Albert, Guyon fils, Dermey et par Mmes Duguérel, Guyon, Laurenty, Tekley, etc...

Au théâtre Cluny, la *Faute de M. Tabourel*, de M. W. Busnach, nous reporte de vingt ans en arrière, aux beaux jours du vaudeville, le vrai et le bon, c'est-à-dire le vaudeville amusant, émaillé de mots drôles, rempli de situations équivoques et plaisantes.

Raconter ces trois actes serait bien difficile. Les transes d'un père qui se voit sur le point de marier sa fille légitime à un jeune homme dont il se croit le père (un péché de jeunesse), telle est la donnée de cette amusante bouffonnerie, rondement enlevée par MM. Mesmaker et Vavasseur, deux joyeux compères, et par M. Gardel, très drôle dans son rôle de solliciteur acharné, parvenu à son but après douze années de démarches et trois changements de gouvernement.

Le côté des dames est moins satisfaisant. Mme Aubrys, pourtant, tire tout le parti possible d'un rôle assez terne.

Somme toute, agréable soirée à passer au Cluny.

Le drame militaire et patriotique, disparu de l'affiche du Château-d'Eau avec *Kléber*, vient de faire sa rentrée à la Gaîté avec les *Bourgeois de Lille*, de M. Armand d'Artois.

Si nous avons bonne mémoire, M. Armand d'Artois fut couronné en même temps que M. Villiers de l'Isle-Adam, dans le concours institué par M. Michaëlis en l'honneur de l'indépendance américaine.

Aujourd'hui, c'est le patriotisme français que M. d'Artois exalte dans son drame. L'intention de l'œuvre est excellente et l'exécution n'est point enta-

chée de ces exagérations qu'on trouve presque toujours dans les pièces du même genre. L'auteur a su garder la mesure et il faut l'en féliciter, car c'est chose difficile partout et surtout au théâtre, quand il s'agit de patriotisme.

Les nécessités de notre tirage nous empêchent de rendre compte, aussi longuement que nous le voudrions, de la pièce de M. d'Artois. Nous tenons toutefois à constater son succès. Tous les soirs, après plusieurs tableaux, les applaudissements sont tels qu'on est obligé de relever la toile. La scène des engagements volontaires, sur la place publique, la séance du conseil municipal de Lille recevant une délégation de femmes patriotes, sont particulièrement réussies et appréciées.

Il va sans dire que le patriotisme et l'histoire ne font pas tous les frais de la pièce. Il s'y mêle une très simple intrigue d'amour, ni trop, ni trop peu, juste ce qu'il en faut pour adoucir, pour égayer la sévérité du sujet et pour jeter quelque tendresse dans tout cet héroïsme.

La mise en scène est des plus soignées, l'interprétation satisfaisante. M. Dumaine est un Baliveau parfait, plein d'entrain et de naturel; Mlle Marcelle Jullien une Marthe ravissante, qui n'a même pas besoin de parler pour plaire.

Il est dit que, ce mois-ci, nous n'aurons à enregistrer que des succès, et, pour ma part, j'en suis charmé. C'est par l'opéra qu'on commence, par l'opérette qu'on finit. Constatons donc, en terminant cette revue, que, au théâtre des Nouveautés, le *Premier Baiser*, de MM. de Najac et Toché pour les paroles, musique de M. Jonas, a été fort bien accueilli. La musique est un peu meilleure que celle qu'on rencontre ordinairement dans ces sortes de pièces, et le *libretto* n'est pas plus mauvais. Quant aux interprètes, ils sont excellents. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

En somme, c'est une pochade crânement enlevée par Berthelier et par Mlle Marguerite Ugalde. Parmi les morceaux bissés et à bisser, citons : le chœur d'introduction, le rondeau syllabique du Contrat, l'intermède militaire du deuxième acte, un *quintette* fort bien traité et, enfin, le *clou* de la soirée, les couplets du vieux paletot.

Mais pourquoi ces affreux costumes? Il n'est pas permis, même en Suisse, de dessiner de pareilles charges.

Joli succès pour la direction.

Le *Premier baiser de Suzette* va être tiré à quelques centaines d'exemplaires. Heureux Vauthier!

H. S.

P. S. — N'oublions pas, au théâtre des Nations, une reprise de l'*Article* 47, l'éternel drame de M. A. Belot, l'inépuisable ressource des directeurs qui ne font pas d'argent avec les pièces nouvelles. Après cela, il y en a d'anciennes qui sont si bien réussies, qu'on ne peut guère espérer de faire mieux, même en les refaisant. Et c'est peut-être là l'excuse des auteurs, des directeurs et du public.

Une compagnie de pantomimistes anglais, la troupe C. et C. LAURI, fait depuis quelques jours courir tout Paris aux Folies-Bergère.

La pantomime intitulée PUSS! PUSS!! PUSS!!! est une des plus singulières créées par ces acrobates fantaisistes.

On signale particulièrement un chat dont les excentricités sont d'une hilarité irrésistible.

SONNETS CHAMPÊTRES

I

LE NID

Lorsque le doux printemps réveille la nature,
Que les nuages noirs ne voilent plus les cieux :
Les grands prés rajeunis s'emplissent de verdure;
Les arbustes, de fleurs; les bois, de chants joyeux.

D'ivresse et de parfums l'air entier se sature,
L'être le plus infime en devient plus heureux;
Négligeant, pour jouer, de chercher leur pâture,
Se poursuivent gaiement les oiseaux amoureux.

— Sentant naître en son cœur la crainte maternelle,
Lorsque le premier chant du poème est fini,
La femelle construit une maison nouvelle...

Et le mâle, arrachant les plumes de son aile,
Achève, en répétant sa chanson la plus belle,
Ce chef-d'œuvre d'amour que l'on appelle un nid.

RODOLPHE.

ENFANTS SANS SOUCI

Que vous faut-il?
La fleur qu'Avril
Sème
A pleines mains
Dans les chemins
De la Bohème.

Que voulez-vous?
Les cheveux roux,
Tresses
Longues qui sont
L'orgueil du front
De nos maîtresses.

Où vivez-vous?
En loups-garous
Libres
Dans les buissons
Pleins de chansons
Des vieux félibres.

Que pensez-vous?
Qu'aimer est doux,
Rire
Utile aux gens
Intelligents
Aux porte-lyre.

ROBERT CAZE.

Toutes les communications concernant la partie artistique du journal doivent être adressées, personnellement, à M. Henri Boutet; celles intéressant la rédaction, à M. Henri Second.

Toutes les demandes et réclamations relatives aux abonnements, à la vente au numéro, aux annonces, doivent être envoyées à l'administration.

Pour les communications verbales concernant la rédaction littéraire et artistique, s'adresser aux bureaux du journal, 15, quai Malaquais, les mardis et vendredis, de quatre à sept heures du soir.



Croquis d'une bouquetière à une fête de bienfaisance, par Em. Samson.

SONNET

Elle était jeune et belle, et bientôt un enfant
Allait lui donner droit au nom si doux de mère :
Elle attendait heureuse, impatiente et fière,
Au chérubin futur songeant à tout moment.

Elle l'aimait déjà — déjà bien tendrement.
Elle le demandait à Dieu, dans sa prière,
Beau, bien fait et mignon, frais et rose. Et le père
Le voulait blond, aux yeux bleus d'azur, et charmant.

On les rêve toujours ainsi ces petits anges!
C'est pour lui que sa mère avait brodé ces langes,
Pour lui qu'elle avait fait les plus beaux rêves d'or,

Préparé ce berceau de dentelle et de soie:
C'est lui qu'elle espérait, rayonnante de joie...
— L'enfant vint pâle et froid : c'était un enfant mort.

GABRIEL LEMOINE.



AU HASARD DE LA PLUME

Nous avons déjà eu le chagrin de l'annoncer, Guibollard est ruiné.

Par surcroît de malheur, le pauvre diable est devenu complètement aveugle. Mais il est plus Guibollard que jamais.

Se plaignant l'autre jour à un ami, il disait :

— Ah! si je pouvais seulement *voir* un oculiste, il me semble que je serais guéri!



Le gros X, un quasi-journaliste, est un peu dur d'oreille, mais, en revanche, il a le caractère très souple.

S***, toujours indulgent, disait de lui :

— C'est un brave garçon tout de même.

— Possible, remarqua Z, mais, assurément, ce n'est pas un garçon... brave. En plein café, hier, il a reçu une maîtresse paire de gifles et n'a pas soufflé mot.

— Ah! bah, riposta S*** — de plus en plus indulgent. — Il est tellement sourd qu'il n'aura pas entendu!



La presque diva des *Poufs érotiques*, Mlle Stella (née Duberger), possède un protecteur ultra-sérieux, capable de l'épouser, s'il avait ou croyait avoir d'elle un enfant.

Aussi fait-elle de l'œil, — gratis, bien entendu, — à tous les jeunes premiers, vaudevillistes, journalistes, machinistes, pompiers, qui se succèdent sur les planches et dans les coulisses de son théâtre.

Inutilement, hélas! Pas le moindre bébé à l'horizon.

Une de « ses bonnes amies » expliquait cela l'autre jour :

— Trop d'appétit et pas assez... d'estomac. Cette pauvre Stella a l'*œil* plus grand que le ventre.



L'autre soir, aux *Variétés*, Mlle X, une demi-mondaine fort spirituelle, — il y en a quelques-unes, — reçoit dans sa loge la visite du grand Z***, qui lui présente un de ses jeunes amis, millionnaire, mais mal élevé, — il y en a beaucoup.

Celui-ci, passablement éméché, se montrant plus inconvenant que de raison, le grand Z*** croit devoir l'excuser :

— Pardonnez-lui, dit-il, ma chère, il est un peu... parti...

— Je ne lui fais qu'un reproche, réplique la belle en souriant, c'est de ne pas l'être tout à fait.



On examine, en Sorbonne, les candidats au baccalauréat.

Un jeune cancre, qui lit plus couramment le *Journal des Abrutis* que le *Conciones*, est sur la sellette.

L'examinateur le prie de nommer quelques-uns des plus illustres historiens de l'antiquité latine. L'élève, comme feu Conrard, ne répond que par un silence prudent, mais qui peut être mal interprété.

Le professeur, bienveillant, lui vient en aide :

— Voyons! Tacite, par exemple...

L'élève, ricanant :

— Ça, un historien illustre, allons donc, c'est une cruche...

— ???

— Dam! puisqu'on dit *Tacite urne*.

— !!!



Sur le boulevard :

Un jeune voyou met la main dans la poche d'une vieille dame.

Un sergent de ville met la main au collet du voyou.

— Que fais-tu là, drôle?

— Vous l'voyez ben, i m'semble. J'veux être ingénieur. J'étudie pour aller à *Centrale*.



Un journal de province, à l'occasion de la mort de son imprimeur, paraît tout encadré de noir.

En outre, le rédacteur en chef se fend d'un article nécrologique où l'on peut lire textuellement ceci :

« Notre cher ami (le défunt) ayant victorieusement résisté, toute sa vie, aux séductions du mariage, ne laisse après lui que des regrets... »

Ce qui signifie sans doute que, s'il avait eu une femme, elle aurait été enchantée de devenir veuve.

Quel Schopenhauer sans le savoir, sous sa forme prud'hommesque, ce journaliste de sous-préfecture!



Z... est un méridional intelligent, mais vantard et un peu charlatan.

— Ce n'est pas le premier venu, affirmait quelqu'un; il y a en lui de la valeur...

— Oui, acheva S..., de l'*avaleur* de sabres.

PIERROT ET ARLEQUIN.



LE JUGE ET LE COUCOU

(CONTE BRETON)

Deux bûcherons, venant du bois,
Regagnaient, un soir, leur chaumière,
Quand un coucou fit entendre sa voix.
L'aîné dit au second, son frère :
« Le coucou vient de chanter pour moi.
— Je l'avais entendu, répond l'autre, avant *toi* ».
Et les voilà tous deux en guerre!
Comme ils ne tombaient pas d'accord,
Ils vont, sur cet heureux présage,
Consulter ensemble au village
Le magistrat, et, tout d'abord,
Le premier lui tient ce langage :
« Pour lequel de nous deux a chanté le coucou? »
Le juge réfléchit beaucoup;
Mais, avant de rendre sentence,
Et selon l'usage reçu :
« Que tous deux, dans chaque balance,
« Déposent, dit-il, un écu ».
Quand chacun eut mis son obole :
« Vous cherchez, dit le juge, en prenant la parole,
« Pour lequel a chanté le coucou? Par ma foi!
« Vous voyez bien que c'est pour moi! »

HENRI CLOSSET.

A TRAVERS L'ART

EXPOSITIONS. — VITRINES. — ATELIERS. — EXPOSITION DES ŒUVRES DE M. CLAUDE MONET.

Les salons d'exposition de M. Durand Ruel, 9, boulevard de la Madeleine, ont été ouverts le mois dernier pour nous montrer les œuvres de M. Claude Monet. La périodicité de l'*Art Moderne* nous oblige à faire notre compte rendu après les portes fermées. Ce n'est pas une raison pour ne pas marquer la place de cette exposition, comme il convient dans un journal qui, s'il pouvait avoir des prétentions, aurait celle de chercher ses sympathies parmi les artistes de bonne foi formant l'avant-garde de cette trop petite légion de peintres modernes dont M. Claude Monet est un des meilleurs soldats.

Par ces froids et vilains jours derniers, on pouvait recommander, comme une promenade salutaire, à bien des anémiques de l'art, une visite à cette exposition. Chaque mètre carré de cette peinture dégage une proportion d'air sain que les peintres de femmes nues et de scènes espagnoles feraient bien d'aller respirer de temps en temps.

Que de fraîcheur, en effet, et que d'air dans la plupart de ces scènes du bord de l'eau que le peintre affectionne! Quel papillotement de petits tons vibrants ayant l'air de se mouvoir et de se mêler dans une délicate harmonie! Rien ne détonne dans cette myriade de petites touches merveilleuses de précision et de justesse. Il est bien difficile de comprendre mieux et de rendre aussi bien le « plein air ». M. Monet ne le peint pas, il l'analyse. Un savant pourrait dire ce qu'il contient d'azote ou d'oxygène.

Il est presque inutile, l'exposition étant terminée, de signaler plutôt un tableau qu'un autre : c'est l'œuvre d'ensemble qu'il faut juger.

Cependant — *la Seine à Argenteuil* — *le Petit Bras de la Seine* — également à Argenteuil, sont deux toiles d'une transparence absolument remarquable. Nous pourrions en dire autant de bien d'autres : *la Promenade sur la Falaise* — par exemple est un morceau exquis d'impression, puis

aussi — *un Moulin à Zaandam* — *un Effet de gelée blanche* — *le Matin* — *la Seine à Lavacourt* — *le Train* — sont, en passant rapidement, les tableaux qui nous ont particulièrement arrêté. Plusieurs appartiennent à M. Faure qui, un des premiers, a compris qu'un tableau de M. Claude Monet était bon à acheter, et qui doit comprendre encore mieux maintenant que ceux qu'il a, et qui sont parmi les bons, sont choses à garder.

L'ensemble de cette exposition comprenait une cinquantaine de toiles environ. Nous en connaissions beaucoup et nous avons eu le regret de n'en pas trouver quelques-unes que nous aurions aimé à voir.

Eh bien! malgré toutes les qualités de cette œuvre, malgré cette facilité d'impression que M. Monet possède et qu'il communique, malgré cette note de couleur agréable et gaie que nous retrouvons dans toutes ses toiles, malgré le charme particulièrement délicat de cette peinture « distinguée, malgré le sens artistique qu'on trouve dans la moindre étude, malgré tout cela, M. Monet n'est pas un peintre à la mode. De jolies femmes ne viennent pas soupirer des adjectifs d'alcôve devant ses tableaux. — Le public qui — sent bon — ne se bouscule pas à l'exposition de ses œuvres. Le — boudiné — ne vient pas y porter ses souliers pointus et les bords de son chapeau ; en un mot, M. Monet n'a pas le « pschutt » pour lui, et maintenant, sans le « pschutt », pas de réputation bien établie : c'est le grand expert en choses intellectuelles qui marque aujourd'hui le prix des tableaux et le nombre d'éditions des livres. Ce public-là est blasé, et ses narines, habituées aux combinaisons chimiques des parfums capiteux, ne sait plus trouver les senteurs des matinées de printemps, et c'est pourquoi on s'écrase devant la peinture de M..... Machin.

N'importe, les véritables artistes, les amateurs, les délicats, ne manquent pas pour assigner à M. Monet la place à laquelle il a droit. Les soldats d'avant-garde sont toujours ceux qui ont le moins de chances d'être là quand on plante le drapeau sur la citadelle et qu'on distribue les croix ; mais il en est encore assez de sages pour connaître et juger la valeur des succès.

Un mot sur l'impôt de 30 0/0 que l'Amérique va prélever sur toutes les œuvres d'art entrant chez elle.

Nous n'avons pas la ressource de lui rendre la pareille ; on achète à l'Amérique plus de bœuf salé que de tableaux, et la mesure, si elle était possible, ne serait pas efficace.

Eh bien ! que va-t-on faire ? rien probablement. Différents grands journaux ont déjà pris la parole sur la question ; mais l'*Art moderne*, si petit qu'il soit, doit y joindre sa jeune voix.

L'École des beaux-arts, les ateliers, les musées, le Salon, les expositions de toutes sortes sont ouverts aux artistes étrangers, et souvent de meilleure grâce qu'aux artistes français. Nous apprenons aux autres à « fabriquer » des tableaux ; nous leur ébauchons des réputations afin que plus tard ils aillent les finir chez eux, et restreindre implicitement la production des nôtres dans leur pays. L'Amérique a peut-être raison de prendre une mesure qui facilite l'avenir de ses artistes ; c'est son affaire et non la nôtre ; mais pourquoi diable payons-nous des impôts et entretenons-nous des écoles, lesquelles maintenant ont surtout pour résultat d'enseigner aux étrangers le moyen de se passer de nous?

Nous traitons, en ce moment, la question au point de vue commercial et non au point de vue artistique.

Il va se trouver, nous en sommes sûr, des hommes d'assez de sens pour proposer que, du moment qu'un étranger n'étant pas naturalisé français veut entrer dans une de nos écoles, il ait à payer les frais de son instruction à l'État. — Cela servirait tout au moins à créer des bourses ou à faire des achats aux artistes français.

Eh bien ! il y a gros à parier qu'on ne le fera pas ; un monsieur quelconque, à grosse bedaine, viendra prouver par A plus B qu'il y aurait des inconvénients à agir ainsi.

Vraiment, c'est trop bête ! On peut bien laisser l'Amérique se créer des Delacroix, des Millet, des Courbet, des Daubigny chez elle, ou alors, si nous essayons de lui élever des enfants de cette taille-là, qu'elle nous paye au moins les mois de nourrice !

Un Amateur.



Laveuses. — Croquis de A. Giroux.

Deuxième Année N° 6 Paris. — Mai 1883

L'ART MODERNE

Direction littéraire : Henri SECOND — *Direction artistique :* Henri BOUTET

SOMMAIRE



Dessin original de M. A.-P. Renoir.

LE SALON

Nous avons toute liberté et nous serons suffisamment à l'aise pour parler du Salon dans l'*Art moderne*. Un article, cette fois, un autre le mois prochain, et, à moins, ce qui n'est pas notre intention, de faire un siège en règle à bon nombre de vieilles barbes, nous aurons assez de place pour signaler les œuvres les meilleures et dire quelques mots de celles qui sont remarquables. Le nombre, hélas! n'en est pas considérable.

La question qui se pose à l'ouverture de chaque Salon : Est-il bon? est-il mauvais? devient difficile à résoudre si on ne s'entend, d'abord, sur la valeur exacte, sur la raison d'être, sur le but, en un mot, de ce qu'on appelle : le Salon.

Le nombre des peintres et aussi le nombre des acheteurs — car c'est une marchandise qu'on ne sale pas — devient de jour en jour plus considérable, et le salon est aussi indispensable, aux uns et aux autres, que les marchés de la Villette et la halle aux blés ne le sont aux marchands de bestiaux et aux boulangers. Le but matériel dépasse, à coup sûr, de beaucoup le but moral dans la question de l'utilité ou de la non-utilité du Salon — de celui de nos jours, bien entendu. Et, qu'on ne nous dise pas le contraire; nous finirions, si nous le voulions, cet article, rien qu'avec les noms des peintres qui font le même tableau depuis dix ans; qui le feront toujours, et qui n'ont pas fait avancer l'art en France d'un seul pas.

Ces peintres font bien de faire ainsi; c'est leur affaire : ils exécutent leurs commandes et ils font ce qu'ils vendent. Ça leur rapporte gros; nous n'avons pas à les en blâmer. Mais, alors, il faut en rabattre, une bonne fois, et ne pas prendre la question de si haut. Ce n'est plus de l'art, c'est de l'industrie purement et simplement; et nous ne voyons pas en quoi, dans certaines — spécialités — cette industrie est supérieure à celle du fer forgé, de l'ébénisterie ou de la céramique. C'est de l'industrie d'art, mais pas ça de plus. Ce sont des peintres qui l'exercent et non pas des artistes dans le sens étendu du mot. La question étant résolue en ce sens, il n'y a pas lieu de rompre la moindre lance à leur sujet, et le Salon peut être bon, étant pris ainsi, sans que cela nous occupe davantage : nous demandons même que cet industrie-là soit encouragée tout comme les autres.

En quoi, par exemple, tel Gargouillot ou tel Filanchart dont, depuis vingt ans, tout — l'art — consiste à reproduire avec la plus grande exactitude un tapis de Smyrne sur lequel il aura posé des cuivres ciselés, des morceaux d'ivoire et une cuirasse, a-t-il un art supérieur à celui ou à ceux qui ont fabriqué lesdits objets. Quant à ceux qui font la même chose avec des volailles mortes ou des gigots cuits, nous avouons une préférence très marquée pour le cuisinier si le gigot est cuit à point. Que tout cela soit un délassement, un jeu de brosses et de couleurs dans lequel un véritable artiste peut toujours mettre quelque chose de personnel, nous le voulons bien; mais qu'à elle seule cette distraction constitue un art... jamais de la vie!

Et, cependant avec cela — avec toute cette dépense d'imagination et de recherche du beau — on arrive tout aussi facilement qu'un autre. On se crée une réputation parfaitement établie dans son genre. Nous avons pris, au hasard, un exemple; il y a bien entendu tout autant à dire des Scènes d'Orient, faites aux Batignolles, des Femmes nues ou habillées, d'après photographies, des Moines qui prennent une prise, des Espagnols qui pincent de la guitare et des vieux marquis qui pincent le menton de leur bonne. Tout cela, autant de choses qu'une pratique un peu suivie amène à faire d'une façon fort convenable, au grand contentement du public et souvent aussi... du jury.

Cette manière de faire de l'art a donc tous les avantages : on ne devient pas fou à chercher des sujets de tableaux et encore moins à faire vivre sur la toile une scène bien moderne ou à communiquer une impression bien pénétrante. Peu de désespérés dans ce régiment-là. La légende du — désespoir d'artiste — que les lithographies de 1830 nous ont transmise, nous montrant un malheureux être, à figure de Christ, pâle et défait, laissant tomber ses bras, sa palette, ses brosses et sa tête devant la toile inachevée, où il n'avait pu mettre ce qu'il a dans — l'âme — n'est plus du tout, mais, plus du tout, de saison. C'est vieux jeu en diable! Maintenant, il s'agit de trouver — sa corde — et une fois la chose faite, on en joue le plus longtemps possible; on trouve toujours assez de gens pour se contenter du même air et on arrive tout bourgeoisement au moment où on pourrait mettre sur ses cartes : M. Barbousin — spécialité de caravanes dans le désert — seule maison, dans ce genre, récompensée à toutes les expositions.

Aussi, que de vessies à crever qu'on essaie trop souvent de nous faire prendre pour des lanternes! Mais, notre besogne n'est pas là, aujourd'hui; nous avons conscience d'avoir dit — d'abord ce que nous pensons — et ensuite ce que beaucoup pensent comme nous. Si nous n'avions dû le dire que pour quelques-uns, c'eût été peine inutile; mais hélas! c'est pour beaucoup que nous pensons la même chose; aussi maintenant, parlons des — autres — de ceux qui croient, de ceux qui luttent, de ceux qui font des efforts et des promesses, de ceux enfin, qui par leur réputation acquise et méritée sont les porte-drapeaux de la jeune école française.

Mais, entendons-nous bien, nous n'avons pas envie de passer le Salon en revue. Nos intentions et nos moyens sont plus modestes. Nous voulons essayer d'en tracer quelques grandes lignes et d'en extraire une impression générale aussi complète que nous pourrons le faire. Nous ne nous attarderons guère pour critiquer ou discuter les plus ou moins grandes — machines — sortant de chez nos — meilleurs faiseurs. — A quoi bon! l'*Art moderne* est jeune et nous croyons avoir mieux à faire. Il nous importe seulement qu'on sache bien où nous voulons aller et qu'on ne se méprenne pas sur les sympathies que nous cherchons. Nous n'avons pas la prétention, ni même le désir, de nier ou de méconnaître la valeur de certaines œuvres dont nous ne parlerons sans doute pas, parce que nous ne les aimons guère et que nous voulons garder la place pour nous occuper surtout à marquer nos préférences pour ceux, qui, dans la voie moderne que nous regardons, non pas comme la seule, mais comme celle de toutes qui doit être la plus vivace et la plus éclatante, pour ceux, disons-nous, qui auront essayé, auront cherché, et espérons-le, trouvé la note ou la formule artistique la plus propre à caractériser notre époque. Celui qui poétisera comme l'a fait cette année Bastien Lepage, ou qui observera avec art comme Gervex, une scène de la vie moderne; celui qui, en un mot, saura tirer de notre temps et de nos mœurs, une poésie, une observation ou un drame, qu'il saura rendre en grand artiste,

celui-là, disons-nous, aura plus fait pour l'art que tous ceux réunis qui auront voulu reconstituer Rome et Carthage.

Nous parlerons donc de MM. Gervex et Bastien Lepage qui viennent en première ligne et qui sont les maîtres... lâchons le mot, de notre jeune école moderne. M. Gervex expose le *Bureau de bienfaisance*, page décorative destinée à la mairie du dix-neuvième arrondissement. C'est une composition très étudiée et bien moderne. La scène est exprimée sans effort de la part de l'artiste et avec une grande sincérité. C'est ce qui nous séduit tant chez M. Gervex; c'est cette entente merveilleuse et si franche de notre époque. Tout est vu et observé de près; il cherche et il condense ses observations. Jamais il ne les exagère; jamais, non plus, il ne se laisse aller à mettre les choses à l'effet; il dédaigne les trucs et les concessions, il est comme l'écrivain qui laisse passer le mot d'esprit; aimant mieux ne pas le mettre que de ne pas l'avoir exactement à sa place. M. Gervex est comme cela, et peu sont comme lui; nous en connaissons qui auraient mis toute la Cour-des-Miracles dans un bureau de bienfaisance. Nous n'analyserons cette œuvre; pas plus que les autres, du reste; cela ne sert à rien. Nous donnons notre opinion comme elle est et pour ce qu'elle vaut; nous n'avons pas d'autre ambition, et notre opinion, en ce qui concerne M. Gervex est qu'il a fait de l'art véritable et grand. Il y a dans cette toile un morceau — la petite fille — qui est tout bêtement un chef-d'œuvre. Quand on a vu des kilomètres de peinture et qu'on arrive devant cette toile; on peut s'arrêter; on peut s'asseoir et regarder longtemps ce délicieux morceau. On en veut moins aux peintres puisqu'il y en a sur lesquels on peut greffer des artistes.

Pour poétiser l'amour — l'*Amour au village* — M. Bastien Lepage met carrément de côté tous les accessoires avec lesquels on fabrique ordinairement ces choses-là; il prend tout bonnement un jeune gars, forgeron ou charron, et une jeune paysanne à laquelle il fait tourner le dos au public, et aussi au forgeron; donc, pas de taille enlacée, pas de mains qui se serrent, pas d'haleine brûlante, se jouant dans des mèches plus ou moins blondes, rien en un mot du bagage traditionnel. Ils ne causent même pas. Ils sont là, tous les deux, embarrassés, n'osant rien se dire, et la scène est exprimée avec un charme exquis. C'est toute la poésie de l'amour, jeune, saine et admirablement humaine, rendue dans un réalisme de bon aloi. Voilà aussi de l'art et du plus élevé. Où sont-ils ceux qui nous donneront une si pénétrante impression avec leur peinture à casque et leurs Vénus en porcelaine? Il ne faut pas seulement le dire, il faut le crier! Chaque chose a son temps et nos grands artistes sont ceux qui iront en avant; qui se passionneront pour tirer leur art de ce qui remue, de ce qui existe, de ce qui vit autour de nous et non pas de ce qui est mort et enterré depuis plus ou moins de siècles.

Dans une même salle, nous trouvons aussi trois artistes qui pensent comme nous et qui nous donnent leurs œuvres comme témoignage. Ce sont MM. Charles Giron, Louis Beroud et André Brouillet. Le premier, M. Ch. Giron, nous montre une scène mélodramatique — *Les Deux Sœurs* — qui n'est pas absolument de notre goût: nous parlons seulement comme choix du sujet; et nous revenons malgré nous à ce que nous disions tout à l'heure, en parlant de M. Gervex qui n'aurait jamais traité un tel sujet, parce que, quoique, étant, bien entendu, très moderne, il n'est pas vrai — il y a la différence d'une scène prise dans la vie réelle avec la même scène rendue au théâtre. — Le théâtre, lui, a besoin d'une mise en scène et d'une optique spéciale; mais pas la peinture; c'est pourquoi nous reprochons à M. Giron d'avoir traduit une scène de théâtre. En dehors de cela, nous n'avons qu'à reconnaître une des meilleures toiles du Salon; pleine de qualités de dessin et de couleur. Les morceaux, pris à part, sont d'un artiste consommé et d'une très grande habileté de métier. C'est peint à merveille et M. Giron vient de prendre cette fois un gros engagement et de nous faire de bien belles promesses. Avec ce qu'il y a de talent dépensé là-dedans, on peut dormir tranquille et attendre paisiblement les échéances; nous aurons les intérêts avec, soyez-en sûrs.

M. Louis Beroud expose un grand tableau: — *Au Louvre*, — un trop grand tableau. On peut faire aussi le même reproche à M. Giron. Ces deux sujets auraient gagné à être traités dans de moins grandes dimensions. Donc, le tableau de M. Beroud est aussi rempli de grandes qualités, — et, étant donnée la dimension de la toile, il a eu de quoi en mettre. — C'est le grand salon carré du Louvre que l'artiste a représenté et a rendu avec une justesse d'impression très remarquable. Les personnages — grandeur nature — sont traités à merveille, et l'œuvre est excellente en tous points. Nous attendons maintenant M. Beroud avec une scène plus — palpitante, — où il aura à — faire parler les personnages. — Il n'est pas douteux que sa voie est celle où il s'est engagé cette année, et nous croyons qu'il va marcher vite.

Passons maintenant à M. André Brouillet, qui vient aussi de s'enrégimenter dans le bataillon moderne avec un tableau — *Au Chantier* — qui contient de belles et solides qualités de — plein air: — c'est le jour de paye au chantier; les derniers plans sont occupés par un groupe d'ouvriers. Les uns comptent l'argent reçu, les autres attendent et causent, tandis qu'au premier plan un robuste et brave travailleur allume sa pipe près de la femme et des deux mioches qui sont venus l'attendre. — Voilà une scène bien vraie et bien comprise par M. Brouillet. A chaque Salon, à chaque Exposition on voit cet artiste — très jeune — faire un pas en avant; cette fois il en fait deux. Il en a même fait plus que cela; mais la toile, mal placée, n'est pas vue comme elle doit l'être. Il est impossible qu'au remaniement on ne lui en accorde pas une meilleure; ce serait injuste, et on pourrait dire la même chose de beaucoup d'autres. — Il y a sur la cimaise assez de saletés qu'on aura assez vues dans un mois. — Qu'on fasse au moins un peu de place à ceux qui font des œuvres consciencieuses, et M. Brouillet est de ceux-là. — Du même artiste, dans une salle voisine, une délicieuse petite toile fait aussi bien dans l'air: une charmante femme en costume clair laisse dans les rochers où elle se promène une note jeune et gaie du meilleur effet.

M. Cazin a — on devait s'y attendre — une des plus belles pages du Salon: c'est une sorte de légende — que nous ne raconterons pas — modernisée et d'une conception étrange. Cette toile, traitée dans un réalisme plein de grandeur et d'impression, est une de celles devant lesquelles on resterait à penser et à rêver longtemps. C'est, du reste, un des côtés caractéristiques de l'art si plein de grandeur de M. Cazin On s'isole devant une de ses toiles comme on le ferait au fond d'un bois; et si quelqu'un vous pousse le coude ou vous dit un mot... on s'éveille. Il vous mène — au delà. — C'est vraiment un grand artiste.

Avec M. Cazin arrêtons cet article. Nous avons surtout tenu à bien déterminer comment et de quelle façon nous parlerions du Salon. Donc, c'est bien

entendu, l'*Art moderne* parlera de l'art moderne; il est dans son rôle et il poursuit son but. Incidemment, nous dirons notre mot sur les œuvres un peu en vue dont on s'occupera d'ici le mois prochain; voilà tout.

Nous allons visiter attentivement le Salon, que nous n'avons fait que parcourir, et nous tâcherons d'en dire, dans le sens que nous venons d'indiquer, le plus de bien que nous pourrons.

JACQUES SINCÈRE.

AU FOND DES BOIS

A A. B...

Puisque le doux printemps nous ramène l'ivresse,
Puisque le rossignol a retrouvé sa voix,
Ouvrons, ouvrons nos cœurs, ô ma jeune maîtresse,
Et, pour nous mieux aimer, allons au fond des bois.

Les bois, au mois de mai, sont pleins de doux mystères
Et de rêves charmants loin des villes bannis;
Les plus belles des fleurs sont les fleurs solitaires
Et les oiseaux chanteurs cachent toujours leurs nids.

L'amour est une fleur, un bel oiseau farouche,
Qui n'aime point la plaine et déteste le bruit;
Il lui faut le sommet que le firmament touche,
La source où boit le cerf sans attendre la nuit.

Il étouffe dans l'air corrompu de nos villes,
Un palais n'est pour lui qu'une triste prison;
Il veut l'air libre et pur des campagnes tranquilles,
Et les cieux infinis, et l'immense horizon.

Il lui faut l'herbe vierge et les forêts désertes
Où pas un bûcheron n'a tracé de chemins,
Le silence éternel des solitudes vertes
Que ne troublent jamais les clameurs des humains.

Etre deux, être seuls : voilà le bien suprême!
Quels beaux rêves l'on fait, le soir, au fond des bois!
C'est là qu'on est heureux, car c'est là que l'on aime,
Qu'on divague à son aise et sans baisser la voix!

Viens, fuyons la cité que l'égoïsme glace,
Où l'on ne peut rêver et s'aimer à son gré;
Marchons, marchons encore, et quand tu seras lasse,
Tu viendras dans mes bras et je te porterai...

Et je t'emporterai dans la forêt profonde
Où l'on entend hurler les renards et les loups...
— Tout à toi, toute à moi, près de Dieu, loin du monde,
Sous l'œil de la nature et loin des yeux jaloux,

Nous nous arrêterons enfin, ô ma colombe,
Dans l'antre verdoyant où glisse un demi-jour,
Riant comme un berceau, calme comme une tombe :
— Tombe de notre ennui, berceau de notre amour!

Et nous nous étendrons, tous les deux, sur la mousse,
Ne regrettant plus rien, ne désirant plus rien;
Et là, tu me diras de ta voix la plus douce :
« Je t'aime! » mots charmants que ta voix dit si bien.

Dans ma brûlante main, tu mettras ta main blanche
Et ton cœur sur mon cœur battant à se briser,
Et, — comme deux oiseaux qui, sur la même branche,
Pour jouer un instant vont gaîment se poser, —

Sans songer que la nuit précède et suit l'aurore,
Qu'un hasard nous sépare au tournant du chemin,
Sans songer que le Temps s'enfuit et nous dévore,
Et, qu'étrangers hier, nous le serons demain :

Nous oublierons le monde et l'heure qui nous presse,
Pour ne plus voir que nous, pour ne penser qu'à nous,
Et, le sein palpitant d'une indicible ivresse,
J'ouvrirai, si tu veux, mon cœur à tes genoux.

Et nous lirons tous deux dans ce livre bizarre
Ecrit avec du sang, de l'azur et du feu,
Où le mal et le bien, le vulgaire et le rare
Sont rassemblés par un auteur sublime : Dieu.

Ce cœur chétif que font battre les grandes choses,
Qui va vers l'Idéal, l'Amour et la Beauté,
Comme les chants d'oiseaux et le parfum des roses
Montent vers le ciel pur des belles nuits d'été.

Ce pauvre cœur qui souffre et palpite sans trêve,
Qu'un regard peut ouvrir, que rien ne peut fermer,
Qui s'épuise à toujours poursuivre un même rêve :
Rêve doux et cruel que l'on appelle aimer...

***

— Ah! donne-moi tes mains que je les presse encore,
Laisse-moi voir ton âme au fond de tes grands yeux;
Ton doux regard, plus beau que la plus belle aurore
Fait pâlir le soleil qui monte dans les cieux.

Laisse-moi m'enivrer de ton charmant sourire,
Baisse vers moi tes yeux tout chargés de langueur :
Je t'aime, à deux genoux laisse-moi te le dire
Et, le front sur ton sein, sentir battre ton cœur.

Qu'on est heureux d'aimer, de vivre et d'être ensemble!
Regarde : la fleur s'ouvre aux doux rayons du jour,
A la fleur, en ceci, le cœur humain ressemble
Et s'ouvre avec ivresse au soleil de l'Amour!

Va, l'Amour seul est vrai! Va, l'on aura beau dire,
Dans ce monde mauvais, l'Amour seul est un bien:
Martyre, si l'on veut : j'adore mon martyre,
Car l'Amour est la vie, et le reste n'est rien!

Les étoiles au ciel et les fleurs sur la terre,
La brise et les oiseaux, tout aime autour de nous;
Dans l'Amour, l'univers entier se désaltère
Et l'homme le plus fier l'adore à deux genoux.

L'Amour! mais tout s'anime à sa divine flamme,
C'est lui qui nous sourit dans le firmament bleu;
La Nature, sans lui, n'est qu'un grand corps sans âme,
La Nature est le temple, et l'Amour est le Dieu!

***

Je suis fou, n'est-ce pas, mais j'ai besoin qu'on m'aime,
M'aimes-tu? dis-le moi, dis-le moi bien des fois;
Je sais bien que tu mens, mais dis-le tout de même :
J'essaierai de te croire en entendant ta voix.

Car ta voix est si fraîche et les mots de folie
Flattent si doucement mon désir le plus cher,
Qu'en l'entendant, ainsi qu'en un rêve j'oublie
La réalité sombre et ses griffes de fer.

Dis... ou plutôt tais-toi : la parole des femmes
Est un mensonge auquel je ne crois plus, hélas!
Rien ne vaut, en amour, un baiser plein de flammes,
Donne ta lèvre rouge et ne me parle pas.

Qu'est-ce donc qu'un serment? une vaine parole
Que la bouche prononce et que le cœur dément,



En vacances, par M. Jean Aubert, d'après son tableau du Salon.

Une fleur qui se fane, un oiseau qui s'envole :
La caresse est certaine et vaut mieux qu'un serment.

Qu'importe un avenir qui n'épargne personne!
Songe-t-on à la mort, lorsque l'on a vingt ans?
La Terre songe-t-elle aux bises de l'automne
Lorsque son sein palpite au souffle du printemps?

Livrons-nous à l'Amour qui sourit et qui pleure
Quand nos cœurs, sous sa main, devraient se déchirer:
Aimons, nous aurons eu toujours au moins notre heure.
Rions, nous pleurerons quand il faudra pleurer.

Mais ne regarde pas dans mon cœur, pauvre amie,
Ce cœur triste et flétri, laisse-le se cacher :
Ta main réveillerait la douleur endormie
Que nul pouvoir humain n'en saurait arracher.

Non, ne va pas plus loin, reste là, pauvre femme :
Ainsi que des noyés dans le fond de la mer,
Tous mes amours trompés sont au fond de mon âme
Et gisent, sous le flot grondant du doute amer.

Leur souvenir partout me poursuit et me navre,
Je les traîne, boulets attachés à mes pas,
Et, comme le linceul jeté sur un cadavre,
L'oubli, l'oubli les couvre et ne les cache pas!

Prends garde, si l'un d'eux remonte à la surface,
Hélas! notre bonheur est à jamais fini;
Devant un tel passé, tout le présent s'efface,
Et c'est comme un serpent pénétrant dans un nid.

Laisse-les dans leur nuit, laisse-les dans leur fange.
Vouloir m'en délivrer, mais ce serait rêver;
Ah! ne l'essaye pas, quand tu serais un ange :
Tu te perdrais, vois-tu, sans pouvoir me sauver!

Brûlants comme du feu, glacés comme la neige,
Ils sont là, ces amours trahis ou méprisés,
Agonisant dans l'ombre avec tout leur cortège
De grands espoirs déçus et de rêves brisés.

Ils sont là, sous le flot qui passe et les caresse,
Riant de nos douleurs et raillant nos plaisirs,
Et jetant au milieu d'une banale ivresse,
Le hurlement farouche et sombre des désirs.....

De ces âpres désirs, éternelle souffrance,
Qui font toujours saigner nos pauvres cœurs blessés,
Qui, même la foi morte, et morte l'espérance,
Remplissent nos cerveaux de rêves insensés.

De ces désirs, regrets d'une noble origine,
Qui dévorent notre âme en nos corps impuissants,
Semblables aux désirs charnels de Messaline
Toujours inassouvis et toujours renaissants.

Ah! ne regardons plus au fond de l'âme humaine,
Quand on veut être heureux, il faut ne rien savoir;
Un doux sentier souvent à l'abîme nous mène :
Fermons, fermons les yeux afin de ne plus voir...,

Mais, puisque le printemps nous a rendu l'ivresse,
Puisque le rossignol a retrouvé sa voix,
Ouvrons, ouvrons nos bras, ô ma jeune maîtresse!
Et, pour nous mieux aimer, allons au fond des bois!

HENRI SECOND.

UNE EXPOSITION MUSICALE

Un nouveau projet a surgi inopinément, qui va mettre en révolution le monde des jeunes compositeurs. Il s'agit d'établir, pour la musique, ce qu'on a fait chaque année pendant longtemps, ce qu'on va faire encore, tous les trois ans, pour la peinture : une sorte de grand concours, avec un jury composé *ad hoc*, suivant la formule, mais qu'il faut bien se garder d'agiter avant de s'en servir; tous les sous-secrétaires d'État chargés de l'administration des Beaux-Arts sont payés pour le savoir.

A la suite de ce concours, on donnerait des auditions publiques de toutes les œuvres jugées dignes d'être reçues, c'est-à-dire entendues. En outre, des récompenses de divers degrés : prix d'honneur, médailles d'or et d'argent, mentions honorables, etc., seraient distribuées aux auteurs les plus méritants.

Enfin, ce serait une véritable Exposition musicale spéciale aux compositeurs vivants, qui pourrait siéger au Trocadéro, et faire pendant aux Expositions de peinture et de sculpture.

Il va sans dire que le public payerait pour écouter les harmonies plus ou moins mélodieuses ou les mélodies plus ou moins harmonieuses des compositeurs reçus, absolument comme il paye pour voir les toiles et les statues admises au palais de l'Industrie. L'État rentrerait ainsi, en partie, dans ses déboursés, et tout le monde serait content.

Tout le monde, excepté les compositeurs de musique.

***

Il est à remarquer, en effet, que les artistes pour lesquels un gouvernement quelconque s'impose le plus de sacrifices sont précisément ceux qui frondent le plus volontiers ce même gouvernement. Plus il les accable de prévenances et d'attentions, moins ils lui en savent gré. Il sème le bienfait et récolte l'ingratitude : moisson abondante qui ne « saisonne » jamais, et qui dépasse toujours toutes les prévisions.

Voyez plutôt les peintres.

***

S'il est, dans notre beau pays de France, des artistes favorisés d'une manière particulière, ce sont assurément ceux-là. Pendant longtemps, et toujours avec une nouvelle complaisance, l'État a consenti à servir d'intermédiaire entre eux et le public, — ce public, avec lequel il est si difficile, pour les musiciens et les littérateurs, de se trouver face à face. Et quel public! L'élite de la nation, la fleur de la société, le dessus du panier de pêches, les étrangers en visite chez nous, en un mot, ce « Tout Paris » dans la confection duquel entrent les cinq parties du monde, sans parler des fractions.

L'État a prêté, et prête encore, aux « Appelles » et aux « Raphaëls » contemporains un palais pour y installer leurs œuvres. Il a organisé annuellement, à leur bénéfice, une représentation extraordinaire qui se prolongeait jour et nuit, pendant des mois. Et comme le soleil n'aurait pu suffire à éclairer, à illuminer un tel triomphe, une semblable apothéose, on y a ajouté la lumière Jablockoff.

On allait, pour ainsi dire, prendre au collet les passants dans la rue; on leur glissait dans la main un catalogue compact de cinq ou six cents pages, et on ne les lâchait point avant qu'ils eussent visité, par le menu, une enfilade de salles et de galeries, qui ne rappelaient guère celles du Louvre que par la longueur.

L'État ne s'en tenait, ne s'en tient point encore là. Sachant que nous sommes un peuple de moutons de Panurge, il achetait, il achète plus que jamais, pour donner l'exemple et attacher le grelot, des toiles que l'on retrouve ensuite, dispersées aux quatre coins de

la France, sommeillant sous la poussière bourgeoise, c'est-à-dire épaisse, des musées de province.

***

Voilà ce que le gouvernement faisait, fait et fera pour la peinture : cette Sarah Bernhardt des beaux-arts. En revanche, qu'a-t-il reçu, que reçoit-il des peintres ?

Ce serait le cas de citer, avec quelques variantes, l'amère tirade de Ruy Gomez de Silva, surprenant Hernani, son hôte, dans les bras de Dona Sol, sa nièce et fiancée :

Bon vieillard, va-t-en voir si la recette est bonne,
Autour de nos tréteaux souffle dans ton trombonne,
Sois l'ami de la « croûte » et crève ton tambour ;
Adoucis la critique et gare-nous du « four » ;
Fais montrer pièce blanche et défends bien la porte
Aux scribes sans le sou que Belzébuth emporte ;
Mets-nous sous le couvert en ruolz de la loi ;
— Tu fais cela pour nous, et nous, ceci pour toi !

Acceptant avec dédain, supportant avec impatience, tous ces égards qui, évidemment, leur étaient dus, les peintres se plaignaient avec conviction, et, pour un peu, auraient accusé le gouvernement de les exploiter indignement.

Le nombre des mécontents augmentait en raison directe du nombre des élus, et les plus terribles n'étaient point ceux qui restaient à la porte. Tout leur était prétexte à récriminations, à imprécations, à malédictions. Les salles étaient trop petites ou trop grandes, mais toujours très mal disposées. L'éclairage était trop crû ou insuffisant. On recevait et on refusait trop de tableaux. Les mieux reçus étaient abominablement placés. D'aucuns, prévoyant une veste, préféraient remporter leurs toiles et prenaient des airs de défi. Les uns et les autres ne pouvaient, et ne peuvent pardonner à l'Etat les tableaux qu'il n'achète pas, encore moins ceux qu'il achète, et le prix dont il les paye.

On dirait de ces grincheux incorrigibles, qui, invités à un dîner ou à un bal, ne s'y rendent que pour blâmer le menu du repas ou l'ordonnance de la fête, et pour y colporter des histoires désagréables sur le compte des maîtres de la maison.

***

Ah ! peut-être, si l'administration avait pu résoudre ce problème, plus difficile encore que la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel, de recevoir et de récompenser tout le monde sans mécontenter personne ; si elle avait placé tous les tableaux, bons ou mauvais, grands ou petits, sur la cimaise et sous le même jour... « plus pur que le fond de son cœur » ; si elle avait pu fermer la bouche aux mauvais plaisants et briser la plume des critiques ; s'il lui avait été permis de contraindre les visiteurs imprudents à couvrir d'or, — que dis-je ! — de papier Joseph, les toiles les plus insignifiantes : peut-être messieurs de la peinture et de la sculpture eussent-ils daigné « esquisser, ébaucher » un sourire de satisfaction, et déclarer, avec un geste d'approbation protectrice, que tout n'était pas pour le plus mal dans la plus mauvaise des expositions possibles.

Encore n'est-ce point bien sûr, et auraient-ils été fort capables d'attribuer à la beauté exceptionnelle de leurs œuvres tout le mérite de la chose, sans en avoir la moindre gratitude envers qui de droit.

***

Quoi qu'il en soit, le mot de M. Poirier a du vrai, sinon du bon. Encourager l'art n'est pas encourager les artistes. En favorisant le premier, le gouvernement s'aliène les seconds. Et ce sont ceux à qui l'on donne le moins qui sont, relativement, les plus reconnaissants. Quant à ceux à qui l'on ne donne rien, ils se tiennent tranquilles tout à fait, preuve évidente de leur complète satisfaction.

Exemple : les poètes.

Voilà, certes, d'honnêtes gens qui ne font point parler d'eux et à qui personne ne songe, l'Etat moins que personne. Des poètes, allons donc ! A quoi cela peut-il être bon et qu'est-ce que cela prouve ? Cela rime, soit ; mais à quoi cela rime-t-il ? Et l'on passe, en haussant les épaules, et la main sur sa bourse.

Aussi le « budget » est-il un festin somptueusement servi où le couvert de ces parias n'est point mis, pas même au bas bout de la table ou à l'office ; un jardin des Hespérides dans lequel ils ne pénètrent et ne pénètreront jamais, même en rêve, et dont les pommes d'or, s'ils osaient y prétendre, se changeraient instantanément pour eux en pommes cuites, sans sucre.

Ceux qui ont l'honneur et le bonheur d'être bacheliers sont expéditionnaires dans quelque ministère, et si, de temps en temps, ils alignent des hexamètres pendant les heures de travail, sur le papier du bureau, ils rendent pourtant quelques services réels en copiant des circulaires et en introduisant subrepticement de l'orthographe dans la prose de leurs supérieurs hiérarchiques. Ils en rendent au moins, des services, jusqu'à concurrence des quinze ou dix-huit cents francs qu'on leur octroie généreusement chaque année.

Ceux-là sont les heureux, les enviés de l'espèce. Les autres, je n'ose pas dire ce qu'ils font et ce qu'ils deviennent. La Morgue et les bureaux de rédaction des journaux le savent.

***

Un créancier qu'on ne paye pas, n'est qu'un créancier — affirmait Gavarni qui, vivant au temps de la prison pour dettes, devait connaître son sujet — mais un créancier à qui l'on donne des acomptes est un tigre. On pourrait en dire à peu près autant des artistes. Le seul moyen de n'en être pas importuné est de les laisser mourir de faim.

Les musiciens, actuellement assez doux et inoffensifs, sont capables, une fois mis en goût, de devenir aussi exigeants, aussi insatiables que leurs frères en peinture qui, jusqu'à présent, ont été les plus, on peut même dire les seuls favorisés.

Qu'on essaye d'instituer une exposition annuelle ou triennale de musique, et l'on entendra un joli concert... d'imprécations ! Cette exposition musicale présenterait d'ailleurs un nouveau danger, inconnu à l'exposition de peinture.

Dans celle-ci, il faut entrer pour voir, tandis que l'autre ferait un tel tapage — par le temps de *Wagnérisme* qui court — qu'on l'entendrait du dehors.

***

Que l'administration y songe donc sérieusement, avant de tirer un vin qu'il lui faudrait boire ensuite jusqu'à la lie. Les petits fauves, tant qu'ils n'ont pas vu le sang, peuvent passer pour domptés et apprivoisés. De grâce, ne montrez pas le public, cette chair fraîche, à de jeunes compositeurs affamés dont les dents, de vraies touches de piano, sont d'autant plus longues et plus solides qu'elles n'ont jamais servi ! Ils ne demandent qu'à mordre et n'auraient qu'à en prendre l'habitude. N'éveillez point des appétits que vous ne pourriez pas satisfaire.

***

Du reste, il ne faut pas s'alarmer trop vite, il n'y a pas péril en la demeure. Le projet original dont nous sommes menacés est né d'hier, et il passera encore pas mal de doubles et de triples croches sous les bâtons des chefs d'orchestre avant que ce projet soit... enseveli en terre administrative, côte à côte avec les embryons de théâtres lyriques et autres opéras populaires avortés.

Le plan d'une grande exposition musicale, sous le

patronage de l'Etat, chaudement recommandé par des hommes qui savent, a complètement séduit, dit-on, des gens qui peuvent. On en parle beaucoup et favorablement en haut lieu, paraît-il. Il y a donc des chances très sérieuses pour que la chose ne se fasse jamais.

LE LOUP BLANC.

AU LION CAPTIF

Souvenir de la Foire au pain d'épice.

Pauvre lion couché dans une étroite cage,
Les yeux demi-fermés, à quoi donc songes-tu?
Voudrais-tu secouer le joug de l'esclavage,
Sens-tu se ranimer ton courage abattu?

Tu régnais autrefois aux plaines d'Algérie,
Tout tremblait devant toi, tout fuyait... autrefois!
Tu n'es plus que le roi d'une ménagerie,
Un dompteur insolent vient te dicter des lois.

O seigneur des forêts, comment te reconnaître
Dans ce lâche animal qui rampe, obéissant,
Aux pieds d'un être faible et qui se dit ton maître,
Que tu renverserais dans ton élan puissant?

Ne t'indignes-tu pas de la foule ennemie
Au travers des barreaux t'insultant bravement,
Qui jouit de ta peine et de ton infamie,
Et que tu fais trembler d'un seul rugissement?

Ne regrettes-tu pas ton passé qui s'efface
Et le vaste horizon à ton regard ouvert?
Ne regrettes-tu pas la liberté, l'espace,
Et les sables brûlants de l'immense désert?

Lion, comment peux-tu contenir ta colère
Quand celui qui t'opprime et que tu sers si bien
Vient, et passe la main sur ta fauve crinière,
Comme il la passerait sur l'échine d'un chien?

Et bien heureux encor quand cette main chérie
Te jette avec dédain et comme par pitié,
Quelque lambeau de chair morte et presque pourrie,
Dont le dogue a déjà dévoré la moitié!

N'as-tu pas honte, dis, quand ce maître débile,
Cravache sous le bras, le regard souriant,
Veut te faire danser et te trouve inhabile,
Et te frappe sans crainte, esclave suppliant?

Au lieu de supporter cet incessant outrage,
Au lieu de te laisser abaisser et flétrir,
Pourquoi ne pas briser les barreaux de ta cage?
Ne le pouvais-tu pas? Mais tu pouvais mourir!

Ne valait-il pas mieux, de tes griffes sanglantes
Aller chercher ton cœur dans ton flanc déchiré,
Arracher par lambeaux tes fibres palpitantes,
Que vivre sans soleil, captif, déshonoré?

Mais ton feu d'autrefois n'est plus que de la cendre,
Mais tu n'as rien gardé de ta noble valeur;
Les hommes t'ont vaincu, puis ils t'ont fait descendre
Au métier, bon pour eux, d'ignoble bateleur.

Tu ne vaux même plus une bête de somme,
Nulle flamme ne brille en ton œil abruti:
Dieu t'avait créé grand, mais le contact de l'homme,
O monarque déchu, t'a rendu bien petit!

EDOUARD BUISSON.

LES LILAS DU LUXEMBOURG

I

Une des parties les plus agréables du Luxembourg est celle qui s'étend entre l'allée de l'Observatoire et le haut de la rue Bonaparte, du côté de la rue d'Assas, et qui touche aux terrains vagues par lesquels la voirie impériale a, si intelligemment, remplacé la fameuse pépinière.

Ce coin a gardé quelque chose de la poésie de l'ancien jardin mutilé par les barbares. Les bosquets y sont plus touffus; les gazons, disposés en vastes pelouses, y sont plus verts; les bancs, à dossier renversé, y sont moins déserts et plus commodes à la rêverie; le soleil y est moins ardent, l'ombre plus fraîche; au printemps les lilas y fleurissent plus vite, les nids y sont plus nombreux et plus babillards que partout ailleurs. Aussi est-ce un endroit délicieux pour le poète qui poursuit quelque rime rebelle et pour l'amoureux qui veut songer à sa maîtresse. Ils n'entendront là ni roulement d'omnibus, ni cris d'enfants, ni chansons d'étudiants en goguette. Le piaillement des oiseaux, le sifflement des merles, le roucoulement des colombes sont les seuls bruits qui troublent le silence de cette nouvelle Chartreuse, plus riante et plus humaine que la Chartreuse monastique à laquelle elle a succédé.

Le jardin du Luxembourg est un monde qui se divise en trois ou quatre zones distinctes, ayant chacune ses habitués, — on pourrait presque dire ses habitants, — qui ne font guère que traverser le reste du jardin pour se rendre à l'endroit qu'ils affectionnent.

La partie avoisinant la fontaine de Médicis et longeant le boulevard Saint-Michel, appartient de plein droit aux étudiants et aux étudiantes. Pendant l'été seulement, la musique militaire y attire, trois fois par semaine, une foule un peu plus complexe, mais où la jeunesse des Ecoles reste toujours l'élément principal.

La section contiguë à l'orangerie est surtout fréquentée par les bonnes d'enfants et par messieurs les militaires de toutes armes qui en sont la conséquence immédiate et inévitable.

Quant au coin éloigné dont nous parlions en commençant, — et que quelques personnes pieuses appellent encore « la Pépinière », afin de conserver et de perpétuer au moins le nom, si la chose est disparue, — quant à la Pépinière, ses fidèles se divisent en deux grandes classes: les philosophes et les amoureux.

Mais, à propos de ce mot amoureux, il est utile d'établir ici une distinction.

II

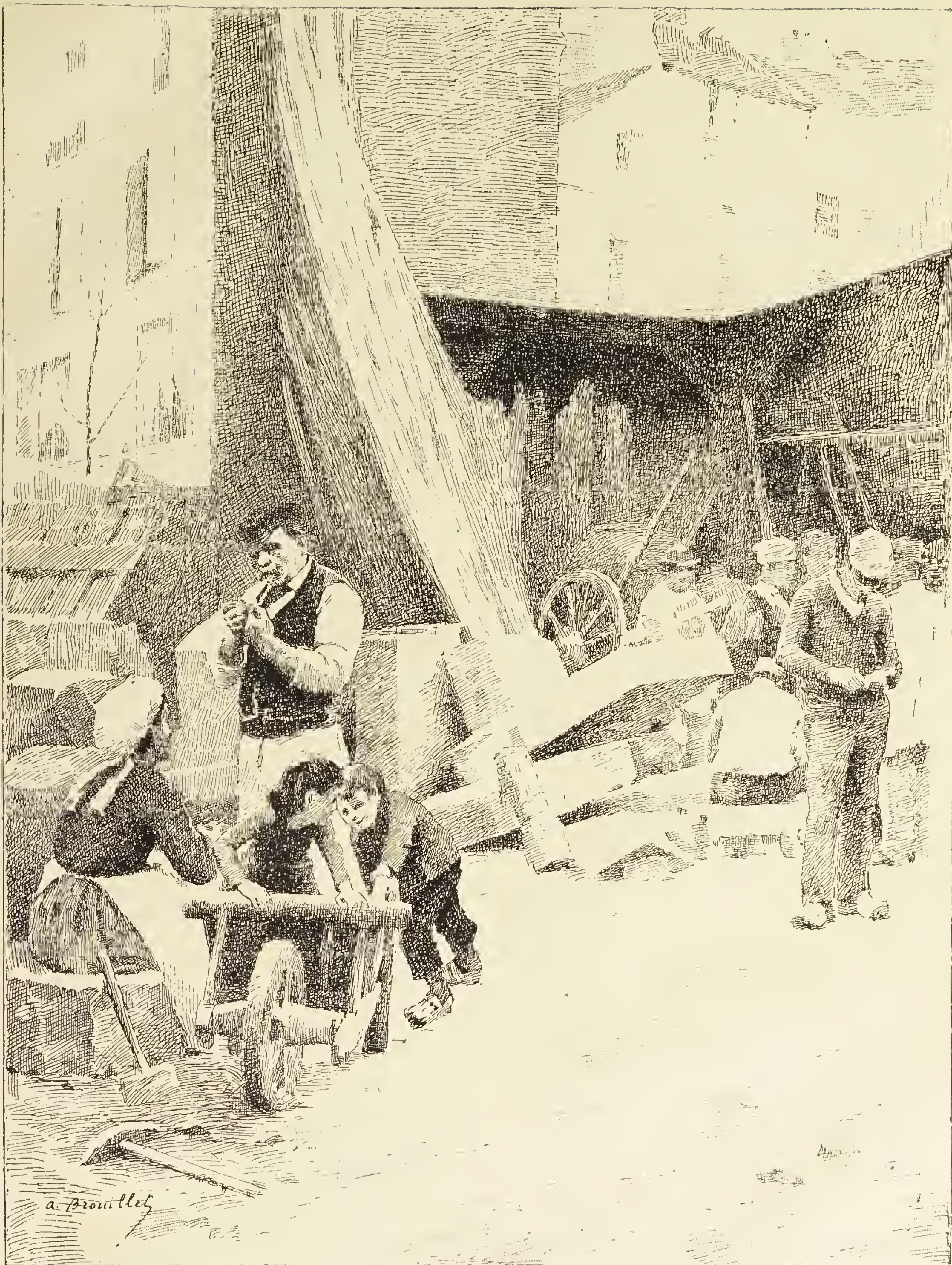
De temps immémorial, l'allée des Soupirs, appelée aussi l'allée des « Veuves » et située près de la fontaine de Médicis, est consacrée, comme son nom l'indique, aux couples dépareillés qui cherchent à se compléter. Mais l'amour qu'on y vient faire, ou du moins qu'on y ébauche, n'est pas aussi sentimental que beaucoup de personnes pourraient le supposer, sur la foi de certaines lectures.

Les aventures dont cette allée est le théâtre n'ont rien de romanesque, tant s'en faut. Les idylles commencées là, à l'heure de l'absinthe, entre cinq et sept heures du soir, se continuent dans un restaurant quelconque du boulevard Saint-Michel, et se terminent la même nuit, dans un des innombrables hôtels garnis du quartier des Ecoles. C'est toujours la même comédie ou plutôt la même farce, qui peut se résumer en trois scènes: un banc, une table, un lit.

En admettant, ce que je ne crois guère, que quelques passions aient pu naître dans un lieu semblable, les liens qu'on y contracte ne doivent pas être de longue durée. Le hasard les forme, le plaisir et l'ha-



Faudacq, del et sculp. — *Le Mauvais temps.* — Imp. Bizolier.



Au chantier. — Dessin de M. André Brouillet, d'après son tableau du Salon.

bitude les resserrent pour un temps, la satiété et le dégoût les rompent.

L'homme vient chercher là une compagne de quelques heures, et la femme un dîner. Quelques réalistes, esprits chagrins, disposés à voir les choses comme elles sont, et non comme on voudrait qu'elles fussent, appellent, moins poétiquement, l'allée des Soupirs : le « trottoir du Luxembourg ».

Ce n'est cependant pas encore tout à fait l'amour vénal, — deux mots inconciliables que l'Académie devrait défendre d'accoupler, — mais c'est « un je ne sais quoi » qui, de loin, et surtout de près, y ressemble beaucoup. C'est, en tous les cas, l'amour banal, un autre genre d'amour fort inférieur, où la quantité prime absolument la qualité.

Les amoureux de la Pépinière sont d'une tout autre espèce. Ainsi que certaines plantes laissent leurs graines dans les terrains dont on les a arrachées, et refleurissent ensuite, on dirait que le germe des amants fréquentant l'ancienne Pépinière s'est conservé et se reproduit dans la nouvelle.

C'est là que vous rencontrerez ce qui reste de la grisette du quartier latin, — et il en reste plus qu'on ne veut le dire, dans des chansons plus ou moins pauvrement rimées, affectant la prétention, assez sotte, d'enterrer un tas de choses et de gens qui se portent fort bien, Dieu merci.

C'est là que viennent se reposer et prendre le frais, à la nuit tombante, les jeunes ouvrières encore vertueuses, ou à peu près, qu'une longue journée de travail a fatiguées et que la sève du printemps tourmente. C'est là que viennent rêver les jeunes gens qui croient à la possibilité, sinon à l'existence, des Mimis sentimentales et des Musettes désintéressées : les artistes, les poètes, tous les braves cœurs qui voient, qui cherchent dans l'amour autre chose que la satisfaction éphémère de deux appétits et le contact de deux épidermes, — suivant la définition brutale, mais trop fréquemment exacte, hélas ! de Chamfort.

Et il arrive parfois, il arrive même souvent, que les unes et les autres, les grisettes et les poètes, se rencontrent dans leurs promenades et dans leurs rêves : la Pépinière et le domaine de l'imagination sont si peu étendus ! De cette rencontre naît une affection charmante, qui certainement n'est pas éternelle, qui dure même fort peu, mais qui, tant qu'elle existe, est ardente et sincère. Ces amours-là n'ont ni enfance ni vieillesse. Ils naissent tout à coup, tout d'un coup, et meurent de même. Et les cloches, qui n'avaient point tinté à leur baptême, ne sonnent pas davantage leur enterrement. Ils ne se flétrissent point lentement, tristement, feuille à feuille : ils disparaissent, comme ces rapides et brillants météores qui traversent le ciel sans nuages des belles nuits d'été.

Qu'importe, après tout ? Les fleurs les plus éphémères sont ordinairement celles qui ont les couleurs les plus éclatantes et le parfum le plus suave. Qui songe à reprocher à la rose la brièveté de son existence ? N'est-ce pas, au contraire, un charme particulier, et ne nous attachons-nous pas d'autant plus à ce que nous aimons que nous savons devoir le perdre plus tôt !

Voilà de quelle nature sont les amoureux qui fréquentent ce coin du Luxembourg et, quoi que puissent dire les méchantes langues, ce coin du Luxembourg est encore très fréquenté. Mais les méchantes langues n'y vont pas ; c'est sans doute pourquoi elles ne connaissent rien de ce qui s'y passe, et pourquoi elles nient tout simplement l'existence de la grisette et de l'amour désintéressé.

Ce dont il faut les plaindre, les pauvres méchantes langues, encore bien plus que les blâmer.

III

Un matin, à huit heures environ, un jeune homme et une jeune fille traversaient la Pépinière, encore à peu près déserte. La matinée était des plus belles et promettait une journée superbe. On était au commencement de mai ; le ciel était de ce gris bleu cendré qui est l'azur de la bonne ville de Paris. Les lilas fleurissaient à peine, et les moineaux, affamés et bruyants, voletaient autour des deux promeneurs qu'ils paraissaient traiter en vieilles connaissances, et leur demandaient à déjeûner. Mais ceux-ci n'y prenaient point garde : ils étaient tristes, de cette tristesse légère et momentanée qui se pose sur le front de la jeunesse comme une goutte de pluie sur une fleur, et qui disparaît devant un sourire comme la goutte de pluie devant un rayon de soleil.

Le jeune homme, un grand blond avec une barbe un peu rousse, avait à la main une petite valise de voyage ; la jeune fille, très jolie, était vêtue de cet uniforme noir que les demoiselles de magasin et les ouvrières parisiennes portent avec tant de charme et parfois même de distinction.

— Pourquoi te désoler, ma chère, lui disait son compagnon, et m'attrister moi-même par ton chagrin ? il faut que j'aille voir mon oncle, tu le sais, c'est l'affaire de quelques jours ; nous nous reverrons avec plus de plaisir après cette courte séparation.

— Ah ! Paul, comment peux-tu parler ainsi ? répondit-elle d'un ton de reproche. Je n'ai pas besoin d'être séparée de toi pendant quelque temps pour te voir avec plaisir. Plus je te vois, plus je t'aime !

— Je n'en doute pas, ma chère Gabrielle, bien que cela soit contraire à toutes les règles physiologiques et psychologiques, reprit Paul en souriant, mais enfin, je dois partir. Tous les ans, à pareille époque, je fais à mon oncle, un oncle à héritage, songes-y bien, une visite d'une quinzaine de jours...

— Quinze jours ! interrompit Gabrielle. Non, par exemple, c'est trop long, je serai morte quand tu reviendras !

— Calme-toi, j'abrégerai ma visite cette fois, et je serai bientôt de retour. D'ailleurs, à quelque chose malheur est bon : mon oncle a la louable habitude de me donner une certaine somme lorsque je prends congé de lui. Je pourrai donc à mon retour t'offrir ce joli costume d'été qui te fait tant envie et que nous n'avons pu acheter jusqu'ici.

— Ah ! que m'importe ce costume, dit Gabrielle, dont les yeux s'animèrent cependant un instant, reste, et je m'en passerai fort bien !

— Enfin, ma chère amie, assez d'enfantillages. Il est huit heures et demie, le train part à neuf heures, il faut encore me rendre à la gare Montparnasse. Voilà bientôt quarante-cinq minutes que nous nous accompagnons mutuellement à travers le Luxembourg. Embrassons-nous encore une fois et laisse-moi m'en aller.

Gabrielle jeta les bras autour du cou de son amant et l'embrassa cinq ou six fois en disant :

— Au moins tu reviendras vite ! »

Le jeune couple se trouvait alors près d'un bosquet de lilas. Paul cueillit une branche à demi épanouie et la donna sa maîtresse :

— Prends ces fleurs, lui dit-il, je serai revenu avant qu'elles soient flétries.

— Tu me le promets ?

— Je te le jure, et, si je manque à ma parole, tu pourras m'oublier et en aimer un autre.

Puis, ramassant sa valise, qu'il avait posée à terre pour serrer sa maîtresse sur son cœur, il s'enfuit au pas de course, envoya encore un baiser à la jeune fille à travers la grille du jardin, et monta dans une voiture.

Quand le fiacre qui emportait Paul eut disparu, Gabrielle murmura :

— L'oublier, en aimer un autre ! Voilà une permission bien ridicule et dont je ne profiterai certainement jamais.

Puis, essuyant ses yeux, où roulaient de grosses larmes, elle vint tristement s'asseoir sur un banc.

IV

Il n'y avait guère plus d'un mois qu'elle connaissait Paul. Leur amour avait commencé avec le printemps, vers la fin du mois de mars. Ils s'étaient rencontrés

pour la première fois au Luxembourg, à l'endroit même où ils venaient de se quitter. Ils s'étaient vus, ils s'étaient aimés, ils se l'étaient dit, ils se l'étaient prouvé; et cet amour, dans toute la force de sa nouveauté, paraissait devoir durer longtemps encore. C'est ce qui explique la douleur causée à ces deux jeunes gens par la séparation, qui, dans les liaisons plus anciennes, est accueillie de part et d'autre comme un soulagement

Gabrielle sortit de sa poche le petit pain qui lui servait ordinairement de déjeuner, non pour le manger, le chagrin lui ôtait l'appétit, — ce qui prouve bien son innocence relative, n'est-ce pas, lectrices? — mais pour l'émietter aux moineaux qui ne tardèrent pas à l'entourer de leur troupe tapageuse et hardie. L'agilité des pierrots, le mouvement qu'ils se donnaient pour atteindre un morceau de pain, l'acharnement avec lequel ils se le disputaient, la voracité avec laquelle ils le dévoraient, — le tout avec accompagnement de petits cris et de grands battements d'aile, — firent bientôt sourire la jeune fille et dissipèrent le nuage abattu sur son front. Un bienfait n'est jamais perdu, dit la morale, et cette fois, par extraordinaire, la morale ne se trompait point. La tristesse qui assombrissait le visage de la jeune « Ariane délaissée » fut remplacée par une expression de douce mélancolie qui la rendit tout à fait charmante.

Au beau milieu de son intéressante occupation, Gabrielle entendit soudain une voix harmonieuse, quoique masculine, s'élever tout près d'elle et prononcer distinctement ces paroles :

« Il paraît que Dieu vous a choisie, mademoiselle, pour le remplacer auprès des petits oiseaux. Ces gaillards sont bien heureux. J'avoue, pour ma part, que je n'ai jamais vu la Providence aussi bien représentée. »

La jeune fille, qui se croyait toujours seule sur le banc, fut si brusquement surprise par la voix et la vue du jeune homme qui s'y était assis sans qu'elle s'en aperçût, qu'elle laissa choir le reste du petit pain.

Un moineau s'en empara, et fort empêché par la grosseur du morceau, s'envola dans un massif voisin, poursuivi par toute la bande réclamant sa part de la prise. En un instant, la place fut nette, et Gabrielle, très contrariée de cet incident, se tourna d'un air de mauvaise humeur vers celui qui l'avait provoqué, et qui se confondait en excuses.

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans au plus, très élégamment vêtu, mais avec un certain laisser aller artistique, brun, avec de grands yeux noirs et une petite moustache dont les pointes, relevées à la Van Dick, donnaient à sa physionomie une expression cavalière et railleuse que tempérait la douceur de son regard et de sa voix. Il tenait à la main, qu'il avait petite et fort blanche, un volume qui paraissait peu l'intéresser, pour le moment du moins.

Gabrielle vit tout cela en moins d'une seconde, avec ce regard rapide des jeunes filles qui voit tant de choses en si peu de temps, sans en avoir l'air, et qui devine ce qu'il ne voit pas. Bien que le résultat de cet examen n'eût rien de défavorable pour celui qui en était l'objet, Gabrielle, mécontente d'avoir été dérangée, n'en répondit pas moins d'un ton fort sec aux politesses de l'inconnu, de façon à lui montrer clairement qu'elle ne tenait point à lier conversation.

Comme celui-ci persistait, elle finit par lui dire carrément :

— Monsieur, tout ce que vous me contez-là ne m'intéresse pas plus que votre livre ne vous intéresse, et ce doit être bien peu, puisque vous ne le regardez même pas.

« Vous trouveriez sans doute très mauvais qu'on vous forçât de le lire; ne me contraignez donc pas, je vous en prie, à vous entendre. »

Et, sans plus de façons, elle lui tourna le dos.

Lorsqu'elle se leva pour rentrer chez elle, l'importun n'était plus là. Découragé sans doute par la réponse catégorique qu'elle lui avait adressée, il était parti sans prendre congé, et avait même oublié son livre sur le banc. Gabrielle eut un instant d'indécision. Devait-elle laisser ce livre où il était, ou fallait-il l'emporter?

Le laisser était assez bête, car le premier passant s'en emparerait, et, puisqu'il était perdu pour son propriétaire, autant valait qu'elle en profitât qu'un autre. L'emporter, était-ce bien convenable, et tout cela ne cachait-il pas un piège?

Tout en réfléchissant, elle prit le volume et l'ouvrit. C'était un des plus jolis romans d'Henri Murger : *les Vacances de Camille*. Elle en lut quelques lignes qui parurent l'intéresser vivement, et se dit :

— Il est ravissant, ce roman; il fallait que ce monsieur fût bien difficile, pour ne pas le lire avec plus d'attention.

A quoi l'orgueil féminin ajouta tout bas :

— Où bien il fallait qu'il trouvât plus de plaisir à ta conversation qu'à sa lecture.

— Et pourtant, pensa Gabrielle avec un léger remords, je n'ai guère été aimable avec lui. S'il m'avait vue comme je suis quand je veux m'en donner la peine, à la bonne heure. Mais aussi, pourquoi venir me parler comme ça, brusquement, quand j'ai mes nerfs et que je crois être seule! C'est égal, ajouta-t-elle en revoyant par la pensée les traits souriants de l'inconnu, j'ai été trop méchante, et il doit avoir de moi une bien mauvaise opinion. Qui sait même si ma brutalité ne l'aura pas troublé au point de lui faire oublier son livre?

Puis, mettant le roman dans sa poche, elle se dit, en manière de conclusion :

— Cet ouvrage me plaît. Je ne l'ai point lu. Je prévois que cette nuit je ne dormirai pas; il m'aidera à passer le temps. D'ailleurs, le jeune homme à qui il appartient doit venir souvent ici. Les moineaux le connaissent, puisqu'ils ne se sont point dérangés quand il s'est assis sur mon banc, — je le rencontrerai un jour ou l'autre, et je lui rendrai son livre. C'est bien le moins que je puisse faire, si c'est moi qui le lui ai fait perdre. »

Et elle partit, la conscience en repos sur ce point; mais, après avoir fait quelques pas, elle revint précipitamment pour chercher la branche de lilas que Paul lui avait donnée, et que, dans sa nouvelle préoccupation, elle avait laissée tomber à côté du banc, dans la poussière, où la pauvre fleur était restée, attendant tristement qu'on voulût bien songer à elle.

Elle la ramassa vivement, l'essuya avec soin, pleurant presque de l'avoir oubliée un instant, et rentra chez elle mécontente d'avoir pensé plus à un inconnu qui lui était parfaitement indifférent, qu'à Paul qu'elle aimait tant, qui venait à peine de la quitter, et dont elle sentait encore les lèvres lui brûler la joue.

Henri Second.

(*A suivre.*)

EXCELSIOR

Vers les coteaux chargés de vignes
Nous monterons dans le brouillard,
Effrayant le geai babillard
Qui fait la noce avec les guignes.

Le froid met la blancheur des cygnes,
Sur le pré vert comme un billard.
Vers les coteaux chargés de vignes,
Nous monterons dans le brouillard.

Viens : dans les plaines rectilignes,
Je suis moins gai qu'un corbillard.
Là-haut, je me sens plus gaillard
Et je veux que tu m'égratignes
Vers les coteaux chargés de vignes.

Robert Caze.

SONNETS A L'AIL ET AU PATCHOULI

IV

AMOUR PLATONIQUE

Cette nuit-là, pauvre innocent
Brisant à peine ma coquille,
J'avais suivi femme gentille
Au regard tendre et languissant.

Je lui disais, tout frémissant :
« Je suis d'une honnête famille
« Et jure, par l'Amour puissant,
« De vous respecter, jeune fille.

« C'est l'âme qu'il me faut ici ;
« Oui, n'est-ce pas, c'est bien ainsi
« Que vous voulez que je vous aime?...

— Elle répondit : « Je veux bien,
« Mais mon petit, ça ne fait rien,
« Tu me devras cent sous quand même! »

MONTFLEURY.

MUSIQUE

La Société nationale des Concerts. — Société des trios anciens et modernes. — Les étudiants espagnols.

Depuis douze années la Société nationale continue à mériter la reconnaissance de tous les musiciens en permettant aux jeunes compositeurs de faire exécuter et entendre convenablement leurs œuvres.

Depuis douze ans la Société nationale a donné cent trente-huit auditions.

Il est fâcheux que ces auditions ne puissent être plus populaires. Malheureusement restreintes dans le charmant, mais petit cadre de la salle Pleyel, ces auditions ne sont accessibles qu'à un petit nombre d'élus.

La séance du 14 avril a été particulièrement intéressante.

Deux mélodies de M. Falhemberg, très bien chantées par Mlle Lemaître, ont été parfaitement accueillies.

Merlin, un très beau morceau pour orchestre de M. C. Benoit, réduit pour le piano par Levenier, a valu un triomphe à M. Messager.

Charles d'Orléans (XVe siècle), Madrigal à cinq voix, tout en conservant une teinte moderne, est écrit dans la couleur du temps.

Mais, les deux succès de la soirée ont été *Rébecca* de M. C. Franck et *Dans la Forêt* de M. J. Tiersot.

On dit « place aux jeunes », je vais dire place au plus jeune.

M. Tiersot nous a révélé un musicien plein de grâce et de charme.

Les six mélodies qu'il a fait entendre sont, chacune dans leur genre, un bijou de finesse. Il est impossible de faire des riens plus délicieux; c'est du Meissonnier musical.

Le plus grand éloge que l'on puisse adresser à M. Tiersot est que, bien que ses mélodies aient été très faiblement chantées par M. Gandubert, elles ont toutes porté.

Quant à *Rébecca*, il faudrait un article spécial pour analyser, pour dire les choses charmantes qui font de la partition de M. Franck une de ses œuvres les plus ravissantes. Aussi nous contenterons-nous de noter que le chœur des Chameliers a été bissé d'enthousiasme et d'enregistrer le grand et bien légitime succès de *Rébecca*.

Avoir une âme d'artiste, la développer par un travail opiniâtre et arriver ainsi à un grand talent; exécuter après cela consciencieusement et magistralement les œuvres des plus grands maîtres, sont choses possibles. Mais ce qui paraît impossible, c'est que, connaissant le goût musical actuel, un artiste ait assez de courage et d'admiration pour les grands maîtres, pour oser faire entendre leurs compositions les plus sublimes, sans autre mise en scène que le souffle puissant qui a inspirés ces chefs-d'œuvres et le talent de l'exécutant pour les faire valoir.

Ce but, M. Hymann, violoniste distingué, se l'était proposé.

Avec deux de ses camarades, M. Cabassol, violoncelliste, et M. Henry, pianiste, il a fondé, au commencement de l'hiver, la Société des Trios anciens et modernes.

Dire que ces artistes ont accompli la tâche qu'ils s'étaient proposée serait au-dessous de la vérité : ils l'ont dépassée.

Les trois séances qu'ils ont données depuis leur fondation ont été trois expositions musicales.

Il est heureux pour les dilettanti d'avoir une Société pareille où ils peuvent entendre et admirer les maîtres immortels qui, dans ce genre, ont porté l'art presque à son apogée.

Aspirons à l'hiver prochain pour aller réapplaudir, salle Mangeot, où ces séances se sont données, les trois vaillants et excellents interprètes.

La troupe des étudiants espagnols, qu'on avait eu la bonne fortune de voir à la représentation extraordinaire de l'Opéra au bénéfice des inondés alsaciens-lorrains, s'est fait entendre lundi, 9 avril, dans les salons Dubreuil, à Passy, à leur bénéfice, à une matinée organisée par Mme la princesse Christine de Bourbon, nièce de François d'Assise.

Il est impossible de donner une idée de l'originalité de presque tous les morceaux inscrits au programme et des effets de sonorité bizarre obtenus par cet orchestre typique : guitares françaises, guitares andalouses, Bandurria, sorte de mandoline; violons, tambours de Basque, et une flûte jouée par le chef de cette jeune troupe, M. Eugenio Etiedando.

Un artiste d'un réel mérite et d'un talent tout à fait original, s'est fait vivement applaudir dans un morceau pour guitare andalouse.

Cet instrument, qui se joue posé sur les genoux, chante et gémit un instant sous les doigts de l'exécutant, puis fait entendre les accents de la plus vive gaieté. Tour à tour sombre, gai, ironique, naïf, c'est un instrument complet et qui offre de grandes ressources à l'artiste qui s'en est rendu absolument maître, M. Alzano.

Figurez-vous la danse la plus folle que vous puissiez imaginer : les renversements de corps les plus imprévus, les mouvements de bras et de jambes les plus drôles, le tout assaisonné de violents coups de tambour de basque donnés comme on peut avec la tête, les pieds, les genoux, les mains, les coudes, vous aurez une idée affaiblie de la danse brillante de M. Emilio de la Puente Rodriguez.

Bravo, messieurs les Espagnols!

Etant donné le nom de l'organisatrice de cette agréable matinée, il est inutile de dire la société choisie qui était venue applaudir cette jeunesse aimable et distinguée.

CHARLES BOUVET.

Un accident survenu, à la dernière heure, dans la mise sous presse du journal, nous contraint à supprimer le courrier théâtral du mois.

Nous tenons toutefois à constater le grand succès de curiosité obtenu à la Porte Saint-Martin par *le Pavé de Paris*, pièce à grand spectacle de M. Adolphe Belot. Signalons également *les Parisiens en province*, très bien accueillis au Théâtre Cluny, et la reprise de *la Mascotte* aux Bouffes-Parisiens. *La Mascotte* a dépassé la six centième représentation et pourrait bien, du coup, arriver à la sept centième.

Un charmant ballet, musique de MM. Métra et Roger, a vraiment triomphé au Palace-Théâtre, et ce n'est que justice. Nos sincères félicitations à M. Roger.

Annonçons, enfin, la reprise, au Théâtre des Nations, de *l'Auberge des Adrets*. Nous y reviendrons le mois prochain.



A Montmartre. — Croquis, par H. Patrice Dillon.

RIMES EN L'AIR

A UNE INCONNUE

A mon cher ami Henry P. Dillon.



Mademoiselle, je n'ai pas
Le doux honneur de vous connaître,
Mais je vis un jour vos appas
En passant sous votre fenêtre.

Nous étions de ., — deux bons amis, —
L'un peintre, l'autre un peu poète;
Nous flânions, c'est peut-être bête,
Mais enfin, c'est encor permis.



Cherchant une rime, une ébauche,
Nous jetions donc, à tous hasards,
Nos longs tibias de droite à gauche,
Paresseux comme deux lézards.

Tout en parlant de chose et d'autre,
Mains dans les poches, nez au vent,
Nous arrivâmes sous l'auvent
D'une maison : c'était la vôtre.



Un animal très singulier
Était sculpté sur le portique,
Le vestibule et l'escalier
Avaient tous deux l'air très antique.

Le hasard, ce fameux hâbleur,
Vous fit venir à la fenêtre;
— Est-ce un bonheur, est-ce un malheur?
Cela dépend de vous, peut-être.

Nous nous approchâmes pour mieux
Examiner cette masure,
Et je dis : « Cet hôtel est vieux
« De cinq cents ans, la chose est sûre! »

Je m'arrêtai soudain ici,
Déconcerté par l'attitude
De mon copain qui, d'habitude,
Dit toujours « non » quand je dis « si ».



Lui qui prétend que je divague,
A tout instant, à tout propos,
Ainsi que les sphinx au repos
Jetait en l'air un regard vague

Que je suivis, fort alarmé
Par sa soudaine nonchalance :
Je compris alors son silence,
Son sourire et son air charmé...



Car dans ce taudis misérable
Dont le toit était plus que mûr,
Je vis votre tête adorable
Comme une fleur sur un vieux mur.

Alors pour la mythologie
Je quittai les terrestres lieux,
Oubliant l'archéologie,
Pour ne songer qu'à vos beaux yeux.



Vous étiez si fraîche et si belle
Que, sans mensonge, je crus voir
Le profil grec d'une immortelle
Ayant pour nuage un peignoir.

Vous regardiez, sans voir peut-être,
Mais une voix cria : « Holà? »
Vous refermâtes la fenêtre
Et l'illusion s'envola!



Comme de reste on le devine,
Nous repassâmes vers le soir,
Dans l'espérance de revoir
Encor votre image divine.

Chez nous, tout culte a ses autels :
Au fond, nous sommes de bon drilles :
Si nous aimons les vieux hôtels,
Nous adorons les jeunes filles.



Mais, hélas ! ce fut bien en vain
Que nous fîmes les sentinelles :
Sur nous tomba, de vos prunelles,
Un regard plein de froid dédain.

Ce regard-là, je vous l'avoue,
Vous fit du tort dans nos esprits :
Que diable ! on ne fait pas la moue
A deux garçons vraiment épris.



Et, pour ma part, je le déclare,
Étant très prompt à m'enflammer,
J'allais bêtement, dare dare,
Me décider à vous aimer.

Mon camarade, sur mon âme,
De vous s'amourachait aussi ;
Telle était l'ardeur de sa flamme
Que sa moustache en a roussi.



Vous avez cru, sans aucun doute,
Avoir affaire à de ces gens
Que, pour finir seule sa route,
Une femme montre aux sergents.



Vous fûtes alors peu congrue
De nous prendre pour des lourdauds :
Quand l'amour passe dans la rue
On ne lui tourne pas le dos.



Puisque pour vous, beauté cruelle,
On soupire inutilement,
Vous auriez pu, mademoiselle,
Nous regarder moins fixement.

Lorsque l'on a l'âme insensible
A ce point vraiment révoltant,
On tâche au moins, — et c'est possible, —
D'avoir un air moins... excitant.



Si rien ne peut, ô fille austère,
Ni vous toucher, ni vous troubler ;
Si votre cœur ne veut parler,
Priez donc vos yeux de se taire.

GRINGOIRE H.



LETTRES D'AMOUR

Mon pauvre cœur est enterré
Sous ces quelques feuilles jaunies,
Dans un coffret tout est serré :
Mes ivresses, mes agonies.

Espoirs fous, douleurs infinies,
Tout s'est calmé, tout s'est enfui ;
Un léger fil tient aujourd'hui
Mes ivresses, mes agonies.

Angoisses d'un cœur déchiré.
Rêves d'azur aux ailes roses,

Les douces et les tristes choses :
Dans un coffret tout est serré.

Des femmes, bienfaisants génies,
Qu'à leur tour d'autres aimeront,
Ont mis un baiser sur mon front....
Dans ces quelques feuilles jaunies.

Puis j'ai souffert et j'ai pleuré
A voir s'envoler mes chimères ;
Avec ses bonheurs éphémères
Mon pauvre cœur est enterré !

Mes ivresses, mes agonies,
Dans un coffret tout est serré,
Et sous quelques feuilles jaunies
Mon pauvre cœur est enterré.

FERNAND MAURY.

A TRAVERS L'ART

EXPOSITION DES ŒUVRES DE M. P.-A. RENOIR

Par la nature de son talent souple et original, si plein de modernisme, M. Renoir est un des artistes de notre temps pour lequel nous avons le plus de sympathie. L'exposition de ses œuvres, ouverte, 9, boulevard de la Madeleine, est des plus intéressantes, et les dernières toiles faites par cet artiste viennent encore accentuer sa réputation déjà faite.

M. Renoir est aussi un indépendent, c'est-à-dire faisant comme il voit et comme il entend faire ; se souciant, comme d'une guigne, des traditions et de la routine académique ; en un mot, ce n'est qu'un... affreux impressionniste ; soit, pour nous, un artiste de conscience et de bonne foi... et de valeur par-dessus le marché. Il sait rendre avec un art exquis la délicatesse et le charme d'une jeune femme ; il a une façon à lui de jeter une poussière de soleil sur des chairs de vingt ans qui lui crée une note bien personnelle. C'est, du reste, le genre qu'il affectionne et où il réussit le mieux, car nous aimons moins les portraits et les études faites en Algérie.

Les portraits qu'il expose, ceux entre autres de M. Claude Monet et de Théodore de Banville, sont très bien. Nous aimons moins celui de Richard Wagner, mais nous aimons mieux celui de Mlle Samary. Les portraits et études d'enfants sont fort intéressants et certains morceaux sont remarquables.

Signalons maintenant le *Dîner à Chatou*, une des meilleurs toiles et des mieux dessinées ; puis les deux grands panneaux des danseurs : les uns à Paris, les autres à Bougival, l'un et l'autre fort réussis et bien observés. Nous avons surtout remarqué le *Portrait de Mlle M.*, une jeune femme qui coud ; la *Jeune femme pensive*, une adorable petite tête rêveuse, une de celles où l'artiste a mis tout le charme de son art. Puis les *Jeunes filles dans un jardin*, la *Jeune fille au chapeau*, *Margot*, la *Femme sur une terrasse*, la *Balançoire* et la délicate *Etude de femme nue*, dont nous sommes heureux de donner le dessin original dans notre numéro de ce jour ; ensuite, la *Danseuse*, d'un dessin très soutenu, mais dont la coloration nous plaît moins — nous sommes persuadé que cela tient à son mauvais éclairage ; — puis bien d'autres toiles délicieuses nous ont arrêté, nous voudrions les citer toutes.

Qu'il nous suffise de dire combien l'ensemble de l'œuvre de M. Renoir montre cet artiste à sa valeur véritable. Cela console un peu de tout cet art faux et de convention qui devient chaque jour plus envahissant. N'importe ! bien des favoris d'aujourd'hui seront oubliés quand M. Renoir restera.

***

Signalons aussi la très intéressante *Exposition rétrospective de l'Art japonais*, ouverte dans les galeries de M. Georges Petit, rue de Sèze. C'est un régal de bibeloteur et d'artiste, organisé par M. Gonse, qui dirige la *Gazette des Beaux-Arts*. C'est dire que toute la science d'un collectionneur, que tout le goût d'un artiste y sont dépensés. Les ivoires les plus fouillés, les bronzes les plus bizarres, les carrés d'étoffes brodées aux couleurs chatoyantes, les porcelaines, les émaux, les faïences de *Kioto*, les laques, que sais-je encore ? ont été empruntés aux plus riches collections. C'est donc l'ensemble le plus complet, le mieux choisi de l'art japonais, qui se déroule à nos yeux, et c'est une occasion qu'on aura assez rarement pour en profiter une bonne fois.

***

Une autre Exposition à ne pas oublier est celle des *Portraits du Siècle*, organisée par une société philanthropique, à la salle Melpomène, au quai Malaquais. Elle est particulièrement intéressante, et à différents points de vue ; d'abord par l'attrait spécial, au point de vue historique, ensuite par la réunion des noms qu'on y trouve : *David*, *Prudhon*, *Géricault*, *Delacroix*, *Ingres*, *Courbet*, *Manet*, *Bonnat*, *Carolus Duran*, *Ricard*, *Gervex*, *Fantin-Latour*, etc. Nous citons au hasard de la plume mais, surtout pour celui qui connait une partie des œuvres exposées, pour les avoir vues au jour du Salon et dans un voisinage spécial, ou dans tel ou tel endroit avec un arrangement approprié. Là, un portrait est à côté d'un autre portrait conçu dans un sentiment bien différent, le tout mêlé dans une promiscuité bizarre, *Cabanel* et *Manet*, par exemple. Eh bien, c'est à voir et à étudier de très près. Il y a des surprises bien curieuses occasionnées par les comparaisons qu'on est à même de faire là et qu'il était difficile de faire ailleurs. On verra ce qu'une chose qu'on aimait, peut — dégringoler, — tandis que telle autre pour laquelle on gardait ses rigueurs fait très bonne figure dans ce milieu ; puis d'autres aussi — les rares — qui gardent là, comme elles l'avaient ailleurs, toute leur puissance et toute leur beauté.

UN AMATEUR.

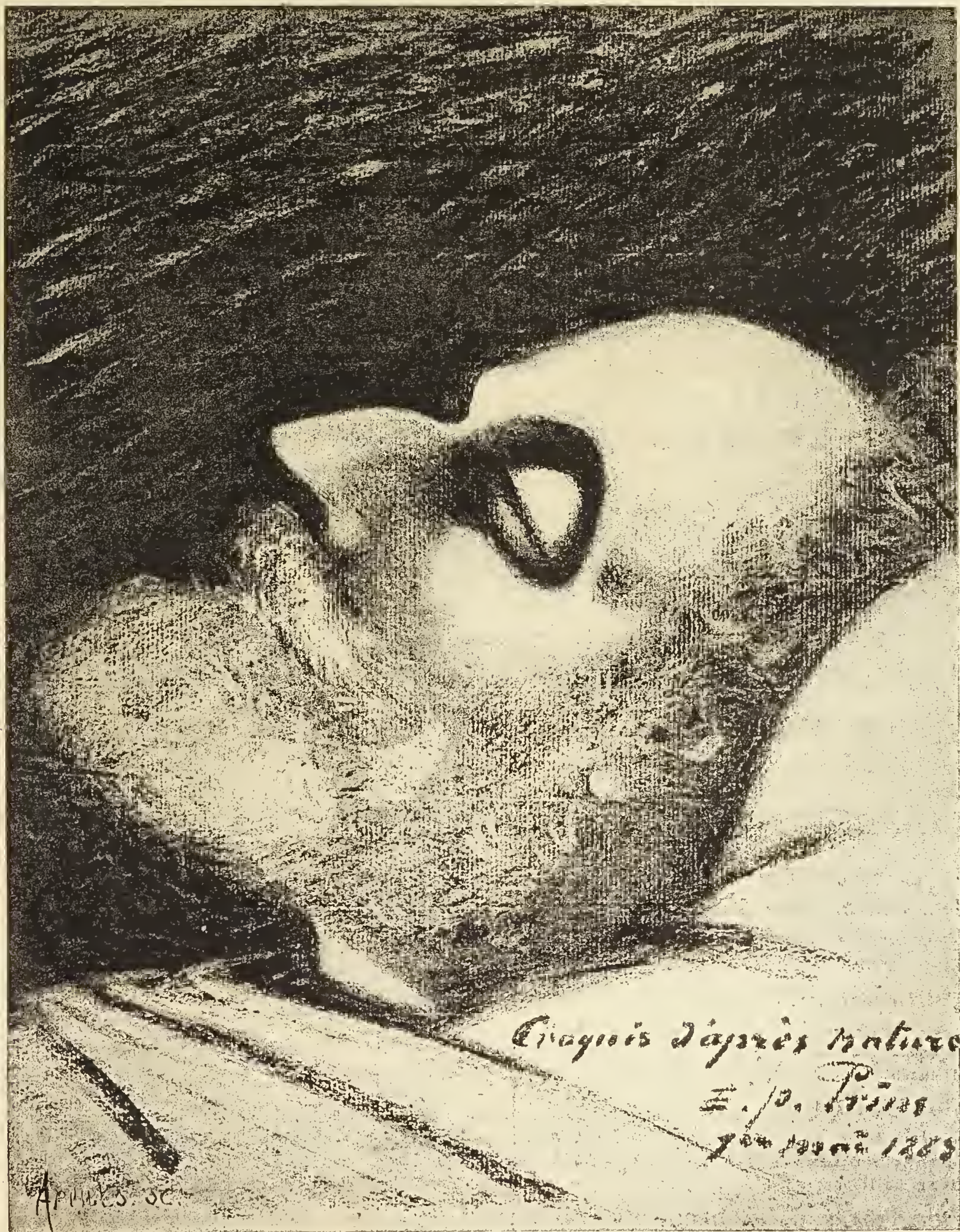
P. S. Nous apprenons, au dernier moment, la mort de *Manet*. Pour nous, c'est un nom d'artiste qu'il faut saluer. Il a fait de bonnes, de très bonnes choses, et de mauvaises, de très mauvaises choses. Quelques-unes de ses œuvres resteront. Il a été plus discuté qu'aucun. Ce qu'il ne faut pas méconnaître, c'est son courage et sa bonne foi d'artiste. Ce qu'on ne peut nier, sans injustice, c'est l'influence qu'il a eue sur la jeune école moderne : on arrive à l'Institut avec un moins gros bagage.

Deuxième Année | N° 7 | Paris. — Juin 1883

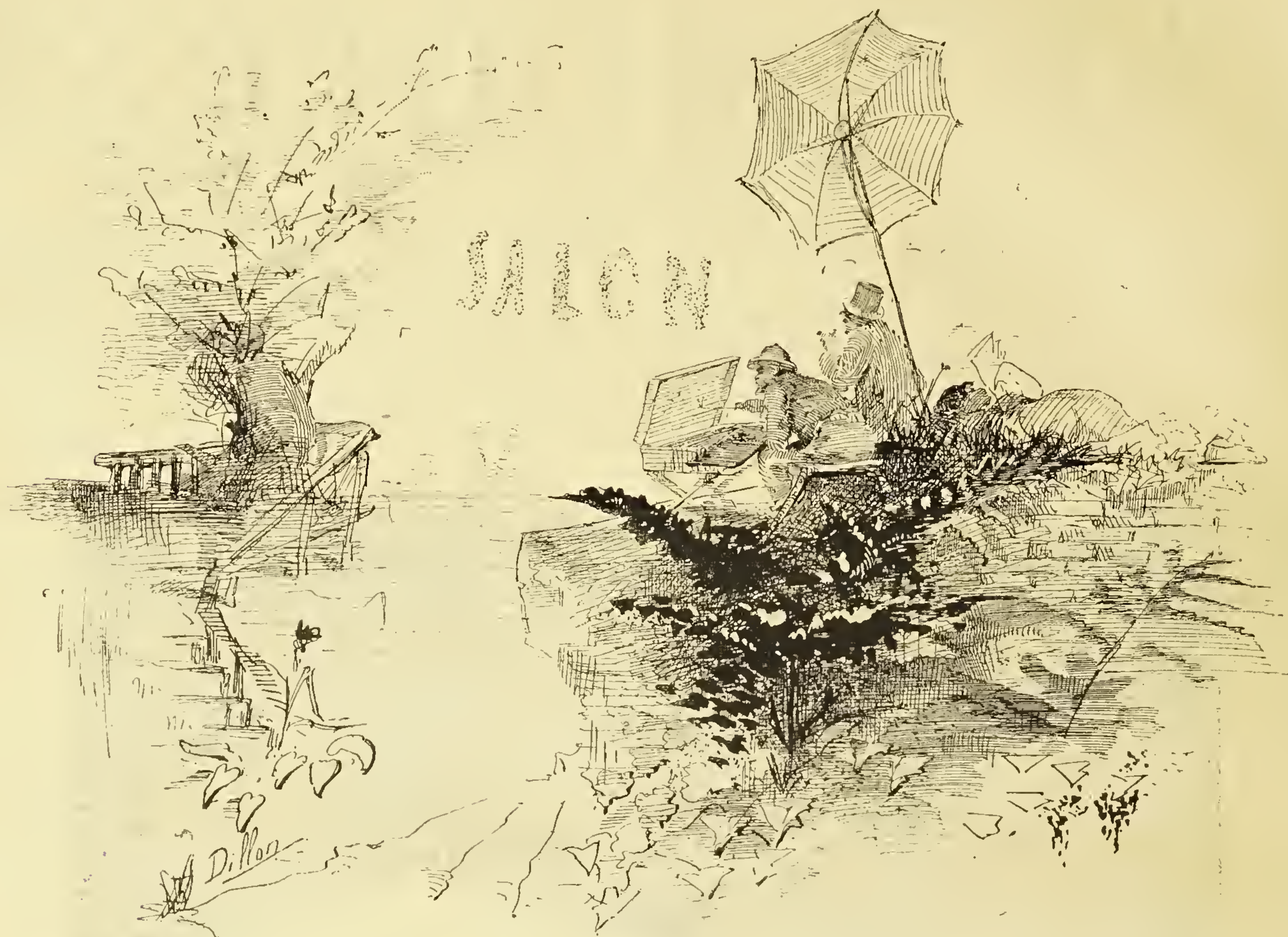
L'ART MODERNE

Direction littéraire : Henri SECOND — *Direction artistique* : Henri BOUTET

SOMMAIRE



Manet mort. — Dessin d'après nature par M. E. P. Prins.



LE SALON

(DEUXIÈME ARTICLE)

Pour peu qu'on ait une tant soit petite teinte de scepticisme en matière d'art — pas le vrai... *l'autre* — il faut bien avouer que, par ces temps de printemps et de soleil, une promenade au Salon ne vaut pas — dussions-nous passer pour une brute — un bon cigare fumé à l'ombre.

Nous rencontrions l'autre jour un de nos amis — un artiste — qui est venu plusieurs fois aux Champs-Elysées pour voir le Salon. Mais, quand il arrive à la porte, il réfléchit; il dit qu'il a bien le temps; et, en définitive, traverse le quai, prend le bateau et s'en va au Bas-Meudon. Voilà trois fois qu'il fait ce manège; et il nous démontrait — sans peine, du reste — que, pour lui, qui habite Montmartre, c'était un des bons côtés du Salon. — Le sage.

On ne peut pas nier, non plus, que faire plusieurs kilomètres dans la cohue, respirer de l'air qui a passé et repassé dans les poumons de ses semblables; avaler, en suffisance des mètres cubes de poussière et des mètres carrés de peinture en quantité; le tout ponctué par des coups de coude et l'aplatissement d'un orteil; tout cela, disons-nous, ne constitue pas précisément un de ces délassements physiques ou intellectuels, dont un être bien organisé éprouve l'impérieux besoin.

Nous autres — et sans doute nous sommes dans les mal organisés — non seulement nous devons voir le Salon, c'est-à-dire les tableaux, mais encore trouvons-nous, chaque année, une curiosité, un intérêt, une raison même à en étudier le mouvement et la physionomie; à en faire, en un mot, la *mise au point* en combinant la valeur et la nature des œuvres avec la somme d'impressions diverses qui se dégage du public, et des différents publics qui visitent le Salon.

C'est donc chose qui mérite qu'on l'observe. Il y a un enseignement et une moralité à en tirer qui valent bien la peine qu'on se donne. Ce différent public, du matin, du vendredi et du dimanche, les gens du métier et les profanes, tout ce monde venant apporter, chacun selon son éducation artistique, comme un bulletin de vote, au moyen d'une appréciation ou d'un mot, devant chaque œuvre; tout cela forme comme un scrutin qu'il est tout au moins curieux de noter en passant. Aussi, souvent, nous arrêtons-nous près du tableau autour duquel les points d'exclamation voltigent comme un essaim d'abeilles; aussi bien que près de celui où vont les rires bêtes ou qu'on égratigne par des blagues.

Nous savons ce qu'il reste plus tard des admirations tapageuses ou des haussements d'épaules. A-t-on assez ri de Courbet? et il n'y a guère plus de dix ans. Où sont-ils, maintenant, ces rieurs-là? Oh! c'est bien simple, ils sont avec ceux qui admirent, comme ils étaient autrefois avec ceux qui riaient. C'est la moralité de ces jugements sans examen, faits en vingt-quatre heures et sur mesure; et c'est pourquoi nous aimons à les observer et à les voir naître; quoique nous préférions généralement les voir enterrer. Ce ne sont pas, hélas! les exemples qui manquent; et la plupart des grands noms d'artistes de ce siècle ont été baptisés de cette façon-là. Ce qui n'empêche pas leur œuvre de vivre maintenant. Tandis que va-t-il rester, dans l'avenir, des plus *panachés* d'aujourd'hui. Quelle misère!

Une œuvre est à voir et à juger pour soi; pour ce qu'elle vous fait éprouver et pour ce qu'elle laisse à l'esprit; pour la somme de sensation qu'elle éveille en vous; il est donc intéressant d'en étudier la conception et la méthode, d'en analyser les détails et d'extraire de cette œuvre son esthétique propre;

d'entrer, en un mot, en familiarité et en discussion avec son auteur pour la comprendre et la juger, et savoir pourquoi on l'aime ou pourquoi on la déteste. C'est donc à côté de ce jugement personnel, qu'il est curieux de noter le jugement et les appréciations des autres — de voir, sans raison souvent, se former les succès et s'émietter les réputations. De suivre les *emballements* et les caprices du public ; de compter ceux auxquels on donne trop de fleurs et ceux auxquels on ne jette pas assez de pommes cuites. En résumé, c'est une façon de suivre le côté philosophique du mouvement artistique de son temps, qui n'est certes pas sans intérêt, mais qui laisse gros de scepticisme derrière lui.

C'est sous cette impression que nous allons continuer cet article, commencé dans le dernier numéro de l'*Art moderne*.

Le jour du vernissage nous avions pris, on doit le comprendre, quelques notes au hasard ; c'est pourquoi les premiers noms venus sous notre plume y sont venus sans méthode. Nous avons eu, depuis, le temps de nous orienter ; et nous ne trouvons rien de mieux à faire que de commencer notre visite par la première salle et de la continuer ainsi jusqu'à la dernière, sans nous préoccuper d'autre chose que de signaler, ou tout au plus de dire un mot des tableaux qui auront attiré notre attention dans le sens indiqué dans notre article précédent. Il est bien entendu aussi que, si chemin faisant, nous rencontrons, non pas un tableau, mais une œuvre de haute lignée, en dehors des tendances que nous avons indiquées, nous tairons nos préférences pour parler comme il convient de toute œuvre qui nous semblerait supérieure. Nos opinions en art ne vont pas jusqu'à l'injustice.

Quand on commence un Salon et qu'on suit l'ordre alphabétique, c'est toujours Mlle LOUISE ABBEMA qui ouvre la marche. Cette année avec deux portraits, celui de M. Aug. Vitu et un portrait de jeune femme. C'est toujours, hélas! un peu en cire, malgré les qualités qu'on y trouve. De Mme A. AYRTON, *Un Coin de table*; très bonne nature morte. De M. EMILE ADAN, *La Fille du Passeur*; la femme bien campée et bien peinte dans une tonalité un peu sèche. L'envoi de M. AUBLET, *Sur les galets*, ne vaut pas ses précédents. Nous remarquons de M. C. ADERER, un portrait trop mal placé pour être bien apprecié et de M. BRISPOT, qui va se créer une spécialité avec les « bancs », c'est sûr ; cette année c'est *Le Banc d'œuvre*; bonne toile avec d'excellentes qualités d'observation qui ne font pas oublier cependant son tableau : *En Province*; un banc aussi.

Nous voici pris entre les deux tableaux de M. BOUGUEREAU! un devant, l'autre derrière. Celui de derrière, passe encore, mais celui qu'on a en face !... On se retourne; l'impression, hélas! reste la même. Il y a cependant devant quantité de gens qui ouvrent une bouche et qui écarquillent des yeux, je ne vous dis que ça. Hein ! quel régal! Ce sont, parait-il, les deux meilleurs tableaux du... *rayon*. Enfin! nous sommes devant la fraîche et délicieuse marine de M. BOUDIN... ça va mieux! De M. BERGERET, — Des crustacés? bien entendu. — Très bien? — Comme d'habitude. De M. BLANCHON, *Le Marché au bestiaux*; hum! bon morceau, mais sans excès; l'air manque dans son tableau. Signalons M. E. AZAMBRE, avec son tableau : *Deux enfants*; puis M. BESNARD, avec le *Portrait de Mme L. et de sa petite fille*, et aussi un autre portrait inférieur aux deux autres. N'oublions pas M. JEAN BRUNEL, *Les Gibets de Golgotha*.

Nous voici devant le délicieux petit tableau de M. BERAUD, *La Prière*; il n'a rien fait de mieux. C'est exquis. On ne va pas plus loin dans la note parisienne. Savoir rendre la charme d'une jeune femme comme cela ; c'est de l'art de bon aloi, quoi qu'on dise; et comme un tableau est fait pour être regardé, quand on nous prouvera qu'on voit beaucoup de gens s'arrêter dans la rue aussi longtemps devant des asperges, des homards ou des quartiers de viande, que devant une jolie femme, nous conviendrons que la nature morte, qui a illustré bien des peintres, est un art supérieur à celui dont M. Beraud a donné la note dans son tableau : *La Prière*. Son autre tableau : *La Brasserie*, est aussi très bien, avec cependant un peu de convention, comme toujours, dans les lumières. M. BISSON, qui a dans la même salle ses deux tableaux, doit regretter d'être placé sur la cimaise. C'est évidemment une mauvaise plaisanterie qu'on lui a faite étant donné le voisinage de M. Beraud ; il obtiendrait facilement d'être placé tout en haut et les femmes de ses tableaux y gagneraient. Il y a des artistes pour lesquels le jury est cruel en ce qui concerne le placement de leurs œuvres.

Les portraits de M *Henry Maret*, par M. LÉON BROUSSE, et de M. *Clovis Hugues*, par M. BLANQUIER, sont de chaque côté du tableau de M. Bastien-Lepage, comme pour féliciter ce dernier d'avoir enfin donné à l'Amour une formule démocratique. Deux bons portraits en somme. — Signalons l'*Idylle* de M. LUCIEN BERTHAUD et *Pas le sou* de M. BULAND. La tête de son paysan est tout un poème d'observation.

Arrêtons-nous devant les deux intéressants envois de M. BOGGS : la *Place Saint-Germain-des-Prés*, auquel un faux effet de perspective nuit beaucoup, de même que la mauvaise place que ce tableau occupe; mais rattrapons-nous largement avec son *Port d'Isigny*, tout à fait remarquable dans des tons très beaux de vérité et de finesse et avec un ciel suffisant pour faire à lui seul un tableau — Si vous voulez, par exemple, nous ne nous arrêterons pas devant celui de M. BENJAMIN CONSTANT; les pieds du nègre du boulevard Saint-Denis sont blancs à côté de ceux de son *Caïd*. C'est tout ce qu'il y a de remarquable dans cette toile. — Voici le tableau de M. BUTIN : la *Mise à l'eau*, toujours large, toujours sincère. — Marquons aussi la place de celui de Mlle BRESLAU : le *Thé à cinq heures*. C'est l'heure, paraît-il, où on le prend dans la cheminée; c'est toujours bon à savoir, quand c'est un bon tableau qui vous l'apprend. — Notons en passant le tableau qu'expose M. BERYH — et sentons de vraies *Giroflées* que M. BOURGOGNE expose cette année,

M. GEORGES BERTRAND a fait fausse route, cette fois; il faut le lui dire. Son tableau est mauvais. Nous autres, nous tiendrons compte du parti pris et de l'intention qui l'ont guidé. M. Bertrand est un artiste véritable et il a même le droit de faire mauvais quand il cherche à ouvrir à sa nature d'artiste des horizons nouveaux. Ah! il faut les voir rire, ceux qui n'ont jamais trouvé... que les souliers des autres! Riez tant que vous voudrez : M. Bertrand rira après vous. Soyez-en sûrs.

M. CAMILLE BELLANGER a deux tableaux, et deux bons : le *Sommeil de l'Amour* et une *Fleuriste*, d'un faire et d'un arrangement très délicat. — M. BERNDTSON a bien fait d'aller en Algérie, puisqu'il nous a donné ses *Teinturiers arabes*. Nous l'en félicitons, en même temps que M. LOUIS CARRIER-BELLEUSE, de chercher sa place dans la note moderne avec deux tableaux si différents. Courage! ça marche! — Il serait injuste, quoique nous n'aimions pas ce *faire* d'école, de ne pas dire en passant à M. CHARTRAN toutes les qualités qu'il a mises dans sa toile. — Même chose à M. COMERRE pour le sien : *Silène et les Bacchantes*. Son portrait de Mlle *Achille Fould* en costume de Japonaise est charmant; la tête un peu pâteuse cependant. — A voir aussi le *Retour de la campagne*, de M. CURTIS, et les remarquables fleurs de M. ACHILLE CESBRON.

M. CAROLUS DURAN n'est pas en veine cette année et nous préférons ne pas parler de sa *Vision* ni de son très dur portrait de *Mme H...* — Si M. GEORGES CAIN et M. HENRI CAIN ne sont ni frères ni cousins, c'est bien étonnant; car, en tout cas, leur peinture est parente et en somme amusante comme peinture d'anecdote. — Un bon portrait de *Mme Krauss* par M. CLAIRIN et un intéressant tableau de M. EUGÈNE CLARY et un autre de M. GEORGES CRESSON, que nous signalons

seulement à cause de ses qualités de plein air qui permettent d'espérer quelque chose dans cette note. Le reste est insuffisant, surtout comme dessin.

M. LOUIS DUMOULIN fait preuve de réelles qualités dans son tableau *Le Point du jour;* aussi lui dirons-nous franchement les qualites et les défauts que nous lui trouvons. La profondeur y est bien, sa perspective n'est pas bouchée; mais c'est trop cru et peu solide, surtout les premiers plans. — M. DAMAT a peint et dessiné très bien un *Contrebandier aragonais* qui boit à la régalade... dans l'atelier de M. Bonnat. — M. KARL CARTIER a mis de très sérieuses qualités de dessin dans le *Portrait de Mme G...* C'est modelé et enveloppé dans une note discrète que nous aimons beaucoup. — Citons le *Portrait de Mlle D...*, par M. DESVALLIÈRES, d'une jolie facture.

L'*Etude de femme*, de M. DAUX, est une des choses délicates du Salon; le morceau de nu, modelé dans des tons un peu sourds, se détache sur un fond rose d'une façon très originale; la facture est d'une liberté et d'une souplesse amusantes. C'est charmant. Notons aussi — et nous n'en abusons pas — l'étude de nu de M. GUSTAVE DENŒU, intitulée *Marion*, et le portrait de sa petite fille, du même, où cet artiste fait preuve d'une touche très délicate et très sobre. A voir l'année prochaine avec un morceau plus important. Signalons *Le 14 Juillet, rue Labat*, de M. EMILE DAUMONT, et arrêtons-nous devant le tableau de M. DINET, — *Vue prise du rocher de Lamois :* — des enfants montent et jouent dans les rochers; la petite fille du premier plan est un très bon morceau, fort bien soutenu par le reste du tableau.

M. DELANCE a une peinture bon enfant et un peu maladroite, où il y a cependant de bonnes qualités. — *Le Départ*, qu'il expose cette année, est un tableau à louer et à critiquer en même temps; — mais il y en a tant où il n'y a rien à louer du tout! — Les deux tableaux de M LOUIS DESCHAMPS sont peints d'une façon bien habile et dans un sentiment bien agréable. Comme cet artiste peut beaucoup, il ne faut pas lui passer ce qu'on pourrait taire à d'autres; dans son tableau *Fille-Mère!* dit le livret? l'enfant est adorable de finesse, et le tout vaillamment enlevé; aussi pourquoi ces noirs dans le dessin de la bouche et des yeux, qui ne sont pas dans la nature; la mère a, par exemple, des lèvres d'un rouge... mais d'un rouge... un peu trop maquillé. M. Deschamps doit savoir tout cela aussi bien que nous, et c'est justement pourquoi nous lui disons — presque même critique — un peu pédante peut-être — pour son autre tableau : *Le plus heureux des trois*. Enfin, après tout, c'est bien, et c'est peut-être nous, en somme, qui cherchons la *petite bête*.

Passons à Mme DEMONT-BRETON, avec son tableau — *La Plage*. — Très intéressantes qualités de dessin; mais c'est du plein air — d'atelier. — Les deux tableaux de M. DEMONT sont, par exemple, mieux dans l'air, et celui — *La floraison des Jacinthes*, est méticuleusement traité dans une couleur très juste. De M. EDOUARD DANTAN — *Le Paradou*, — scène bien exprimée, prise dans un roman de M. E. Zola. Un portrait d'enfant nous arrête. Il est de M. DUBUFE fils, et traité avec hardiesse; les chairs, par exemple, sont bien peu des chairs; ce n'est pas du sang qui court sous ce délicat épiderme de bébé : c'est de l'eau dans laquelle un aquarelliste qui faisait des coquelicots a lavé ses pinceaux. Un portrait bien établi attire notre attention : il est de M. GORGUET; mal placé pour le bien voir; c'est dommage. M. SIMON DURAND, avec un tableau agréable — *Un Scandale* — nous démontre qu'on peut prendre une scène moderne et ne pas la moderniser du tout. Il y a, au premier plan, une petite femme marchande de fleurs, croyons-nous, qui doit tenir d'une arrière-grand-mère. soubrette sous Louis XV, l'art d'être gracieuse. M. J. DEGRAVE, avec — *La Classe communale*, est à citer. Un peu froid, son tableau.

De M. EDELFELD, un très bon portrait de — *Vieille paysanne finlandaise*, un des bons du Salon. — De M. FANTIN-LATOUR, toujours le même portrait, qu'on ne se lasse jamais de voir. Allez voir l'Exposition des Portraits du Siècle à la salle Melpomène, vous verrez ce que c'est qu'un portrait de Fantin à côté de ceux de M. Chose ou Machin. Pour nous, cet artiste est un de ceux auxquels l'avenir gardera une des grandes places parmi nos peintres contemporains. En voilà de l'art pour de bon!

Nous voici maintenant au maître incontesté FEYEN-PERRIN, qui a mis dans sa « Danse au Crépuscule », à côté de toutes les richesses du dessin, le charme pénétrant de sa poétique peinture. Dans une harmonie de rouge et de jaune, il enveloppe une délicate figure qui n'a d'autres raisons de s'appeler « le Printemps » que celle de nous démontrer toute la jeunesse et la fraîcheur du talent du maître. M. FALGUIÈRES nous donne, comme à l'ordinaire, un solide morceau de peinture avec sa composition *Le Sphinx*. M. *Frappa*, lui, met les moines à toutes les sauces. Pour ceux qui aiment le moine, la sauce est bonne. Mentionnons M. DARGAUD, avec la *Verrerie de Saint-Ouen*, où il y a de très bonnes intentions. Il y avait, là, un tableau plus important à faire, que l'artiste aurait pu mener à bonne fin. Les deux marines de M. AUG. FLAMENG, avec leurs qualités de lumière, sont à ne pas oublier, de même qu'un bon tableau de M. GOTCH.

Nous avons dit que nous n'aimions pas le portrait de femme qu'expose M. GERVEX dans la salle où nous arrivons; il se rattrape suffisamment avec son tableau *Le Bureau de Bienfaisance*, pour que nous n'insistions pas davantage. M. GILBERT rend toujours les scènes des halles avec vérité; il a de quoi se mouvoir dans la variété des sujets, avec le genre qu'il a choisi, et, par conséquent, nous avons d'autres bonnes toiles à attendre. Par exemple, si nous nous étions mis à en attendre une bonne de M. GARNIER, nous aurions été trop naïf; mais, après celle de cette année, nous serions trop bête. Nous nous demandons par combien de jours de fièvre M. HEILL a dû passer pour arriver à trouver un sujet aussi empoignant que celui de son tableau *L'Auscultation*. Nous devons y voir l'intention, très louable d'ailleurs, de pousser les lycéens à l'étude de la médecine. Signalons de M. GANDARA *Un Chanteur* et de M. GAGLIARDINI « Les Chercheurs d'épaves ».

Avec M. GEOFFROY nous sommes avec un des artistes — ma foi, mettons avec l'artiste — qui observe le mieux les enfants. Il y a dans son tableau, *L'Heure de la rentrée*, une conscience d'observation très remarquable. Tous ces gamins qui rentrent à l'école, les uns gais, les autres insouciants, d'autres boudeurs, sont pris sur nature, d'une manière bien personnelle. Quelle différence avec tant d'autres, qui ne voient que des saint Jean-Baptiste dans les enfants; ceux-là sont de vrais enfants, et la convention est mise carrément à la porte de cet art-là. L'autre tableau de M. Geoffroy, *Les Infortunés*, ne le cède en rien comme qualités au précédent. En somme, deux des bonnes toiles du Salon. Il n'y a rien à dire de neuf de M. HENNER. Tout le monde sait le charme et les qualités de sa peinture; mais tout le monde sait aussi qu'on arrive à se lasser du pâté d'anguilles, et nous aimerions à admirer la note si personnelle de M. Henner dans un tableau qui ne soit pas l'éternel et même morceau de nu, qu'il nous sert toujours dans le même décor. Signalons deux bons tableaux de M. Haquette et celui de M. HAGBORD « Au Cimetière de Tourville ». Notons en passant un bon morceau de M. Hébert, solidement fait, et le délicat et charmant tableau de M. JEAN AUBERT, *En Vacances*, puis *Beau temps* et *L'Enfant qui dort*, de M. ISRAELS, très sobrement et très sincèrement traités.

M. LUIGI LOIR fournit au Salon de cette année un de ses meilleurs tableaux avec le *Point du jour a Auteuil*, qui est d'une puissance de rendu remarquable. Il faut s'arrêter un peu et convenir qu'on se trouve en présence de l'une des meilleures choses du

Salon. Tout y est, et c'est d'une *patte* surprenante. M. Loir vient chaque année apporter à la peinture moderne un morceau de Paris rendu avec une impression d'une irréprochable justesse. L'œuvre se poursuivant, et elle est sans fin, c'est une de celle qui transmettra avec le plus d'art et aussi le plus fidèlement aux générations à venir la physionomie des grandes lignes du Paris actuel. Nous avons la naïveté de croire que ça vaut mieux qu'une scène du temps où les gens se coiffaient avec des casseroles. Sommes-nous assez en retard, et gens à courte vue, à côté de ceux qui voient clair à des distances pareilles!

Nous aimons le tableau de M. Jenoudet intitulé : *Novembre*, parce qu'il y a la recherche d'une impression bien exprimée, d'ailleurs dans une scène cependant bien simple. C'est suffisant, pour nous, que de savoir mettre un peu de souffrance et de mélancolie dans un tableau pour faire ce que nous croyons être de l'art, et M. *Jenoudet* l'a bien dit dans une facture que nous trouvons un peu timide. Notons le tableau d'une belle ordonnance de M. Le Blant : l'*Exécution du général Charette;* puis le portrait de femme de M. Lucas, et *Un Compère*, de M. Paul Langlois. De M. Maincent deux toiles dans une note très moderne et très délicate. La *Noce au village* est observée avec goût et avec esprit et le *Pont Marie* rendu dans des tons très justes. M. Maincent a fait un bon pas cette année.

M. L'Hermitte a une des œuvres hors pair du Salon avec son tableau : la *Moisson*. C'est la mâle poésie des champs rendue dans une ode d'un haut style. Un souffle de Millet a passé par là. Ce moissonneur s'essuyant le front, a l'envergure qu'il faut pour symboliser la grande idée du travail. C'est de la peinture pour le cerveau celle-là. Allez donc ensuite, quand l'esprit en est encore plein, vous arrêter devant celle de M.... Nous avons le choix; on se croirait devant chez Boissier. M. L'Hermitte, vous ne serez jamais de l'Institut.

Malgré ses grandes qualités, la *Psyché* de M. Lefebvre, n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Nous parlerons du portrait d'un prêtre, très vivant, de M. Lalaing, et aussi d'un bon portrait de femme, par M. James Lignier; puis de M. Louis Lepoitevin, avec une très bonne toile : le *Val d'Antifer;* et nous arrivons au second tableau de M. L'Hermitte : la *Fileuse*, autre bon et excellence morceau, mais qui ne vaut pas et qui n'a pas, du reste, les intentions du tableau : la *Moisson*. M. Lahaye expose une très bonne toile, bien dans l'air, mais un peu crue, malgré ses qualités; cela manque du côté solide. Signalons : la *Blanchisserie de Zweeloo*, de M. Liebermann; les *Modèles du peintre*, de M. Laurent Gsell, et *Après le déjeuner*, de M. Maurice Lobre; puis les deux bons tableaux de cette année de M. Lansyer, et encore celui de M. P. Lecomte : le *Pont de la Tournelle*, paysage parisien bien rendu, mais dont l'effet est un peu détruit par la disproportion de la colonne-affiche que M. Lecomte a faite en pensant aux tours Notre-Dame.

Le *Christ*, de M. Aimé Morot, auquel nous arrivons, est une des œuvres les plus savantes de cette année. On ne sait ce qu'il y a de plus riche du dessin, du modelé ou de la couleur. On se rappelle celui de M. Bonnat; ils ont, l'un et l'autre, la même valeur savante, mais pas plus que celui de M. Bonnat celui-là n'est un Christ; et, non pas que nous voulions l'interprétation au point de vue du mysticisme religieux, mais il y a dans le sujet du philosophe de Nazareth crucifié toute la grande souffrance humaine à poétiser et à faire vivre. C'est ce que nous n'avons senti ni dans l'une ni dans l'autre des deux œuvres remarquables dont nous parlons.

M. A. Mercié nous démontre qu'il ne sait pas donner la vie qu'au marbre; et son morceau de nu, *Vénus*, est peut-être le meilleur du Salon. Les chairs sont vraiment superbes; à peine pourrait-on leur reprocher une carnation un peu nacrée. Mais, c'est égal, les sculpteurs, quand ils sont comme M. Falguière et comme M. Mercié, de vrais artistes, ne mettent pas longtemps à faire la preuve que sculpture ou peinture, en tant que métier, ne sont que petit jeu pour eux. Nous passons devant les *Buveurs de Lait*, de M. Monginot, d'une peinture très habile et d'un arrangement heureux, pour arriver devant un des bons tableaux de la peinture moderne au Salon de cette année; *Au Boulevard Saint-Michel*, de M. Myrbach, qui a rendu merveilleusement la physionomie parisienne de la terrasse d'un café du boulevard Saint-Michel. Il aurait pu, du reste, ne pas indiquer le nom du boulevard, tant son tableau en observe l'aspect avec conscience, et on le voit bien, pour peu que l'on soit familiarisé avec le coin de Paris en question. Tout y est; et tout ce monde d'étudiants et de promeneurs est bien là, avec son allure et sa physionomie particulière. Quelle valeur une œuvre acquiert, quand, au lieu d'être taillée en plein *chic*, elle est observée et rendue de cette façon-là. M. Myrbach vient, cette année, de marquer sa place. Nous allons le retrouver à l'avenir parmi ceux qui font de l'art vivant. Nous l'attendons avec confiance.

M. Montenard sait peindre le soleil; on s'éponge le front en regardant son tableau *Un Cimetière sur les côtes de la Méditerranée*. C'est juste et ensoleillé au possible, son tableau. *Le transport de guerre « la Corrèze » quittant la rade de Toulon* a également de très bonnes qualités. M. Marius Michel a trouvé en Orient le sujet d'une scène spirituelle qu'il a rendue d'une façon amusante. M. Marty a un tableau, *Soleil d'hiver*, où nous trouvons une bonne promesse pour l'avenir.

Nous remarquons un tableau, *Porteuse d'eau*, de M. Pearce, d'une bonne et franche impression. Ceci est encore très bon, tant c'est fait de bonne foi; le dessin en est délicat et la couleur bien sincère; en somme, avec son autre tableau, *Prélude*, M. Pearce ne passera pas inaperçu cette année.

Nous aimons beaucoup les deux tableaux de M. Aimé Perret. Son *Bal champêtre en Bourgoyne* est très réussi, et ses bonshommes dansent bien. L'autre tableau, la *Fille des Champs*, est également très intéressant; il a su donner à cette paysanne qui chante en veillant son troupeau une saveur particulière. Nous avons tous entendu, au bord de quelque route, une de ces chansons de pays au refrain lent et mélancolique. Avec le tableau, on entend la chanson; l'impression est juste. Notons l'*Emigrante*, de M. P. Outin, *Une Gare*, de M. Louis Picard, et *Chez le Cloutier*, de M. Albert Pesnelle, où nous trouvons des qualités à les faire remarquer.

M. Pinchard est en grand progrès cette année avec ses *Portraits;* son tableau formerait une scène bien complète si la mère avait un mouvement aussi heureux que les deux enfants qui sont en tout point réussis. La scène vit à cet endroit; malheureusement, la mère, nous le répétons, est à côté. Elle ne se soude pas à la scène, et c'est dommage, c'est peint très bien et le tableau serait complet. Très bonne composition de M. Rixens, *la Gloire*. Une femme, nue, s'il vous plaît, vient consoler un artiste en défaillance. Tant mieux, si c'est comme cela; plus souvent n'arrive-t-il pas que les consolations viennent... quand l'artiste est mort. Enfin, quand même cela ne serait pas, c'est d'un bon cœur d'essayer de le faire croire aux autres. Un tableau de beaucoup de caractère, de M. Pelez, *Sans asile*. Beaucoup de dessin, mais un peu noir comme couleur. Citons aussi *A la Campagne*, de M. Sinibaldi.

M. Puvis de Chavanne que, malgré nos préférences modernes, nous défendons souvent à cause du grand caractère décoratif de sa peinture, nous met dans un joli embarras avec son tableau le *Rêve*. Ah! non, vraiment, nous ne pouvons pas aller jusque-là; ce n'est pas un rêve, c'est un cauchemar que d'apercevoir trois bonnes femmes comme cela; non, cette fois, c'est à rire, pas autre chose. Le *Portrait de Mme M. C.* a les qualités que nous aimons dans les autres tableaux de

M. Puvis de Chavanne. Passons à un très bon passage plein d'impression de M. Saunier, *Un Coin de la Bièvre à Cachan*. Les premier plans, à droite du tableau, manquent de vigueur; sans cela, ce serait parfait.

Nous arrivons devant le *Pilote* de M. Renouf, très discuté en tant que, bien entendu, œuvre de première importance. Notre avis est qu'en effet il faut discuter. Le tableau est trop grand, ce n'est pas douteux, et l'impression que l'artiste cherche à communiquer ne vient pas; M. Renouf a cru l'augmenter en rendant par l'importance de la mer la fragilité de cette barque sur cette eau en furie. comme la chose vue doit être. Nous croyons qu'il s'est trompé en cherchant à rendre l'impression générale, qu'il fallait, selon nous, négliger pour porter tout l'intérêt sur le bateau où seule elle doit se condenser, la mer n'y ajoute rien, et c'est là le défaut capital de ce très bon mais trop grand tableau. Le reste n'est guère à discuter, les qualités de mouvement et de composition sont incontestables. Puisque nous en sommes aux œuvres discutées et que nous les trouvons dans la même salle, il faut parler de M. Rochegrosse avec son *Andromaque*: et nous nous résumerons brièvement. Nous ne voyons absolument là que des promesses de métier; et encore, puisqu'il s'agit de peinture, il est inutile de les pousser jusqu'au modelage. Quant au reste, n'allons pas trop loin. Nous nous défions un peu, dans les œuvres de convention, de trop de qualités qu'on pourrait très bien ne plus retrouver dans l'interprétation directe de la nature, qui constitue, selon nous, l'art véritable. Qualités tant que vous voudrez; nous ne les nions pas; mais attendons, attendons un plus petit et plus sincère morceau pour formuler un jugement sur lequel il n'y ait pas à revenir.

Mentionnons dans la même salle le *Tisserand* de M. Pennie; puis le bon tableau de Mlle Marie Petiet, le *Petit Journal*: également un autre très bon tableau vu et observé avec une conscience irréprochable, *Chez mon Voisin*, de M Ramalho; le *Mont-de-Piété* de M. Ludovic Mouchot, le *Chemin dans la forêt* de M. Paul Rossert, le *Concierge est tailleur* de M. Gaston Renault, et les deux tableaux très étudiés et très observés de M. Souza Pinto, l'un la *Culotte déchirée* et l'autre un « portrait de paysan », que nous rangeons sans peine parmi l'un des bons du Salon. Disons aussi que nous avons vu celui de M. Makart, qui représente l'*Été*, parce qu'il n'y a guère qu'en cette saison que les femmes peuvent se mettre nues, ce qui n'est pas fait pour prouver que M. Makart possède les secrets de coloration des chairs.

M. Roll a un bon et solide morceau de nature — *En Normandie*; dans cette facture quelquefois brutale que nous connaissons. Cette fois, il n'en est rien; la vache est peinte puissamment dans un air où l'on respire à pleins poumons, les derniers plans sont indiqués avec une franchise et une sureté de touche étonnante. Pour nous c'est la meilleure chose que nous avons vue de M. Roll. Le *portrait de Mme* *** ne nous plaît pas beaucoup. De M. John L. Sargent, un tableau sur lequel il n'y a pas à revenir; nous en avons parlé quand il a figuré à une exposition dans les galeries Petit.

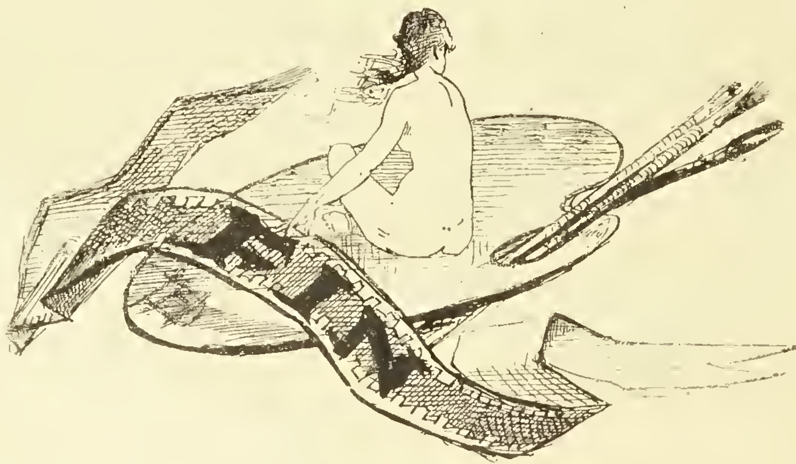
De M. Henry Rachou, *un sabotier breton*, enlevé avec une touche pleine de sûreté; puis de M. Marius Roy, la *soupe à la caserne*, tableau serré de près et bien venu. De M. Sicard, *une plumeuse*, morceau d'un réalisme un peu brutal; mais, non pas sans valeur; tout est fait à point et bien enveloppé certains morceaux de détail sont remarquables, les bras par exemple. Après cette plumeuse on peut voir avec le plus grand plaisir le *Portrait de Mme* ***, de M. Stewart, qui est à côté; il n'en paraît que plus délicat, si c'est possible; soulignons le tableau de M. Schmitt, le *Mauvais temps de septembre;* et un autre qui a des qualités, mais dont nous n'avons jamais pu déchiffrer le sujet : Un monsieur à barbe blanche a l'air de vouloir jeter le contenu de son verre à la figure d'un jeune homme qui doit vouloir refuser des billets de Banque. Voilà par exemple qui n'est pas moderne du tout. Nous parlons du sujet; le tableau est bon, auteur : M. Robert Hinckley.

Une des choses où l'impression cherchée est rendue de la meilleurs façon est le tableau de M. Tattegrain, les *Deuillants*: la place la plus importante dans la valeur artistique de ce tableau, appartient à l'idée et à la composition; et nous regrettons d'avoir si rarement à le constater. Là, l'impression est rendue très fortement; les attitudes sont excellentes dans ces deux groupes; l'un de pêcheurs, dans l'eau jusqu'au ventre, rapportant le père ou le frère mort; l'autre formé des trois personnages, l'un tenant une croix, qui attendent éplorés. L'intérêt des deux groupes se complète l'un par l'autre au lieu de se diviser et l'émotion se communique bien. Tout est là, quoique ce ne soit pas mal peint; les autres qualités sont peu, à côté de celle de la composition : la mer par exemple est lourde; mais qu'importe ! là-dedans cela disparaît; on s'en moque; le tableau est très bon. C'est l'essentiel. Plus vous donnerez d'art, moins on vous demandera de science.

De M. Stott, *Atelier du grand-père* et la *Ronde d'enfants*, que nous préférons; de M. Trayer, un bon tableau aussi, *Chez la marchande de drap:* de M. Vauthier, deux bons également, *le quai d'Ivry*, et *la Seine au pont de Solférino;* de M. Tanzi, dans le même tableau trois portraits d'enfants très bien; de M. Thevenot, une impression de la misère très bien exprimée. La petite fille est un peu arrangée, nous l'aurions voulue plus vraie. De M. Tournès, *l'inauguration de l'Hôtel de Ville*, avec de bonnes qualités mais un manque complet de perspective, la place n'est pas plus large que le boulevard étant donné les tables indiquées au premier plan. De M. Vollon, une marmite et un morceau de viande qui fera certainement un bon *pot au feu*. Deux petits tableaux très réussis de M. Wepenskiold, qu'il serait dommage de ne pas signaler, de même que l'interprétation spirituelle du *dernier larron*, de M. Willette.

Dans notre prochain et dernier article, nous examinerons la sculpture, les dessins et la gravure.

Jacques Sincère.





BOUQUET A CHLORIS

Dussé-je à vos beaux yeux paraître ridicule,
Dussé-je m'attirer un regard de travers,
Je veux vous faire un don — un don très minuscule —
Et, n'ayant rien de mieux, je vous offre des vers.

« Voilà, me direz-vous, une belle ressource,
« Des vers!... mais j'en reçois un mille chaque jour;
« Sonnets et madrigaux n'ont pas cours à la Bourse,
« Et l'or ne gâte rien aux choses de l'amour ».

— Je le sais, car souvent, même aux yeux du poète,
Les vers sont peu de chose, et pourtant, écoutez :
Ils ont quelque valeur sous leur forme imparfaite,
Lorsque c'est notre cœur qui nous les a dictés.

Or, mon cœur me dicta ceux-ci pour vous, madame;
A de la passion cela peut ressembler;
Cependant je n'ai pas pour vous la moindre flamme,
Et ce n'est pas d'amour que je veux vous parler.

Si, dans tout ce qui suit, vous trouvez quelque chose
Qui rappelle plutôt l'amour que l'amitié :
— On ne dit pas en vers ce qu'on veut, comme en prose, —
Vous pouvez hardiment en rayer la moitié.

Je suis un invalide et non pas un novice,
Le major Cupidon me traite en réformé;
Depuis longtemps déjà j'ai quitté le service,
Pour avoir trop souffert, pour avoir trop aimé!

L'amitié vient après l'ivresse trépassée,
Ceux qui n'ont plus de dents mangent de l'échaudé;
Les chats qu'on a brûlés redoutent l'eau glacée,
Et je suis — en amour — un chat très échaudé.

Je viens vous proposer une chose acceptable,
Vous avez trop bon cœur pour savoir refuser;
Une si belle main doit être charitable,
Mon espoir est bien grand, n'allez pas le briser!

Je ne vous dirai point, par une indigne feinte,
Qu'au besoin j'emploierais le fer ou le poison;
Que je me détruirais en buvant de l'absinthe :
Vous ne me croiriez pas, et vous auriez raison.

A quoi bon le cacher? Vous me faites envie;
Mais bien qu'en vous, Madame, on trouve maints appas,
Je n'ai que vingt-neuf ans et je tiens à la vie :
Si vous me repoussez... je ne me tuerai pas.

Je pleurerai sans doute une belle espérance,
Mais tranquillisez-vous, cela ne sera rien;
J'en serai quitte, au plus, pour huit jours de souffrance,
Et la souffrance et moi nous nous connaissons bien.

Or, voici simplement, en quatre mots, la chose :
Il doit faire très bon à Meudon, dans le bois;
Vous avez, pour sortir, un joli chapeau rose;
J'ai rêvé qu'avec vous j'y courais, bien des fois.

J'étais heureux alors, mais ce n'était qu'un rêve!...
Vous seule en pouvez faire une réalité;
Au nez de nos soucis mettons-nous donc en grève,
Fuyons pour un instant notre monde agité.

A Fleury je connais une passable auberge
Dont l'honnête hôtelier — un homme intelligent —
N'écorche qu'à demi l'artiste qu'il héberge,
Où l'on vit assez bien avec fort peu d'argent.

Notre carte sera bien loin d'être complète
Et brillera surtout par sa simplicité,
Car, lorsqu'on dîne avec un apprenti poète,
On peut s'attendre à tout, le bien-être excepté.

Nous nous attablerons sous la tonnelle verte,
Et si mes deux genoux rencontrent vos genoux,
Si je plonge un regard sous la guimpe entr'ouverte :
Vous ne vous mettrez pas dans un trop grand courroux.

La campagne autorise une telle licence,
Le picton de Suresne excite la gaîté;
Et, sans vouloir en rien ternir son innocence,
Il est toujours permis d'admirer la beauté.

Donc, vous ne prendrez pas un air par trop sévère
Si, le dîner fini, je tourne au langoureux :
C'est qu'un peu trop souvent j'aurai vidé mon verre
Et j'ai, j'en fais l'aveu, le vin très amoureux.

Voyez, de mes défauts franchement je m'accuse,
Je mets mon cœur à nu, sans vouloir rien gazer;
Vous le savez, d'ailleurs, l'ivresse est une excuse:
Donc vous m'excuserez si je prends un baiser.

Quand nous aurons fini notre repas modeste
Nous irons des oiseaux entendre les chansons,
Cueillir les boutons d'or, les muguets et... le reste,
Et regarder les nids au milieu des buissons.

Nous chercherons les plus sombres coins du bocage,
Où nous nous étendrons sur les gazons fleuris:
Et, comme deux oiseaux échappés de leur cage,
Pendant quelques instants nous oublierons Paris.

— Nous aurons soin de voir si la place est bien nette
Avant de nous asseoir sur le moelleux tapis :
L'herbe cache souvent, sous un air très honnête,
Des tessons de bouteille et parfois encor pis. —

Je serai bien tranquille, allez, soyez sans crainte,
Je ne vous dirai rien tout le long du chemin;
Je serai trop heureux si je puis, sans contrainte,
Voir votre œil sourire et serrer votre main.

Mon cœur saigne en secret de plus d'une blessure,
Mes pleurs, quand je suis seul, ont coulé bien des fois;
Mais j'oublierai mes maux passés, je vous l'assure,
Quand vous me parlerez de votre douce voix.

— Vous allez me trouver un peu mélancolique
Et d'un sentimental à vous faire dormir;
J'eus toujours le défaut d'être un peu bucolique,
— Quand on n'a que son cœur, il faut bien s'en servir!

Un bois, au mois de juin, est un joyeux compère:
L'amour, pour vous guetter, s'y met dans tous les coins,
Et rien n'est plus nuisible à la morale austère
Que le chant des oiseaux et la senteur des foins.

Du désir au plaisir la pente est assez douce,
Si nous nous oublions à la descendre, eh bien!...
Nous n'aurons pour témoins que les fleurs et la mousse,
Et la mousse et les fleurs n'en diront jamais rien!

— Cela, gronderez-vous, n'était point au programme
« Et vous m'aviez promis d'être un sage accompli,
« Un ami, rien de plus. » — Que voulez-vous, Madame,
Un tel programme est fait pour n'être pas rempli.

Puis, si c'est une erreur, notre erreur sera brève,
Paris nous reprendra dans ses griffes de fer :
Nous oublierons ce jour comme on oublie un rêve,
Et nous retomberons tous deux dans notre enfer!

Et nous nous oublierons nous-mêmes, c'est l'usage:
Si nous nous retrouvons quelquefois, par hasard :
« Il me semble, dirai-je, avoir vu ce visage, »
Et vous : « J'ai rencontré ce Monsieur quelque part. »

Le souvenir doit fuir sur l'aile des ivresses,
Pourquoi se rappeler tous ces heureux moments?
Homme, — il serait d'un fat de compter ses maîtresses,
Femme, — il serait trop long de compter ses amants!

— Mais cessons à la fin ce sacrilège infâme,
Tout ce que j'écris là me paraît odieux;
On ne doit pas ainsi jouer avec son âme
Et rire, quand on a des larmes plein les yeux!

Je vous aime, — tout haut il faut que je le dise, —
D'un amour insensé, ridicule et profond;
Et, comme dit Hugo, lorsque le cœur se brise,
Il faut bien laisser voir ce que l'on cache au fond!

Cherchant à m'étourdir par mon sot bavardage,
Je voulais être très impertinent, hélas!...
Les pleurs qui de mes yeux tombaient sur cette page
Ont effacé ces mots que je ne pensais pas!

En vain je voulais feindre et nier mes alarmes,
En vain je me cachais sous un masque railleur :
Le rire du poète est fait avec des larmes,
Et sa triste gaîté ressemble à la douleur!

HENRI SECOND.



JULES DALOU

Par ce temps où l'*impressionnisme* est à la mode, ceci pourrait s'intituler *article impressionniste*, car il va résumer, sans aucune idée d'étude et sans prétention même à l'exactitude, mon impression sur un grand artiste que le hasard m'a fait connaître.

Un dimanche de la pluvieuse année 1878, je passais quai Malaquais; pour échapper à une averse, je me réfugiai dans la salle Melpomène, où se trouvaient exposés les envois des artistes ayant pris part au concours ouvert, par la Ville de Paris, pour la décoration de la place de la République. Il y avait, là, trente à quarante projets paraissant tous coulés dans le même moule, et cela se comprend, quand on examine le mécanisme de ces sortes de concours.

Au lieu, ce qui serait trop simple, de dire aux artistes : Voilà une place toute nue, embellissez-la, décorez-la, on ne limitera pas la dépense, et le projet le plus beau, le plus grand, le plus en harmonie avec l'espace à employer, sera choisi: on mesure d'avance la hauteur du socle et des statues, on compte à quelques liards près la somme à dépenser, on donne à l'imagination une surface à ne pas dépasser, on cube le génie à employer, et alors on a des projets qui tous se ressemblent et dont personne n'est satisfait, pas même l'artiste qui a la commande.

—

J'étais donc entré dans la salle Melpomène; d'un coup d'œil, toujours comme les impressionnistes, j'avais tout vu, lorsque je tombai en arrêt sur un groupe superbe d'allure et de composition, ne ressemblant en rien à ceux qui l'entouraient et qu'on aurait pu croire oublié ou laissé là par erreur. C'était une opulente République debout sur un char triomphal traîné par deux lions, beaux comme ceux que les Médicis faisaient sculpter sur les portes de leurs palais.

Je sortis ébloui, émerveillé, et, deux jours plus tard, je lisais avidement le compte rendu du concours. Mon sculpteur de lions n'avait pas le prix, mais il avait failli l'avoir. Son nom, Dalou, ne se trouvait alors nulle part, pas même sur le livret du Salon, bien qu'il ait eu une médaille en 1870. Plusieurs journaux pourtant parlèrent de cet inconnu, qui, non seulement était un grand artiste, mais de plus, et je ne sais pour quelle cause, était un exilé. La Ville de Paris lui commanda son œuvre pour une autre de ses places, et l'amnistie lui rouvrit les portes de la patrie. Un jour, il y a deux ans, un sculpteur praticien de mes amis, M. Auguste Rubin, m'invita à aller voir dans une grande baraque, près du Champ-de-Mars, une statue monumentale dont il établissait l'armature.

Je retrouvai là, comme de vieux amis, les lions de Dalou attelés au char de la République. L'œuvre commençait à prendre les proportions gigantesques qu'elle aura, et elle gagne encore à son grandissement, contrairement à ce que pensaient des gens même du métier qui, redoutant, pour tous les détails de la maquette de l'artiste, l'exécution colossale en bronze, auraient voulu en faire simplement un surtout de table en orfèvrerie pour l'Hôtel de Ville.

—

Depuis, étant retourné quelques fois à l'immense atelier de la rue Montessuy, j'y rencontrai un homme bienveillant, d'une extrême modestie: c'était le maître, le sculpteur Dalou; il modelait alors les deux hauts reliefs qu'on admire au Salon de cette année, l'un d'eux, que l'artiste a appelé « *la République* » et qu'il nommait alors « *la Fraternité des peuples,* » s'inspirant du titre même de la chanson de Pierre Dupont, à qui il a emprunté l'idée première de son œuvre, commençait à sortir de la glaise. J'ai vu naître, sous les doigts de l'artiste, les beaux enfants et les fleurs qu'on



Au boulevard Saint-Michel. — Dessin de M. Myrbach, d'après son tableau du Salon.

dirait échappés d'un cadre de Rubens, j'ai vu modeler le vigoureux athlète qui brise ses armes sur son genou et que Rude aurait signé.

—

Rude! Je viens d'écrire un grand nom. Eh bien, je ne crois pas me tromper en disant que le salon de 1883 comptera dans les annales de l'art parce qu'il aura vu l'éclosion et la consécration d'un talent qui procède directement des maîtres de la sculpture française; les Puget, les Rude et les Carpeaux. Dalou, du reste, est élève de ce dernier; il a appris dans son atelier à connaître, comme lui, les muscles et la chair et mieux que lui, peut-être, il possède la science du dessin, car son second haut relief, « *la Séance des Etats-Généraux* » semble un tableau d'histoire dessiné par David.

—

Des deux œuvres superbes exposées par Dalou, une seule eût suffi à un sculpteur ordinaire pour avoir la médaille d'honneur et je comprends l'hésitation, l'effarement du jury qui a dû s'y reprendre à deux fois pour la lui décerner; le malheureux est si peu habitué à juger de pareils morceaux; les artistes le gâtent si peu ce pauvre jury; ce n'est pas à tous les Salons qu'un même artiste expose un tableau débordant de vie, de chair et d'imagination; et un autre exact, juste et buriné par l'histoire elle-même. Mais ces hésitations rendent plus grand encore le triomphe de l'artiste qui, seul cette année, de toutes les sections : peinture, gravure, architecture, sculpture, s'est placé hors de pair.

EDMOND FÈVELAT.

SCÈNES ET CROQUIS PARISIENS

AU JARDIN DES PLANTES.

C'était un jour de juin aux chaleurs accablantes :
Je m'étais égaré jusqu'au Jardin des Plantes,
— Pour un habitué du Luxembourg, c'est loin —
Je respirais l'odeur des bêtes et du foin;
Bonnes et tourlourous, enfants blonds, vieillards chauves,
Excitaient à l'envi dans leurs cages les fauves :
— Tout ce monde suant, crachant, se rôtissant,
Mais gai, rien qu'à l'espoir de voir couler du sang.

Ces gens, qu'aurait broyés la mâchoire d'un dogue,
Prenaient des airs vainqueurs et parlaient d'un ton rogue;
Se posant en dompteurs et faisant les héros,
Sans crainte d'y rien perdre, à six pieds des barreaux.

Les hyènes dormaient, rêvant du cimetière;
L'ours blanc, languissamment, branlait sa tête altière,
Et les petits ours noirs, étendus sur le dos,
Tiraient leur langue rouge aux bienheureux badauds.
L'once à la peau jaunâtre et couverte de taches,
Miaulait sourdement, hérissant ses moustaches,
Et parfois éclatait en un rugissement
Qui faisait reculer les lâches, prudemment.
Les panthères grondaient, sauvages ennuyées
S'écorchant aux barreaux de leurs loges grillées.
Un tigre, dédaigneux et songeur, contemplait
Une grisette, au teint pâle comme du lait,
Qui lui jetait du pain d'une main nonchalante,
Et qui disait tout haut, d'une voix douce et lente:
« Fi! le vilain gourmand, avec son air glouton,
« Du pain de ce matin, tout frais, un pain breton! »

RODOLPHE.

DÉLIRE

Luxurieux point ne seras.
DÉCALOGUE.

L'œuvre de chair ne désireras,
Qu'en mariage seulement.
(*Commandements de l'Eglise.*)

Vivent l'amour coupable et ses folles prêtresses;
Quoi que puissent penser les badauds ébahis,
Je le dis à voix haute : Au diable les Lucrèces,
Et vivent à jamais nos modernes Laïs!

A d'autres ces beautés sans élan, sans tendresse,
Que je place, pour moi, plus bas que l'animal;
Qui disent froidement à l'instant de l'ivresse;
« Ne me serrez pas tant, car vous me faites mal. »

Eloignez-vous de moi, femmes trop vertueuses
Dont l'insensible cœur est cuirassé de fer;
Hélas! vous me seriez de pauvres amoureuses:
Car vous êtes du marbre, et je veux de la chair!

A d'autres, plus rassis, une épouse docile,
Ame sans passions où tout est de niveau;
Moi, je ne suis point fait pour ce bonheur facile;
Il me faut l'imprévu, l'inouï, le nouveau.

L'ivresse qu'il me faut, le bonheur que je rêve,
C'est le torrent fougueux des folles voluptés;
Ce sont les mots coupés que jamais on n'achève,
Les doux serments d'amour mille fois répétés.

Oui, c'est toi que je veux, ardente Messaline,
Il me faut ton amour et tes baisers de feu,
Et tes muscles d'acier, et ta large poitrine,
Et tes yeux entourés d'un léger cercle bleu.

Et tes seins arrondis dont les formes exquises
Ont le mat de l'albâtre et le fini du tour,
Et ta main, qui rendrait jalouses les marquises,
Et ta hanche amoureuse au lubrique contour.

Il me faut ton beau corps palpitant sous l'étreinte,
Tes cheveux dénoués voltigeant sur mon front;
Et je veux que longtemps tu conserves l'empreinte
Qu'à ton cou rose et blanc mes lèvres laisseront.

Je veux ta gorge ferme et tes cuisses nerveuses,
Les parfums irritants dont s'imprègne ta peau;
Oubliant l'avenir et les muses rêveuses,
De ton mouchoir brodé je fais mon seul drapeau.

Je veux user mes jours dans des heures de fièvres,
Et, j'en fais le serment, par mes fougueux baisers,
Je veux faire pâlir le rouge de tes lèvres
Et faire crier « Grâce! » à tes sens épuisés.

Belle reine du mal, monstre au regard de femme,
Courtisane, je n'ai gardé qu'un seul désir:
C'est de te posséder et de noyer mon âme,
Dans les flots écumeux et brûlants du plaisir!

Superbe corps sans âme, ô Vénus impudique,
Je veux t'aimer longtemps, et, quand je serai las,
Je veux recommencer le combat érotique
Et, puisqu'il faut mourir, expirer dans tes bras.

FERNAND MAURY.

RODOLPHE BRESDIN

(Chien-Caillou)



L'eau-forte que nous offrons ce mois-ci à nos lecteurs, et qui a été commandée et exécutée spécialement pour l'*Art moderne*, est signée Rodolphe Bresdin. C'est le nom d'un artiste que son réel talent a fait apprécier des amateurs, et qu'une célèbre nouvelle de Champfleury a fait connaître au gros public, il y a déjà bien des années, sous le sobriquet bizarre de « Chien-Caillou ».

Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. N'insistons pas sur les relations anciennes et actuelles de l'écrivain et de son héros. Celui-ci prétend avoir eu beaucoup à se plaindre de celui-là. Chien-Caillou, dit-il avec conviction, a tué Rodolphe Bresdin, — moralement s'entend. Il est vrai que Chien-Caillou a commencé la réputation, la fortune littéraire de Champfleury. C'est une compensation, mais pas pour le malheureux graveur. Enfin, qu'y faire? Ainsi va le monde. Les uns montent, les autres descendent. Et, tout naturellement, ceux qui montent marchent sur ceux qui descendent. Heureux encore quand ils veulent bien ne pas trop appuyer!

Rodolphe Bresdin, qui eut de lourdes charges de famille, n'a jamais été chanceux. Une infirmité, — une infirmité terrible pour tout le monde, mortelle pour un graveur — s'est depuis longtemps abattue sur lui. Il a constamment mal aux yeux, et, à plusieurs reprises, il a été frappé de cécité complète. Dans ces conditions, il lui est bien difficile de travailler, et cependant il en aurait grand besoin. D'autre part, bien des choses essentielles lui manquent pour tirer parti de plusieurs travaux déjà terminés ou à peu près. Il a profité de quelques jours, de quelques heures de répit pour exécuter la planche ci-contre. Les connaisseurs y retrouveront les qualités d'imagination et d'exécution, l'originalité de conception et l'habileté de main de l'auteur du *Bon Samaritain* et de tant d'autres gravures et lithographies qui, après avoir eu leur heure de célébrité, ont gardé une place d'honneur dans toutes les collections.

Rodolphe Bresdin habite Sèvres. Tout comme son historien et ennemi Champfleury. Singulière destinée qui rapproche, au déclin de leur existence, ces deux hommes qui tirent ensemble, l'un portant l'autre, — je laisse au lecteur sagace le soin de deviner qui était dessous — les premiers pas dans la carrière.

Par exemple, à Sèvres aujourd'hui, comme jadis à Paris, Bresdin hante toujours un grenier. Seulement, il n'a plus son lapin légendaire. Il pourrait pourtant le nourrir avec les salades qu'il cultive dans un jardin minuscule. Mais que mangerait-il lui-même, le pauvre homme, s'il donnait à un lapin ses salades : le plat de résistance de son menu, le plus clair de son revenu? Car, chose lamentable, mais utile à dire, Rodolphe Bresdin, l'artiste de talent, le vieillard infirme, en est réduit à *vendre* la moitié de ses salades pour pouvoir, de temps en temps, manger du pain avec l'autre moitié!

Qu'on ne s'y trompe point. Ceci n'est point un appel à la compassion publique. Chien-Caillou est fier; et s'il tend la main, c'est pour demander du travail, non l'aumône. A quoi bon d'ailleurs? Les souscriptions se chiffrent par zéro et les ventes artistiques de charité arrivent péniblement à produire quelques pièces de cent sous. Les artistes qu'on invite à participer à ces ventes en faveur d'un collègue infortuné ne donnent presque rien. Quant au public, il ne *donne* pas du tout.

Mais il nous semble que les éditeurs d'art, dont quelques-uns sont de grands seigneurs, pourraient bien suivre l'exemple que vient de leur offrir l'éditeur de l'*Art moderne*, et pour lequel la rédaction littéraire et artistique de ce journal tient à le féliciter hautement.

Qu'ils prennent le bateau de Suresnes et aillent jusqu'à Sèvres. C'est bien le diable si, dans le grenier de Rodolphe Bresdin, ils ne trouvent pas quelque chose à acheter, quelque chose qu'ils revendront du reste avec bénéfice. Et lorsqu'ils reviendront, une planche ou deux sous le bras, et que du pont du bateau ils admireront « les bords fleuris qu'arrose la Seine » et sur lesquels les moutons viennent toujours, sinon se promener, du moins se faire tondre, ils pourront s'écrier comme Titus : « Je n'ai point perdu ma journée! »

Ils l'auront d'autant moins perdue qu'ils auront fait une bonne action... et une belle promenade par dessus le marché.

Un dernier détail.

Outre le rêve un peu fantastique qu'il a buriné pour l'*Art moderne*, le pauvre vieil artiste en caresse un autre, encore moins réalisable pour lui, hélas! S'il déteste les oculistes, qu'il appelle volontiers des « fabricants d'avengles », il est convaincu que les bains de vapeur et les douches froides lui rendraient la vue, c'est-à-dire la vie. « Avec mes yeux de vingt ans, dit-il, je retrouverais mon courage de vingt ans, et je me tirerais bien vite d'embarras. »

Voyons, voyons... est-ce qu'on ne trouvera pas le moyen de permettre à ce vieillard malade d'essayer son remède favori?

La question posée, pour la résoudre nous passons la plume à nos confrères du grand format. La parole est à la presse, si généreuse, si éloquente, si infatigable quand il s'agit de soulager une infortune imméritée et de redresser les torts d'un hasard qui, quoi qu'on en ait pu dire, n'est pas toujours l'*incognito* de la Providence.

Henri Second.

SONNETS A L'AIL ET AU PATCHOULI

V

SOIRÉE DE JUIN.

Pensif, j'étais allé m'asseoir
Sur un des bancs des Tuileries.
Les lilas, aux brises du soir,
Balançaient leurs grappes flétries.

Auprès de moi, je pouvais voir
Une femme aux lèvres fleuries
Qui, pour suivre ses rêveries,
Fermait à demi son œil noir.

C'est une vierge, me disais-je,
Voyant son sein, blanc comme neige,
Se soulever avec effort.....

— Tirant un mouchoir de dentelle,
Cette vierge appela près d'elle
Deux marmots et dit : « Soufflez fort. »

Montfleury



LES LILAS DU LUXEMBOURG

V

Mademoiselle Gabrielle était première dans un grand magasin de modes pour exportation. Elle gagnait là cent vingt-cinq francs par mois, sans compter la nourriture. Mais le logement était à sa charge. C'était elle qui l'avait voulu ainsi, pour avoir plus de liberté. Etre nourrie, c'est fort bien; mais cela ne suffit pas quand on est modiste, jeune et sensible : il faut aussi être aimée, ce qui n'eût guère été commode en couchant au magasin, sous les yeux d'une maîtresse de maison d'autant plus sévère pour les folies de la jeunesse qu'elle a passé l'âge où l'on en peut faire.

Tout en ayant un estomac, mademoiselle Gabrielle avait un cœur. Elle avait même plus de cœur que d'estomac, plus de sensibilité que d'appétit.

Elle aurait parfaitement consenti à vivre d'amour et d'eau fraiche, pourvu qu'on y eût ajouté de temps en temps un peu de galette, dont elle était très friande, et qu'on l'eût menée souvent au théâtre, dont elle raffolait.

La jeune modiste était, depuis huit jours environ, en congé de quinzaine. Elle regagna donc sa chambre, après avoir eu soin de monter ce qu'il lui fallait pour son repas, afin de n'avoir plus à sortir de la journée.

Cette chambre mériterait une description particulière, mais il faudrait une plume légère et plus habile que la nôtre pour traiter convenablement un tel sujet. Mademoiselle Gabrielle était une grisette; or la grisette, celle d'aujourd'hui, est à la lorette ou à la cocotte ce que la chrysalide est au papillon. Avec cette différence cependant que c'est une chrysalide mille fois plus intéressante, plus séduisante que le papillon qui doit ou qui peut en sortir.

La grisette, c'est l'ascension — ou la descente — des faubourgs vers Breda street. La grisette est une ouvrière en train de devenir femme entretenue. Elle se distingue de la première en ce qu'elle travaille moins, de la seconde en ce qu'elle travaille encore. Dis-moi qui tu es, je te dirai où tu hantes. La chambre de la grisette doit donc tenir de la mansarde de l'ouvrière et du boudoir de la femme galante. Ce n'est ni l'une ni l'autre, mais c'est l'une et l'autre tout à la fois. Le coin obscur où couche la grisette et que cachent aux yeux des profanes des rideaux hermétiquement fermés, n'est certainement plus le lit de la vierge, mais ce n'est pas encore l'alcôve de la courtisane.

Cette chambre est ordinairement située aux étages intermédiaires, au-dessous de celle de la travailleuse, vivant de son travail, et de son travail seulement, au-dessus de l'appartement de la grande coquette.

VI

C'est un fait à remarquer que la femme, à mesure qu'elle descend d'un cran sur l'échelle sociale, descend aussi d'un étage dans la maison qu'elle habite. L'ouvrière honnête et pauvre perche au cinquième ou au sixième, au septième quand il y en a, en un mot sous les toits, et reçoit abondamment, en guise de bénédiction, l'eau du ciel par les gouttières. La grisette, la demoiselle de magasin, l'actrice des petits théâtres, l'apprentie bas-bleu demeurent au troisième ou au quatrième. La femme entretenue se prélasse au premier ou à l'entresol, avec balcon sur la rue, autant que possible. Nous n'avons pas à expliquer l'utilité du balcon. Cela va de soi, le genre de commerce de ces dames demandant, comme celui des boutiquiers, un lieu d'exposition où l'on puisse installer la « montre » et faire « l'étalage ». Quant au peu d'élévation de l'appartement, il a pour principale raison d'être la commodité des « clients » : ceux qui payent étant généralement âgés et ne pouvant gravir dix marches sans s'essouffler. D'autre part, le demi-jour des étages inférieurs est infiniment plus favorable que la clarté trop crue des étages supérieurs aux charmes quelque peu artificiels des aimables personnes qui professent à domicile l'amour à tant par mois ou par cachet, à l'heure ou à la course.

Enfin, la dernière de toutes, la fille publique, est sur le trottoir.

VII

L'ameublement d'une chambre de grisette est l'assemblage le plus bizarre des choses les plus hétérogènes. Instruments de travail, ustensiles de cuisine, objets de toilette s'y heurtent, s'y confondent dans un désordre pittoresque qui n'est point un effet de l'art.

A un clou fiché dans la muraille est suspendue une pelotte garnie d'épingles et d'aiguilles où pend encore un morceau de fil. Non loin de là, quelques dessins de Gavarni, ce philosophe du crayon, coudoient fraternellement des gravures de mode et des images d'Epinal : le tout fixé au mur par des pains à cacheter ou des rognures de timbres-poste. Sur la cheminée, sous un globe de verre, une couronne de roses blanches artificielles, — comme la plupart des roses blanches, fleurs d'oranger et autres symboles de pureté, — un voile blanc, une petite croix,—fleurs fanées, voile terni, cuivre dédoré, — souvenirs d'une première communion déjà lointaine. A droite et à gauche de ces pieuses reliques, une nudité de Carpeaux et une indécence de Clodion, en plâtre, cadeaux de quelque adorateur : le Christ entre deux larrons, comme vous voyez. A la place d'honneur, au-dessus du miroir, le portrait de la sainte qui, sans avoir été consultée, a donné son nom à l'habitante du lieu. Tout autour de la glace, dans la rainure du cadre, des photographies représentant la maîtresse du logis, l'heureux possesseur de tant de charmes, ceux qui, avant lui, ont eu cet inestimable bonheur, et parfois même celui qui ne tardera pas à le remplacer dans l'exercice de ses agréables fonctions.

La grisette tient beaucoup à ses photographies, autant pour le moins qu'un banquier enrichi à sa galerie de peintres hollandais, qu'il admire de confiance et pour l'argent qu'elle lui coûte. Un amant peut perdre sa place dans le cœur de ces demoiselles, il la conserve toujours autour de leur miroir, dans cette espèce de musée sentimental où elles logent toutes les images et tous les souvenirs que leur mémoire, généralement assez courte, ne saurait suffire à garder. Le matin, tout en lissant ses cheveux, la grisette regarde avec émotion, contemple avec attendrissement les portrait des « anciens », se rappelle leurs qualités morales et physiques, et établit à haute voix, avec une déplorable franchise, des comparaisons, souvent peu flatteuses pour le « nouveau », qui écoute l'éloge de ses prédécesseurs en rageant et en chiffonnant le nœud de sa cravate. Quels que soient la faveur dont jouisse l'amant « en exercice » et le déplaisir, bien naturel qu'il éprouve à voir, le soir en se couchant et le matin en se levant, les physionomies légèrement railleuses de ceux auquels il a succédé, il ne parvient jamais à obtenir la disparition de ces photographies, ou, s'il l'obtient momentanément, grâce à une effervescence de passion, cet exil dure peu, et les portraits, plus narquois que jamais, ne tardent pas à reprendre possession de la place qui leur est consacrée et qu'un caprice leur avait fait perdre.



Le Port d'Isigny. — Dessin de M. Boggs, d'après son tableau du Salon.

Rangés quelquefois sur une étagère, mais le plus souvent jetés sur les chaises, sur le lavabo, sur la table de nuit, sur la commode, sur le parquet même, pêle-mêle avec des chapeaux, des bottines, des jarretières, des robes et des chiffons, quelques romans, de Paul de Kock pour la plupart, maculés et déchirés, ce qui prouve qu'on les a lus, pendant que languit auprès d'eux le petit paroissien à fermoir doré, presque tout neuf, hélas! — dont mademoiselle se servait pour aller à la messe, quand elle avait quinze ans, la foi, et beaucoup d'autres choses qu'elle a égarées depuis. Parfois, la bibliothèque se complique d'une grammaire française et d'un petit dictionnaire, lorsque ces demoiselles manquent d'instruction première et qu'elles veulent se mettre à la hauteur de leurs destinées futures.

Partout, un mélange de luxe presque artistique et de misérable vulgarité. Des chandeliers de bronze d'une certaine valeur soutenant des chandelles à douze sous la livre. Sur la table à toilette, une cuvette en porcelaine très fine et très belle, mais ébréchée, et un pot à eau intact, mais de la faïence la plus grossière. Le reste à l'avenant.

Quant à décrire la diversité des meubles et l'inextricable fouillis des tiroirs et des armoires, nous y renonçons. Il faudrait pour cela le génie d'un Balzac, les connaissances spéciales d'un commissaire priseur et la curiosité intéressée d'une marchande à la toilette. Nous devons nous contenter de cette légère esquisse, nous en rapportant, pour la compléter, à la bonne mémoire de nos lecteurs. Les chambres de grisettes, comme les grisettes elles-mêmes, se ressemblent toutes. Qui en a vu une les a toutes vues. La couleur seule des rideaux varie, suivant la nuance des cheveux de celle à qui ils appartiennent, et leur qualité, suivant la fortune ou la générosité de celui qui les a payés.

A quoi bon alors nous fatiguer et fatiguer le lecteur par la description d'une chose qu'il connaît aussi bien que nous? Dix pages sur ce sujet n'apprendraient rien à ceux qui sont entrés, une fois en leur vie, dans une des chambres dont nous parlons. Quant à ceux qui n'y ont jamais pénétré, s'il en est, nous n'avons qu'un conseil à leur donner : c'est d'y aller voir. Ce n'est pas trop difficile, et ils y trouveront quelque instruction et beaucoup d'agrément.

(*A suivre.*) HENRI SECOND.



L'AMANT SOUMIS

IMITÉ D'AMAROU, POÈTE HINDOU

Puisque dans ton cœur, maintenant,
A l'amour succède la haine;
Puisque tu veux, décidément
Et sans retour, rompre la chaîne

Qui nous unissait jusqu'ici;
Puisque tu deviens froide et dure :
Eh bien! j'y consens; — mais, aussi,
Viens me rendre, avant la rupture,

Les baisers que je t'ai donnés
Au temps où fleurissaient encore
Nos beaux amours, sitôt fanés,
Quand ils étaient à leur aurore;

Viens me les rendre aujourd'hui, viens!
— N'est-ce pas juste, que t'en semble? —
Et moi je te rendrai les tiens
Avec tes caresses ensemble!

H. BERNARD.

THÉATRES

Les théâtres commencent à chômer. Dame! la chaleur se fait sentir, et le « Tout Paris » lâche les fauteuils d'orchestre pour les bains froids. Chaque saison, comme tout âge, a ses plaisirs.

C'est dire que la présente « causerie dramatique » sera courte, et pour cause. Il convient cependant de mentionner, en première ligne, parmi les *scènes parisiennes*, qui tiennent résolument tête à la *Seine* :

La *Gaîté*, qui vient de reprendre, avec un succès complet, le premier drame (par ordre de date) d'Alexandre Dumas père : *Henri III et sa cour;*

Les *Folies-Dramatiques* à qui l'éternelle et l'éternellement jeune *Fille de la Mère Angot* assurerait le *maximum* même en temps de canicule;

Le *Théâtre Cluny* qui, avec ses *Parisiens en province*, continue à happer au passage les provinciaux à Paris en route pour l'Odéon;

Etc..., etc.... etc...

Il y en a peut-être bien quelques autres que nous oublions, plus ou moins volontairement. Ce sera pour le mois prochain, s'il y a lieu.

Par exemple, nous tenons à constater le succès que l'*Eldorado*, d'ailleurs coutumier du fait, vient d'obtenir avec la *Chanson des écus*, opérette en un acte, de M. A. de Jallais, musique de notre confrère et ami Victor Roger. Le livret est d'une franche gaieté, et le jeune compositeur en a souligné et mis en relief très agréablement, par sa musique vive et alerte, les parties principales.

L'habile et intelligent directeur du « Théâtre français de la Chanson » : M. Renard, a eu, une fois de plus, la main heureuse.

Le *théâtre Robert Houdin*, sous la direction de M. Dicksonn, a repris, indépendamment de ses représentations quotidiennes, ses intéressantes matinées dominicales, lesquelles font les délices des bébés, et, s'il faut tout dire, ne déplaisent pas non plus aux mamans et aux papas. H. S.



RIMES EN L'AIR

ODE ANACRÉONTIQUE

Que d'autres, plus ardents, célèbrent chaque jour
Bellone et Mars, dieux de la guerre;
A de tels malandrins je préfère l'Amour,
L'Amour et sa charmante mère.

Un glaive m'a toujours causé certain émoi,
Hélas! qui s'y frotte s'y pique;
Le chante qui voudra, parbleu, mais je n'ai, moi,
Point de goût pour le genre épique!

J'ai toujours préféré, détestant fort le bruit,
Aux sons du cor ceux de la flûte;
Aux fatigues du jour les plaisirs de la nuit,
Et le doux repos à la lutte.



Je ris de ces bâtards d'Homère et de Milton,
Ayant pour Muse une escopette,
Et soufflant gravement dans leur grand mirliton,
Qu'ils prennent pour une trompette.

Et j'estime fort peu tous ces fameux guerriers,
Grands sabreurs, faiseurs de ripaille,
Bêtes le plus souvent, à manger leurs lauriers,
Mettant le monde sur la paille;



Monstres naissant avec leurs dents et leur bancal,
Pour le malheur des gens honnêtes,
Et que, lorsqu'ils sont morts, on met dans un bocal,
Comme les serpents à sonnettes;



Que l'on garde avec soin dans de l'esprit de vin
Et que l'on montre dans l'histoire,
A l'instar de ces veaux, phénomène divin
Qu'on voit pour deux sous à la foire.



Je me moque beaucoup, je le dis sans détour,
De Mars, de la gloire et du reste,
Et voici ma devise à moi : Vive l'Amour
Et vive la beauté céleste!



Je veux, jusqu'à la mort, célébrer dans mes vers
Les seins d'ivoire aux formes rondes,
Les minces filets bleus qui courent à travers
La peau transparente des blondes;



Les longs cheveux dorés et les charmants yeux bleus
Dont le regard dit tant de choses,
Les épaules d'albâtre et les bras amoureux,
Les blanches mains, les ongles roses;



Les ondulations d'un buste gracieux
Aussi souple que la couleuvre;
Je veux chanter enfin l'ange qui manque aux cieux :
La Femme, ce divin chef-d'œuvre...



Et l'Amour : feu sacré qui peut tout embraser
De ses incomparables flammes,
Deux êtres confondus en un par le baiser
Double des lèvres et des âmes!

GRINGOIRE II.



A TRAVERS L'ART

Les membres de l'Exposition internationale de peinture, autrement dit « *les Douze* », viennent d'ouvrir, dans les galeries de M. Georges Petit, rue de Sèze, leur deuxième exposition. Le but, c'est le catalogue qui nous le dit, est, chaque année, de représenter, dans une donnée purement artistique, l'art des différentes nationalités.

Voila donc un but, très intelligent, du reste, et d'un intérêt artistique qu'on ne peut contester ; mais le résultat est bien différent.

La France est représentée par trois artistes, qui sont : M. Cabanel, M. Hébert et M. Robert-Fleury. Tous trois, comme le souligne le catalogue, membres de l'Institut. Quest-ce que ça peut bien nous faire ? en sommes-nous encore là, grand Dieu ! et, depuis dix ans, sans vouloir à dessein remonter plus loin, les Salons n'ont-ils pas démontré par tous les A plus B possibles l'ineptie de cette sotte prétention. Faut-il encore une fois rabâcher et citer les noms de tous nos grands artistes qui n'ont jamais été de l'Institut ? Alors, qu'on nous laisse tranquille avec cette marque de fabrique surannée. Chaque fois, nous fourrerons le nez dedans à qui viendra la mettre devant nous.

La France est donc représentée, à cette exposition, par l'Institut en la personne des noms que nous avons cités ; mais l'art français, lui, est représenté par M. Stevens, qui est Belge ; par M. de Nittis, qui est Italien, et par M. de Madrazo, qui est Espagnol. Il est impossible que cela ne saute pas aux yeux de tout le monde. Et on voudrait que nous ne disions rien quand nous sommes obligés de faire une aussi pénible constatation à une exposition internationale de peinture faite..... à Paris. Ah ! vraiment, il faut avouer que le moment de nous parler de l'Institut est mal choisi.

Ceci étant dit, suivons l'ordre indiqué par le catalogue pour parler des tableaux.

M. Cabanel : n'oublions pas membre de l'Institut. Cinq portraits et deux scènes bibliques. Nous recommandons surtout les scènes bibliques : comme c'est commode, quand on combat un peu, d'avoir les munitions fournies par ceux sur lesquels on tire. Non ! voyez ça... surtout.

M. Hébert, membre de l'Institut. Rome et l'Italie ! en huit ou neuf tableaux. Pas d'hommes, rien que des femmes. C'est parfait !

M. Robert-Fleury, membre de l'Institut. Un auto-da-fé, des scènes de tortures, une décapitation, Charles-Quint, Benvenuto Cellini. Pas de femmes, rien que des hommes ! toujours parfait !

Voilà pour l'art français.

M. Alfred Stevens (Belgique). Des marines aussi délicates que ses femmes sont distinguées ; et, à cette exposition, ce sont les marines que nous aimons le mieux ; elles seraient toutes à citer ; mais l'une — le *Clair de lune* — est absolument exquise. Puis quelques tableaux où l'artiste a mis toute sa grâce mondaine : *Coquetterie*, *Dans son boudoir*, *Un Salon* (peint sur glace). C'est ça qui nous est égal, par exemple, et un portrait de Sarah Bernhardt, intitulé *Fédora*, que, par contre, nous n'aimons pas du tout.

M. de Nittis (Italie). Presque tout est à citer aussi dans cette peinture si franchement moderne et si attirante. Nous nous contenterons de souligner une très bonne étude intitulée *Femme blonde*, bien modelée, bien souple ; puis un pastel *Une Parisienne*, puis *Un Thé*, *Les Ruines des Tuileries*, *Une Journée de Novembre à Londres*, puis..... tout le reste. Malgré cela, il faut dire que, dans tout ce que M. de Nittis nous a envoyé, et qui nous plait beaucoup, il n'y a rien de supérieur à la plupart de ses tableaux précédents que nous connaissons, et même rien d'égal à quelques-uns.

M. Chelmousky (Russie). — Rien de particulier, puisque c'est toujours la même chose. Peinture solide, originale, et qui n'est pas sans mérite, cependant.....

M. G.-F. Watts (Angleterre). Beaucoup de caractère dans cette peinture et un sentiment artistique très prononcé. Certaines toiles ne sont que des esquisses. Citons un portrait, *Ida*, puis ses scènes de la création du monde ; et alors un portrait d'un cardinal d'un beau caractère.

M. Colin Hunter (Angleterre), a cinq marines d'une bonne venue ; il est difficile d'en discuter la couleur, mais elles sont de ton trop semblables pour qu'il n'y ait pas un peu de convention dans cette eau là. C'est sous réserve, que nous critiquons en ce sens ; ce qu'il y a de certain, c'est que cet artiste ne voit pas la mer au même endroit, et comme M. Boudin, par exemple.

M. Leibl (Allemagne). Trois toiles de même nature aussi. Elles sont caractérisées par l'observation que l'artiste prête aux physionomies de ces personnages. Ces *Politiqueurs de village* sont, dans ce sens, très étudiés. C'est la seule note de ce tempérament, du moins dans les trois toiles que nous voyons, et dans l'*Œillet*, par exemple, ce parti pris peut aller jusqu'à la sécheresse et à la froideur.

Avec M. de Madrazo (Espagne), nous voici revenus à la note gracieuse et féminine traitée avec art. Nous ne parlerons que du portrait de Mme S., qui contient à lui seul toutes les qualités réunies de M. de Madrazo : distinction dans l'arrangement, manière d'exécution très libre et très souple, couleur juste et dessin correct ; en un mot ce qu'il faut pour ne rien oublier en voulant rendre le charme d'une femme jeune et jolie.

M. Munkacsy (Autriche). Un portrait d'homme, un paysage, des fleurs, où l'artiste fait jouer tout son orchestre de gros cuivre sans pour cela nous donner un seul morceau agréable. Le nom de M. Munkacsy pouvait faire espérer mieux à cette exposition.

J.-A. Mc Neil Whistler (Etats-Unis), se figure peut-être qu'en appelant un tableau *Harmonie en bleu et argent*, *Nocturne en noir et or* ou *Arrangement en gris*, il se crée comme peintre une originalité. Cela constitue tout simplement, non pas une originalité, mais une excentricité... dans le choix des titres ; voilà tout. Si M. Whistler se contente de cela, c'est constaté ; mais nous connaissons des rapins qui, lancés dans cette voie, distanceraient ce dernier de plusieurs longueurs d'adjectifs. Il fera bien d'en garder le monopole, s'il veut briller dans le genre. Quant à sa peinture, elle n'est ni mauvaise ni bonne. Passent les *Arrangements* (les arrangements sont les portraits) en noir et en gris ; mais les *Nocturnes* et les *Harmonies*... Nous ne disons pas que cela soit mauvais ; mais nous demandons deux heures et la clef de quelques ateliers pour en tapisser les murs des galeries de M. Petit.

EXPOSITION DES ŒUVRES DE M. PISSARRO.

Il ne serait guère plus raisonnable d'admirer sans réserve la peinture de M. Pissarro que de battre en brèche celle de tel *pontife* sans reconnaître à l'une ses défauts et à l'autre ses qualités.

Nous faisons de bonne guerre, et M. Pissarro a toutes nos sympathies ; ce qui ne nous empêchera pas de dire qu'à côté de bien des choses excellentes, d'autres sont un peu incompréhensibles. Mais enfin il y a, dans toutes, une indépendance, une liberté d'interprétation, une conscience artistique, un mépris des traditions et des poncifs, — et ce qui s'applique à M. Pissarro va en même temps aux autres artistes de la même école, — qui font que les défauts d'une œuvre conçue avec ce courage et cette franchise trouvent vis-à-vis de nous des circonstances atténuantes et des raisons que nous refusons absolument aux défauts, plus gros d'ailleurs, que nous trouvons dans les œuvres enfantées sous la férule.

M. Pissarro s'est plu à traduire la vie des champs et il y a toujours dans ses toiles cette recherche du plein air qu'il aime avec passion. L'impression est souvent, et c'est le côté dominant de l'œuvre, d'une vérité et d'une justesse très grandes. Certains tableaux offrent des morceaux tout à fait remarquables en ce sens, et nous trouvons que si cela n'est pas suffisant pour faire une œuvre complète, c'est une rare qualité par le temps qui court.

Les paysages avec figures au premier plan sont assez nombreux et tous caractérisés par la même recherche ; c'est toujours la vie calme et tranquille de la campagne découpée sans apprêt et sans arrangement, telle que l'artiste la voit.

M. Pissarro prend son bien où il le trouve. C'est un bon traducteur de la vie passive de la campagne et son œuvre était intéressante à réunir. Elle est à revoir. Elle a son originalité et son mérite.

Le mois prochain, nous aurons à examiner celle de M. Sisley et aussi, nous l'espérons, celle de Manet qui doit être réunie à l'Ecole des Beaux-Ars. Sentinelles, veillez !

UN AMATEUR.

Deuxième Année | N° 8 | Paris. — Juillet 1883

L'ART MODERNE

Direction littéraire : Henri SECOND — *Direction artistique :* Henri BOUTET

SOMMAIRE



Pro Patria. — Dessin de notre collaborateur Beltrand.

LE SALON

(DERNIER ARTICLE)

Nous avons, dans nos précédents articles, examiné la peinture, et cherché, dans cette halle, qui est le Salon, à signaler les œuvres remarquables, et à découvrir les quelques toiles qui nous ont semblé être des promesses pour l'avenir.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir tout dit et de n'avoir rien oublié; nous ne demandons, du reste, qu'on ne nous tienne compte d'autre chose que de notre bonne volonté et de notre indépendance. Nous allons aujourd'hui continuer par cette partie du Salon, beaucoup trop négligée, où se trouvent les dessins, les pastels et les aquarelles.

L'huile mêlée à la couleur devient chose sacrée et sanctifie une œuvre. Le reste ne compte guère et les artistes qui voudraient chercher leur voie en s'aidant de la transparence de l'aquarelle ou de la fraîcheur délicate du pastel se trompent fort s'ils croient que, même à l'aide d'une œuvre remarquable, ils pourront obtenir le moindre succès au Salon. On fera toujours la place au nombre inouï de détestables choses, — à l'huile, — que nous avons vues cette année comme les précédentes, et on traitera toujours, par dessous la jambe, en les mettant dans l'arrière-boutique, les œuvres d'art, fussent-elles bonnes, qui seront faites sans le concours d'un peu d'huile. Il y aurait eu gros à parier que M. Béraud, qui a eu une seconde médaille, et qui la mérite, n'aurait rien eu du tout et n'aurait même pas été remarqué s'il avait eu l'idée de traiter en pastel ou en aquarelle ses deux remarquables envois de cette année. Nous prenons notre comparaison avec M. Béraud parce que, justement, la proportion de ses toiles, le choix de ses sujets et la manière d'exécution auraient pu s'accommoder, sans inconvénient, de l'aquarelle ou du pastel, si cette fantaisie avait passé par la tête de l'artiste. En toute sincérité, qu'on se fasse juge de la différence du résultat obtenu, et, conséquemment, il n'y a plus qu'à lâcher carrément tout ce qui n'est pas peinture à l'huile; ou se faire recevoir de la Société des Aquarellistes, ouverte, comme on sait, avec une indépendance auprès de laquelle la traditionnelle hospitalité écossaisse n'a qu'à bien se tenir.

Ceci étant dit; il ne faut donc pas s'étonner de ne pas trouver beaucoup d'efforts dans cette partie du Salon, sur laquelle nous attirons l'attention pour qu'on essaye un peu de faire campagne de ce côté-là. Nous ne demandons pas qu'on reçoive plus d'œuvre pour permettre à toutes les jeunes filles d'envoyer les prix de dessin de leur pension; nous voulons seulement qu'il n'y ait pas injustice et qu'on fasse la place meilleure; qu'on ne laisse pas à l'état de léproserie celle occupée par les genres dont nous parlons; cela permettra à un artiste de traiter son sujet comme il croit devoir le faire, sans risquer de perdre toute espèce de chance d'être remarqué.

Qu'on affecte donc une salle aux pastels, une aux aquarelles et une aux dessins et nous ne tarderons pas à voir des progrès de ce côté-là; des œuvres véritables se formeront certainement dans des genres qui ont leurs ressources spéciales, quand on aura devant soi autre chose que la perspective d'efforts inutiles et sans résultats.

***

Nous remarquons en entrant dans la galerie un bon portrait, celui de *Mlle A. B.*, par Mlle Beaury-Saurel. Un autre, un pastel, *Portrait de M. L.*, par M Richard-Bergh, a de très belles qualités d'exécution; *Lina*, de Mlle Lucie Bidauldt, attire notre attention par sa souplesse.

Une très bonne aquarelle de M. Désiré Bourgoin, entrée de forêt à Bois-le-Roi, est à signaler; nous retrouvons Mlle Breslau, dont nous avons parlé à la peinture, avec un bon portrait au pastel; une charmante aquarelle de M. Ch. Bruneau, *Rêverie*, est à ne pas oublier, de même que quelques pochades bien observées de M. Chartier.

Une Etude au pastel de M. Ch. Daux est rendue avec le faire original de sa peinture; trois bonnes aquarelles de M. Ed. Debon. Un pastel bien fouillé, bien enlevé de M. Louis Debras, représentant l'*Atelier de M. G. Cain*, sont choses à mentionner, de même qu'une gouache de Mlle Fanny Duneau, *Paysage irlandais.*

Nous retrouvons aussi M. Fantin-Latour avec deux belles compositions; de même que M. Feyen-Perrin avec un fusain grand par la dimension et par le caractère; puis deux aquarelles charmantes, *Un bâton de cage* et *Far niente*, de cet observateur délicat de la vie des oiseaux, M. Giacomelli.

Signalons un fusain de M. Geoffroy et un pastel très hardi et sans fadeur de Mlle Eva Gonzalès : *Une modiste.* Puis sept aquarelles : *Etudes de paysage*, de M. Guigné, d'une facture très franche; cet artiste a ce qu'il faut pour se distinguer dans le genre.

Nous trouvons deux bons panneaux de fleurs en lave émaillée de M. Jouve, puissamment enlevés dans une riche couleur. C'est de l'art décoratif sévère, bien compris et d'un grand intérêt artistique. Il y a beaucoup à faire dans un genre qui donne de si puissants effets de couleurs. M. Jouve s'en tire en maître.

Signalons le bon fusain de M. Karl Robert, *Sous l'arbre penché au Bas-Meudon;* et *Un jour d'été*, de M. Laffite; puis deux très bonnes aquarelles, de M. Carl Larson, les *Potirons* et la *Gelée blanche*, maniées hardiment et d'une couleur très franche. Les trois aquarelles de M. Maurice Lelièvre sont aussi d'un grand intérêt.

***

Deux dessins d'une belle correction de M. L'Hermitte, l'*Ecole* et les *Cordonniers*. Une aquarelle très personnelle de M. Lunel, la *Place de la Concorde*, et « *A Puritans daughter* » de Mme Blanche Macarthur sont à voir, de même qu'un pastel de M. Nozal, d'un effet très étudié : *l'Etang de Saint-Cucufa l'hiver.* Puis une aquarelle très fantaisiste, très riche de couleur et enlevée avec art, de M. A. Parvillée.

Marquons aussi la place à un fusain très observé de Mlle Suzanne Piaud, *l'Ecarté*, et à la série de dessins très étudiés de M. Paul Renouard sur les enfants assistés. M. *Paul Rossert* a une aquarelle d'une belle venue, *Dans la forêt*, et M. Gaston Roullet mérite aussi qu'on signale la sienne : *Côtes de Normandie.*

Nous remarquons aussi un bon portrait au fusain de M. Sauzeau, et deux bonnes aquarelles de fleurs de M. Schuller. Puis M. Seurat avec un bon envoi : *Broderie.* Deux aquarelles de M. Henry Stucquel, et en fusain de M. Vauthier : *Pluie d'orage près de la Madeleine; Un coin d'atelier*, de M. Amoedo, est une aquarelle remplie de qualités.

Nous devons nous arrêter là, faute de place; il y a, ou plutôt il y avait, car le Salon est fermé, dans la

section des dessins, etc., bien d'autres envois intéressants; nous n'avons pu en marquer que quelques-uns, mais, nous le répétons pour finir, nous demandons qu'à l'avenir il leur soit fait une place où ils aient plus de chance d'être vus

SCULPTURE

Depuis plusieurs années déjà, c'est du côté de la sculpture que peut se porter l'intérêt le plus purement artistique, dégagé de toutes les questions de mode, d'engouement et de réclame qui, en peinture, priment hélas! les côtés réels et sains du grand art. Nous parlons seulement depuis dix ans environ où la démarcation entre les résultats et les moyens, entre l'éducation artistique, les aspirations, les besoins, les goûts, les allures, la physionomie, les appétits, l'essence même de la vie du peintre et du sculpteur sont tranchés de la façon la plus évidente.

Il y aurait une curieuse analyse à faire en ce sens et bien des conséquences à en tirer. La question tient presque dans un mot amer et vrai de *Clesinger :* « Faire des commandes à un peintre, c'est lui donner droit à la fortune; en faire à un sculpteur, c'est juste lui donner droit au travail. » C'est en somme l'art..... et les sculpteurs qui paient les frais de cette danse des écus que nous voyons s'accentuer tous les jours devant les tableaux, dont certains peuvent, à bon droit, s'étonner de se trouver à pareille fête.

En première ligne, car l'œuvre s'impose d'une façon magistrale, nous devons parler des deux hauts-reliefs de M. DALOU, *la Séance des Etats-Généraux du 23 juin*, où Mirabeau lança sa fière réponse au marquis de Dreux-Brézé. La scène est rendue puissamment. M. Dalou y a mis toute la science d'exactitude, de composition et d'arrangement que le sujet comportait. Mais c'est ce que bien des docteurs en art auraient pu faire en peinture ou en sculpture. M. Dalou, en plus, y a fait passer un grand souffle; et c'est par ce côté que l'œuvre est grande et forte. L'impression est à la hauteur d'un pareil sujet, c'est en dire assez. Le Mirabeau est bien cette sorte de géant où s'était logé une partie de l'âme de la Révolution. Il est immense et écrase de la tête et du geste la figure froide et peignée du marquis de Dreux-Brézé. On sent bien que quelque chose va se passer là, tant la scène est complète; et que de nouveaux éléments vont naître et reformer une société nouvelle. Il n'est pas jusqu'à un tapissier quelconque, au dernier plan qui semble en témoigner en déménageant une banquette. Tout concorde à préciser et à faire vivre dans toute sa fièvre cette grande scène historique.

Le haut relief « la République » est aussi une œuvre importante et d'un grand caractère décoratif plus en rapport avec ce que nous connaissions déjà de M. Dalou. C'est puissant et chaud comme un Rubens et modernisé dans une note vibrante (peut-être même un peu trop). C'est une débauche de fleurs et de petits amours fouillés avec un entrain du diable. Peut-être évidemment aurait-on voulu un peu plus simple et plus sévère de ligne; n'importe, cela vit puissamment et porte bien la marque de notre temps, et peut-être, au contraire, une facture plus sereine et plus sobre aurait-elle été moins faite pour caractériser l'époque actuelle.

En résumé, on voit que l'apport de M. Dalou, cette année, est considérable, et que son œuvre se tient évidemment au-dessus de toutes les autres aussi bien en peinture qu'en sculpture. M. Dalou, qui a, croyons-nous, été condamné à mort pour affaires politiques, vient, cette fois, d'être condamné à vivre. Avec de pareilles œuvres, on ne s'en va pas tout entier.

⁂

Nous retrouvons à la sculpture des œuvres déjà connues, mais auxquelles le marbre vient donner son caractère définitif, témoin le superbe et souple morceau de nu qui est la *Biblis changée en source*, de M. SUCHETET. Le marbre vient encore de l'allanguir et de donner à ce délicieux mouvement de la tête toute sa grâce féminine. L'harmonie des lignes des bras, de la tête et des seins est remarquable dans son laisser-aller de souplesse caressante. Quel joli morceau!

Les *Premières Funérailles*, de M. BARRIAS, ont aussi beaucoup gagné. L'allure sévère et haute de cette belle œuvre se retrouve davantage avec la correction du marbre. Nous revoyons aussi le *Printemps*, de M. CORDONNIER, avec toute la grâce calme et poétique qu'il a mise dans sa tête de jeune fille, si jeune et si naïve.

La *Douleur maternelle*, de M. LANSON, contient une bonne impression. Nous regrettons peut-être le costume de la mère, qui donne l'effet d'une robe de bal et qui nuit au sentiment exprimé par l'artiste dans son groupe. Nous remarquons le groupe plein de grâce de M. COULON, *Flore et Zéphir*, et le *Marchand de masques* de M. ZACHARIE ASTRUC, avec sa tête spirituelle; nous aimons beaucoup la *Jeune Fille au bracelet* de M. HERCULE. Le petit mouvement de tête est très heureux. C'est une bonne figure de nu d'un sentiment gracieux très fin; en marbre, ce sera parfait.

La *Bethsabée*, de M. Léon Pilet est d'un joli caractère; nous trouvons peut-être la ligne un peu lourde mais c'est bien. Signalons la *Marguerite*, de M. AIZELIN et le *Jeune faune*, de M. MOULY, aussi l'*Amour* et la *Folie*, de M. CORDONNIER, auquel nous préférons le *Printemps*, dont nous avons parlé.

La figure allégorique de M. THÉOPHILE DARRAU, la *Poésie française*. La *Vérité*, de M. LUCIEN PALLEZ. La *Captive*, de M. FERVILLE SUAN. Le *Perce-Neige* et la *Semeuse*, de M. HASSELBERG, sont à signaler. *Chloé à la fontaine des Nymphes*, de M. Hainglaise, a de bonnes qualités. Nous trouvons le cou un peu lourd. Cela enlève de la grâce à cette figure. Malgré ses qualités nous n'aimons pas le mouvement de l'*Abandonnée*, de M. VITAL CORNU. Les lignes ne sont pas heureuses et si la jeune personne en question a été abandonnée, son allure paraît indiquer qu'elle ne voudrait pas l'être longtemps.

⁂

Une figure d'un joli mouvement par exemple est celle de M. GAUDEZ, la *Nymphe écho*, c'est souple et nerveux, en même temps plein de grâce; la tête tournée et regardant en arrière est du meilleur effet. C'est délicieux de modelé et nous trouvons que c'est une des meilleures figures de nu de la sculpture.

Parmi les œuvres de genre gracieux, il est bon de citer *Daphnis et Chloé*, de M. GUILBERT, et la *Jeune fille à la source*, un marbre charmant et délicat de M. RAMBAUD où il a bien su rendre la grâce féminine. Du même, nous trouvons l'*Aurore*, figure d'une belle harmonie de lignes. Le mouvement des jambes est très joli et les bras relevant au-dessus de la figure le voile de la nuit donnent à l'œuvre un sentiment très délicat. La couleur en est très belle et en marbre le buste va se modeler dans les tons clairs d'une manière exquise.

Nous n'aimons pas le *Passage de Vénus*, de M. Prouha. Le mouvement est désordonné et la figure comme déhanchée; en un mot, puisque nous en sommes aux figures de femmes, celle-ci n'a pas les qualités qui doivent exister dans un morceau de nu où le charme et la grâce doivent jouer le plus grand rôle. Signalons aussi la *Tentation*, de M. Lambert très bon morceau et deux groupes remarquables de M. Joseph Chéret : le *Jour* et la *Nuit*, et une intéressante figure de M. Ogé : *Virginie*.

Nous trouvons en première ligne dans le genre réaliste, qui, en sculpture ne prête que quelques côtés à l'interprétation : l'*Ensommeillée*, de M. Delaplanche, traitée d'une main savante et sûre et rendue en maître. En sculpture, il est plus difficile de trouver la délicatesse et la grâce, en un mot, la chose qui plait, en dehors de nu, qui donne à l'artiste toutes les ressources du mouvement et de la ligne qu'on trouve moins facilement dans une figure habillée. M. Delaplanche a donc su, malgré ces difficultés laisser tout son charme à ce délicieux morceau.

Dans le même ordre d'idée nous trouvons un bas-relief: *Jeune femme allaitant son enfant*, de M. Alex. Charpentier, où toute la poésie, tout le charme de cette petite scène réaliste est rendu d'une façon exquise. C'est un tableau charmant sans la ressource précieuse de la couleur, mais avec la seule harmonie des lignes; c'est parfait.

***

Cette année, en sculpture, pourra être appelée celle des *Aveugles et des paralytiques;* nous en avions trois. Nous parlerons de celui de M. Michel qui a su avec un homme grimpé sur le dos d'un autre trouver des lignes heureuses et donner un beau caractère à son groupe.

Celui de M. Carlier (même sujet) a aussi de très bonnes et très sérieuses qualités. En somme, deux bons groupes qui peuvent se partager les suffrages des amateurs.

En retournant aux scènes réalistes, nous trouvons à signaler : de M. Lange Guglielmo, une *Vieille histoire*. Le groupe est bien composé; de M. Laporte, le *Baiser maternel*, autre groupe d'un joli caractère et d'un sentiment délicat; de M. Mombur, *Retour des champs*, figure bien étudiée aussi; le mouvement des bras manque de souplesse; c'est dommage. *La Siesta*, de M. Johmann, est également une petite chose ravissante, et le *Bébé*, de Mme Charlotte Besnard, dans une attitude des plus vraies et des plus heureuses, est enlevé très franchement. Mentionnons aussi le *Bateleur*, de M. Aldebert, et l'*A B C du petit chat*, de M. Cadoux.

Dans les figures historiques nous devons citer le *Bailly*, de M. Aubé, d'une belle allure; le *Valentinien*, de M. Picault, bien campé, et le *Marat*, de M. Baffier, rendu d'une façon très réaliste; ce n'est certes pas un Marat de théâtre et la chose garde un certain caractère. M. Michel Béguine a un *David vainqueur* fièrement et solidement campé et aussi bien étudié. Le *baron Taylor*, de M. Désiré Briden est très beau d'allure. Citons aussi le *Diogène*, de M. Marioton, dont l'expression est excellente, et le *Démocrite*, de M. Etcheto, auquel on peut dire la même chose, en l'attribuant aussi à son *François Villon*.

***

Nous voyons le beau marbre de M. Boisseau, le *Crépuscule*, et celui de M. Baujault, le *Rêve*, deux morceaux de choix. Nous avons noté également l'*Ondine de Spa*, de M. Houssin , et de M. Frère, le *Chanteur oriental*, avec son effet curieux de transparence du tambourin, qui donne à la figure une note agréable; de Mlle Mathilde Thomas, *En Vedette*, un groupe plâtre traité avec facilité.

Le regretté et grand artiste Clésinger est représenté pour la dernière fois par sa *Statue équestre de Hoche*. Finissons, avant de signaler quelques buste, par l'*Asie*, de M. Falguière, petit morceau de delicat, d'un caractère original et d'une saveur particulière. La poésie de l'Orient éclaire bien cette petite figure, grande par le sentiment qui s'en dégage.

Notre promenade autour des bustes nous a fait remarquer celui de M. Marioton, *Portrait de M. C. Marioton*, un des plus vivants du Salon; puis un de jeune fille, de Mme Charlotte Besnard, dans la facture hardie du petit groupe que nous avons déjà signalé, d'une allure, d'une vie peu commune; c'est aussi assurément un des meilleurs. Celui de M. Masson, *Sainte Radegonde*, peut compter pour un des bons, à cause de son beau caractère. Signalons celui de M. Raissignier, *Portrait de Mme B.*, très vivant également Celui de *Courbet*, d'une belle allure, par M. Carriès, qui en a un autre également remarquable, celui du poète Paul Bilhaud. Puis le *Danton*, de M. Bacquet, vigoureusement enlevé comme il convient; du même artiste, un autre buste marbre, *Portrait de M. S. B.*, est également à remarquer. Signalons aussi celui de *Glaneuse*, de M. Fouquet, celui de M. Steiner, *Portrait de M. M. M.*, et M. Wallet, avec un très bon qu'il intitule : *Gersomine*.

***

Donc le Salon est fermé; on a accroché — et ma foi pas trop mal. — les récompenses aux tableaux et aux statues, et en voilà, en ne comptant pas le Salon triennal, jusqu'à l'année prochaine. Que nous réserve-t-elle ? La même chose sans doute. La poussée n'est pas, croyons-nous, aux grandes œuvres.

Tout se tient dans une moyenne d'exécution très satisfaisante, mais c'est tout. La sculpture, elle, garde la place conquise par les maîtres de ce siècle. La peinture nous donne moins à espérer, hélas! et nous sommes toujours loin de cette riche pléiade de grands noms d'il y a vingt ans.

Il faut cependant tenir compte de quelques tendances et de quelques efforts. Si quelques-uns, des plus en avant de la jeune école, ne sont pas gâtés par des succès un peu trop rapides; on peut encore attendre. Nous ne sommes pas de ceux qui croient que la misère est nécessaire pour former de grands artistes, malgré les exemples qu'on pourrait citer; mais nous croyons bien au danger des jouissances et des succès acquis, non pas trop tôt, mais trop facilement. Dans un tempérament d'artiste, les privations, qui découragent, et la satiété, qui amollit, sont également à redouter. Une lutte prolongée est plus propre à former ceux desquels on doit attendre des coups de maître. Peut-être y a-t-il de ces lutteurs-là ! Car ce ne sont, hélas! ni les découragés ni les satisfaits qui nous manquent.

Jacques Sincère.





L'Aurore. — Dessin de notre collaborateur Rambaud. — (D'après son Salon.)



Meà culpà

Laid ou beau, bête ou non, je t'embrasse, lecteur;
Lectrice — mère, femme ou fille d'électeur, —
Je vous salue avec ma plume;
Nous allons, s'il vous plaît, bavarder quelque peu,
Pendant qu'on chauffe un train pour le pays du bleu
Et que le feu sacré s'allume.

Dehors règne une boue à ne risquer un pas,
Il fait un vent affreux, une pluie à ne pas
Mettre un poète dans la rue :
Un de ces tristes jours où l'homme, malgré lui,
Jette un regard tout plein de regret et d'ennui
Sur sa jeunesse disparue.

— Ne vous étonnez pas si j'ai l'esprit peu sain :
A mon déjeûner, par ordre du médecin,
Je n'ai bu que de l'eau rougie;
Il me pousse, de plus, un bouton sur le nez
Et mes cors me font mal, — tout ça, vous comprenez,
Donne un penchant à l'élégie.

Etant pour le moment, à ne vous céler rien,
Aussi gueux qu'un rapin, malade comme un chien
Et n'ayant point de livre à lire,
Sur mon vieux canapé je me suis allongé,
Cinq doigts dans mes cheveux mal peignés j'ai plongé,
Et mis les autres sur ma lyre.

Sur un tel passe-temps n'allez point me railler :
J'aurais bien mieux aimé dormir, car rimailler
Fut toujours ma pire ressource;
Mais le sommeil me fuit, et j'en suis fort contrit,
D'autant plus que chez moi le vide de l'esprit
Suit toujours celui de la bourse...

Et que, par conséquent, je me sens aussi plat
Qu'une punaise, un sein de prude, un candidat;
En vain je frappe ma caboche...
Partout je sonne creux, tout est je ne sais où;
Pas la plus mince idée et pas un petit sou :
Rien dans le front, rien dans la poche!

Vraiment, n'est-il point là de quoi tourner le sang?
Avouez-le, mon cas est très embarrassant :
Ecrire ainsi n'est pas tout rose...
Heureusement encor que je griffonne en vers,
On y dit tout et rien, à tort et de travers,
Mais s'il fallait parler en prose!...

Car là, non seulement, hélas! il faut savoir
Un peu de son sujet, il faut encore avoir,
En causant, quelque chose à dire;
On va droit à son but par le plus court chemin.
— Quand la froide raison conduit ainsi la main,
Quel grand mérite a-t-on d'écrire?

Par exemple, un rimeur, ce n'est plus ça du tout :
Parti de nulle part pour aller n'importe où,
Suivant son caprice il s'escrime;
La plume du poète est comme les bâtons
D'aveugle, elle ne va qu'au hasard, à tâtons,
A la recherche de la rime.

Ainsi, moi, je ne sais trop sur quel pied danser...
Ceci posé, pourtant, nous allons commencer :
A la rescousse, allons, ma Muse!
— Lecteur, s'il vous déplait d'entendre jérémier,
Vous n'êtes pas le seul, et moi, tout le premier,
Ne croyez pas que je m'amuse.

De plaintes et de pleurs je suis tôt fatigué,
Mais, que diable! on ne peut pas toujours être gai,
Et je me plie aux circonstances;
Toujours une médaille, hélas! a son revers,
L'Amour en a plusieurs, parmi lesquels les vers :
Voilà pourquoi j'écris ces stances.

Je ne le cache point, j'aime assez le plaisir,
Je désire beaucoup, — sans argent un désir
N'est pas commode à satisfaire; —
Pour châtier mes sens par l'odeur alléchés,
Je m'en vais employer à pleurer mes péchés
Le temps où je n'en peux plus faire.

Lecteur, bien que pour vous je sois un inconnu,
Je vais jeter le masque et me montrer à nu,
Et m'accuser avec franchise;
Vous m'allez voir courbé sous le poids des méfaits,
Soufflant comme Enéas écrasé sous le faix
De son lourd et vieux père Anchise.

— Donc, j'entreprends ici mon grand mea culpa.
Ma Muse à plus d'une œuvre autrefois s'occupa,
Hélas! qui n'était pas meilleure!
Je n'y gagnerai pas un seul maravédis,
Pas même un strapontin au fond du Paradis,
Mais ça fera passer une heure.

— Je vais avoir trente ans et n'ai point de métier; —
Je ne fais rien, pourtant je ne suis pas rentier;
Mais — excusez le pléonasme —
Je suis poète et pauvre, et j'ai toujours chanté,
Ce qui compromet fort ma petite santé,
Car je suis menacé d'un asthme.

Certe, on m'avait appris à mentir et compter;
J'aurais pu, comme un autre, avec gloire exploiter
Les badauds et l'arithmétique,
Et je n'en serais pas à cette heure réduit
A geindre sur le tas de paille où m'a conduit
Et jeté mon Pégase étique.

De mon génie alors seraient bien convaincus
Mes parents, mon prochain, car un sac plein d'écus
A bien plus d'esprit qu'Henri Heine;
La cocotte aux œufs d'or aurait chez moi pondu
Et je serais tondeur au lieu d'être tondu,
Ce qui vaut mieux pour l'hygiène.

J'aurais la palme au front et des fleurs sous mes pas,
De la mienne les mains ne s'écarteraient pas
Comme d'un homme ayant la gale;
Quand on n'a pas le sou, l'on n'a pas un ami,
Et de toutes façons ici-bas la fourmi
A raison contre la cigale.

Bref, si j'avais eu plus de bon sens et de nez,
J'aurais atteint un but et n'aurais point tourné
D'aussi pitoyable manière:
Si dans le droit chemin que suivent tous les forts,
J'avais fait seulement la moitié des efforts
Que j'ai perdus dans mon ornière :

Je serais principal dans un grand magasin,
Médecin, avocat, sous-préfet, argousin
Ou demi-quart d'agent de change,
Et j'aurais, par surcroît, une épouse au long cou,
Qui m'appellerait son « petit chien », son « gros chou »
Et que je nommerais mon ange.....

Dont je serais la chose et qui me rudoierait,
Et qui, la pauvre, avec ou sans moi me ferait
— Pour obéir à la nature —
Un moutard laid, malpropre et criard, tous les ans,
Où l'accoucheuse et des voisins trop complaisants
Me verraient en miniature.

Au lieu de rêvasser et d'aligner des mots,
J'aurais autour de moi trois ou quatre marmots
Couvrant mon pantalon de... taches,
Qui feraient au logis un bruit de carnaval,
Qui traiteraient leur père ainsi qu'un vieux cheval
Et m'arracheraient les moustaches....

Après qui leur maman hurlerait tout le jour,
Gourmands comme des chats et nus comme l'Amour,
Mettant leurs robes en guenille,
Et qui m'initieraient — quelle calamité! —
Aux suprêmes douceurs de la paternité
Et de l'existence en famille.

Puis, quand je serais. . mûr, avec double menton,
Citoyen respecté des gens de mon canton,
Les dimanches et jours de fête
Je mènerais aux champs promener ma smala,
— Que le Seigneur m'épargne à jamais ce mal-là! —
Canne à la main et haut la tête.....

L'abdomen arrondi, l'air stupide et content,
Entouré de guenons au corsage montant,
— De mes filles,plus ou moins vierges,
Abaissant vers le sol leurs yeux bordés d'anchois, —
Je me pavanerais, ainsi qu'un bon bourgeois
Au milieu d'un carré d'asperges.

Sans doute ce serait très moral et charmant,
Et je ne serais pas en proie en ce moment
Au noir souci qui me dévore.
Père, époux, marguiller, commerçant patenté;
L'avenir était beau, mais ne m'a pas tenté
Et ne me tente pas encore.



Au lieu du grand chemin où passent les rouliers.
Chemin banal, meurtri par les clous des souliers
D'une foule populacière,
Ennuyeux comme un prône et tout droit comme un i,
Bordé d'arbres chétifs au feuillage jauni:
Souillés de boue et de poussière.....

J'ai pris étourdiment l'étroit et frais sentier
Où l'aubépine blanche et le rose églantier
Jonchent de fleurs la mousse verte,
Où tout aime et rayonne, où tout chante et fleurit,
Où la nature, hôtesse avenante, sourit
Sur le seuil de sa porte ouverte.

Les gais volubilis, les liserons grimpants
Ont couronné mon front de leurs grelots pimpants
Autant que ceux de la folie:
J'ai suivi du regard le vol des papillons,
Ecouté des cris-cris cachés dans les sillons
Le chant plein de mélancolie.

Sur moi se sont posés les insectes dorés
Et, pour moi, la fauvette, au milieu des fourrés,
A répété ses chansonnettes;
Et j'ai tout admiré: les astres dans les cieux,
La beauté du brin d'herbe et le vol gracieux
Des légères bergeronnettes:

Le ruisseau murmurant, caché sous les roseaux
Où s'agitent les nids pleins de petits oiseaux
Bercés au souffle de la brise,
Les gouttes de rosée au calice des fleurs:
Célestes diamants semblables à des pleurs
Qu'un rayon de soleil irise.

La paix m'entrait au cœur par l'oreille et les yeux:
Cependant, dans mon sein, j'écoutais, anxieux,
Gronder comme un lointain orage;
Mon cœur battait plus vite avec un bruit plus sourd,
Car le bonheur pour l'homme est un fardeau trop lourd:
Il faut qu'à deux on le partage.

Adam, seul dans l'Eden, sentit bientôt l'ennui,
Je ne fus pas heureux longtemps, ainsi qu'à lui
Hélas! il me manquait une Ève:
Et je me mis alors à chercher nuit et jour
Une sœur, une amie, une maîtresse, pour
Recommencer à deux mon rêve.

Pauvre incurable fou, songeant les yeux ouverts,
J'ai suivi l'idéal impossible, à travers
Les désillusions amères;
Et, par le tourbillon des désirs emporté,
Le cœur plein de dédain pour la réalité,
J'ai fait la chasse à des chimères.

Après un vain fantôme et des contes en l'air,
Des ivresses durant presque autant qu'un éclair,
J'ai couru jusqu'à perdre haleine:
Et j'ai laissé l'espoir et les douces chansons
Aux ronces du chemin, comme à tous les buissons
Les moutons laissent de leur laine.

Dans la coupe des Dieux je n'ai bu que le fiel,
J'ai marché, j'ai couru, les yeux levés au ciel
Et les pieds plongés dans la fange;
Sur plus d'un corps vulgaire et rampant j'ai jeté
La robe pourpre et or de la Divinité
Ou les ailes blanches de l'ange.

Tendant vers l'infini mes deux bras impuissants,
Mes lèvres ont baisé bien des femelles, sans
Pouvoir rencontrer une femme:
Je voulais l'Amour pur et n'ai jamais serré
Que la chair sur mon sein, et j'ai toujours erré
Ainsi qu'un corps cherchant une âme.

Et, tandis que j'allais, dans mon rêve perdu,
La luxure, hideux reptile, m'a mordu
Et sa bave a sali ma joue;
Mon beau songe devint un cauchemar impur :
Le cœur ivre d'amour, les yeux remplis d'azur,
Je me suis vautré dans la boue.

De tous les grands espoirs et desseins que j'avais
Autrefois, un Destin implacable et mauvais
A dès longtemps fait table rase;
J'ai vu le Paradis sans pouvoir l'approcher,
Et, Sisyphe nouveau, je roule mon rocher
Qui toujours retombe et m'écrase.

J'avais cru, comme Icare avec l'astre du jour,
Sur des ailes de cire arriver à l'amour,
A travers la céleste voûte :
Mes ailes ont fondu sous les rayons ardents
De ce divin Soleil, et je suis tombé dans
Le sinistre océan du doute.

Pourtant, je me débats au milieu du flot noir
Je veux garder la foi si je n'ai plus l'espoir,
Et, dans cette ombre indifférente,
Je regarde, marchant sans prétendre arriver,
Si quelque étoile au ciel ne va pas se lever
Pour diriger ma course errante.

Au hasard, dans la nuit, j'avance, l'œil hagard,
Les deux bras dans le vide étendus, le regard
Perdu dans l'horizon immense;
Je tombe à chaque pas sur mes genoux tremblants,
Frappé, mais non vaincu, pâle et les pieds sanglants
Sans me lasser, je recommence!

Les vulgaires besoins que j'avais oubliés,
Quand ils ont vu mes reins sous le fardeau pliés
Se sont élancés sur ma trace;
Sur mes talons toujours épaississant leurs rangs,
J'entends les hurlements de ces loups dévorants
Et qui jamais n'ont fait de grâce.

Sur le sommet des monts et dans l'ombre des bois,
Pauvre lutteur sans arme et rêveur aux abois,
J'ai fui cette meute effrayante
Conduite par la Faim, ce farouche piqueur
Et quelquefois j'ai pu m'endormir sur le cœur
De la Nature souriante.

C'est elle que j'implore alors que je suis las,
Je trouve le repos et l'oubli dans ses bras
Lorsque la vie est trop amère,
Comme un petit enfant par un songe effrayé
Cache un visage pâle et de pleurs tout mouillé
Dans le sein de sa tendre mère.

Cependant cet amour m'a souvent fait défaut :
La Nature a parfois le cœur froid, le front haut
Et nous refuse ses caresses;
Un dragon jaloux veille aux portes du trésor;
Pourtant, telle qu'elle est, je l'aime et c'est encor
La moins trompeuse des maîtresses.

Ce que j'ai fait hier, je le ferai demain,
Je suivrai jusqu'au bout mon pénible chemin
Où ne rayonne aucune aurore;
Quel que soit mon destin, je ne me repens pas
Et je pourrais encor revenir sur mes pas,
Je recommencerais encore.

Car je puis relever la tête avec fierté,
Je suis mon maître, au moins: j'aime la Liberté
Plus que l'argent, plus que la vie;
Nul n'a droit de me dire ici-bas : « Je le veux. »
O vierge Liberté, déesse aux noirs cheveux,
Seul bien qui soit digne d'envie!

Que je vous plains, ô grands, ô riches, ô puissants,
Vous tous qui, sous le joug, vous courbez, frémissants,
— D'une pitié vive et sincère, —
De votre faux bonheur, je ne suis pas épris :
Gardez, gardez vos biens trop payés d'un tel prix,
Je garde ma libre misère.

Votre rire est esclave et j'aime mieux mes pleurs:
Les chaînes, qu'elles soient de fer, d'or ou de fleurs,
Hélas! n'en sont pas moins des chaînes.
Moi, j'ai l'air libre et pur des hauts glaciers alpins,
La rêverie austère au pied des noirs sapins
Et le sommeil sous les vieux chênes.

J'aime bien mieux la foudre et l'ouragan vainqueur.
Qui, douloureusement, fait vibrer dans le cœur
Blessé quelque secrète fibre
Que dans la serre chaude un tiède courant d'air,
Et je préfère au gaz la lueur de l'éclair,
A vivre esclave mourir libre.

Vous me parlez en vain de la loi du plus fort :
Que peut craindre celui qui ne craint pas la mort?
Certe, en fait de mondes, le nôtre
N'est pas assez plaisant, assez vaste, assez beau,
Pour qu'arrivant enfin aux portes du tombeau
On recule devant un autre.

Pourrais-je redouter quelques privations
Et les douleurs, — enfants des folles passions?
— Depuis longemps je souffre et jeûne;
Je sais qu'à pareil jeu la corde peut casser,
Et j'entends tous les gens sages me menacer:
« Prenez garde, vous mourrez jeune! »

— Soit, celui qui meurt jeune est un ami des dieux.
— « Mais d'une mort horrible » — Eh bien! j'aime encor [mieux
Une fin triste que banale;
La mort viendra toujours un peu tard à mon gré
Pour délivrer mon âme et, ma foi, je mourrai
Dans l'impénitence finale.

Aussi, je vais toujours. Ce qui sera, sera.
Je veux, quand la fatigue enfin m'accablera,
— O mon amour, ô mon étoile! —
De mon dernier soupir faire un acte de foi:
Je m'étendrai, les yeux encor tournés vers toi,
Et puis l'on baissera la toile.

Voyageur solitaire égaré dans la nuit,
Je poursuivrai partout l'idéal qui me fuit :
Je marcherai sans paix ni trêve,
Jusqu'à ce qu'arrivant au terme à tous commun,
La mort ait dégonflé mon beau rêve comme un
Ballon qu'un coup d'épingle crève!

Henri Second.



H Boutet

2ème Semestre
1883

Juillet			Août		
1	D	S. Martial	1	M	S. Pier. ès L.
2	L	Visit. N.D.	2	J	S. Alphonse
3	M	S. Anatole	3	V	Inv. S. E.
4	M	Ste Berthe	4	S	S. Dominiq.
5	J	Ste Cyrille	5	D	S. Abel
6	V	Ste Domin.	6	L	Tr. N. S.
7	S	Ste Aubierge	7	M	S. Gaétan
8	D	Ste Virginie	8	M	S. Justin
9	L	S. Cyrille	9	J	S. Amour
10	M	Ste Félicité	10	V	S. Laurent
11	M	Tr. S. Ben.	11	S	Ste Suzane
12	J	S. Gualb.	12	D	Ste Claire
13	V	S. Eugène	13	L	S. Hippol.
14	S	Fête Natle	14	M	S. Eusèbe cj.
15	D	S. Henri	15	M	Assompt.
16	L	S. Hélier	16	J	S. Roch.
17	M	S. Alexis	17	V	S. Septime
18	M	S. Camille	18	S	Ste Hélène
19	J	S. Vincent de P.	19	D	S. Louis év.
20	V	Ste Marg.	20	L	S. Bernard
21	S	S. Victor	21	M	Ste Jeanne
22	D	Ste Mar. M.	22	M	S. Symphor.
23	L	S. Apollin.	23	J	Ste Sidonie
24	M	Ste Christine	24	V	S. Barthél.
25	M	S. Christophe	25	S	S. Louis
26	J	Ste Anne	26	D	S. Zéphirin
27	V	Ste Natal.	27	L	S. Césaire
28	S	S. Samson	28	M	S. Augustin
29	D	Ste Marthe	29	M	S. Médéric
30	L	S. Abdon	30	J	S. Fiacre
31	M	S. Germain l'A.	31	V	S. Aristide

Septembre			Octobre			Novembre			Décembre		
1	S	SS. L. & G.	1	L	S. Remi	1	J	Touss.	1	S	S. Eloi
2	D	S. Lazare	2	M	SS. Anges g.	2	V	les Morts	2	D	Avent
3	L	S. Grégoire	3	M	S. Faust	3	S	S. Hubert	3	L	S. Franç. X.
4	M	Ste Rosalie	4	J	S. François	4	D	S. Charles B.	4	M	Ste Barbe
5	M	S. Bertin	5	V	S. Constant.	5	L	S. Théotime	5	M	S. Sabas
6	J	S. Onésiph.	6	S	S. Bruno	6	M	S. Léonard	6	J	S. Nicolas
7	V	S. Cloud	7	D	S. Serge	7	M	S. Ernest	7	V	S. Ambr.
8	S	Nativ. V.	8	L	Ste Brigitte	8	J	Ste Relig.	8	S	Im. Concep.
9	D	S. Omer	9	M	S. Denis	9	V	S. Mathurin	9	D	Ste Léocadie
10	L	Ste Pulcher.	10	M	S. Franç. B.	10	S	S. Juste	10	L	Ste Valérie
11	M	S. Hyacint.	11	J	S. Quirin	11	D	S. Martin	11	M	S. Damase
12	M	S. Séraphin	12	V	S. Wilfrid	12	L	S. René	12	M	Ste Constan.
13	J	S. Maurille	13	S	S. Édouard	13	M	S. Brice	13	J	Ste Lucie
14	V	Exalt. Ste C.	14	D	S. Géraud	14	M	St Phil.	14	V	S. Nicaise
15	S	S. Nicomède	15	L	Ste Thérèse	15	J	Ste Eugénie	15	S	S. Irénée
16	D	S. Cypr.	16	M	S. Léop.	16	V	S. Edmond	16	D	Ste Adélaïde
17	L	S. Lambert	17	M	Ste Edwige	17	S	S. Agnan	17	L	Ste Olympe
18	M	Ste Sophie	18	J	S. Luc	18	D	S. Maxime	18	M	S. Galien
19	M	S. Janv.	19	V	S. Savinien	19	L	Ste Elisab.	19	M	S. Timol.
20	J	S. Eustache	20	S	S. Aurélien	20	M	S. Octave	20	J	Ste Philog.
21	V	S. Mathieu	21	D	Ste Céline	21	M	Prés. V.	21	V	S. Thom.
22	S	S. Maurice	22	L	Ste Moder.	22	J	Ste Cécile	22	S	S. Honor. H.
23	D	S. Lin A	23	M	S. Hilarion	23	V	S. Clément	23	D	Ste Victoire
24	L	S. Andoche	24	M	S. Raphaël	24	S	Ste Flora	24	L	Ste Irmine vj.
25	M	S. Firmin	25	J	S. Crépin	25	D	Ste Catherine	25	M	Noël
26	M	Ste Justine	26	V	S. Évariste	26	L	S. Pier. d'A.	26	M	S. Étienne
27	J	S. Damien	27	S	S. Abraham	27	M	S. Séverin	27	J	S. Jean, ap.
28	V	S. Wencesl.	28	D	S. Simon	28	M	S. Sosthène	28	V	St Léon.
29	S	S. Michel	29	L	S. Donat	29	J	S. Saturn.	29	S	SS. Innoc.
30	D	S. Jérome	30	M	S. Arsène	30	V	S. André	30	D	S. Roger
			31	M	S. Narc.				31	L	S. Sylvestre

H. Boutet del et sc

Imp Bizolier.



« Ils marchaient, le grand vieux et la petite vieille, au milieu de la place de la Concorde. » (*Les pas de chance*, Harry Alis.)
Dessin de notre collaborateur Patrice Dillon.

LES LILAS DU LUXEMBOURG

VIII

Gabrielle, en arrivant chez elle, prit sur la cheminée un assez joli vase de porcelaine transparente, — le seul qu'elle possédât, le pendant ayant été brisé, — le remplit d'eau fraîche et y mit la branche de lilas. Elle regarda avec sensibilité, pendant quelques minutes, le portrait de Paul, qui se trouvait, — cela va sans dire — dans le cadre du miroir, et qui s'y trouvait presque seul, nous devons l'avouer à la louange de Gabrielle, — soit qu'elle n'eut pas eu jusque-là beaucoup de faiblesses, soit qu'elle n'eût pas voulu conserver les traces de toutes celles qu'elle avait eues. — Puis, ayant donné un souvenir et une larme à l'absent, elle déjeuna et s'occupa à découdre une robe dont l'ourlet avait besoin d'être refait.

La journée se passa tant bien que mal, non sans ennui. Le soir venu, la jeune fille ouvrit la fenêtre qui donnait sur la rue et regarda les passants. Elle ne tarda pas à en remarquer un qui se promenait constamment devant la maison et levait souvent la tête de son côté. Malgré l'obscurité, et la distance qui la séparait de cet individu, elle crut reconnaître la silhouette élégante de l'inconnu du Luxembourg. Elle ferma aussitôt sa fenêtre et se mit au lit.

Craignant de ne pas dormir, elle avait posé sur un petit guéridon, à portée de sa main, la branche de lilas, la photographie de Paul, et le roman de Murger. Elle commença à lire, tout en regardant de temps en temps le portrait du bien-aimé. Paul était très blond et avait les yeux bleus; sa photographie, très difficile à bien réussir, comme celle de toutes les têtes blondes, laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la netteté et de la ressemblance. Au bout d'une heure ou deux, le sommeil gagna la jeune fille. Les pages du livre s'obscurcirent de plus en plus. Une figure brune avec de grands yeux noirs et de petits moustaches passait entre le livre et les yeux de Gabrielle. Celle-ci regarda une dernière fois la photographie de Paul, qu'elle ne vit plus qu'à travers un brouillard, puis son bras retomba sur la couverture, sa tête sur l'oreiller, et elle s'endormit en murmurant:

— C'est égal, il est mieux que cela !

Ce « il » s'appliquait, je suppose, à Paul, qu'elle comparait intérieurement à l'image imparfaite qu'elle avait sous les yeux.

Elle dormit peu ou du moins dormit mal et eut tous ses rêves traversés par un jeune homme. C'était Paul, sans aucun doute, bien qu'elle ne le reconnût pas précisément; mais, alors, c'était Paul avec des cheveux et des yeux noirs, plus une moustache de sous-lieutenant de cavalerie.

Gabrielle, éveillée d'assez mauvaise humeur, se levait à peine lorsqu'on frappa à sa porte. C'était un commissionnaire, avec une lettre et un superbe bouquet de roses et de camélias. La lettre, adressée à « Mademoiselle Gabrielle, » était signée « Alfred ». L'inconnu du Luxembourg, qui en était l'auteur, y offrait son cœur et beaucoup d'autres choses. Il demandait une réponse. Notre héroïne, après l'avoir lue, la déchira en cent morceaux et dit au commissionnaire, à qui elle laissa le bouquet:

— Rendez ces fleurs à celui qui vous envoie, et dites-lui que j'ai déchiré sa lettre sans la lire... entièrement.

Puis elle songea qu'elle aurait pu profiter de l'occasion pour restituer le livre, d'autant plus qu'elle l'avait fini; mais il était trop tard, le commissionnaire était parti. Elle se précipita vers la fenêtre pour voir si l'auteur de la lettre était dans la rue. Elle l'aperçut en effet, au moment même où l'Auvergnat, impitoyable dans sa fidélité, lui rendait compte de sa mission. L'amoureux, qui se doutait bien qu'on le regardait, sut donner à son visage une expression de douleur qui devait être bien touchante, car quelque chose comme un remords, — peut-être même comme un regret, ce qui est bien pire pour une femme, — passa dans les yeux de la jeune fille. Cependant, la tentation, en admettant qu'elle eût existé, dura peu, et Gabrielle, toute joyeuse de ce qu'elle avait fait, vint changer l'eau où trempait la branche de lilas, qu'elle couvrit de baisers passionnés.

Elle voulut ensuite embrasser le portrait de Paul, mais, nouvelle contrariété, la chandelle, qu'elle avait négligé d'éteindre avant de s'endormir, avait coulé sur la photographie, qu'elle avait rendue méconnaissable.

Gabrielle chercha alors à revoir, dans son imagination, le visage de son amant. Mais la mémoire d'une jeune fille donne souvent des images encore plus imparfaites qu'une épreuve photographique. Si simple que lui parût le but qu'elle se proposait, elle ne put y arriver. Sa pensée était constamment distraite, et une paire de moustaches noires s'interposaient sans cesse entre elle et le souvenir qu'elle évoquait. Elle y avait renoncé et s'était remise à coudre, lorsqu'une de ses amies entra bruyamment.

IX

Mlle Mariette était une des anciennes camarades de magasin de Gabrielle. C'était une belle fille, joyeuse et bien portante, folle de plaisir et ne dédaignant pas la bonne chère ; un de ces tempéraments exigeants qui étouffent dans l'atmosphère paisible d'un atelier et auxquels il faut l'air libre et la vie à grand orchestre. Aussi, Mlle Mariette, qui ne manquait pas d'instruction et par conséquent d'ambition, s'était-elle bien vite lassée de son existence laborieuse, et avait-elle trouvé plus intelligent de porter elle-même des robes de soie et des chapeaux de velours que d'en faire éternellement pour les autres. Depuis près de dix-huit mois, elle était... rentière et paraissait se trouver fort bien de sa nouvelle condition.

— Dieu ! quelle odeur forte, s'écria-t-elle en entrant, il y a de quoi se trouver mal. Ce sont ces lilas, — ajouta-t-elle en avisant le vase placé sur le guéridon près de Gabrielle, — que diable fais-tu donc de cela ici? Mets-moi ça sur la fenêtre !

Elle allait joindre le geste à la parole, lorsque Gabrielle l'arrêta et lui dit :

— Non, je tiens beaucoup à avoir ces fleurs près de moi. C'est avec intention que je les ai mises là.

— Ah ! très bien, c'est différent; seulement, si tu as mal à la tête, tu sauras d'où ça vient. Rien n'est plus pernicieux que l'odeur du lilas, on a vu des gens en mourir. Décidément tu as des caprices ! Au fait, pourquoi pas, tu es assez jolie pour ça.

A propos, qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Nous faisons donc la cruelle. Fi ! Gabrielle, que c'est mal ! Et que c'est maladroit, surtout ! Je trouve au bas de l'allée un charmant garçon regardant en l'air comme s'il attendait le passage de Vénus ou l'apparition de quelque nouvelle comète. Comme je le connais un peu, — je connais un peu tous les gens chic, maintenant, — donc, je connais ce jeune homme, je l'interroge... Il paraît que c'est toi que l'on regarde et à qui on envoie inutilement des lettres et des bouquets. Déchirer des lettres écrites sur papier satiné et refuser des bouquets de camélias... Quelle faute de goût et quel manque de savoir-vivre ! Ma chère, je ne comprends pas qu'on laisse se dessécher sur pied un aussi beau garçon, quand on a si peu à faire pour le rendre heureux. Si c'était moi, je...

— Tu n'aimes pas Paul, toi ! » interrompit Gabrielle.

— Ah ! oui, ton Paul, parlons-en. Un joli merle, celui-là, avec ses yeux de pervenche flétrie et sa barbe en coucher de soleil. C'est encore un de ceux qui causent beaucoup avec les femmes, mais qui ne les entretiennent jamais. Si tu n'as que lui dans dix ans pour t'empêcher d'aller à l'hôpital, tu sais, je te con-

seille de retenir ta place. Si jamais cet amant-là te fait quelque chose, ce sera un enfant, deux peut-être, mais rien autre. Compte là dessus et bois de l'eau plein ton verre, en attendant de l'aller boire à même cette grande vilaine tasse malpropre qu'on appelle la Seine, et qui a diantrement volé son nom, soit dit en passant. Dans un an ou deux, quand il aura bien profité de ta jeunesse et de ta beauté, lorsque tu seras malade et lui médecin, il ira tranquillement s'établir dans sa province, où il épousera quelque petite cousine, et te plantera là sans cérémonie aucune et sans s'inquiéter de ce que tu pourras devenir.

Tire toi d'affaire comme tu pourras, je m'en fiche! Voilà le raisonnement de tous ces beaux messieurs, lorsqu'ils ont assez de nous et qu'ils veulent se ranger. Des amoureux comme ça, ma petite, il n'en faut point! Si, un peut-être, pour commencer, et par ce qu'enfin il faut bien payer son apprentissage. Un, mais pas plus. Y revenir, jamais! Autant vaudrait vivre vertueuse et mourir vierge. Parle-moi de ces braves rentiers qui nous ouvrent leur bourse en même temps que leur cœur. Là, au moins, il y a toujours quelque chose de solide où l'on peut se raccrocher. Le cœur et ses dépendances ne valent pas pipette, j'en conviens; mais l'argent est de bon aloi, et avec de l'argent on a tout ce qu'on veut. N'oublie pas ça, mignonne. C'est la plus grande vérité que le soleil ait jamais éclairée. Entre nous, je crois même que c'est la seule... Veux-tu venir ce soir au théâtre avec moi, j'ai une loge, je te présenterai à quelques-uns de mes amis, entre autres à celui que tu traites si mal et qui mérite pourtant un meilleur accueil. Et tu auras bientôt remplacé ton malotru de Paul. C'est dit, je viendrai te prendre. »



Croquis de M. Rossert.

— Je te remercie, mais ne te dérange pas, je ne sortirai point ce soir, répondit Gabrielle, révoltée par la crudité des paroles de son amie, plus peut-être que par le cynisme de ses pensées.

— Tu ne veux pas, tu fais ta mijaurée, ta veuve du Malabar... C'est bon. Tu n'en refuseras pas toujours autant, c'est moi qui te le dis. Je m'en vais, cette odeur de lilas me donne la migraine; je ne comprends pas comment tu peux la supporter!

Et elle partit comme elle était venue, avec un grand bruit de falbalas, en faisant crier ses bottines neuves sur les marches de l'escalier.

Gabrielle, la suivant des yeux dans la rue, murmurait :

— Comme elle est belle et comme la toilette change une femme. Cependant, quand nous étions ensemble au magasin, on me trouvait plus jolie qu'elle et on me faisait davantage la cour. Si je voulais, pourtant...

Et elle soupira profondément, mais son regard ayant rencontré par hasard la branche de lilas qui s'épanouissait joyeusement dans le petit vase blanc à filets dorés, elle revint s'asseoir en disant : « Si je voulais, oui; mais je ne veux pas, car j'aime Paul, oui, je l'aime, je l'aime!... » Elle répéta ces derniers mots cinq ou six fois à haute voix, comme si elle eût éprouvé le besoin de se l'entendre dire pour le croire, et reprit son travail. Mais ce fut en vain, elle était agacée, irritée, inquiète, nerveuse. Le fil et les aiguilles se cassaient à qui mieux mieux entre ses mains.

Elle essaya de chanter : il lui sembla qu'elle avait la voix fausse, — ce qui était un peu sévère, — et elle trouva idiotes les paroles de sa romance favorite, — ce qui était malheureusement très vrai. Elle laissa son ouvrage et voulut lire. Elle ne put y parvenir davantage.

Elle résolut alors d'écrire à Paul et s'approcha de la toilette où se trouvaient un verre à boire, un flacon d'orangeade, une bouteille d'encre et un encrier. Elle prit du papier et commença. Elle avait déjà rempli la moitié d'une page lorsqu'elle voulut boire, — rien n'altère comme d'écrire, surtout quand on n'en a pas l'habitude, — et mettre de l'encre dans l'encrier presque à sec. Elle versa l'orangeade dans l'encrier, et l'encre dans le verre à boire. Furieuse, elle brisa sa plume sur le marbre de la toilette. Comme elle n'en avait point d'autre, elle dut s'en tenir là et renoncer à écrire, comme elle avait renoncé à coudre, à chanter et à lire.

X

Le soir, elle allumait sa lampe, lorsque le commissionnaire revint avec une nouvelle lettre et un second bouquet. Gabrielle renvoya encore le bouquet, mais elle garda la lettre, et, cette fois, ne la déchira point. Je crois même, — sans en être bien sûr cependant, — qu'elle la relut avant de s'endormir. En tous les cas, la lettre étant très tendre, assez bien tournée, et Mlle Gabrielle, comme nous l'avons dit plus haut, ne manquant pas de sensibilité, il pourrait bien se faire qu'elle en eût rêvé toute la nuit. Quoi qu'il en fût, le lendemain, elle n'eut pas besoin de la relire pour se la rappeler : elle la savait par cœur. C'est là un simple phénomène de mémoire sur lequel je n'insiste pas, mais qui a cependant bien son importance, comme le reconnaîtront mes lecteurs, et surtout mes lectrices.

Un fait plus bizarre, auquel, pour ma part, je déclare ne rien comprendre, c'est que, lorsque Gabrielle s'aperçut qu'elle pensait de moins en moins à Paul et de plus en plus à M. Alfred, elle pleura comme une Madeleine et s'arracha les cheveux, — toujours comme Madeleine, — ce qui, pour les cheveux du moins, ne veut pas dire beaucoup, à en juger par les portraits que nous avons de la sainte pécheresse au désert et dans lesquels sa luxuriante chevelure rousse, restée son seul vêtement ou à peu près, remplace avantageusement la livrée du vice dont elle s'est débarrassée.

Puis, s'étant regardée au miroir, et ayant vu qu'elle avait les yeux rouges, Gabrielle pleura d'avoir pleuré, ce qui était une raison beaucoup plus sérieuse que la première.

A ce moment Mariette entra.

— Tu pleures, dit-elle en regardant son amie; ah! ça, d'où viens-tu? Tu pleures donc maintenant, tu joues donc le drame, la tragédie, et pour toi seule encore! Il ne te manquait plus que cette infirmité. Te voilà complète : sentimentale et larmoyante. Avec ça que ça arrange les yeux. Justement ce que tu as de mieux. Regarde un peu comme te voilà faite. Mes sincères compliments, si tu ne veux plaire à personne, c'est une riche idée que tu as eue là. Les larmes, vois-tu, ma petite, c'est comme le sang : il ne faut en verser qu'à la dernière extrémité, et seulement dans le cas de légitime défense. Moi, d'abord, je ne pleure jamais quand je suis seule. Ça ne sert à rien, et tout ce qui est inutile est nuisible. C'est bon avec les hommes, quand on veut en obtenir quelque chose. Ces imbéciles ont beau se moquer de nos larmes, qu'ils appellent des larmes de crocodile, et, pour être franche, il y a de ça, ils s'y laissent toujours prendre. Voyons, qu'as-tu?

— J'ai une migraine affreuse!

— Parbleu, c'est ce lilas. Que t'avais-je dit? On ne m'écoute jamais, moi, et après on voit que j'avais raison. Avec ça qu'il est beau ton lilas. Je ne sais pas pourquoi, mais avec son air penché, je trouve qu'il ressemble à ton grand imbécile de Paul. Je vais te le flanquer sur la fenêtre, et un peu vite. Si je ne craignais un procès-verbal, comme je l'enverrais dans la rue.

Elle ouvrit la croisée, et avant que Gabrielle pût s'y opposer, en admettant qu'elle le voulût, Mariette y plaça le vase et le malencontreux bouquet.

— Tiens, fit-elle en regardant dans la rue, ton adorateur est toujours en bas. Il paraît que décidément tu le laisses à la porte du paradis. C'est un tort, ma chère. Quand une femme veut faire son chemin en ce monde et son salut dans l'autre, il faut qu'elle ait de la charité; il faut même qu'elle en ait beaucoup. Tu ris?... Oui, son salut dans l'autre. Regarde plutôt la Madeleine : il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé. Une des plus belles et des plus nobles attributions de la Divinité étant la clémence, c'est faire à Dieu un sensible plaisir que de lui fournir les occasions de s'en servir. En conséquence, dépêchons-nous de pécher, pendant que nous le pouvons, et laissons dire les prudes, qui sont laides. Ne se damne pas qui veut de cette façon-là! Comme l'affirme un de mes amis, qui est commis d'agent de change et qui joue à la Bourse, les bonnes actions sont encore celles qui rapportent le plus. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il y a de plus beau que de faire des heureux? surtout quand il n'en coûte rien... au contraire!

— Comment peux-tu me parler ainsi? Et Paul?...

— Ah! laisse-moi tranquille avec ton Paul! Paul par ci, Paul par là; on dirait vraiment qu'il n'y en a que pour lui. Est-ce que tu crois qu'il ne s'y attend pas? Ce serait un fameux imbécile, alors, et tu as trop d'esprit pour aimer un imbécile. Qui sait même s'il n'est pas parti pour te donner une occasion de le quitter? Profites-en, ma chère, profites-en, et ne t'amuse pas aux bagatelles de la porte. L'occasion est comme notre amie la grande Marguerite, et comme mon principal protecteur : elle est chauve. Seulement elle ne porte ni faux chignon ni perruque. D'ailleurs, tu vois qu'il ne revient plus, ton Paul, et je suppose que tu ne vas pas jouer longtemps au bénéfice de ce nigaud le rôle ridicule de Pénélope soupirant après le retour d'Ulysse.

Gabrielle, à qui tout ce que disait Mariette semblait d'autant plus désagréable que cela répondait mieux à ses dispositions intimes, voulut changer de conversation et dit, en voyant la main blanche de son amie qui gesticulait beaucoup, et en la comparant mentalement avec la sienne, très élégante, mais légèrement ternie et déformée par les travaux de couture et les soins du ménage :

— Que fais-tu donc, Mariette, pour avoir les mains si blanches?

— Moi, répondit simplement mademoiselle Mariette, je ne fais rien, voilà tout.

Après un instant de silence, Gabrielle reprit :

— Tu connais ce... monsieur... Alfred?

— Diable! fit Mariette en riant, tu sais déjà son petit nom. L'affaire est plus avancée que je ne le croyais. Oui, ma chère, je le connais, et je m'en flatte. C'est un charmant garçon, et c'est un véritable cas de conscience de le désespérer comme tu le fais. Franchement, je t'aurais crue meilleure, et plus intelligente. Un jeune homme qui a des billets pour tous les théâtres, même en hiver, et qui adore le spectacle; tandis que ton mécréant de Paul ne peut pas le sentir et t'y conduit le moins souvent possible, aux mauvaises places encore. Un amour de petit brun qui raffole de la pâtisserie, et qui te paiera des gâteaux tant que tu en voudras; tandis que ton grand dadais de blond prétend qu'elle est indigeste et te fait des scènes à propos d'un éclair au chocolat. Mais, j'y songe : comment se fait-il que toi, qui es blonde, tu aimes Paul, qui est blond? Ce n'est pas possible. Cela ne se fait pas dans le monde. C'est contraire aux convenances, aux usages reçus. C'est même scandaleux. Les blondes aiment les bruns, et les bruns les blondes; c'est connu. Moi, je n'aime pas les blonds; c'est une couleur bête et qui n'est pas naturelle chez l'homme. Elle ne l'est même pas toujours chez la femme. Tu n'as pas besoin de me regarder de travers; ce n'est pas pour toi que je dis ça; je sais très bien que tu es blonde comme Ève, et que ton coiffeur n'y est pour rien. Raison de plus pour avoir un amant brun. Adam l'était. Du moins, on le dit, et je le crois volontiers, sans l'avoir vu. Pour en revenir à nos moutons, tu n'aimes pas Paul, tu ne peux pas l'aimer, tu ne l'as même jamais aimé, reprit-elle avec plus de force en voyant les gestes de dénégation de Gabrielle.

— Ah! si, s'écria vivement celle-ci, je te jure que je l'aimais bien encore il y a deux jours!

— Tu l'aimais!... Alors tu ne l'aimes plus, maintenant. Parfait. Ça ne m'étonne pas, ça se passe toujours ainsi : on aime et puis on n'aime plus... et puis on en aime un autre, parce qu'enfin il faut bien faire quelque chose et que l'oisiveté est la mère des vices. Tu ne l'aimes plus... Bravo, bis, carissima, comme on dit au Théâtre-Italien... Tâche de te le rappeler quand nous irons. Te voilà enfin raisonnable, je reconnais mon sang, je reconnais mon amie... Je vais appeler l'autre.

Elle s'élança vers la croisée; mais Gabrielle, toute



Jeune femme allaitant son enfant. — Dessin de notre collaborateur ALEX. CHARPENTIER, d'après son bas-relief du Salon.

rougissante de l'aveu qui lui était échappé, retint son amie par le bras et lui dit :

— Pourquoi appeler ce M. Alfred. Je peux bien ne plus aimer Paul sans aimer pour cela ce jeune homme... que... je ne connais pas.

— Ne pas aimer Alfred, et pourquoi cela, mademoiselle? Parce que vous ne le connaissez pas. Voilà une belle raison. C'est justement pour cela qu'il faut l'aimer. Est-ce qu'on aime jamais les gens que l'on connait? C'est déjà bien assez difficile de connaitre ceux que l'on aime. Aimer les gens que l'on connaît, le beau mérite pour une fille d'esprit ; mais la première bourgeoise venue en ferait autant. Elle s'en acquitte même généralement fort bien et adore, non seulement toutes ses connaissances, mais encore celles de son mari, ensemble ou successivement, suivant ses capacités, son appétit et son audace. Ne pas aimer Alfred, un garçon qui fait les chansons comme Béranger et les vaudevilles comme... je ne sais plus qui, j'ai mangé le nom, peu importe! Un jeune homme ravissant, qui est brun et poète par-dessus le marché.

— Il est poète, interrompit Gabrielle quelque peu désappointée, en es-tu bien sûre? Il a l'air bien comme il faut et paraît trop bien vêtu pour faire un pareil métier.

— Ah! mais ne t'y trompe pas, ma chère. La littérature, a dit M. de Voltaire — tu sais ce vieux dont la statue est au foyer du Théâtre-Français et au square de l'Ecole polytechnique — la littérature est le premier des arts et le dernier des métiers. Or, Alfred est un littérateur... artiste. Il est poète, c'est vrai, mais ce n'est pas un de ces poètes meurt-de-faim qui courent après cent sous et riment des sonnets à la lune en couchant à la belle étoile, — la seule auberge où on leur fasse crédit. Feu son père, qui n'avait pas l'esprit nécessaire pour rimer même un couplet, a du moins eu celui de ramasser, dans l'épicerie et les comestibles, douze ou quinze mille francs de rente, qui permettent à son unique héritier de faire autant de pièces qu'il lui plaira sans en avoir pour cela aux coudes et d'aligner autant d'alexandrins que peut en contenir un in-folio, sans porter des pantalons troués et des bottes éculées. Si ses pièces de théâtre sont bonnes, je n'en sais rien; il peut même les faire mauvaises, il en a les moyens, et, d'ailleurs, qu'est-ce que cela signifie, puisqu'on ne les joue pas ; mais les pièces de vingt francs de son père sont excellentes, incontestablement, et c'est le principal. Alfred est un auteur, ma chère amie, mais c'est un auteur doré sur tranches. Une espèce rare, comme chacun sait, et qui mérite d'être encouragée.

— Ah! fit Gabrielle avec une singulière intonation.

XI

Il y avait tout un monde dans ce « ah! » Un observateur habile y eut trouvé du plaisir et de la peine, du désir et de la crainte, de l'espoir et du regret, et bien autres choses encore. Ce « ah! » était la limite qui séparait deux amours.

Le règne de Paul finissait, celui d'Alfred allait commencer. Paul était le passé, bel et bien enterré — dans la fosse commune. Alfred, l'avenir, surgissait comme le soleil à l'horizon. Le roi était mort. Vive le roi!

Gabrielle ferma les yeux une seconde à peine. Pendant ce peu de temps, une foule d'images se présentèrent à son esprit. Ainsi que le noyé, dans la dernière minute de son existence, embrasse d'un rapide souvenir sa vie tout entière, elle revécut par la pensée ce mois de bonheur qu'elle avait passé avec Paul. Leurs promenades, leurs plaisirs, leurs querelles passagères, leurs charmants raccommodements, elle revit tout, depuis leur première rencontre au Luxembourg jusqu'à leur séparation de l'avant-veille, au même endroit. Elle se raccrocha un instant au souvenir de cet amour pour se défendre contre l'amour nouveau par lequel elle se sentait envahir, mais la lutte était trop inégale pour durer longtemps. Parler à une grisette qui gagne 125 francs par mois et qui aime les friandises et le théâtre, d'un amant de quinze mille livres de rente, c'est proposer le Pérou à un pauvre diable, la liberté à Latude, un dîner chez Véfour à un homme qui n'a pas mangé depuis quarante-huit heures, le Théâtre-Français à un jeune auteur inédit, l'Opéra à un compositeur de Cafés-concerts ; c'est offrir au rêveur la réalisation de son rêve le plus cher, de sa chimère la plus impossible et la plus ardemment caressée. C'est le désir devenant jouissance, l'espérance inquiète se changeant en une heureuse certitude.

Gabrielle vit passer devant ses yeux fermés le magasin dans lequel elle s'était tant ennuyée et où elle ne retournerait plus jamais si elle le voulait, — et elle sentait bien qu'elle allait vouloir. Les mains blanches de Mariette, son chapeau à la dernière mode, sa robe de soie traversèrent aussi cette fantasmagorie et, lorsque la jeune fille rouvrit les yeux, Mariette, qui s'y connaissait bien, comprit si clairement que tout était fini, qu'elle se dirigea sans rien dire vers la fenêtre pour faire à Alfred signe de monter. Mais Gabrielle, devinant ce qu'elle allait faire, l'arrêta d'un geste, et, marchant au miroir, répondit à son amie, qui l'interrogeait du regard :

— Pas encore, tu vois bien que je ne suis pas peignée!

XII

Pendant que Gabrielle arrangeait ses cheveux, Mariette bavardait joyeusement : « On a de la peine à faire ton bonheur, disait-elle, ce n'est pas pour me vanter, mais j'ai eu du mal. Rendre un pareil service à une rivale, à une ennemie — car nous autres, pauvres femmes, nous n'avons pas de plus dangereuses ennemies que nos amies, — quelle vertu! J'ai envie de poser ma candidature au prix Monthyon. Au fait, non : on n'aurait qu'à me couronner, ça nuirait à ma réputation dans le monde. Te voilà bien malade, n'est-ce pas? Un homme jeune, joli et riche... Tout cela à la fois, tout cela pour toi. On a bien raison de dire : aux innocents les mains pleines! Ce n'est pas à moi qu'une pareille aubaine serait arrivée : celui qui m'aime est riche, mais il est si vieux et si laid qu'il en deviendrait presque respectable s'il n'était pas si bête. Heureusement il y en a d'autres et on a le caractère bien fait : on peut se consoler. Mais suffit. Ce ne sont pas tes affaires. Pourquoi m'écoutes-tu? Auras-tu bientôt fini? »

Un instant après, M. Alfred, un énorme bouquet à la main, faisait son entrée dans la chambre de Gabrielle. Celle-ci souriait en rougissant et baissant les yeux. Le jeune homme, très ému lui-même, ne savait trop que dire. Il y eut, pendant une minute, un silence embarrassant que la malicieuse Mariette se garda bien de rompre; mais notre amoureux, avisant son livre resté sur le guéridon, susurra de sa plus douce voix, qu'accompagnait son plus charmant sourire :

— Puisque vous voulez bien me le permettre, mademoiselle, je viens chercher le roman que..... je vous ai..... prêté, et réclamer le prix de la location.

Cela ne signifiait pas grand'chose, mais cela était si bien dit et si convenablement souligné d'œillades brûlantes que, une fois de plus, la sauce fit passer le poisson. D'ailleurs Gabrielle n'en demandait pas davantage, pour le moment.

— Bon, dit la complaisante Mariette, je vois que vous avez à causer d'affaires. Je suis de trop, je me retire. Je viendrai vous prendre ce soir pour dîner.

« Ah! avant de partir, encore un conseil. Ne regarde donc pas constamment le parquet comme cela, Gabrielle, tu vas l'enflammer. Lève un peu les yeux, le plafond a bien aussi quelques droits à tes regards, que diable! Quant à vous, mon cher Alfred, si vous m'en croyez, vous déposerez ces fleurs sur la table, où vous voudrez, enfin. Elles sont charmantes, mais elles vous embarrasseraient beaucoup tout à l'heure, et

paraissent déjà vous gêner considérablement. Adieu, mes enfants, amusez-vous bien..... »

Gabrielle tourna vivement la tête, comme si elle avait eu l'intention de retenir son amie, mais elle n'en fit rien, et le bruit des pas de mademoiselle Mariette se perdit bientôt dans l'escalier.

XIII

Une demi-heure après, Alfred et Gabrielle, enlacés l'un à l'autre, étaient à la fenêtre.

« Fi! la vilaine fleur », dit Alfred en montrant la branche de lilas, que le soleil avait presque entièrement flétrie. »

Gabrielle rougit sans répondre, alla chercher sur la table le bouquet qu'Alfred y avait déposé et le mit à la place du lilas. Puis, voulant sans doute se débarrasser d'un souvenir importun, elle jeta celui-ci dans la rue.

Un jeune homme qui marchait rapidement, une valise à la main, et se disposait à entrer dans la maison, reçut la branche de lilas sur son chapeau. Il leva vivement la tête : c'était Paul. Gabrielle absorbée par sa nouvelle passion, ne le vit même pas, ce qui la dispensa de ne pas le reconnaître.

Quant au pauvre Paul, il tressaillit et pâlit en apercevant à la fenêtre de sa maîtresse un énorme bouquet de camélias, et, derrière ce bouquet, Gabrielle souriant à un inconnu. Il ramassa le lilas fané et souillé par la boue de la rue, le regarda un instant avec tristesse, le mit dans sa poche et rebroussa chemin.

« C'est ma faute, murmura-t-il, mon absence a été trop longue. »

Puis, souriant avec amertume, il ajouta :

« Les lilas sont une bien jolie fleur, c'est dommage qu'ils durent si peu! »

HENRI SECOND.



SONNETS CHAMPÊTRES

LA FRAISE

Thérèse, à la forêt déserte,
Tous les matins, en tapinois,
S'en va chercher sous l'herbe verte
La fraise qui rougit les doigts.

Tous les matins, chemise ouverte,
Chantant un air à pleine voix,
Sylvain s'en va, d'un pas alerte,
Dans la forêt couper du bois.

Mais, sur les lèvres de Thérèse,
C'est Sylvain qui cueille la fraise,
La fraise pourpre au parfum doux;

Elle, sans hache, sans embuche,
D'un regard seul abat la bûche,
Puisque l'homme est à ses genoux.

RODOLPHE.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

Le Cheval devenu vieux.

Ainsi qu'un fort en thème, il eut nombre de prix.
Sans égal à la course, à son propriétaire
Il donna le profit et battit l'Angleterre :
Ce fut un des vainqueurs du Grand-Prix de Paris!

Comme Achille, il avait un bouillant caractère :
Il piaffait, hennissait, devant les yeux surpris
Partait comme une flèche et filait ventre à terre!
Heureux ceux qui mettaient sur lui tous leurs paris!

Hélas! tout est fumée, et la gloire... et la piste!
Dans quel état te vois-je? ô vaillant animal!
Tu croyais l'homme bon; que tu le jugeais mal!

Tes genoux ressemblant au crâne d'un trappiste,
Tout pelé, tu t'en vas, essuyant maint brocard,
N'ayant plus que la peau sur les os, chez Macquart!

ALEXANDRE HURÉ.

SONNETS A L'AIL ET AU PATCHOULI

VI

DÉSIR DE FEMME

Ce matin-là, j'étais heureux :
L'air semblait saturé d'ivresses,
Près d'elle, en mon cœur amoureux,
S'agitaient de vagues tendresses.

Je disais, en baisant les tresses
De ses magnifiques cheveux :
« Demande-moi ce que tu veux,
« O la plus belle des maîtresses!

« Faut-il que je t'achète un chien,
« Irons-nous à Meudon, ou bien
« A Saint-Eustache entendre l'orgue? »

— Elle, les yeux pleins de désir :
« Veux-tu me faire un grand plaisir?...
« Mène-moi visiter la Morgue! »

MONTFLEURY.

A TRAVERS L'ART

EXPOSITION DES « CENT CHEFS-D'ŒUVRE » (GALERIE PETIT)

Cette fois, les galeries de la rue de Sèze, ont ouvert leurs portes sur la plus belle exposition que nous n'ayons eue depuis longtemps; car ce sont bien des chefs-d'œuvre qui en tapissent les murs, et des chefs-d'œuvre de nos maîtres aimés. En effet; Millet, Corot, Delacroix, Rousseau sont là avec leurs meilleures toiles et rayonnent du plus pur de leur gloire. Troyon, Courbet, Decamps, Daubigny, Jules Dupré, Fromentin, Meissonnier, coudoient sans pâlir les Rembrandt, les Tenier et les Frantz Hals. C'est l'affirmation la plus éclatante du génie des maîtres de notre grande école française. Combien va-t-il se passer de temps avant que nous retrouvions une pareille pléiade de grands artistes?

Cette exposition vient bien après le Salon; et nous lui prêterions, volontiers, une intention ironique si la charité n'en était pas le but. La puissance de pareilles œuvres s'impose tellement, qu'elle devient la plus maligne et la plus impertinente des leçons à l'adresse de beaucoup de nos virtuoses à la mode. Combien de temps, en effet ont ils été ignorés avec de pareilles merveilles dans leur atelier nos Millet et nos Corot? Mais, eux, ils ne connaissaient ni l'intrigue ni la réclame; ils aimaient trop passionnément leur art pour se préoccuper de se faire des succès d'un jour ou de courir après des récompenses de collège. Ils étaient grands et simples dans leur vie comme dans leurs œuvres, et, à côté de ce que nous voyons tous les jours, c'est avec une admiration mêlée de recueillement que nous nous arrêtons devant ces grandes et belles pages, tant elles nous témoignent de conviction, de conscience et d'amour.

On ne peut que remercier de cœur ceux qui ont concouru, soit par l'organisation, soit par le prêt des toiles, à la formation d'une exposition où l'on peut trouver de pareilles jouissances artistiques.

On n'analyse pas, ou plutôt on ne *raconte* pas des chefs-d'œuvre; disons seulement que Rousseau et Troyon sont représentés chacun par une douzaine de toiles; Millet et Daubigny par six ou sept; Courbet, Jules Dupré, Fromentin, Delacroix, par plusieurs des plus importantes; Meissonnier, par sept tableaux, parmi lesquels *A la fenêtre* et *le Graveur à l'eau-forte*, qu'il n'est pas le seul à considérer comme le dessus de son panier; puis nous trouvons le *Doreur*, de Rembrandt, un merveilleux Téniers, un Antoniello de Messine, des Greuze... Nous n'en finirions pas; et, à pareille fête, nous sommes bien obligés de ne parler que pour finir de plusieurs Fortuny qui viennent nous faire mordre un peu les doigts d'un *engouement*, non pas exagéré, mais un peu trop inconséquent. C'est dire que, si d'autres des plus choyés, étaient dans pareil milieu, il y aurait de quoi rire. Mais, aujourd'hui, il n'y a place que pour l'admiration.

EXPOSITION DES ŒUVRES DE M. SISLEY

Le mois dernier, comme nous l'avions annoncé, les salons du boulevard de la Madeleine nous invitaient à voir l'œuvre de M. Sisley. Ce n'est jamais du temps perdu que de se trouver en présence d'un artiste convaincu, et M. Sisley est de ceux-là. Son œuvre offre évidemment prise à la critique, mais elle a des côtés assez intéressants, d'un sens artistique certain; et, en un mot, suffisante pour qu'on s'y arrête et qu'on discute tout au moins. Certaines choses permettent même d'aller jusqu'à une satisfaction qu'on ne trouve pas chez tout le monde. Ainsi, par exemple, les bords de rivière que M. Sisley s'est souvent plu à peindre sont presque tous d'une transparence lumineuse remarquable.

Dans cette œuvre, — l'air, — cette chose sans forme et sans couleur, qu'un chimiste analyse plus facilement qu'un peintre, s'y trouve rendu d'une façon peu commune à nos paysagistes. Nous avons remarqué, entre autres, des *Effets de matin* et des *Après-midi* où la somme d'impression est incontestablement des plus pénétrantes. Des paysages de beaucoup d'étendue où des maisons, des cheminées et des arbres tiennent dans un ensemble de petites touches cherchées et étudiées avec une netteté et une précision de perspective extraordinaire.

En résumé, c'est l'œuvre d'un artiste passionné et consciencieux; et, vue, à son point de vue particulier, qui a, selon nous, sa raison et son intérêt, c'est de l'art des plus intéressants, dans lequel les défauts nous sont moins pénibles à constater que les qualités dans tant d'art de convention. Il y a là, au moins, malgré les côtés discutables de cette peinture de parti pris, assez de l'artiste pour que nous nous consolions d'avoir un peu moins du peintre.

EXPOSITIONS DES ENVOIS DE ROME

Là, nous ne pouvons nous trouver qu'en pleine convention; la nature est une fille à laquelle on fait peu la cour à la Villa Médicis; et, quand on y a passé quatre ans, on risque fort de ressembler ensuite à Joseph devant Mme Putiphar.

Un joli cliché quand on parle d'un des pensionnaires est de dire « qu'il donnait des espérances » et qu'on est surpris de l'infériorité de son envoi. Je crois bien; mais il y a de quoi, vraiment! à ce que, malgré sa bonne volonté, un artiste cesse de fournir son petit lot d'*espérance*. Voyez M. Doucet par exemple qui, il y a deux ans, nous a donné au Salon un portrait de premier ordre. Son envoi de cette année n'est-il pas une négation de ses promesses? Quand il aura — fini son temps — s'il n'est pas d'une bonne constitution et s'il continue dans le genre de son *ave Maria*, c'est un homme à la mer. Espérons, et de grand cœur, qu'il n'en sera pas ainsi.

M. Schommer est absolument dans le même cas (heureusement pour lui qu'il n'en a plus pour longtemps) son envoi « Edith retrouvant le corps d'Harold, roi d'Angleterre, sur le champ de bataille d'Hastings » malgré les qualités qu'il a et qui sont de l'ordre de celles qu'on acquiert là-bas, n'est pas une toile qui lui fait honneur, pas plus, du reste, qu'à l'institution des prix de Rome. C'est maniéré et convenu en diable; les figures sont plaquées, dans un arrangement de répétition, sur un paysage sans perspective; la scène est froide et n'a pas l'ombre de la vie. Mais à quoi bon insister.

Quant à M. Bramtot, on sent qu'il est là-bas depuis moins longtemps, car son envoi est bon et marque assurément une promesse sérieuse. « *Job et ses amis* » tel est le titre de son envoi, contient assurément des qualités où l'on sent percer la personnalité. Nous ne cachons pas que nous avons peur qu'on nous gâte M. Bramtôt. Quant à sa copie, qu'elle soit bien ou mal, la chose peut avoir de l'intérêt; elle n'en a pas pour nous.

Quant à M. Fournier, ne lui faisons pas de peine; et comme la sculpture et les deux genres de gravures représentés ne nous disent rien autre que de nous suggérer les mêmes réflexions que ci-dessus, restons-en là sur ce sujet jusqu'à l'année prochaine où nous avons bien des chances d'avoir la même chose à dire.

Un amateur.

P. S. — L'*Art moderne* qui publie des eaux fortes et des dessins en reproduction, croit devoir annoncer spécialement qu'une Exposition internationale des arts graphiques sera ouverte cette année, à Vienne (Autriche) par la Société de gravure de cette ville. Les demandes doivent être adressées avant le 15 juillet et les envois avant le 15 août. Seront admis, non seulement les eaux-fortes ou gravures quelconques, mais encore tout dessin original, destiné à être reproduit. Nous n'avons pas la place pour publier le règlement, mais il restera en communication au bureau du Journal, pour les artistes que cette Exposition pourra intéresser.



E Boutet 1900

[illegible]




ECIAL
ERIOD.
85-5
595-1
NX
549
A1
A7
v.1-2
1882-83
THE GETTY CENTER
LIBRARY

